This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN U4K6 E

Digitized by Google

Soc 4846.10

Harvard College Library

BEQUEST OF

GEORGINA LOWELL PUTNAM

OF BOSTON

Received, July 1, 1914

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

75

LA FEMME

JUGÉE

PAR L'HOMME

Digitized by Google

Soc 4846.10

Harvard College Library

BEQUEST OF

GEORGINA LOWELL PUTNAM

OF BOSTON

Received, July 1, 1914

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

78

LA FEMME

JUGÉE

PAR L'HOMME

Digitized by Google

Paris. - Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

Digitized by Google

L.-J. LARCHER

LA FEMME

JUGÉE

PAR L'HOMME

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE MORALE DES FEMMES
ET A CELLE DES ABERRATIONS DE L'ESPRIT DES HOMMES

Il est plus facile d'accuser un sexe que d'excuser l'autre.
— MONTAIGNE. —

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES — PALAIS-ROYAL, 215

1858

Digitized by Google

Soc 4846.10 Harvard College Library
July 1, 1914.
Bequest of
Georgina Lowell Putnam

Digitized by Google

AVIS DES ÉDITEURS

Le public n'a cessé de rechercher avec un empressement des plus marqués *la Femme jugée par les grands écrivains* (1). C'est qu'en effet, le curieux et amusant ouvrage de M. Larcher, sans contredit le plus complet et le mieux rempli qu'on ait publié sur le même sujet, offre une lecture non moins attrayante que variée. Le choix et le nombre des citations, la diversité des matières s'y joignent à la beauté des gravures pour en faire un livre unique parmi tous ceux du même genre.

Grâce aux nouveaux documents et aux piquantes citations qu'il renferme, celui-ci, dans des conditions différentes d'exécution, nous paraît appelé au même succès que le premier. Son but, ainsi qu'on le verra, n'a rien que de moral, et le scandale n'est entré pour rien dans le plan et dans les vues de l'auteur. Nous croyons que son livre sera lu avec plaisir par tous ceux que séduit la grâce d'un sujet attrayant, comme aussi par tous ceux qui s'intéressent sérieusement au sort des femmes.

(1) Un volume grand in-8°, illustré de portraits de femmes gravés par les meilleurs artistes anglais.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES

Pages

AVIS DES ÉDITEURS. V

I. — ORIGINE DE LA FEMME. 1

II. — Pandore. 5

La boite mystérieuse; imprudence d'Épiméthée; tous les maux imaginables et l'Espérance. — La femme est à l'homme ce que le frelon est à l'abeille; c'est une race de mauvais aloi,... un terrible fléau pour l'homme. — En supprimant la femme on débarrasserait l'homme de tous les maux. — La femme est un mal nécessaire. — Les vices des hommes proviennent des femmes.— La femme est un défaut de la nature;... c'est le plus cruel ennemi de l'homme;... elle eut pour douaire tout le malheur du monde;... la folie est son essence;... elle tyrannise toute la nature;... c'est la statue vivante de la stupidité,... l'augmentatrice, la source du péché, la forgeronne de tous les malheurs du monde,... la porte, l'organe du diable;... elle a le venin d'un aspic;... c'est la plus dangereuse de toutes les bêtes féroces;... elle est plus amère que la mort;... c'est la confusion de l'homme,... la source de tout mal,... l'être le plus à craindre,... l'animal le plus impudent,... une sentine et égout de toute imperfection,... le plus grand des maux;... ce qu'il y a de pire au monde;... la perte de l'homme;... un diable très-perfectionné;.... un être dépravé;.... un engrenage fatal;.... elle ne vaut pas un liard;... elle ne vaut pas le diable.— Ce qu'en pensaient Caton, le Père Joly, Manou, Socrate, Milton et Plaute. 5

III. — Ève. 19

I. La côte d'Adam. — L'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du mal. — Défense faite par Dieu à Adam et à Ève de toucher à ce dernier arbre. — Adam ne comprend pas bien toute la portée de cette défense. 19

Digitized by Google

Pages

« Ruse du démon.— Imprudence d'Ève.— Faiblesse d'Adam. — Bonté de Dieu. — Interrogation des coupables.— Sentence contre le démon.— Miséricorde et justice envers nos premiers parents. — Pénitence d'Adam. 23
II. Ce qui est sorti du pepin de la pomme. 35
III. La femme, l'amour et la mort 39
IV. Ève n'a pas péché. 49
V. Apologie de la révolte d'Ève.. 50
VI. La Genèse n'est pas infaillible.. 52
VII. La Genèse est infaillible. 55

IV. — Idées burlesques. 58

I. Pourquoi Dieu donna Ève à Adam. 58
II. La capitainesse des bêtes.. 59
III. La queue de l'homme. 60
IV. La queue de l'ours. 61
V. La queue du chat 63
VI. Dieu lui-même ne put empêcher que la femme eût tous les défauts. 67
VII. Jupiter créa la femme pour servir de jouet à l'homme. 68
VIII. Le déréglement des premières femmes. 69
IX. La tête de la femme a été façonnée par le diable. . 71
X. L'androgynéité.. 71
XI. L'hermaphrodisme : opinion neutre qui n'en est pas moins burlesque. 72
XII. Un appel à l'expérience.. 75
XIII. L'origine du mal chez les Malgaches. 76
XIV. L'origine du mal chez les Khonds. 77
XV. Idée de la création du monde chez les Mbayas. . . . 77
XVI. La femme a créé les bêtes féroces.. 78
XVII. L'éternument d'Ève et l'éternument d'Adam. 80
XVIII. Les poupées de la première femme. 81
XIX. Un mot sur la création de l'homme. 83

V. — L'homme vient de la femme. 84

I. L'homme vient de Dieu, et la femme de l'homme. . . 84
II. La femme vient de Dieu, et l'homme de la femme. . 85

VI. — Ève, le serpent et le diable. 95

I. La femme et le serpent.—Influence de la calemnie. 95
II. Le serpent; ce qu'il était.. 102
III. Le serpent, Ève et le diable. 103
IV. Adam, Ève et le diable. 103
V. La femme et les démons.. 104
VI. La femme sera sauvée, si... 105
VII. Satan vaincu 105

Digitized by Google

Pages

VII. — Le péché originel 107

I. Les douleurs de l'enfantement. 107
II. Avec le chloroforme. 108
III. Sans chloroforme. 109
IV. Le type réel de la femme est l'épouse-mère.. . . . 110
V. Conséquences du péché pour la femme. 112
VI. Conséquences du péché pour l'homme. 115
VII. Avant le péché, tout était clair et transparent.. . . 116
VIII. Avantages que l'homme a perdus par le péché. . . 116

VIII. — De l'âme des femmes. 119

I. Les femmes ont-elles une âme?—Le concile de Mâcon décide que les femmes font partie du genre humain.— Ce que les femmes ont gagné à cette décision. — Le christianisme a-t-il réellement émancipé les femmes? — Doute au sujet de la réalité des débats du concile de Mâcon. — Une plaisanterie de Meusnier de Querlon.— L'âme des femmes n'est pas l'œuvre de Dieu. — Les femmes ont un corps sans âme. — A leur seconde naissance, les hommes lâches sont changés en femme.—Nul génie sans démence. — On croit aujourd'hui que la femme a une âme. — Sans la femme, l'homme aurait ignoré qu'il eût une âme.— SIMPLE HISTOIRE. 119
II. Les ingrédients qui composent l'âme des femmes. . 125
III. L'âme de la femme est l'œuvre du diable, et la femme la rendit au diable.. 128
IV. Les femmes ont plus d'âme que les hommes. . . . 135
V. Une rectification et une démonstration.. 136

IX. — Le paradis céleste. 139

Les femmes ressusciteront-elles?—Si oui, iront-elles dans le paradis? — Saint Augustin en doute. — Aristophane le nie positivement. — Une interprétation burlesque. — Gratien Dupont dit pourquoi les femmes ne ressusciteront pas. — Les anciens Arabes partageaient l'opinion d'Aristophane. — Mahomet ouvre les portes de son paradis aux femmes aussi bien qu'aux hommes. — Les vieilles femmes rajeuniront en ressuscitant. — Les deux paradis. — Deux rectifications. — Une consolation. — Une idée de Manou.— L'opinion de saint Thomas. 139

Digitized by Google

Pages

X. — De la naissance des filles 145

I. La naissance des filles n'est pas une chose conforme à la nature : c'est une monstruosité. — Aristote a été mal interprété. — De tout temps la naissance des filles a causé des regrets. — Ce que l'on fait pour avoir des garçons. — Trois ou quatre belles raisons. — C'est une fille !... parole de désolation. — Coutumes et usages. — Massacre des filles. — Un sexe meilleur. — Prière significative. — Impureté 145
II. Pourquoi les pères et les mères aiment moins les filles que les garçons 153
III. Le droit de vie et de mort 155

XI. — Les bâtardes 156

La pauvre fille 158

XII. — De la séduction 161

I. L'honneur des femmes et le Code français 161
II. Une anomalie 163
III. La tentation et la misère 164
IV. Un exemple d'après l'histoire 166
V. Les hommes et la vertu des femmes 167
VI. Les filles séduites, les séducteurs et la probité . . . 169
VII. Bussy-Rabutin défenseur des femmes 170

XIII. — Les filles-mères 171

I. Les misères et les douleurs de la maternité 171
II. Triste situation des filles-mères dans la province . . 172
III. Les misères et les douleurs des filles-mères à Paris. 173
IV. Les filles-mères infanticides 176
V. Même fait, autre arrêt 180
VI. Le monde et les pécheresses 182
VII. Les enfants des filles-mères 184
VIII. Les couches illégitimes en Amérique 186

XIV. — Travail et salaire des femmes en France 191

I. La paysanne 191
L'enfant de fabrique 193
L'ouvrière de Paris 195
Les ouvrières en confection 197
La femme a-t-elle profité de son entrée dans les ateliers et les manufactures ? 199
Le travail manuel des femmes n'a-t-il pas contribué à la décroissance du salaire des hommes ? . 201

Digitized by Google

Pages

Le salaire de l'ouvrière est-il en rapport avec ses besoins? — Rigoureusement réduite à ce qu'elle reçoit comme salaire, peut-elle vivre? 202
L'ignorance actuelle des femmes n'est-elle pas causée par la nature et la durée de leurs travaux manuels? 207
Quelle est l'influence du travail et du salaire des femmes sur la moralité d'un peuple? . . 210
II. Simple histoire. 211
III. Les métiers que les hommes ont laissés aux femmes. 212
IV. Une question à méditer. 213
V. En époque d'ignorance sociale, le travail seul peut améliorer la condition des femmes . . 214

XV. — Mauvais traitements. 217

I. Est-il permis à un mari de battre sa femme? 217
II. Un ouvrier érudit 225
III. Un charretier qui ne se met pas en colère . . 227
IV. Un point délicat. 228
V. Une réponse à méditer. 228
VI. Le mot pour rire 228
VII. Les coups de pantoufle 229
VIII. Le pour et le contre. 230
IX. Une sage et énergique remontrance. 231
X. Est-il permis à un mari de se laisser battre par sa femme?. 231

QU'EST-CE QUE LA FEMME?

XVI. — La femme peut-elle être définie? — Non. 235

XVII. — La femme peut-elle être définie? — Oui. 242

XVIII. — Exclamations. — Imprécations. 250

XIX. — Comparaisons. 255

XX. — Diatribes. 262

XXI. — Boutades. 272

PETITE MOSAÏQUE. 289

Digitized by Google

Pages

Condition des femmes en France 371

I. 371
II. Condition actuelle des femmes en France. . . 373
III. La jeune fille en France au XIXe siècle. . . . 374
IV. Abandon de la femme. 376
V. La femme dans la société moderne. 378
VI. Les femmes, le progrès et la démocratie . . . 381
VII. Fausse situation des femmes dans la société. — Le bien et le mal. — Trop d'instruction, trop d'éducation. — Conséquences. 383
VIII. Influence des femmes 385
IX. Les émancipateurs et les non-émancipateurs de la femme. 386
X. Échelle sociale. 389

Conclusion. 389

Épilogue. 391

PETITS CONSEILS. 403

Conseils aux femmes mariées. 403
Conseils aux hommes mariés 406
Conseils aux jeunes filles 409
Conseils aux jeunes garçons. 410
A tous. 412

Digitized by Google

INDEX

A

Abaissement 35.
Acariâtre 228.
Adam 19 et suiv.
Adorateurs 280.
Adultère 48. 289.
Affaires 290.
Affections 290.
Affirmations 29.
Agaceries 290.
Agréments 290.
Amants 291.
Ambition 291.
Ame 15. 110 et suiv.
Amitié 291.
Amour 18. 41. 291.
Amour-propre 292.
Amusement 298.
Androgynéité 71.
Ane 64.
Ange 41. 65. 293.
Anglais 129.
Animal 16.
Apostasie 293.
Apparence 93.
Arbre 21.
Argent 293.
Aristocratie 182.
Attachement 293.

B

Barbe 294.
Bâtards 10.
Bâtardes 156.
Battre 217.
Beauté 13. 294.
Bélier 64.
Besoins 36.
Bestialité 65.
Bien 20. 49. 412.
Bonheur 35.
Bonté 15. 295.
Bouc 64.
Bourreau 16.

C

Calomnie 33.
Caprice 17.
Caresses 295.
Catholicisme 33.
Charretier 227.
Chasteté 161. 296.
Cheval 64.
Cheveux 296.
Chloroforme 108.
Christianisme 120.
Chute 35. 296.
Code français 161.
Cœur 297.
Colère 297.
Comédie 297.
Concupiscence 111.
Condition de la femme 371.
Conduite 298.
Confidence 298.
Conseils 403.
Consolateur 298.
Constance 237. 298.
Contradiction 298.
Coquettes 299.
Coquetterie 300.

Digitized by Google

Corps 115.
Correction 230.
Corrompre 17.
Corrupteur 16.
Corruption 300.
Côte 20.
Côtelettes 230.
Couches illégitimes 186.
Courtisanes 301.
Création 1 et suiv.
Critique 301.
Curiosité 301.

D

Déchéance 29.
Dédain 302.
Défauts 67. 302.
Définition 241.
Délicatesse 303.
Démon 65. 303.
Dénigrement 303.
Dents 303.
Dépendance 303.
Dépravation 304
Déréglements 69.
Devoir 304.
Dévotes 305.
Dévotion 305.
Deuil 306.
Diable 16. 17. 65. 71.
Dieu 20 et suiv.
Dieux 17.
Discours 305.
Domination 307.
Douaire 11.
Douceur 307. 408.
Droits politiques 163.

E

Écrire 307.
Égout 16.
Enfantement 107.
Enfants naturels 185.
Enfer 308.
Engrenage 17.
Énigme 237.
Entendement 308.
Épilogue 394.
Épouses-mères 140.
Erreur 50.
Esprit 308.
Estime 309.
Étymologie 86.
Évangile 121.
Ève 19 et suiv.
Exclamations 250.
Exemple 166.

F

Faiblesses 309.
Fausseté 309.
Faveur 310.
Fécondité spontanée 92.
Fidélité 310.
Fierté 310.
Filles 145. 310.
Filles-mères 171.
Finesse 312.
Flagellation 221.
Foi 312.
Folie 12.
Fouet 220. 227.
Fourberies 312.
Français 131.
Fraude 313.
Frein 313.
Furies 296.

G

Galante 313.
Génie 313.
Glu 15.
Grandeur 313.

H

Haine 313.
Hermaphrodisme 72.
Homme 314.
Honnêteté 315.
Honneur 161. 405.
Hypocrisie 70.

I

Ignorance 49.
Ignorance sociale 214
Immodestie 315.
Immortalité 48.
Imprécations 250.
Imprévoyance 21.
Imprudence 170.
Impudence 316.
Impureté 152.
Inconstance 316.
Indéfinition 235.
Infériorité 71.
Infidèle 250.
Infidélité 316.
Influence 317.
Insinuation 22.
Insomnie 318.
Interrogatoire 26.
Intrigue 318.

J

Jambe 318.
Jésuites 348.
Jouet 68.

L

Laideur 318.

Digitized by Google

La pauvre fille 158.
Légèreté 319.
Lézard 65.
Liberté 50. 310.
Libertinage 320.
Lion 64.
Littérature 320.
Louange 320.
Lucifer 20. 23.
Luxe 320.

M

Mains 320.
Maîtresse 320.
Mal 16. 49. 76. 77. 406.
Malice 321.
Mari 321.
Mariage 9. 11. 322.
Maternité 201.
Mauvais traitements 217.
Méchanceté 326
Médiocrité 334.
Mérite 335.
Misère 164.
Mode 335.
Modestie 335.
Monde 182.
Monde (femme du) 335.
Monstre 146. 336.
Mort 41.
Mot pour rire 228.

N

Nudité 25.
Nudités 336.

O

Obéissance 113. 340.
Occupations 341.
Oie 348.
Oisiveté 341.
Oison 64.
Oppresseurs 4.
Or 341.
Orang-outang 65.
Ordre social 213.
Ours 62.
Ouvrier érudit 226.

P

Pandore 5 et suiv.
Pantoufle 229.
Paquet 342.
Paradis céleste 139.
— terrestre 34. 37. 54.
— de Mahomet 142.
Parisiennes 342.
Parure 342.
Paysan picard 228.
Péché 15.
— originel 107.
Pécheresses 182.
Pensée 344.
Penser 345.
Perfection 345.
Perfidie 17. 345.
Perroquet 346.
Philosophie 346.
Pieds 347.
Piqûre 347.
Plaire 347.
Politique 348.
Pongos 65.
Portrait 348.
Poupées 81.
Préjugés 184.
Preuves 348.
Prévoyance 21.
Prière des juifs 152.
Profil 349.
Promesse 349.
Proverbe 13. 348. 247. 295.
Pruderie 349.
Pudeur 349.

Q

Querelle 359.
Queue de l'homme 60
— de l'ours 61.
— du chat 63.

R

Raison 350.
Rédemption 35.
Réflexion 351.
Réformateurs 213.
Régner 351.
Religion 351
Remontrances 231.
Renard 24.
Repentir 351.
Résistance 352.
Révolution 50. 352.
Rouge 352.
Ruse 354.

S

Sainte 355.
Salaire 191.
Salut 111.
Satyres 64.
Savantes 355.
Savoir 356.
Science 35. 109. 357.
— sociale 215.
Secret 357.

Digitized by Google

Séduction 161.
Séquestration 155.
Serment 358.
Serpent 24. 28. 53. 96 et suiv.
Servante 358.
Sévérité 358.
Simple histoire 125. 211.
Singe 13. 24. 64. 101.
Sirène 358.
Socialistes 214
Soleil 52.
Sort 359.
Souffrance 36.
Souillon 359.
Stupidité 14.
Superstition 359.

T

Tentation 23. 64.
Tentatrice 57.
Tête 71. 359.
Tigre 64.
Timidité 360.
Toilette 360.
Travail 191.
Travestissement 360.

V

Vanité 361.
Vengeance 362.
Vérité 35.
Vertu 48. 167. 363.
Vestale 365.
Vêtement 35.
Veuve 365.
Vice 10. 367.
Vie 367.
Vieilles 368.
Vieillesse, 368.
Vierges 87 et suiv
Virginité 112.
Visage 368.
Vocation 368.
Volonté 368.
Vouloir 369.

Digitized by Google

LISTE

DES

AUTEURS CITÉS OU MENTIONNÉS

A

Abiancourt (d'), 305.
Abulensis, 329.
Abulghazi-Khan, 89.
Addison, 311.
Agoult (Mme d'), 50.
Agrippa, 254.
Aimé Martin, 389. 395.
Alembert (d'), 304.
Alexis, 16, 316.
Ambroise (saint), 115.
Anaxilas, 252.
Anseaume, 260.
Antisthène, 301.
Antoine (saint), 115.
Argens (d'), 220, 299.
Aristophane, 16, 140, 248, 253, 261.
Aristote, 114, 147, 255, 330.
Arnould (Sophie), 257.
Artaud, 8.
Auguez, 345, 347.
Augustin (saint), 15, 21, 107, 113, 114, 139, 140, 242.

B

Baissac (Jules), 122.
Balthazar de Castillon, 146, 394.
Balzac, 16, 237, 243, 258, 271, 364.
Barbantanne, 14, 142.
Barbet (Aug.), 373.
Basta, 303, 314.
Baude (L.-J.), 358.
Bauny (le P.), 343.
Beauchêne, 302, 309, 310, 314, 320, 357. 367.
Beaumanoir, 218, 257, 306, 351.
Beaumarchais, 250, 394.
Benfeld, 336, 346, 376.
Bernard (saint), 15.
Bernard (Ch. de), 238, 258, 400.
Bescherelle aîné, 236.
Bignicourt, 303.
Blanc (Louis), 203.
Blanqui, 196, 198.
Blondel, 319.
Boccace, 230.
Boileau (Jacques), 337, 339.
Boileau Despréaux, 405.
Bonaventure (saint), 321.
Bontius, 101.
Bosc (le P. du), 290, 325.
Bosc (Claude), 166.
Bossuet, 210, 303.
Bougeart, 271, 284, 285, 291, 292, 307, 350, 365, 393.
Bourignon (Mlle), 31, 75' 102, 115-17.
Boursault, 297.
Bouvier, 259.
Bradi (Mme de), 55-7.
Bretonnerie (de la), 290, 314.
Brierre de Boismont, 125.
Buret, 205.
Bussy-Rabutin, 170, 392.
Byron (lord), 360.

C

Cabanis, 357.
Cajetan, 147.
Camus, 147.
Cani du Plessis-Chamant, 120, 214, 312, 319, 323, 336, 343.
Carandella, 276.
Caron, 144, 163, 213, 235, 256, 269, 298, 301, 316, 319, 323, 362.
Casamajor (Mme), 52.
Caton, 17, 325.
Catulle, 358.
Cerise, 239.
Chamfort, 283, 291, 292, 294, 310, 320, 361, 395.
Chardin, 70, 143.

Digitized by Google

Charron, 294, 304, 320, 341, 343.
Chaussée de la Ferrière, 326.
Chesnel, 326.
Chesterfield, 272.
Chrysostome (saint), 15, 231, 248, 338.
Clément d'Alexandrie, 113.
Codrus, 312.
Cœulihé, 341, 350.
Colins, 34, 50, 121, 214.
Confucius, 16.
Contant Dorville, 31, 109.
Crébillon fils, 315, 363.
Cyprien (saint), 15, 261, 303, 365.

D

Debay, 221, 324, 348.
Deffant (Mme du), 327.
Delahaye, 259, 271.
Delannoy, 369.
Delestre, 363.
Del Rio, 65.
De Maistre, 121.
Deschanel, 79, 80.
Désiré, 316.
Desmahis, 235, 348, 367.
Desnoyers, 245, 321.
Des Ormes, 293, 294, 295, 298, 299, 320.
Desportes, 11, 104, 274.
Diderot, 245, 252, 282, 306, 363, 399.
Diodore de Sicile, 149.
Diogène, 16.
Dollfus (Ch.), 35.
Doncourt, 335, 353, 354.
Dubay (Sanial), 236, 237, 239, 395, 398.
Dubucq, 283.
Duchâtelet, 192.
Duclos, 167, 304, 393.
Ducouret, 150.
Duflot, 355, 357.
Dufresne, 395.
Dufresny, 235, 255, 392.
Dumas I, 294, 297.
Dumas II, 388.
Dupaty (Em.), 308.
Dupaty (J.), 257, 357.
Dupin (Ch.), 192.
Dupont, 141, 273.
Dupont (Pierre), 404.
Dupuy, 335.

E

Élien, 64.
Énoch, 65.
Érasme, 12.
Eschyle, 16.
Escobar, 343.
Esquiros, 218.
Eubulus, 322.
Euripide, 8, 241, 250, 253, 398.
Eusèbe, 329.
Eyma (Xavier), 339.

F

Faucher (Léon), 193.
Fénelon, 208, 298, 307, 311, 320, 334, 361.
Ferrière, 399.
Ferville, 17, 75-6, 265, 277.
Fitzroy, 223.
Fletcher, 274.
Focci, 342.
Fontenelle, 83.
François Ier, 316.
Franklin, 186-90.
Frégier, 203-4.
Fry, 225.

G

Gallus, 298.
Gasparin (Mme), 197.
Gassendi, 101.
Gastineau, 76.
Gaume, 1, 2, 20-25, 87, 121.
Gautier, 306, 345, 35[illegible], 367, 396.
Genlis (Mme de), 156.
Geoffroy Saint-Hilaire, 101.
Ghérardi, 281.
Girardin (Émile de), 201, 202, 208, 209, 289, 305, 361.
Godard, 221.
Goldoni, 354.
Gozlan, 258, 321, 342.
Grégoire (saint), 15, 242.
Grégoire, anc. évq. de Blois, 123, 326.
Grégoire de Tours, 133.
Grosley, 230.
Gumilla, 151.
Guyard, 297.
Guyon, 308.

H

Hardouin, 123.
Helvétius, 91.
Hennepin, 90.
Héraclite, 64.
Héricourt (Mme d'), 110, 121, 386.
Hésiode, 7, 261.
Homère, 96.
Houdetot (A. d'), 364.
Houssaye (Arsène), 238, 246, 237, 271, 284, 292, 293, 297, 313, 352, 362, 365.
Hugo (Victor), 16, 250, 351.
Humbert III, 226.

I

Imbert, 58-9, 269, 300.
Innocent III, 261.
Isidore (saint), 112.

J

Janin (Jules), 285, 315.
Jean (saint), 331.
Jérôme (saint), 107, 113.
Jobez (Alphonse), 158.
Joly (le Père), 17.
Jourdan (Louis), 4, 381.
Jousky, 322.
Jouy, 392.
Julien, 297.
Justin, 149.
Justin (saint), 65.
Juvénal, 16, 22, 245, 362.
Juvernay, 338, 339, 360.

K

Karr (Alph.), 178-6, 212-3, 284, 291, 306, 310, 311, 335, 343, 346, 353, 393.
Kolben, 149.

L

Labbe, 123.
La Beaumelle, 308.
Laboulaye, 83, 395.
Laboulaye, 247, 393.
La Bruyère, 245, 313, 336, 345, 356, 357, 361, 365.
La Chaussée, 133-4, 369.

Digitized by Google

Laclos, 231.
Lacretelle, 236.
Lactance, 300.
La Fontaine, 98, 323, 337, 367, 404.
La Loubère, 64.
Lamartine, 136.
Lamennais, 14.
Landais, 301, 314, 359, 387.
Lanfrey, 238, 304, 312, 317, 327.
Laplace, 86.
La Rochefoucauld, 291, 292, 308, 323, 335, 358.
Laténa, 362.
Lecoq, 93.
Legouvé, 122, 148, 153, 161, 171, 176, 227, 373.
Legoyt, 194.
Le Maistre, 112, 232.
Lemaistre (Félix), 287, 396.
Lemer (Julien), 396, 397.
Lemesle, 256, 259, 298.
Le Moine (le P.), 344.
Léonce, 114.
Leroi, 74.
Leroux, 101, 121.
Lessing, 296.
Lessius, 344.
Lévis, 290, 291, 309, 313, 349, 350.
Le Voyer d'Argenson, 166.
L'Hospital (Michel de), 342.
Ligne (prince de), 327, 363.
Lingré, 362.
Linnée, 101.
Lope de Véga, 229, 281, 292, 293, 295, 301, 303, 316, 350.
Louis (saint), 113.
Louis VII, 151.
Louis XI, 151.
Lucas, 302.
Luchet, 365.
Luther, 65.

M

Magny, 124.
Mahomet, 142, 150, 259.
Malherbe, 243.
Manou, 17, 143, 152, 326.
Marbeau, 205.
Maraschal, 204.
Maréschal (Mme), 207.
Marivaux, 235, 282, 324, 367.
Marsile Ficin, 146.
Martely, 146.
Martial, 16, 295.
Maupeou, 348.
Mayer (Alex.), 299, 351, 352, 359.
Melihan, 292, 361, 368.
Ménandre, 241.
Mercerus, 74.
Mercier, 307, 309, 313.
Meurice (Paul), 120.
Meusnier de Querlon, 107, 123.
Michelet, 378.
Milton, 10, 18, 27, 243.
Mirabeau, 65, 70-5, 88.
Moïse, 30, 34, 55, 56, 74, 108, 152.
Moissy, 290.
Molière, 17, 280, 291, 318, 322, 323, 340, 355.
Monique (sainte), 113.
Monpont, 325, 327, 334, 359, 362, 369, 386.
Montague (milady), 143, 301.
Montaigne, 136, 294, 299, 325, 344, 349.
Montès (Lola), 301.
Montesquieu, 363.
Mothe (de la), 353.
Mouchot, 319, 321.
Musset (Alfred de), 17, 238, 297.
Musset (Paul de), 284.

N

Neuville (Étienne de), 246, 289, 296, 303, 305, 301, 318, 320, 347, 349, 351, 355.
Névisan, 71, 123.
Ninon de Lenclos, 168, 352.
Nodier (Charles), 49, 360.
Noël, 68.

O

Olivier (Jacques), 11, 15, 59-60, 148, 236, 242, 264, 276, 305, 313, 327, 346.
Origène, 242.
Ovide, 301.
Oxenstiern, 351.

P

Pannard, 244.
Pascal, 245, 343.
Paul (saint), 1, 84, 88, 103, 113, 332.
Paulin (saint), 15, 295.
Pélage, 108.
Pelletan (Eugène), 4, 14.
Perdiguier, 197.
Perrin, 198.
Perrot de Saint-Cloud, 78.
Petit-Senn, 349, 357.
Pétrone, 318.
Philémon, 322.
Phocontius, 331.
Phocylide, 128.
Physico, 351.
Pigault-Lebrun, 394.
Platon, 12, 72, 74, 121.
Plaute, 18, 272, 292.
Pline, 64.
Plotin, 146.
Plutarque, 64.
Polignac (le cardinal de), 292.
Pope, 238, 243.
Potter, 120-3.
Pradel (Eugène de), 245, 398.
Properce, 313.
Propiac, 291, 298, 301, 307, 312, 348, 360.
Proudhon, 214.
Puisieux (Mme de), 184.

Q

Quinquebze, 74.
Quintus Métellus, 9.
Quitard, 218.

R

Raymond, 141.
Régnier, 277.
Rétif de la Bretonne, 269.
Ricard, 405.
Richter, 258.
Rochebrune, 351, 367.
Rojas, 268.
Roselly de Lorgues, 95-102.
Rousseau (J. B.), 103.
Rousseau (J. J.), 237, 251, 403.
Rouvellat de Cussac, 172-3

Digitized by Google

Roux, 351.
Rozier, 186-90, 200.
Rutilius, 300.

S

Saint-Ange (de), 317.
Sainte-Beuve, 105.
Sainte-Foix, 123.
Saint-Évremont, 294, 320, 343
Saint-Omer, 17, 361.
Saint-Prosper, 367.
Saint-Réal, 236.
Sallentin, 257.
Salomon, 16, 230, 272, 293.
Sanchez, 343.
Sand (George), 41-9, 85. 136-8, 182, 367.
Sardelet, 346.
Sarrazin, 103-4.
Say (Horace), 198, 204.
Say (J. B.), 293.
Schmeltz, 324.
Schulze, 69, 228, 259, 270, 324, 326.
Scribe, 408.
Sénèque, 242, 291, 319.
Shakspeare, 9, 278, 293, 295, 297, 300, 302, 310, 325 340, 342, 358, 367.
Sibille, 311, 334.
Sigrais, 87.
Simon (Jules), 303.
Simonide, 16, 125-7, 241.
Socrate, 16, 18, 323.
Sokolnicki, 88, 142.
Soulié (Frédéric), 17, 314.
Soumet (Alexandre), 158.
Spratt, 321.
Stahl (P.-J.), 63, 64, 65, 164-5, 239, 253, 257, 284.
Stobée, 295.
Suard, 345.
Syrus (Publius), 345.

T

Tamerlan, 87.
Tencin (Mme de), 304.
Tertullien, 64, 65, 251.
Thomas, 235.
Thomas d'Aquin (saint), 144, 147.
Thomassy, 146, 394.
Tilly, 230.
Tite-Live, 242.
Tristan (Flora), 381.
Turner, 81, 319, 321, 322, 358.

U

Urbain VIII, 337.

V

Valérius, 244.
Valésius, 111.
Varenne (Ph. de), 323.
Vaudin, 270.
Ventura, 246, 392, 397.
Viard (Jules), 352.
Victoria (la reine), 109.
Villermé, 205.
Villet, 228.
Vinçard (Pierre), 191-211.
Virgile, 396.
Voltaire, 67, 107.

W

Watteville, 206-7.
Werner, 319.

Y

Young, 369.

Z

Zoroastre, 152.

Digitized by Google

LA FEMME JUGÉE PAR L'HOMME

I

ORIGINE DE LA FEMME

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, les différents peuples ont eu chacun des opinions diverses et plus ou moins extravagantes au sujet de la création de l'homme et surtout de celle de la femme. Nous avons recueilli et nous rapportons fidèlement tout ce qui a trait à la création de cette dernière, le sérieux aussi bien que le burlesque, laissant généralement au lecteur le soin de faire justice des grosses absurdités inventées à ce sujet.

Les hommes, qui ont écrit l'histoire, ont eu le soin de déclarer que l'homme seul est d'une origine divine (1);

(1) « L'homme est le roi du monde, la plus belle des créatures visibles. » (L'abbé Gaume, *Catéch. de Persévérance*, t. 1er, XIIe Leç.)

« L'homme fut créé pour être roi. Ses titres à la royauté sont exprimés dans les paroles même de sa création. Dieu dit : « Fai-» sons l'homme à notre image et ressemblance, afin qu'il com-» mande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, » à toute la terre, et à tous les reptiles qui se remuent sous le » ciel. » Jamais puissance ne fut plus étendue; jamais sceptre ne fut plus légitimement porté. » (*Id.*, XIIIe Leçon.)

Selon saint Paul, « l'homme est la gloire de Dieu, » et « la femme *n'est que* la gloire de l'homme. »

Digitized by Google

qu'il descend des dieux en droite ligne, ou, au moins, qu'il a été pétri de leurs propres mains. Les dieux, toujours selon les hommes, ont fait l'homme à leur image et ressemblance; il fut d'abord la vertu, la bonté, la beauté, la sagesse, la simplicité, la perfection par excellence. Ainsi créé, ainsi doué, il devait jouir d'un bonheur éternel, pur et sans mélange (1). Mais l'esprit malin, jaloux sans doute de sa suprême félicité, lui suscita la femme, que l'homme eut la faiblesse et le malheur d'accepter, et qui changea sa vie calme et heureuse en un véritable enfer. Elle lui communiqua tous les vices, et le perdit complétement; elle le détourna des occupations nobles et sérieuses (2), et le lança dans le gouffre des frivolités voluptueuses. De maître, il devint esclave, et depuis qu'il

(1) « Image de Dieu, roi, usufruitier, pontife de l'univers, l'homme en sortant des mains de son auteur, fut comblé de tous les dons naturels dont la libéralité divine peut enrichir une créature. Entre les mains de l'homme, ces dons précieux étaient autant de moyens de parvenir à une béatitude naturelle, c'est-à-dire à un bonheur proportionné à sa double nature corporelle et spirituelle. C'est pour cela même que Dieu les lui avait accordées; seulement, il fallait que l'homme en fît un bon usage, c'est-à-dire un usage conforme à la volonté du Créateur...

» ... S'il ne fût point déchu de cet état sublime, Adam, après avoir adoré, aimé Dieu pendant quelque temps, après l'avoir contemplé dans les créatures comme dans un miroir et à travers un voile, serait allé, sans passer par la mort, le contempler face à face, et tel qu'il est dans le ciel, avec les anges.

» Ainsi, non-seulement l'homme sortit des mains du Créateur, orné de tous les dons naturels, et destiné à un bonheur naturel, mais encore enrichi de tous les dons surnaturels, et destiné à voir Dieu face à face. En un mot, l'homme fut créé dans un état de grâce et de justice surnaturelle. » (L'abbé Gaume, *Catéchisme de Persévérance*, t. 1er, XIVe Leçon.)

(2) Un homme a dit : « Dieu créa la femme pour empêcher l'homme de faire de trop grandes choses. » — C'est le contraire qui eût été vrai; car, sans la femme, que serait l'homme, et qu'eût-il fait de grand et de beau?

Digitized by Google

est courbé sous le joug honteux de la femme, au lieu du bonheur pur et sans mélange dont il aurait joui sans elle, il n'a plus connu que les soucis, les tracasseries, la misère, la souffrance... et la mort.

Quant à ce qui concerne la création de la femme, presque toutes les traditions, légendes, histoires, contes, fables et mythologies, qui sont aussi l'ouvrage intéressé des hommes, rapportent qu'elle est d'une nature secondaire : d'après l'Écriture sainte, elle est tirée d'une côte d'Adam ; — la mythologie grecque la fait fabriquer par les dieux tout exprès pour le malheur de l'homme ; — une légende égyptienne rapporte qu'elle a été confectionnée avec un peu de vase des bords du Nil ; — les anciens rabbins prétendent que les hommes avaient jadis une longue queue, et que Dieu la leur coupa et s'en servit pour produire la femme ; — un *plaisant* moderne dit que c'est de la queue d'un ours que Dieu se servit ; — un *autre plaisant* soutient que c'est de la queue d'un chat. — Il reste encore la queue du serpent : avis à un *troisième plaisant*. — Selon d'autres légendes, mais moins *authentiques*, la femme est tout simplement l'œuvre du diable, qui se servit, pour la créer, d'ingrédients tirés de son cru, c'est-à-dire plus ou moins diaboliques.

Œuvre d'un Dieu ou d'un diable, produite avec la côte ou la queue de l'homme, la queue de l'ours ou celle d'un chat, la femme, dans tous les contes des hommes, n'est créée que pour tourmenter et perdre l'homme. Elle est douée de beaucoup de ruse et de fort peu de raison. C'est une sorte de génie malfaisant, tout-puissant pour le mal, incapable de bien faire. Elle fourmille de défauts ; elle est rongée de vices, et n'a pas l'ombre d'une qualité. En un mot, c'est l'*organe du diable*. Cette opinion des hommes est presque universelle, et elle est de tous les temps et de tous les lieux. Une croyance aussi générale ne saurait être un mensonge ni une erreur. « Il n'y a pas de feu

Digitized by Google

sans fumée, dit à ce sujet un prédicateur du dix-septième siècle : si la femme n'avait pas été créée inférieure à l'homme et en même temps pour le tourmenter, l'abaisser, le faire tomber dans le péché et lui faire perdre l'estime et l'amitié de Dieu, il ne se fût pas rencontré un pareil accord dans les histoires et les croyances des anciens peuples..... Qui se chargera, en effet, ajoute-t-il, d'expliquer au profit du hasard comment tant de nations différentes de mœurs et de langage, policées ou barbares, sauvages ou civilisées, privées de toute communication entre elles, se sont toujours accordées sur ce point?... » Excellente conclusion! Est-ce que toutes ces fables ne sont pas les œuvres *intéressées* des hommes, et est-ce que tous les hommes ne sont pas les mêmes partout? Est-ce qu'en tous pays ils ne sont pas profondément égoïstes et injustes envers les femmes? Est-ce que de tout temps et dans tous les pays, l'homme n'a pas voulu faire de la femme une esclave? Et, dans ce cas, n'était-il pas naturel, pour donner une excuse à son oppression (1), qu'il cherchât à prouver que la femme était d'une nature inférieure à la sienne, et n'avait été créée que pour le tourmenter et lui donner un avant-goût de l'enfer?

Pendant longtemps, trop longtemps, les femmes, privées d'instruction et de liberté, n'ont pu combattre leurs accusateurs. Ce n'est que depuis environ deux siècles seulement que quelques-unes d'entre elles ont osé s'armer de la plume, et déjà elles ont fait justice d'une grande partie des accusations calomnieuses dirigées contre elles par leurs oppresseurs. Sans être prophète, on peut prédire qu'avant peu il n'en restera plus aucune trace.

(1) « L'oppresseur, a dit Eugène Pelletan, calomnie toujours la victime pour justifier l'oppression. » — Si l'on doit en croire M. Louis Jourdan, les femmes peuvent néanmoins espérer ; car, dit-il avec non moins de justesse : « Quiconque opprime périra par l'excès de l'oppression. »

Digitized by Google

II

PANDORE

La boite mystérieuse; imprudence d'Épiméthée; tous les maux imaginables et l'Espérance. — La femme est à l'homme ce que le frelon est à l'abeille; c'est une race de mauvais aloi,... un terrible fléau pour l'homme. — En supprimant la femme on débarrasserait l'homme de tous les maux. — La femme est un mal nécessaire. — Les vices des hommes proviennent des femmes. — La femme est un défaut de la nature;... c'est le plus cruel ennemi de l'homme;... elle eut pour douaire tout le malheur du monde;... la folie est son essence;... elle tyrannise toute la nature;... c'est la statue vivante de la stupidité,... l'augmentatrice, la source du péché, la forgeronne de tous les malheurs du monde,... la porte, l'organe du diable;... elle a le venin d'un aspic;... c'est la plus dangereuse de toutes les bêtes féroces;... elle est plus amère que la mort;... c'est la confusion de l'homme,... la source de tout mal,... l'être le plus à craindre,... l'animal le plus impudent,... une sentine et égout de toute imperfection,... le plus grand des maux;... ce qu'il y a de pire au monde;... la perte de l'homme;... un diable très-perfectionné;... un être dépravé;... un engrenage fatal;... elle ne vaut pas un liard;... elle ne vaut pas le diable. — Ce qu'en pensaient Caton, le Père Joly, Manou, Socrate, Milton et Plaute.

Selon la mythologie grecque, la première femme terrestre était douée d'une beauté divine et d'une puissance d'attraits indescriptible. Ajoutons cependant que si ce peuple ingénieux lui accorde des charmes aussi extraordinaires, c'est uniquement afin qu'elle puisse, avec plus de sûreté, séduire l'homme et le perdre à jamais.

Voici comment la création de la femme est expliquée :

Digitized by Google

Jupiter avait détruit la race humaine par un déluge universel. Prométhée, exilé du ciel, vivait seul sur le globe désert. Bientôt l'ennui de la solitude lui inspira le désir de repeupler le monde. Il prit du limon de la terre, le pétrit et en forma l'image parfaite d'un homme, à laquelle il ne manquait, pour vivre, que le feu divin. A l'aide de Minerve, il ravit au char du soleil une étincelle du feu de l'éther, et vint animer sa statue. Cette nouvelle création, source de la race humaine actuelle, reçut le nom d'Epiméthée, c'est-à-dire l'*Imprévoyant*.

Par cette action, il offensa cruellement l'âme de Jupiter, et la remplit d'indignation. Ce roi des dieux, pour venger sa puissance usurpée, au lieu de détruire l'œuvre de Prométhée, lui suscita un fléau qui devait être à jamais funeste à lui et à ses descendants. Il ordonna à Vulcain de former une femme du limon de la terre, et de la présenter à l'assemblée des dieux. Minerve la revêtit d'une robe d'une blancheur éblouissante, lui couvrit la tête d'un voile et de guirlandes de fleurs qu'elle surmonta d'une couronne d'or. En cet état, Vulcain l'amena lui-même. Tous les dieux admirèrent cette nouvelle créature, et chacun voulut lui faire son présent.

Minerve lui apprit les arts qui conviennent à son sexe, celui entre autres de faire de la toile.

Vénus l'entoura de ce charme perfide qui fait naître les désirs inquiets et les soucis fatigants.

Les Grâces ornèrent sa gorge de colliers d'or.

Mercure lui donna la parole avec l'art d'engager les cœurs par des discours insinuants.

La déesse Pitho lui fit don de l'art de persuader.

Enfin, tous les dieux lui ayant fait des présents, elle en reçut le nom de *Pandore* (1).

A tous ces présents Jupiter ajouta le sien : c'était une

(1) *Pan*, tout; *doron*, don.

Digitized by Google

petite boîte d'or bien close, qui, disait-il, renfermait la récapitulation de tous les présents dont elle venait d'être comblée.

Ainsi belle, ainsi pourvue de tous les dons imaginables, Jupiter l'envoya sur la terre pour offrir à Prométhée sa boîte mystérieuse. Celui-ci, se défiant de quelque piége, ne voulut recevoir ni Pandore ni la boîte, et recommanda bien à Epiméthée de ne rien accepter de la part de Jupiter. Mais, à l'aspect de Pandore, tout fut oublié. Epiméthée devint son époux; la boîte fatale fut ouverte, et laissa échapper tous les maux et tous les crimes dont le déluge a depuis inondé ce triste univers. Epiméthée, se repentant de son imprudence, voulut refermer la boîte; mais il n'était plus temps. Il n'y retint que l'Espérance, qui était près de s'envoler, et qui demeura sur les bords.

—

« C'est, dit Hésiode, de cette beauté enchanteresse et fatale que toutes les femmes sont sorties. Elles sont aussi dangereuses que leur mère; elles font, à son exemple, le tourment des mortels, et ce n'est pas notre pauvreté, c'est notre luxe qui les attire. Ainsi les abeilles nourrissent de leurs sucs les plus précieux les frelons qui ne daignent rien faire pour elles : tout le jour, ces abeilles laborieuses pressent leur travail assidu, et composent sans relâche leurs rayons blancs jusqu'à l'entrée de la nuit; les lâches frelons, pendant ce temps-là, restent tranquilles à l'ombre de la demeure hospitalière, et dévorent sans pudeur l'inestimable prix de tant de peines. L'arbitre du tonnerre nous donna les femmes comme il donna les frelons aux abeilles. C'est ainsi qu'elles partagent nos pénibles travaux, ainsi qu'elles nous ont été données comme un bien!

» ... Il n'y a, ajoute Hésiode, aucun moyen d'échapper à la punition du roi des dieux, qui, en donnant la femme au monde, a voulu lui donner un fléau!... »

—

Digitized by Google

C'était, il paraît, une opinion assez commune, en Grèce, que la femme avait été pour l'homme un épouvantable fléau. Poëtes et prosateurs, tous sont à peu près du même avis sur ce sujet. Euripide, dans l'une de ses tragédies (*Hippolyte*), fait débiter au principal personnage la diatribe suivante contre les femmes, qui, dit M. Artaud, est peut-être la satire la plus complète qu'on ait faite du mariage, quoi qu'aient pu ajouter après lui Juvénal et Boileau :

« O Jupiter, pourquoi as-tu mis au monde des femmes, cette race de mauvais aloi? si tu voulais donner l'existence au genre humain, il ne fallait pas le faire naître des femmes : mais les hommes, déposant dans tes temples des offrandes d'or, de fer ou d'airain, auraient acheté des enfants, chacun en raison de la valeur de ces dons; et ils auraient vécu dans leurs maisons, libres et sans femmes. Mais à présent, dès que nous pensons à introduire ce fléau dans nos maisons, nous épuisons toute notre fortune. Une chose prouve combien la femme est un fléau funeste : le père qui l'a mise au monde et l'a élevée y joint une dot, pour la faire entrer dans une autre famille et s'en débarrasser. L'époux qui reçoit dans sa maison cette plante parasite se réjouit; il couvre de riches parures sa méprisable idole, il la charge de robes, le malheureux, et épuise toutes les ressources de son patrimoine. Il est réduit à cette extrémité : s'il est allié à une illustre famille, il lui faut se complaire dans un hymen plein d'amertume; ou s'il a rencontré une bonne épouse et des parents incommodes, il faut couvrir le mal sous le bien apparent. Plus aisément on supporte dans sa maison une femme nulle, et inutile par sa simplicité. Mais je hais surtout les savantes : que jamais du moins ma maison n'en reçoive qui sache plus qu'il ne convient à une femme de savoir; car ce sont les savantes que Vénus rend fécondes en fraudes, tandis que la femme simple, par l'insuffisance de son esprit, est

Digitized by Google

exempte d'impudicité. Il faudrait que les femmes n'eussent point auprès d'elles de servantes, mais qu'elles fussent servies par de muets animaux, pour qu'elles n'eussent personne à qui parler, ni qui pût à son tour leur adresser la parole. Mais à présent, les femmes perverses forment au dedans de la maison des projets pervers, que leurs servantes vont réaliser au dehors... Malédiction sur vous! Jamais je ne me lasserai de haïr les femmes, dût-on dire que je me répète toujours : c'est qu'en effet, elles sont toujours méchantes. Ou qu'on leur enseigne enfin la modestie, ou qu'on souffre que je les attaque toujours! »

—

Dans un autre ouvrage du même poëte (*Médée*), on retrouve la même idée, mais sous une forme plus concise. « Ah! s'écrie-t-il, si les mortels pouvaient se propager par quelque autre voie, et s'il n'y avait pas de race femelle, alors les hommes seraient délivrés de tous maux! »

—

Malgré toute la bizarrerie de ces idées, elles ne furent pas moins bien accueillies par les poëtes et les prosateurs de tous les temps et de tous les pays, qui s'en emparèrent et les assaisonnèrent à leur façon.

—

Quintus Metellus le Numidique, exhortant les Romains au mariage, commençait ainsi son discours : « Romains, si nous pouvions nous passer d'épouses, assurément aucun de nous ne voudrait se charger d'un tel ennui; mais, puisque la nature a arrangé les choses de telle sorte qu'on ne peut ni vivre heureusement avec une femme, ni vivre sans femme, assurons la perpétuité de notre nation plutôt que le bonheur de notre courte vie. »

—

Dans une pièce de Shakspeare (*Cymbeline*), on trouve,

Digitized by Google

contre les femmes, une diatribe qui ne le cède en rien à celle d'Euripide. Le poëte anglais dépasse même son devancier. A la fin du deuxième acte de cette pièce, Posthumus, l'un des personnages, s'écrie :

« Les hommes ne peuvent-ils donc être reproduits sans que les femmes y soient de moitié? Nous sommes tous bâtards; et l'homme vénéré que je nommais mon père était je ne sais où lorsque je fus conçu. Quelque faux monnayeur m'a fabriqué à sa place. Et cependant ma mère semblait être la Diane de son temps; de même que ma femme passe pour la merveille du sien..... Oh! si je pouvais découvrir en moi ce que je tiens de la femme! car l'homme n'a point un mouvement vicieux qui, je l'affirme, ne lui vienne de la femme. C'est d'elle qu'il tient le mensonge, l'adulation, la fraude, l'impudicité, les pensées obscènes : tout cela lui vient d'elle, d'elle seule, aussi bien que la vengeance, l'ambition, la convoitise, les caprices, la médisance, l'inconstance; tous les défauts qu'on pourrait nommer, et que l'enfer connaît, tous ou la plupart proviennent de la femme; que dis-je? ils en proviennent tous; car elle porte l'inconstance jusque dans le vice; elle change un vice qui date d'une minute contre un autre plus nouveau encore. Je veux écrire contre les femmes, les détester, les maudire. — Mais la plus forte preuve de haine que je puisse leur donner, c'est de souhaiter que toutes leurs volontés soient faites. Les démons eux-mêmes ne sauraient leur trouver un supplice plus grand. »

—

L'idée d'Euripide se retrouve aussi dans Milton :

« Oh! dit-il, pourquoi Dieu, créateur sage, qui peupla les cieux d'esprits mâles, créa-t-il ensuite cette nouveauté sur la terre, ce beau défaut de la nature? Pourquoi n'a-t-il pas tout d'un coup rempli le monde d'hommes, comme

Digitized by Google

il a rempli le ciel d'anges, sans femmes? Pourquoi n'a-t-il pas imaginé une autre voie pour perpétuer la race humaine? Ce malheur, ni tous les malheurs qui le suivront, n'auraient pas été produits; ces troubles innombrables, apportés sur la terre par les artifices des femmes et par l'intime union avec ce sexe. Car, ou l'homme ne trouvera jamais la compagne qui lui convient, mais il la recevra telle que la lui jettera quelque infortune ou quelque méprise; ou celle qu'il désirera le plus, il l'obtiendra rarement de sa perversité, et la verra se livrer à un autrre moins méritant que lui; ou, si elle l'aime, elle se trouvera enchaînée par ses parents; ou le choix le plus heureux, trop tardif, se présentera lorsqu'il sera déjà engagé, asservi par les nœuds du mariage, à une cruelle ennemie, sa haine ou sa honte. De là, une calamité infinie, répandue sur la vie humaine, troublera la paix domestique. »

—

Desportes, poëte français du dix-septième siècle, racontant les malheurs et les infortunes que les hommes doivent aux femmes, reproche aussi à Jupiter de les leur avoir données *pour fléau et pour dommage*. Comme son contemporain Jacques Olivier, il affirme que « l'homme n'a point au monde un plus cruel ennemi que la femme, et qui plus sensiblement endommage sa vie, son honneur et toute sa fortune, et qui s'oppose plus malicieusement à tous ses desseins. » Sa conclusion est que la meilleure des femmes ne vaut rien. Voici, au reste, comment ce poëte s'exprime au sujet de la première femme que Jupiter envoya aux mortels :

Il envoya la femme aux mortels ici-bas,
Ayant dedans ses yeux mille amoureux appas,
Et portant dans la main une boîte féconde
Des semences du mal, les procès, le discord,
Le souci, la douleur, la vieillesse et la mort...
Bref, pour douaire elle avait tout le malheur du monde,

Digitized by Google

Vénus dessus son front mille beautés sema;
Python d'autant d'attraits sa parole anima;
Vulcain forgea son cœur; Mars lui donna l'audace.
Bref, le ciel rigoureux si bien la déguisa,
Que l'homme épris de flamme aussitôt l'épousa,
Plongeant dans son malheur toute l'humaine race.

—

La femme, selon Erasme, est, de sa nature, extraordinairement folle, et « la folie est tellement son essence, que celle qui veut passer pour sage ne fait que doubler sa folie. » Cependant, ce philosophe railleur est beaucoup moins exclusif qu'un grand nombre d'écrivains : il reconnaît que la femme a des qualités; il n'hésite pas à affirmer qu'elle est « douce, agréable, engageante, » ce qui, pour son époque, où la femme était l'objet de tant d'invectives grossières, n'est pas un compliment de peu d'importance. Dans son livre intitulé l'*Eloge de la Folie*, il raconte que Jupiter, dans les moindres choses aussi bien que dans les plus grandes, prenait toujours conseil de la Folie, et qu'à propos de l'homme, la Folie donna à Jupiter le conseil suivant : « Seigneur, donnez une femme à l'homme. La femme est un impertinent et sot animal, j'en tombe d'accord; mais elle est douce, agréable, engageante; et vivant en communauté avec son mari, elle assaisonnera, elle adoucira, par son enjouement, par toutes ses folies, le sérieux chagrin de l'esprit viril.

» Quand Platon a semblé douter s'il mettrait la femme dans le genre des animaux raisonnables, ou dans celui des brutes, il ne voulait pas dire que la femme n'est qu'une bête; il prétendait seulement par là désigner la grande folie de cet aimable animal. En effet, il est si essentiel à la femme d'être folle, que celle qui veut passer pour sage ne fait que doubler sa folie; à peu près comme qui voudrait frotter un bœuf malgré lui, de cette mixtion qu'on

Digitized by Google

réservait pour les athlètes. Quiconque, allant contre la nature, emploie le fard de la vertu, et tâche de détourner son penchant, ne fait que multiplier ses vices. Rien de plus conforme à l'expérience que l'ancien proverbe : « Le singe, fût-il vêtu de pourpre, est toujours un singe. » De même, la femme a beau se masquer, elle n'en est pas moins femme, c'est-à-dire folle.

» Je ne crois pas que le beau sexe prenne assez mal les choses pour se fâcher de ce que je dis là ; étant moi-même de leur sexe (c'est la Folie qui parle), il me semble que je ne saurais faire plus d'honneur aux femmes que de leur faire partager mes attributs : si elles veulent peser les choses à la balance de l'équité, elles me tiendront compte de les avoir rendues beaucoup plus heureuses que les hommes.

» Les femmes ont l'agrément de la beauté, qu'elles ont raison de préférer à tout, et par les attraits de laquelle elles tyrannisent les plus barbares tyrans. Un homme a souvent dans les yeux quelque chose d'effrayant : cette peau velue, cette forêt de barbe, ne sont pas des avantages à envier ; enfin il porte, à la fleur de l'âge, des marques prématurées de vieillesse. D'où vient cela ? De la prudence. Au contraire, les femmes ont les joues unies, la voix toujours grêle, la peau délicate : on dirait que toute leur vie n'est qu'une imitation continuelle de la jeunesse. Aussi les femmes ne s'étudient-elles à rien tant qu'à plaire aux hommes. N'est-ce pas là l'unique but des parures, du fard, du bain, de la frisure, des essences, des senteurs, et de tant d'autres artifices qu'on met en œuvre pour faire valoir la beauté ? Voulez-vous voir plus clairement que la folie fait l'ascendant des femmes sur les hommes ? Les hommes accordent tout aux femmes dans la seule vue du plaisir ; et par conséquent les femmes ne réjouissent les hommes que par la folie. On ne peut nier cette conséquence, pour peu qu'on réfléchisse sur les sottises, sur les

Digitized by Google

badineries qu'un homme fait avec sa femme, toutes les fois qu'il veut éteindre sa flamme. »

—

Dans un petit livre intitulé *le Discours sur les femmes*, du R. P. Achille de Barbantanne, imprimé à Avignon au dix-septième siècle, nous trouvons la péroraison suivante :

« Les femmes! les femmes! dit l'auteur de cette farce, voilà le grand mobile et l'âme de ce monde ; voilà le grand empire qui tyrannise toute la nature. Oh! que j'aurais à souhaiter aujourd'hui que mes lèvres fussent un charbon embrasé, ma langue un glaive tranchant, et mes paroles des flammes ardentes! Car les femmes, que je prétends extirper de nos cœurs, n'y portent pas des plaies qui aient besoin de lénitifs, et qui se puissent guérir avec du baume ; ce sont des plaies qui ne s'arrachent que par le fer et par le feu, et contre lesquelles il ne faut employer que la force et la violence. Ah! que n'ai-je les foudres de Démosthènes pour vous écraser, l'émail d'Isocrate pour vous éblouir, le miel de Cicéron pour vous ravir en extase, et surtout le sel de Lucien pour vous préserver de la corruption! Que ma bouche ne profère donc que des paroles aiguisées comme un couteau tranchant, que ma langue soit un rasoir affilé pour couper cette blessure ; que mes lèvres, encore une fois, soient des charbons enflammés, pour brûler cette racine qui végète dans nos cœurs, et qui s'étend sur toute la surface de la terre... »

—

Lamennais n'a pas non plus épargné la femme. « Le malheureux, hélas! dit Eugène Pelletan, avait porté la robe de Nessus. Il en eut toute sa vie le sang aigri contre la moitié du genre humain. La beauté le mettait en fureur. « La femme? dit-il quelque part, machine à sourire, statue » vivante de la stupidité. Parlez à sa raison, son regard » flotte au hasard. Insistez, elle bâille derrière l'éventail. » La vérité, pour elle, est une porte fermée. Le Créateur,

Digitized by Google

» en la faisant d'un reste de limon, a oublié l'intelligence ;
» une ombre tient la place de son âme dans son
» cerveau (1). »

—

« La femme est l'augmentatrice du péché, » dit saint Augustin. — « La femme est non-seulement la source du péché, ajoute Jacques Olivier, mais aussi la forgeronne de tous les malheurs du monde, et celle qui véritablement accrut et accroît tous les jours les fautes et les oubliances des hommes. »

—

Dans un concile tenu à Aix-la-Chapelle, en 816, il fut proclamé, en présence de Charlemagne, que « la femme est la porte du diable, la voie d'iniquité, la piqûre du scorpion, une race nuisible. »

—

Saint Bernard a dit : « La femme est l'organe du diable. »

Saint Grégoire : « La femme a le venin d'un aspic et la malice d'un dragon. »

Saint Jean Chrysostome : « Si vous voulez savoir ce que c'est qu'une femme, c'est l'ennemi juré de l'amitié, une peine lamentable, un mal nécessaire, une tentation naturelle, un péril domestique et un dommage délectable. » — « De toutes les bêtes féroces, ajoute-t-il, il n'en est pas de plus dangereuse qu'une femme. »

Saint Cyprien : « La femme est la glu envenimée dont se sert le diable pour s'emparer de nos âmes. »

Saint Paulin : « Il y a peu de femmes bonnes, et l'homme qui tient à sa tranquillité doit bien se garder de les fréquenter. »

—

(1) Voir le feuilleton de *la Presse* du jeudi 20 novembre 1856.

Digitized by Google

Avant tous ces saints, le saint roi Salomon avait dit : « La femme est plus amère que la mort ; elle est le lacs des veneurs, et son cœur un rets, ses mains sont des liens. »

Simonide : « La femme est la confusion de l'homme, une bête inconstante, un soin continuel, un combat sans trêve, un dommage journalier, un obstacle de solitude, un naufrage de la vie continente, un vaisseau d'adultère, une bataille pernicieuse, un très-méchant animal, un fardeau insupportable, un aspic inguérissable, et un humain et naturel esclavage. »

Socrate : « La femme est la source de tout mal. »

Aristophane : « Il n'y a point d'être plus intraitable que la femme ; ni le feu ni la panthère ne sont aussi à craindre. »

Eschyle : « Sexe détesté du sage ! ah ! que jamais, ni dans mon infortune, ni aux jours de ma prospérité, femme n'habite sous mon toit ! »

Alexis : « Il n'y a pas d'animal plus impudent que la femme. »

Confucius : « La femme est ce qu'il y a dans le monde de plus corrupteur et de plus corruptible. »

Diogène le cynique : « La femme est une sentine et égout de toute imperfection. »

Juvénal : « La femme est le plus grand des maux. »

Martial : « La femme est ce qu'il y a de pire au monde. »

—

Parmi les modernes, Balzac a dit : « La femme, avec son génie de bourreau, ses talents pour la torture, est et sera toujours la perte de l'homme. »

Victor Hugo : « La femme est un diable très-perfectionné. »

Digitized by Google

Alfred de Musset : « Toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées. »

Saint-Omer : « La plupart des femmes sont capricieuses, humoristes et dissimulées. »

Frédéric Soulié : « La femme est un engrenage : quand on y prend les manches de sa veste, on y passe tout entier. »

—

Avant ces derniers, Ferville avait dit : « Les femmes ne valent pas un liard. »

Et Molière : « Les femmes ne valent pas le diable. »

—

Le sage Caton croyait et disait que s'il n'y avait pas de femmes au monde, les hommes eussent conversé, dès cette vie, avec les dieux. Caton était bien bon de croire que la conversation des dieux eût été plus agréable pour l'homme que celle des femmes.

—

Le Père Joly, capucin, a dit : « Le plus sage devient, avec les femmes, le plus fou des hommes. » Le P. Joly aurait dû nous apprendre de qui il tenait cette nouvelle; car nous ne pensons pas qu'un capucin puisse parler de ces sortes de choses par expérience.

—

Longtemps avant le capucin Joly, Manou, le dieu des Indiens, avait dit : « Il est dans la nature du sexe féminin de chercher ici-bas à corrompre les hommes, et c'est pour cette raison que les sages ne s'abandonnent jamais aux séductions des femmes. En effet, une femme peut en ce monde écarter du droit chemin non-seulement l'insensé, mais aussi l'homme pourvu d'expérience, et le soumettre au joug de l'amour et de la passion. »

—

Digitized by Google

Socrate, que nous avons déjà cité, disait : « Il faut craindre l'amour d'une femme plus que la haine d'un homme. »

—

Milton dit que « l'infortune de l'homme remonte à l'origine de la femme. »

—

« Il ne faut pas choisir entre les femmes, a dit Plaute, aucune ne vaut rien. »

Digitized by Google

III

ÈVE

OPINIONS, JUGEMENTS ET CONTRADICTIONS.

I

La côte d'Adam. — L'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du mal. — Défense faite par Dieu à Adam et à Ève de toucher à ce dernier arbre. — Adam ne comprend pas bien toute la portée de cette défense.

L'histoire sainte n'est pas moins explicite que la mythologie. Comme on le verra par le récit suivant, c'est la femme qui a péché la première et qui ensuite a fait pécher son bénévole et infortuné mari. Adam était dans les meilleures dispositions d'obéissance, et jamais, assurément, il ne lui serait même venu à l'idée de désobéir en quoi que ce soit à son créateur. Mais il était bon, trop bon, et l'on sait que de la trop grande bonté à la faiblesse il n'y a qu'un pas. Aussi Ève n'eut-elle pas grand' peine à le lui faire faire. On peut donc crier bien haut que c'est à son trop bon cœur qu'Adam dut sa perte; car si, au lieu de suivre bénévolement le perfide conseil de sa trop

Digitized by Google

légère femme, il lui eût sèchement imposé silence, il eût été sauvé, et avec lui tout le genre humain; et l'histoire authentique qu'on va lire n'aurait pas eu de raison d'être.

« ..... Lorsque tous les animaux eurent passé devant Adam, et qu'il eut imposé un nom à chacun d'eux, le Créateur lui envoya un mystérieux sommeil. Il choisit ce moment pour créer à l'homme une épouse (1). L'ouvrier tout-puissant enleva sans violence une des côtes d'Adam endormi, et il remplit de chair la place qu'elle laissa vide (2). Comme d'un peu de limon il avait formé le corps de l'homme, de cette côte il forma un corps auquel il unit une âme raisonnable, et il créa une femme douée des mêmes avantages, et élevée au même état surnaturel que le premier homme.

» Elle fut le premier objet que Dieu présenta au père du genre humain lorsqu'il s'éveilla, en l'instruisant de la manière dont elle avait été formée, et qu'elle était une partie de lui-même. A cette vue, à ce récit, Adam, qui n'avait point trouvé d'être semblable à lui parmi tous ceux qui venaient de passer sous ses yeux, s'écria : « Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair. C'est pour-
» quoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'atta-
» chera à son épouse; ils ne seront tous deux qu'une
» seule chair. »

» A son tour, Dieu adressant la parole à ces deux nouvelles créatures, destinées à être ses premières images sur la terre et les premiers parents de tous les hommes,

(1) Le proverbe qui dit : « Le bien vient en dormant, » ne doit pas être attribué à notre premier père.

(2) Comme il ne manque aucune côte aux descendants d'Ève, de malins esprits ont induit de là que nous ne descendions point d'Adam, mais bien de Lucifer, qui avait perdu le ciel, il est vrai, mais qui avait conservé toutes ses côtes.

Digitized by Google

leur dit : « Croissez et multipliez-vous; remplissez toute » l'étendue de la terre. »....

» Au milieu du paradis terrestre, où Dieu avait établi nos premiers parents, étaient deux arbres remarquables entre tous les autres. Le premier était l'*arbre de vie;* le second, devenu si tristement célèbre, était l'*arbre de la science du bien et du mal.*

» Le premier était ainsi appelé parce que ses fruits contenaient une vertu vivifiante, propre à conserver et à rétablir les forces de l'homme. Car l'homme, destiné à ne point mourir par un privilége gratuit, n'aurait pas laissé de s'affaiblir, de s'altérer, de s'épuiser même, s'il n'avait eu un pareil préservatif contre l'infirmité et la caducité inséparables de sa nature. Saint Augustin dit admirablement que l'arbre de vie était la figure du Verbe incarné, dont la chair vivifiante entretient la vie de l'âme et communique l'immortalité.

» Le second était destiné à mettre à l'épreuve la fidélité de nos premiers parents.

» Déjà ils avaient la science du bien; il ne leur manquait que la science expérimentale du mal. Celle-là n'était nécessaire ni à leur perfection ni à leur bonheur (1).

» Voilà donc nos premiers pères établis dans le paradis terrestre, doués de tous les avantages, revêtus de toute la puissance qui convenait au roi et à la reine du monde. Jusqu'ici le Créateur ne leur avait parlé que de leurs prérogatives et de leur bonheur. Cependant il était juste que l'homme se souvînt de sa condition : s'il était roi de la terre, il était aussi vassal du ciel; en cette qualité il de-

(1) En ce cas, pourquoi Dieu la mit-il à leur portée? Et s'il l'y a mise, est-il raisonnable de supposer qu'il ne savait pas ce qu'il adviendrait? Taxer Dieu d'imprévoyance nous paraît peu sage. Dans la mythologie grecque, il y a aussi quelqu'un qui manque de prévoyance; ce quelqu'un n'est pas Jupiter, mais bien Epiméthée.

Digitized by Google

vait hommage à son Seigneur. Il devait, par l'action de grâces et par l'amour, rapporter vers Dieu toute la création descendue de Dieu. Telle était sa mission et la condition fondamentale de sa royauté, de son existence même.

» Par un nouveau trait de bonté, Dieu, qui aurait pu exiger de son noble sujet de nombreux et difficiles hommages, se contenta de lui demander un seul acte extérieur de bonne volonté. Tout ce vaste univers, lui dit-il, vous appartient; la mer et ses poissons, la terre et ses animaux et ses plantes, l'air et ses oiseaux, sont à vous; ce jardin délicieux où vous êtes, est abandonné à votre usage; mangez le fruit de tous les arbres que ma main y a plantés; je n'en excepte qu'un seul : c'est l'arbre de la science du bien et du mal. Vous n'y toucherez point. Le jour où vous violerez ma défense, vous mourrez.

» Quoi de plus juste en soi qu'un pareil commandement! quoi de plus facile à exécuter! quoi de plus propre à en assurer l'observance que les terribles châtiments par lesquels Dieu le sanctionne! *Vous mourrez!* c'est-à-dire votre corps mourra, votre âme mourra d'une autre mort plus affreuse, et vous resterez morts ou séparés de moi pendant toute l'éternité. Non-seulement vous mourrez, vous, mais si vous êtes prévaricateurs, vous condamnerez à la mort toute votre postérité; si, au contraire, vous êtes fidèles, vous vous assurez pour jamais les priviléges et le bonheur dont vous jouissez.....

» Adam, qui se sentait plein de courage et pénétré de reconnaissance (1), ne regarda vraisemblablement (2) la

(1) Adam n'ayant nullement envie d'enfreindre la défense de Dieu, Ève est donc d'autant plus coupable. Si telle est la conclusion que l'on doit tirer de cette habile insinuation, ne serait-ce pas le cas de s'écrier avec Juvénal :

Dat veniam corvis, vexat censura columbas?

(2) Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer ici que ce qui est vraisemblable n'est pas toujours vrai.

Digitized by Google

loi de s'abstenir d'un seul fruit que comme une légère épreuve de sa vertu, et peut-être qu'il crut dès lors acquis à sa postérité des avantages attachés à une abstinence si facile. Hélas! il ne savait pas à quelle tentation sa fidélité allait être bientôt exposée..... » (M. l'abbé Gaume, *Catéchisme de Persévérance*, t. 1er, XIVe Leçon.)

—

Pour faire ressortir davantage l'énormité du crime de la première femme, la légende sacrée va maintenant décrire avec une certaine complaisance tous les avantages qui étaient réservés à nos premiers parents et par suite à l'espèce humaine tout entière, avantages qui consistaient simplement en « une vie de délices sur cette terre et en une éternité de jouissances ineffables dans le ciel. » Puis elle affirmera positivement que c'est à Ève seule qu'incombe la responsabilité de cette perte irréparable; car Lucifer savait bien qu'en cherchant à corrompre Adam, il y eût perdu son hébreu; tandis qu'en s'adressant à Ève, dont *il connaissait le naturel faible, curieux et crédule*, il était à peu près sûr d'arriver à ses fins, et comme on va le voir, il n'y arriva que trop.

« Ruse du démon. — Imprudence d'Ève. — Faiblesse d'Adam. — Bonté de Dieu. — Interrogation des coupables. — Sentence contre le démon. — Miséricorde et justice envers nos premiers parents. — Pénitence d'Adam.

» Comblés de gloire et d'honneur, nos premiers parents jouissaient, dans le paradis terrestre, de tout ce qui peut satisfaire des créatures raisonnables : autour d'eux un monde soumis à leurs ordres, devant eux une vie de délices et une éternité de jouissances ineffables dans le ciel; au-dessus de leur tête un Père qui veillait sur eux et les contemplait avec amour.

» Hélas! ces regards paternels n'étaient pas les seuls qui fussent fixés sur eux. Lucifer aussi les regardait. Cet ange coupable, qui venait de perdre son bonheur, résolut

Digitized by Google

de se faire des compagnons de sa ruine, en faisant de nos premiers parents les complices de sa révolte. Le cruel! il attaqua ces deux innocentes créatures, afin de perdre le genre humain tout entier dans sa tige.

» Le serpent lui parut propre à son dessein. Il s'empara du corps de cet animal, le plus rusé (1), le plus adroit, le plus souple de tous ceux que le Seigneur avait créés sur la terre. Sous cette figure, il s'adressa à la femme, dont il connaissait le naturel faible, curieux et crédule (2). Il la flatta d'abord par l'amour de la liberté, et lui dit avec une fausse compassion : « Pourquoi Dieu ne vous » a-t-il pas permis de manger indifféremment de tous les » fruits de ce jardin? »

» Ève, au lieu de rejeter cette voix empoisonnée, et de ne pas même l'écouter pour témoigner à Dieu combien elle lui était fidèle, répondit à ce séducteur : « Nous avons » la liberté de manger du fruit de tous les arbres qui sont » dans le paradis. Quant au fruit de cet arbre qui est » au milieu, le Seigneur nous a défendu d'en manger et » même d'y toucher, de peur que peut-être nous ne ve- » nions à mourir. »

» C'était un grand préjugé pour le succès de la tentation que ce commencement d'entretien, tant il est vrai qu'il ne faut jamais raisonner avec l'ennemi du salut ! Il réussissait trop bien au tentateur pour en demeurer là. Cet esprit de mensonge osa bien dire, contre la parole formelle de Dieu, que cela ne serait pas. Il eut même la hardiesse d'attribuer cette défense de Dieu à une basse jalousie. « Vous êtes bien simples, dit-il, de vous laisser » ainsi intimider ; Dieu sait que le jour où vous mangerez » de ce fruit, vos yeux s'ouvriront : vous serez comme » des dieux, vous connaîtrez le bien et le mal. »

(1) Après le renard, dit le fabuliste, et surtout après le singe, dit le proverbe.

(2) Où Lucifer avait-il appris cela?

Digitized by Google

» Ainsi, la première faute de notre mère fut d'entrer en conversation avec le tentateur ; la seconde fut d'arrêter ses regards sur le fruit de l'arbre défendu. Au lieu d'en détourner la vue comme d'une chose qui lui était interdite, elle se complut à regarder ce dangereux objet. Le fruit était beau ; il paraissait devoir être d'un goût exquis. Les promesses du tentateur étaient flatteuses. La curiosité, la vanité, la présomption, produisirent l'oubli de Dieu, et dissipèrent la crainte. La femme, séduite, porta la main sur le fruit défendu : elle en mangea.

» Le tentateur s'applaudissait. Mais il jugea bien qu'Adam était trop instruit pour donner dans un piége aussi grossier. Il n'entreprit pas de le tromper, il essaya de l'affaiblir. Il osa répondre de la victoire sur Adam, s'il pouvait employer son épouse à tenter sa complaisance. Elle se défendit aussi mal de cette attaque que de la première. Elle présenta donc du fruit à Adam, qui ne fut point séduit par les promesses du démon, mais qui se laissa emporter à une molle complaisance pour sa femme.

» Il mangea du fruit fatal qui le dépouilla de son innocence, et qui lui fit perdre en un moment, pour lui et pour ses descendants, des priviléges dont il avait été honoré pour les transmettre, à la charge seulement de se faire une courte et légère violence.

» Jusqu'à ce moment, Adam et Ève étaient demeurés nus comme ils avaient été créés. Ils ne rougissaient point de leur nudité, revêtus qu'ils étaient d'un vêtement d'innocence. Dépouillés de cette innocence, leurs yeux s'ouvrirent, et la connaissance de leur état fut le premier effet de leur prévarication. Telles furent les tristes lumières qu'ils tirèrent de leur faute : la science du bien et du mal, si vantée par le tentateur, ne s'étendit pas plus loin. Ils en profitèrent pour se couvrir, comme ils purent, de feuilles de figuier, dont ils se firent de larges ceintures. Ainsi ne l'oublions jamais : qu'ils soient de lin, de pourpre ou de

Digitized by Google

soie, nos habits nous rappellent la faute et la honte de nos premiers parents. Quelle vanité pouvons-nous en tirer?

» Tout à coup, ils entendirent la voix du Seigneur qui se promenait dans le jardin, après midi. Ces paroles signifient que le Seigneur s'empressa de faire sentir aux coupables la faute qu'ils avaient commise, afin de les pénétrer d'un vif remords. Bonté infinie! après que nos premiers parents ont transgressé la loi qu'il leur a donnée, le Seigneur ne laisse pas de se montrer miséricordieux à leur égard; mais, toujours semblable à lui-même, il se souvient qu'il est Père et médecin. Père, il voit son fils dégradant sa noblesse et renonçant à ses hautes destinées pour se traîner dans la fange; et voilà que, cédant à la tendresse paternelle, il ne laisse point le coupable sans secours, il lui témoigne encore un intérêt compatissant pour l'arracher par degrés à sa bassesse, et le rétablir dans les droits qu'il a perdus. Médecin, il accourt avec empressement auprès du malade gisant sur le lit de la souffrance, qu'il réclame ou non le secours de son art. C'est ainsi que Dieu en agit avec l'homme.

» Cependant les coupables, ayant entendu la voix du Seigneur, coururent se cacher parmi les arbres du jardin : étrange délire de se croire caché à l'œil du Tout-Puissant qui est partout! Vous diriez ces domestiques insolents, qui, pour fuir la présence de leur maître irrité, vont cacher dans les coins et les recoins de la maison, leur trouble et leur frayeur. Ainsi, Adam et Ève, faute d'asile, en vont chercher dans la maison même du maître qu'ils ont outragé, parmi les arbres de son jardin.

» Malgré leur précaution, le souverain Juge les a bientôt découverts. Voilà les coupables en sa présence. Recueillons-nous, et, dans le silence de la douleur et de la crainte, assistons à l'interrogatoire : ce sont nos pères qu'on va juger; écoutons attentivement et les réponses des accusés, et l'arrêt qui va être rendu, tant contre eux

Digitized by Google

que contre le perfide instigateur du crime. D'abord, rappelons-nous la menace que Dieu avait faite à nos premiers parents : « Le jour où vous mangerez du fruit de » l'arbre de la science du bien et du mal, vous mourrez. » La mort du corps, la mort de l'âme, telle devait être la punition des coupables. La conduite de Dieu envers les anges rebelles établissait un précédent terrible : la race humaine méritait d'être sur-le-champ précipitée dans la mort éternelle, et la justice de Dieu semblait intéressée à l'exécution rigoureuse de la sentence. Que va faire ce Dieu, qui est tout à la fois Juge et Père? Comment va-t-il concilier les réclamations de sa tendresse et les droits de sa justice? Suivons cette grande procédure.

» Le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : « Adam, » où êtes-vous? » Il l'appelle par son nom, afin de l'enhardir. Adam répondit : « J'ai entendu votre voix dans » le jardin, et j'ai eu peur, parce que j'étais nu, et je me » suis caché. » Le Seigneur reprit : « Comment savez-» vous que vous étiez nu, si ce n'est parce que vous avez » mangé du fruit défendu? »

» Ces premières questions nous montrent dans tout son jour l'inépuisable clémence du juge. Il pouvait ne pas adresser une seule parole au coupable, mais prononcer à l'instant l'arrêt de mort dont il l'avait menacé. Il ne le fait pas; il comprime sa juste indignation, il l'interroge et lui permet de se défendre.

» Que va répondre l'accusé?

» La femme que vous m'avez donnée pour compagne, répondit Adam, m'a présenté du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé. Le coupable ne peut nier son crime; mais, au lieu de s'humilier et de recourir à la clémence de son juge, il rejette sa faute sur la femme que Dieu lui a donnée. Il semble accuser Dieu même d'être la première cause de sa ruine (1). Une semblable excuse n'était pas rece-

(1) Selon Milton, Adam ne s'en serait pris qu'à Ève, et aurait

Digitized by Google

vable. Aussi le Seigneur ne daigne pas même en faire justice : Adam convaincu de désobéissance, il interroge l'autre coupable.

» Pourquoi, demanda-t-il à la femme, avez-vous fait cela? C'est-à-dire, vous avez entendu la plainte dirigée contre vous par votre mari, pourquoi êtes-vous devenue l'artisan de son malheur (1) et du vôtre?

» Ève répondit : « Le serpent m'a trompée, et j'ai » mangé de ce fruit. » Elle ne se défend pas mieux que son époux. De même qu'Adam avait rejeté sa faute sur sa femme, ainsi Ève essaye de présenter un autre coupable. Le Seigneur ne presse pas davantage ses demandes. S'il en fait, ce n'est pas pour s'instruire, lui à qui rien n'est caché; c'est pour donner une preuve de sa clémence en-

positivement rejeté sur elle seule toute la responsabilité de son malheur. « Loin de ma vue, lui dit-il, toi, serpent!... Ce nom te convient le mieux, à toi liguée avec lui, toi-même aussi fausse, aussi haïssable; il ne te manque rien qu'une forme semblable à la sienne, et sa couleur de serpent pour déceler ta fraude intérieure, pour avertir toutes les créatures de se prémunir désormais contre toi, de peur que cette trop céleste figure, placée au devant de ta fourberie infernale, ne les attire dans le piége. Ah! sans toi, j'aurais persisté dans le bonheur, si ton orgueil et ta vagabonde vanité, quand nous étions le plus en péril, n'eussent rejeté mon avertissement et repoussé avec dédain ma juste défiance! Tu brûlais d'être vue du démon lui-même; présomptueuse, tu croyais le vaincre. Mais, aux prises avec le serpent, tu as été jouée et trompée par lui, moi par toi; trop confiant en te permettant de t'éloigner de mon côté, je m'étais imaginé que tu étais sage, constante, éprouvée, prémunie contre toutes les attaques, et je n'aperçus pas que tout en toi n'était qu'apparence plutôt que solide vertu... »

(1) Nous ferons remarquer que ceci n'est pas une opinion personnelle, isolée, mais bien la croyance *officielle* de tous les écrivains catholiques, et qu'on la trouve consignée dans tous les livres destinés à l'instruction des enfants. Sans la femme, l'*homme eût joui d'une béatitude éternelle :* il eût pu, sans passer par la mort, voir Dieu *face à face;* il n'eût jamais connu la souffrance.

Digitized by Google

vers les coupables, et leur fournir l'occasion de présenter des moyens de justification, s'ils (1) en ont.

» Après avoir reçu la déclaration de nos premiers pères, le Seigneur s'adresse au provocateur, non pour entendre sa défense, non pour l'interroger, mais pour lu prononcer sa sentence. Sans lui demander pourquoi, ainsi qu'il a fait à Adam et à Ève, il lui dit tout court : « Parce que tu as fait cela, tu es maudit entre tous les » animaux et toutes les bêtes des champs; tu ramperas » sur le ventre, et tu mangeras la poussière tous les jours » de ta vie. Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, » entre ta race et la sienne. Cette race te brisera la tête; » pour toi, tu tendras des embûches à ses pieds (2). »

» Nous sommes impatients de savoir pourquoi c'est le

Cette terrible et cruelle déchéance vient de l'indiscrétion de la femme. Ce fait est authentique, et ce serait même un très-gros péché de le mettre en doute : tout bon chrétien doit donc y ajouter la foi la plus complète. A qui dit-on cela? à qui s'efforce-t-on de persuader que ce grand crime de la femme est l'exacte, l'incontestable vérité? A des enfants!... Et l'on s'étonne ensuite que ces mêmes enfants, devenus grands, estiment peu les femmes!... On se donnerait pour mission d'apprendre aux enfants à mépriser, à détester, à exécrer les femmes, que ferait-on de plus? Où est d'ailleurs l'utilité de les contraindre à croire que la femme a été la cause de tous les malheurs de l'homme? On la cherche en vain. Est encore à naître le théologien capable de prouver qu'il y a l'ombre même d'un avantage réel pour la morale, pour la société et même pour la religion, à ce qu'une pareille croyance soit inculquée aux enfants. Cette croyance erronée a, au contraire, de funestes conséquences : elle engage les enfants à manquer de respect à leur mère; elle autorise les frères à maltraiter leurs sœurs; elle excite les hommes en général à être injustes envers les femmes; et l'on sait qu'où il y a injustice, il ne saurait y avoir accord...

(1) Deux lignes plus haut, vous affirmez que Dieu sait tout, que « rien ne lui est caché, » et ici, par ce « s'ils en ont, » vous réduisez à un simple doute votre propre affirmation.

(2) « Toute merveilleuse qu'elle est, dit M. l'abbé Gaume, l'histoire du serpent tentateur est inattaquable. La note suivante

Digitized by Google

serpent et non pas le démon, l'instrument et non l'auteur même du crime, qui est puni. Ici encore nous allons voir éclater le tendre amour que Dieu nous porte.

n'a pas pour but de l'expliquer, ni de justifier Moïse, mais bien de montrer l'impuissance de la raison à convaincre de faux le récit de la Genèse. Pour cela il faudrait démontrer : 1° qu'un être spirituel, le démon, jouissant d'un pouvoir dont les limites sont très-étendues, ne peut pas faire mouvoir les organes d'un serpent de manière à en tirer des sons articulés; tandis qu'un autre être spirituel, notre âme, inférieure en puissance, se sert avec une si merveilleuse facilité de la portion de matière qui lui est unie pour articuler des sons et lier un commerce sensible avec les êtres qui l'environnent. 2° Quant à la malédiction du serpent, exprimée par ces mots : 1° *Tu ramperas sur ton ventre*, pour la nier il faudrait prouver qu'avant le péché, toutes les espèces de serpents rampaient sur leur ventre, ou du moins que l'espèce maudite y rampait déjà comme elle y rampe aujourd'hui. Or, cela ne sera jamais prouvé, d'abord parce qu'il existe encore aujourd'hui des espèces de serpents qui volent; ensuite parce qu'il est impossible de savoir quelle est l'espèce dont le démon se servit et sur laquelle est tombée la malédiction.

» 2° *Tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie*; pour nier cette seconde partie de la malédiction, il faudrait encore prouver qu'avant le péché toutes les espèces de serpents mangeaient déjà la poussière, ou que, depuis, il n'est aucune espèce de serpents qui en fasse sa nourriture habituelle. Double prétention démentie par la science. Ce mot, *manger la poussière*, peut encore s'entendre dans le langage de l'Écriture, comme l'observent Bullet et Bergier, en ce sens que, le serpent rampant pour se nourrir, ses aliments sont ordinairement souillés de terre et de poussière. D'ailleurs on peut dire avec les commentateurs qu'avant le péché le serpent rampait et mangeait la poussière; mais que ces habitudes qui lui étaient naturelles sont devenues une peine pour lui, depuis qu'il a servi d'instrument au démon; que cette manière de vivre le rend odieux et méprisable, en sorte que l'homme l'a en horreur. Et c'est l'homme surtout que Dieu voulait instruire en frappant le serpent. Ainsi porter de l'eau et du bois dans le temple du Seigneur pour le sacrifice est une chose honorable; et cependant c'était une peine infligée aux Gabaonites, qui rappelait sans cesse leur coupable ruse et les rendait plus ou moins méprisables.

Digitized by Google

» Un père à qui le fer d'un assassin a enlevé son fils, objet de sa tendresse, commence par décharger son courroux sur le fer homicide, qu'il brise en morceaux (1).

» 3° *Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et la sienne;* pour nier cette troisième partie de la malédiction, il faudrait montrer : 1° qu'il n'existe pas chez tous les peuples un sentiment d'horreur pour le serpent (*), que ce n'est pas comme à un être malfaisant et ennemi de l'homme que certaines nations lui ont rendu et lui rendent encore un culte; 2° que le Fils par excellence de la femme n'a pas écrasé la tête du serpent, c'est-à-dire que notre Seigneur Jésus-Christ n'a pas détruit l'empire du démon en renversant les temples et les autels érigés en son honneur, et qu'il ne les détruit pas encore tous les jours; 3° que le serpent ne *tend pas des embûches à ses pieds*, c'est-à-dire que le démon n'a pas déchaîné contre l'humanité sainte de notre Seigneur, au jour de sa Passion, toutes les puissances des ténèbres, employé toutes les ruses et toutes les embûches pour le faire mourir, qu'il ne l'attaque pas encore tous les jours dans ses ministres, etc. Or, cette victoire du Fils de la femme sur le serpent et cette guerre du serpent contre le Fils de la femme sont des faits évidents comme le soleil; et puisque cette dernière partie de la malédiction s'est accomplie, concluons que les autres ont aussi reçu et reçoivent encore leur accomplissement. »

(1) Loin de pouvoir être comparé à un être raisonnable par

(*) Contant Dorville, dans son *Histoire des usages et coutumes*, t. IV, p. 313, dit à ce sujet : « La mauvaise réputation du serpent n'est pas universelle. Dans le royaume de Juda, par exemple, on lui a élevé un temple, où il est adoré comme un Dieu. On lui consacre des jeunes filles auxquelles il prodigue des caresses qui portent leurs fruits.

» Lorsque les jeunes filles qui lui ont été consacrées atteignent l'âge de quatorze ans, on les conduit au temple pour célébrer leurs noces avec le grand serpent. On les descend une à une dans un caveau voûté, où l'on assure qu'elles trouvent deux ou trois serpents qui les épousent par procuration. En sortant de ce lieu, elles reçoivent le titre de femme du grand serpent, et elles le portent toute leur vie. De cette alliance naissent toujours des rejetons de l'espèce humaine. »

Le caveau dans lequel on descend les jeunes filles n'est pas éclairé, et le temple du grand serpent est desservi par des prêtres, lesquels, dit-on, se substituent à leur dieu, qui dort paisiblement dans quelque coin.

Dans son *Nouveau ciel*, Antoinette Bourignon a traité longuement et souvent d'une manière fort originale la question du serpent. Voir ce livre, et le chapitre VI de ce recueil.

Digitized by Google

Dieu en agit ici de la même manière. Il châtie le serpent que le démon avait fait servir à sa criminelle manœuvre, en lui infligeant une peine perpétuelle, pour nous faire comprendre, par cette image sensible, combien le démon lui est odieux; et, puisqu'il sévit avec tant de rigueur contre ce qui ne fut que l'instrument, je vous laisse à penser (1) quel traitement reçoit l'auteur même de l'attentat. Or, comme la malédiction prononcée contre le démon relégué loin de nous dans les enfers n'avait pas un effet apparent à nos yeux, Dieu a voulu nous en donner un témoignage sensible par la punition du serpent, condamné à ramper sur la terre et à manger de la poussière tous les jours de sa vie.

» La sentence du démon prononcée, le Juge se tourna vers nos premiers pères. Mais, ô miséricorde infinie! avant même de leur notifier leur sentence, il faisait briller à leurs yeux, dans la condamnation même du tentateur, de vifs rayons d'espérance.

» Et d'abord, en disant qu'il mettrait l'inimitié entre la race de la femme et la race du serpent, il leur donnait à entendre qu'ils ne subiraient pas la mort le jour même de leur péché, comme ils pouvaient s'y attendre. S'ils y sont condamnés, ils auront du temps pour s'y préparer et la rendre méritoire. Ensuite, ajoutant que la race de la femme écraserait la tête du serpent, il leur apprenait que les maux dont ils étaient la victime seraient réparés.

» Avec cette double assurance, nos premiers parents durent attendre sans inquiétude la sentence d'un juge qui se montrait si clément. Sa miséricorde avait vaincu, il est vrai, mais cependant il fallait donner quelque chose à la justice.

» Le Seigneur se tourna donc vers la femme, moins

excellence, l'homme qui agirait ainsi serait tout au plus digne d'être comparé à une brute.

(1) C'est en effet plus facile qu'à expliquer.

Digitized by Google

coupable que le démon, mais dans un sens plus coupable que l'homme, et il lui dit : « Je multiplierai vos souf-
» frances; vous mettrez au monde des enfants au milieu
» des plus vives douleurs. Vous serez assujettie à l'homme,
» et il exercera sur vous sa domination (1). » Remarquez la clémence divine jusque dans la rigueur du châtiment. Les douleurs de l'enfantement seront balancées par des consolations qui bientôt les feront oublier. Et la femme, par sa douceur et sa patiente résignation, retrouvera une partie de sa dignité, et adoucira l'empire de l'homme.

» Restait le père du genre humain, le roi du monde visible, le bien-aimé de son Dieu. Le Seigneur lui adresse la parole, et lui dit : « Parce que vous avez préféré à mes
» ordres la voix de votre femme, et que vous avez mangé
» du fruit défendu, la terre, qui, d'elle-même et sans con-
» trainte, devait fournir à vos besoins, sera désormais un
» fonds ingrat et maudit. Tous les jours de votre vie elle
» attendra la plus fatigante culture pour vous rendre à re-
» gret le pain que vous lui aurez confié à la sueur de votre
» front. Elle se couvrira de ronces et d'épines, et ce ne
» sera qu'à travers leurs pointes aiguës que vous recueil-
» lerez les herbes qui feront une partie de votre nour-
» riture. Telle sera votre condition jusqu'à ce que, épuisé
» de travaux et assujetti à la mort, vous retourniez dans
» la terre d'où vous avez été tiré; car vous êtes poussière,
» et vous retournerez en poussière. »

(1) Le catholicisme a pris cette calomnie à la lettre; aussi persévère-t-il à maintenir la femme dans la dépendance de l'homme. Cette décision a eu pour la femme de tristes conséquences; elle a exercé une grande influence sur la condition qui lui a été faite dans la société, et, pour que son sort change, il faudra peut-être que les catholiques modifient leurs idées à son égard. Plusieurs d'entre eux sont déjà entrés dans cette voie, et nous les en félicitons. Ils ont propagé la calomnie, ils l'ont enracinée dans les croyances populaires : c'est à eux qu'il appartient de la détruire.

Digitized by Google

» Cette redoutable sentence frappe le coupable dans tout son être ; son entendement obscurci, sa volonté inclinée au mal, son corps brisé de douleurs, attesteront désormais et la grandeur de sa faute et la sévérité du Dieu qui le punit. Néanmoins, Adam dut se trouver bien heureux d'en être quitte à ce prix. Au milieu de tous ces maux, il lui reste le plus grand des biens, l'espérance ; c'est-à-dire tout à la fois le temps et le moyen de réparer son malheur. En cela bien mieux traité que les anges rebelles, quoique menacé du même châtiment, il peut reconquérir le ciel, eux ne l'ont pas pu et ne le pourront jamais. Or, quand on n'a pas perdu le ciel sans ressource, que sont toutes les autres pertes?

» Le Seigneur Dieu, dont le cœur paternel souffre des coups que sa justice décharge sur les coupables, s'empressa de donner à nos premiers parents une précieuse marque de sa bonté, car c'est dans les plus petites choses que la tendresse se montre plus touchante. Pour leur épargner la honte de leur nudité, il leur procura lui-même des vêtements faits de peau de bête.

» Cette douloureuse scène du premier jugement de Dieu s'acheva dans le jardin même où le crime avait été commis. Pour tempérer l'amertume de leur chagrin, le Seigneur vint encore consoler ses deux créatures. A ce moment, la première femme reçut de son mari le nom d'Ève ou de mère de tous les vivants ; nom inspiré qui, relevant la dignité de la femme, prophétisait la Sainte Vierge et ranimait l'espérance au cœur des coupables : il ne restait plus qu'à exécuter la sentence. Le Seigneur parla, et nos pères sortirent tristement du Paradis terrestre (1), pour n'y jamais rentrer. Un Chérubin, armé d'un

(1) M. Colins nie que le paradis terrestre dont parle Moïse ait jamais existé. « Le paradis terrestre, dit-il, est dans l'avenir, et non dans le passé. » — Ce que Moïse place au début des so-

Digitized by Google

glaive étincelant, se saisit de l'entrée pour l'interdire au premier homme et à tous ses descendants. » (M. l'abbé Gaume, *Catéchisme de Persévérance*, t. 1er, XVIe Leçon.)

II

Ce qui est sorti du pepin de la pomme.

Qui n'entend qu'une cloche... Au théologien nous opposerons donc le philosophe. Où le premier voit un *abaissement*, le second voit un *élèvement*. Où M. l'abbé Gaume voit une *chute*, M. Dollfus voit une *rédemption*. Nous citons; et le lecteur jugera :

« Adam cueille le premier fruit de la science. L'homme aussitôt est chassé du paradis terrestre avec cette malédiction : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Oui, la sueur bien souvent a inondé son front laborieux, et même des ruisseaux de sang; mais ces sueurs, fécondant le champ de l'humanité, ont produit les moissons de la science.

» La première vérité que l'homme découvrit, lui donna la première notion de son individualité, de sa force et de sa liberté : il dut se sentir au-dessus de la nature qu'il soumettait à sa réflexion.

ciétés et à l'époque d'ignorance sociale, M. Colins, d'accord avec tous les libres penseurs des temps modernes, l'entrevoit seulement pour l'époque où la science sociale ne sera plus un mystère pour personne. Moïse faisant consister le bonheur dans l'ignorance absolue, et les penseurs modernes dans la science la plus complète, chacun d'eux, placé à un point de vue diamétralement opposé, peut croire être dans le vrai. La question est de savoir si, d'un côté, l'homme, être doué de raison et de volonté, pouvait rester à jamais complétement ignorant, et, de l'autre côté, s'il peut devenir complétement savant.

Digitized by Google

» L'homme, dont la pensée s'éveille, commence à se séparer de la nature; enfant prodigue, il entre en lutte avec sa mère en cherchant à la dompter. La pêche et la chasse sont ses premiers triomphes sur elle, en même temps que ses premiers pas hors de l'état sauvage vers la société. Il s'avance pour conquérir son état naturel; il commence à se réaliser. Désormais il ne peut plus s'arrêter. Sorti de son isolement et de sa passive ignorance, la porte de son premier paradis se ferme à jamais derrière lui. Cette redoutable prophétie : « Tu mangeras » ton pain à la sueur de ton front, » commence à s'accomplir; le travail de son enfantement va lui coûter de pénibles efforts et des angoisses sans nombre, mais ce travail produira l'humanité.

» Si nous ne voyons dans les images de la Genèse qu'une allégorie, nous y trouverons de profondes vérités. La souffrance naît pour l'homme dès qu'il a touché à l'arbre de la science. Il se transforme, il n'est déjà plus cet être indolent, oublieux de la veille et insouciant du lendemain; cet être qui se laisse vivre, ne demandant que la satisfaction des premiers besoins de son corps. Sa nature morale commence à germer; de nouveaux besoins vont naître avec elle et de nouveaux désirs. Il ne lui suffira bientôt plus de prendre sa vie dans la main de la nature, toujours ouverte devant lui; pour de nouveaux instincts, il lui faudra de nouvelles jouissances, et il ne peut les produire que dans de pénibles labeurs. Il devient lui-même l'artisan de son bonheur en même temps que le maître de sa destinée. Mais est-ce là une chute, et faut-il regretter que le paradis de l'ignorance se soit fermé sans retour derrière lui? Faut-il gémir parce que l'aveugle est devenu voyant, et que l'esclave brise le premier anneau de sa chaîne? Non, là où le théologien voit une chute profonde, irréparable, je vois, au contraire, le premier triomphe de l'homme sur la brute.

Digitized by Google

» L'allégorie du paradis terrestre est une fable pleine de signification, mais il n'y faut pas voir plus qu'une allégorie. Du moment où on la convertit en réalité, on tombe dans de monstrueuses absurdités.

» C'est pour n'avoir point entrevu l'idée sous le symbole de la fable, que la religion a accumulé les anathèmes sur la tête d'Adam, et lui a fait un péché irrémissible de son premier triomphe, de sa plus grande vertu. Si l'homme a commis un crime parce qu'il a voulu savoir, l'oiseau commet un crime parce qu'il vole, le poisson parce qu'il nage. Eh quoi! vous désirez encore ce paradis de ténèbres; vous enviez l'état de cette créature toute instinctive? L'homme devait-il rester une éternelle brute? Oh! que vous avez raison de placer avec lui dans cet Éden tous les animaux de la création! Il méritait bien d'être en leur compagnie, puisqu'il était leur semblable.

» Si vous regrettez le paradis terrestre, qui vous empêche d'y rentrer? Éteignez le flambeau de votre intelligence, plongez-vous dans la nuit de l'abrutissement, allez vivre au fond des bois au milieu de vos pareils. Mais vous qui maudissez si fort l'arbre de la science et tous ceux qui goûtent ses fruits, de quel droit les cueillez-vous? De quel droit prétendez-vous imposer votre science? En vérité, vous êtes de grands pécheurs.

» Pourquoi parlez-vous des mystères de la création, de la chute de l'homme et de sa destinée, puisque la suprême béatitude est dans l'ignorance absolue de toutes choses? Ne donnez point de mauvais exemple, et puisque l'absence de tout savoir peut seule rouvrir les portes de l'Éden, ne pensez plus, ne raisonnez plus; soyez tout simplement des idiots et des brutes. La chose vous sera peut-être moins difficile que vous ne pensez. Vous deviendrez semblables à Adam avant qu'il n'eût touché à l'arbre de la science; car qu'est-ce qu'un homme qui ne réfléchit point, ne pense point, ne connaît rien, ni bien ni mal, ni

Digitized by Google

erreur ni vérité, sinon une brute? Le jour vous fait mal aux yeux, sans doute, et vous aimeriez mieux la nuit de la barbarie. L'humanité rit de vos sottises et passe son chemin. Vous condamnez la pensée parce qu'elle a produit beaucoup de mal avec beaucoup de bien; parce que souvent elle a glissé sur des pentes sanglantes vers des gouffres affreux; mais si l'homme ne s'égarait jamais, il serait Dieu. Vous voyez un édifice inachevé, et autour de lui des amas de décombres : c'est l'intelligence, dites-vous, qui s'est égarée en funestes tentatives. Faut-il donc condamner l'ouvrier avant que son œuvre soit terminée?

» Pauvre Adam, tu portes seul tous les anathèmes. Qu'un crime se commette aujourd'hui, on l'écrit sur ton livre pour augmenter ta dette. On le jette sur tes épaules pour t'écraser. Qu'il est aisé de se débarrasser ainsi! Système des plus commodes vraiment! J'ai grande envie de l'adopter. Je vais ravager, tuer, brûler; égorger mon voisin, lui prendre sa femme, son argent, son bœuf et son âne, pour dire ensuite : C'est Adam qui a tout fait; il est le seul coupable. Haro sur le baudet! Amenez-le devant votre justice et frappez-le, l'infâme scélérat! Si j'étais l'infâme, je vous ferais cette humble confession :

« Mes révérends pères!

» *Med culpâ, med maximâ culpâ.*

» Dieu m'avait donné l'intelligence. Hélas! créature
» indigne, je me servis de l'instrument qu'il avait mis entre
» mes mains, ne sachant pas qu'il y était tout exprès pour
» que je n'en fisse aucun usage. Hélas! là ne s'arrête point
» mon forfait. Je connus Ève, ma femme, que le Créateur
» avait formée d'un sexe différent par pure fantaisie. Le
» genre humain est né de cette faute abominable. Aujour-
» d'hui pourtant, le repentir que j'en ressens est adouci par
» l'idée que cette même faute, en vous donnant naissance,
» m'a permis de connaître des juges aussi équitables.

Digitized by Google

» Hélas! ma gourmandise a détruit en un instant la » volonté du Tout-Puissant, et j'ai dû lui donner bien du » mal en mettant sur ses bras tous ces enfants qui ont » couvert la terre, et sur lesquels il n'avait point compté » assurément.

» J'ai de plus arraché l'homme à l'abrutissement pour » lequel il était né incontestablement; vos paroles, mes » révérends pères, m'en sont des témoignages irrécu- » sables.

» *Meâ culpâ, meâ maximâ culpâ.* »

« Pour moi, si j'avais à consoler ce pauvre père du genre humain, je lui dirais : « Béni sois-tu à jamais pour » ta gourmandise! Le pepin de ta pomme s'est planté » dans le cerveau humain, et il en est sorti l'arbre de la » vérité. » (Ch. Dollfus, *Lettres philosophiques*, p. 117 à 121.)

III

La femme, l'amour et la mort.

Dans le récit qui va suivre, quoiqu'il soit dû à un libre penseur intéressé dans la question, on aperçoit encore un peu l'influence de la vieille calomnie... Avant la venue de la femme, l'homme était heureux, plutôt trop que pas assez : même en fait de bonheur, l'excès est un défaut. Pour tempérer son bonheur et le ramener à l'état normal, Dieu lui fit don de la femme; mais malgré ce don, ou plutôt par le fait de ce don, l'homme devint la plus malheureuse des créatures. De l'excès du bonheur, il tomba dans l'excès contraire. Il est vrai qu'ici l'homme ne doit s'en prendre qu'à lui-même de son malheur, et qu'il n'a, de ce côté, aucun reproche à faire à la compagne dont Dieu le gratifia.

Dieu, selon le spirituel et ingénieux auteur que nous

Digitized by Google

citons, créa d'abord des hommes seulement, mais il les créa immortels. « Ils vivaient ensemble, et ils étaient heureux; ils ne connaissaient pas le mal, et ils étaient purs... Ils adoraient le Seigneur, et se servaient de ses dons avec frugalité... » Dans les premiers temps, ils s'occupèrent à déblayer la terre, qui devint bientôt « un jardin si beau et si fécond, que les anges du ciel venaient s'y promener... » Quand tout fut bien déblayé, bien arrangé, bien organisé, bien réglé, les hommes se livrèrent à la méditation, et ne tardèrent pas à éprouver une sorte d'ennui qu'aucun d'eux ne pouvait définir. On n'est jamais content de son sort. « Ils souffraient parce qu'ils ne manquaient plus de rien. » Il leur manquait cependant quelque chose, mais ils ne savaient quelle était cette chose; quoique immortels, ils sentaient en eux un vide; un ils ne savaient quoi qui leur disait intérieurement qu'ils étaient incomplets. Ils délibérèrent longuement afin de trouver un remède à leur douleur; chacun indiqua le sien; mais ils étaient hommes, et ils ne purent s'entendre. En désespoir de cause, ils s'adressèrent à Dieu, qui les fit bien un peu attendre, mais qui vint enfin à leur secours. Pour les consoler, Dieu leur fit don de la femme, et, par ce fait, d'immortels qu'ils étaient, ils devinrent mortels, c'est-à-dire sujets à la maladie, aux souffrances diverses, à la vieillesse, à l'impotence, à la mort; mais Dieu est juste, c'est là son essence, et en compensation de la perte de leur immortalité, il permit à la femme de leur faire connaître l'amour, qui devait les dédommager au centuple. D'abord les hommes en usèrent sagement, et ce fut pour eux l'âge d'or, l'âge du vrai bonheur, du bonheur sans excès, pur et sans mélange. Mais bientôt les hommes profanèrent l'amour, c'est-à-dire qu'ils ne se contentèrent point de la femme que Dieu avait donnée à chacun : ils se trompèrent mutuellement, croyant ainsi être plus heureux, et du premier adultère naquirent la

Digitized by Google

jalousie, la haine, le meurtre. De ce jour, les hommes furent plongés dans l'âge de fer. L'amour disparut de la terre et remonta aux cieux. On l'avouera, l'homme a peu de chance : il échange son immortalité contre l'amour, et presque aussitôt il perd l'objet du troc qu'il vient de faire. Il est d'autant plus à plaindre, que lui seul est l'auteur de tous ses maux..... Somme toute, il n'est resté à l'homme *que* la femme, cette fleur primitive de l'amour, désormais privée de son doux parfum, qu'il ne sait plus aimer, et qu'elle-même n'aime pas davantage. Peut-on être plus malheureux?... Nous citons :

« La Sagesse, la Miséricorde et la Nécessité, les trois essences infinies du Dieu vivant, tinrent conseil dans le sein de l'Éternel ; et comme il fallait que l'homme connût l'amour ou la mort, la matière ne pouvant s'augmenter indéfiniment, l'Esprit saint dit par la bouche de la sagesse :

« Livrons l'homme aux chances de sa destinée ; que sa » vie sur la terre soit éphémère et douloureuse, qu'il » connaisse le bien et le mal, et qu'entre les deux il soit » libre de choisir. »

» Alors le Verbe de miséricorde ajouta : « Que dans la » douleur il ait pour remède l'espérance, et dans le » bonheur pour loi la charité. »

» Jéhovah envoya donc ses anges sur la terre en leur disant : « Qu'il soit fait à chaque homme selon son désir. » Et l'ange étant entré la nuit dans la demeure des hommes, et au nom de l'Éternel ayant interrogé leurs pensées, il n'en trouva qu'un seul qui désirât l'amour au point d'accepter la mort sans crainte. C'était un de ceux qui n'avaient jamais rien demandé au Seigneur. Il vivait retiré sur une montagne, occupé le soir à contempler les étoiles, et le jour à nourrir les chevrettes et les chamois. C'était une âme forte et un des plus beaux parmi les anges terrestres.

Digitized by Google

» L'ange du sommeil l'appela, et lui dit comme aux autres hommes : — Fils de Dieu, demandes-tu la fille de Dieu? Et cet homme, au lieu de répondre en frissonnant comme les autres : Que la volonté de Dieu soit faite, s'écria en se soulevant sur sa couche : — Où est la fille de Dieu? L'ange lui répondit : — Sors de ta demeure, tu la trouveras au bord de la source, elle vient vers toi, elle vient du sein de Dieu.

» Alors l'ange disparut, et l'homme, s'étant levé plein de surprise, se sentit accablé d'une grande tristesse; car il pensa que c'était un vain songe, et que la fille de Dieu n'était pas au bord de la source.

» Cependant il se leva et sortit de sa demeure, et il trouva la fille de Dieu qui marchait vers lui, mais qui, le voyant venir, s'arrêta tremblante au bord de la source.

» Et comme la source était sombre, et qu'il distinguait à peine une forme vague, il lui dit : — Êtes-vous la fille de Dieu? — Oui, répondit-elle, et je cherche le fils de Dieu?

» — Je suis le fils de Dieu, reprit l'homme, vous êtes ma sœur et mon amour. Que venez-vous m'annoncer de la part de Dieu?

» — Rien, répondit la femme, car Dieu ne m'a rien enseigné, et je ne sais pourquoi il m'envoie. Il y a un instant que j'existe; j'ai entendu une voix qui m'a dit : » Fille de Dieu, va sur la terre, et tu trouveras le fils de » Dieu qui t'attend. » J'ai reconnu que c'était la voix de l'Éternel, et je suis venue.

» L'homme lui dit : — Suis-moi, car tu es le don de Dieu, et tout ce qui m'appartient t'appartient.

» Il marcha devant elle, et elle le suivit jusqu'à la porte de sa demeure, qui était faite de bois de cèdre et recouverte d'écorce de palmier. Il y avait un lit de mousse fraîche; l'homme cueillit les fleurs d'un rosier qui tapissait le seuil, et, les effeuillant sur sa couche, il y fit asseoir la femme en lui disant : — L'Éternel soit béni.

Digitized by Google

» Et, allumant une torche de mélèze, il la regarda, et la trouva si belle qu'il pleura, et il ne sut quelle rosée tombait de ses yeux, car jusque-là l'homme n'avait jamais pleuré.

» Et l'homme connut la femme dans les pleurs et dans la joie.

» Quand l'étoile du matin vint à pâlir sur la mer, l'homme s'éveilla ; il ne faisait pas encore jour dans sa demeure. Se souvenant de ce qui lui était arrivé, il n'osait point tâter sa couche, car il craignait d'avoir fait un rêve, et il attendit le jour, désirant et redoutant ce qu'il attendait.

» Mais la femme, qui s'était éveillée, lui parla, et sa voix fut plus douce à l'homme que celle de l'alouette qui venait chanter sous sa fenêtre au lever de l'aube.

» Mais aussitôt il se mit à verser des pleurs d'amertume et de désolation.

» Ce que voyant, elle pleura aussi, et lui dit : Pourquoi pleures-tu?

» — C'est, dit l'homme, que je t'ai, et que bientôt je ne t'aurai plus, car il faut que je meure ; c'est à ce prix que je t'ai reçue de l'Éternel. Avant de te voir, je ne m'inquiétais pas de mourir ; la faiblesse et la peur sont entrées en moi avec l'amour. Car tu vaux mieux que la vie, et pourtant je te perdrai avec elle.

» La femme cessa de pleurer, et, avec un sourire qui fit passer dans le cœur de l'homme une espérance inconnue, elle lui dit : — Si tu dois mourir, je mourrai aussi, et j'aime mieux un seul jour avec toi que l'éternité sans toi.

» Cette parole de la femme endormit la douleur de l'homme. Il courut chercher des fruits et du lait pour la nourrir, et des fleurs pour la parer. Et, dans le jour, quand il se remit au travail, il planta de nouveaux arbres fruitiers, en songeant au surcroît de besoins que la présence d'un nouvel être apportait dans sa retraite, sans songer qu'un

Digitized by Google

arbre serait moins prompt à grandir que lui et la femme à mourir.

» Cependant le souci avait pénétré chez lui avec la femme. La pensée de la mort empoisonnait toutes ses joies. Il priait Dieu avec plus de crainte que d'amour; les moindres bruits de la nuit l'effrayaient, et, au lieu d'écouter avec une religieuse admiration les murmures des grandes mers, il tressaillait sur son lit, comme si la voix des éléments eût pleuré à son oreille, comme si les oiseaux de la tempête lui eussent apporté des nouvelles funèbres. La femme était plus courageuse ou plus imprévoyante. Ses faibles membres se fatiguaient vite, et, quand son époux trouvait dans le travail une excitation douloureuse, elle s'étendait nonchalante sur les fleurs de la montagne, et s'endormait dans une sainte langueur en murmurant des paroles de bénédiction pour son époux et pour son Dieu.

» Elle ne savait rien des choses de la terre où elle venait d'être jetée; elle trouvait partout de la joie, et ne s'effrayait de rien. La brièveté de la vie, si terrible pour l'homme, lui semblait un bienfait de la Providence. L'homme la contemplait chaque jour avec une surprise et une admiration nouvelles. Il la regardait comme supérieure à lui, malgré sa faiblesse, et souvent il lui disait :

— Tu n'es pas ma sœur, tu n'es pas ma femme, tu es un ange que Dieu m'a envoyé pour me consoler, et qu'il me reprendra peut-être dans quelques jours, car il est impossible que tu meures. Une si belle création ne peut pas être anéantie. Promets-moi que, si tu me vois mourir, tu retourneras aux cieux, pour n'appartenir à personne après moi.

» Et elle promettait en souriant tout ce qu'il voulait, car elle ne savait pas si elle était immortelle; elle ne s'en inquiétait pas, pourvu que son époux lui répétât sans cesse qu'il l'aimait plus que sa vie.

» Or, ils vivaient sur une montagne élevée, loin des

Digitized by Google

lieux habités par les autres humains; car l'époux de la femme, tourmenté de crainte, avait transporté sa demeure et ses troupeaux dans le désert, afin de mieux cacher le trésor qui faisait son bonheur et ses angoisses. — Je ne comprends pas, lui disait-il, le sentiment que vous m'avez inspiré pour mes frères. Je les chérissais, avant de vous connaître, et, malgré mon goût pour la solitude, j'aurais tout partagé volontiers avec eux. Quand je descendais dans la vallée aux jours de fête, leur vue réjouissait mon âme, et je priais avec plus de ferveur prosterné au milieu d'eux dans le temple. Aujourd'hui leur approche m'est odieuse, et quand je les vois de loin, je me cache, de peur qu'ils ne m'abordent et ne cherchent à pénétrer aux lieux où vous êtes. A la seule idée qu'un de mes frères pourrait vous apercevoir, je frissonne comme si l'heure de ma mort était venue. L'autre jour, j'ai vu près d'ici la trace d'un pied humain sur le sable, et j'aurais voulu être un rocher pour attendre au bord du sentier l'audacieux qui pouvait revenir, et l'écraser à son passage. Mais, hélas! ajoutait-il, les autres hommes sont immortels, et seul je puis craindre la chute d'un rocher. Si je tombais dans un précipice, vous descendriez dans la vallée pour être nourrie et protégée par un autre homme, et vous m'auriez bientôt oublié; car il n'est pas un de ces immortels qui ne fît le sacrifice de son immortalité pour vous posséder. C'est pourquoi, malgré mon amour pour vous, je ne puis m'empêcher de désirer que la mort vous atteigne aussitôt que moi.

» Et la femme lui répondait : — Si tu tombais dans un ravin, je m'y jetterais après toi; et si Dieu me refusait la mort, je mutilerais mon corps et je détruirais ma beauté pour ne pas plaire à un autre.

» Lorsque la femme mit au monde son premier né, il lui sembla que sa mort était proche, car elle sentait de grandes douleurs; et comme son époux criait avec angoisses vers le Seigneur, elle lui dit : Ne pleurez point et réjouissez-

Digitized by Google

vous, car mon corps se brise, et mon âme est heureuse de ce qui m'arrive ; je sens que je ne suis pas immortelle, et que je ne resterai pas sans vous sur la terre.

» L'époux de la femme fut rencontré dans les montagnes par quelques-uns de ses frères, et ceux-ci virent qu'il était pâle et maigri, et qu'une singulière inquiétude était répandue sur sa figure. Ils racontèrent ce qu'ils avaient vu ; et comme jusque-là les fatigues et l'ennui n'avaient point été assez rudes à l'esprit de l'homme pour que son corps indestructible pût recevoir une telle altération, chacun s'étonna de ce qu'il entendait de la bouche de ces témoins, comme s'ils eussent annoncé l'apparition d'une nouvelle race dans le monde, ou une perturbation dans l'ordre de la nature.

» Plusieurs, entraînés par la curiosité, s'enfoncèrent dans les montagnes pour chercher leur frère ; mais il avait si bien caché sa demeure derrière les lianes des forêts et les pics des rochers, qu'il se passa plusieurs années avant qu'on la découvrît. Enfin il fut rencontré, et ceux qui le virent s'écrièrent : — Homme, quel mal as-tu fait pour être ainsi vieilli et malade comme les animaux périssables? Il répondit : — Je ne ressemble pas à mes frères, mais je n'ai fait aucun mal, et Dieu m'a visité et révélé plusieurs secrets que je vous enseignerai. Il parlait ainsi pour donner le change à leur curiosité, et pendant la nuit il essaya de transporter sa famille dans un lieu encore plus inaccessible. Mais le jour le surprit avant qu'il fût parvenu à sa nouvelle retraite, et il fut rencontré avec sa femme montée sur un âne sauvage, et ses enfants dont le plus jeune était dans ses bras.

» A cette vue, les voyageurs se prosternèrent ; la femme leur parut si belle qu'ils la prirent pour un ange ; et, malgré la résistance de l'époux, ils l'entraînèrent dans la vallée, la firent entrer dans le temple, et, lui élevant un autel, ils l'adorèrent. Ce fut la première idolâtrie.

Digitized by Google

» L'époux espérait que le respect les empêcherait de convoiter cette femme ; mais elle, craignant d'offenser le Seigneur, brisa les liens de fleurs dont on l'avait enlacée, et tomba dans les bras de son époux en s'écriant : — Je ne suis point une divinité, mais une esclave de Dieu, une créature périssable et faible, la femme et la sœur de cet homme. Je lui appartiens, parce que Dieu m'a envoyée vers lui ; si vous essayez de m'en séparer, je me briserai la tête contre cet autel, et vous me verrez mourir, car je suis mortelle, et mon époux l'est aussi.

» A ces mots, les voyageurs éprouvèrent une émotion inconnue, et furent saisis d'une sympathie étrange pour ces deux infortunés ; comme ils étaient bons et justes, ils respectèrent la fidélité de la femme. Ils la contemplèrent avec admiration, prirent ses enfants dans leurs bras, et, ravis de leur beauté délicate et de leurs naïves paroles, ils se mirent à les aimer.

» Alors le peuple immortel, tombant à genoux, s'écria : — O Dieu, ôte-nous l'immortalité, et donne à chacun de nous une femme comme celle-ci ; nous aimerons ses enfants, et nous travaillerons pour notre famille jusqu'à l'heure où tu nous enverras la mort ; nous te bénirons tous les jours si tu exauces notre vœu.

» La voûte du temple fut enlevée par une main invisible, un escalier ardent, dont chaque marche était une nuance de l'arc-en-ciel, parut se dérouler jusqu'à la terre. Du sommet invisible de cet escalier, on vit descendre des formes vagues et lumineuses, qui peu à peu se dessinèrent en se rapprochant ; des chœurs de femmes plus belles que toutes les fleurs de la terre et toutes les étoiles des cieux remplirent le sanctuaire en chantant ; un ange était venu s'abattre sur le dernier degré, et à chaque femme qui le franchissait, il appelait un homme qu'il choisissait selon les desseins de Dieu, et mettait la main de l'époux dans la sienne.

Digitized by Google

» Quelques hommes, cependant, voulurent conserver leur immortalité. Mais l'amour de la femme était si enivrant et si précieux, qu'ils ne purent résister au désir de le goûter, et qu'ils essayèrent de séduire les femmes de leurs frères. Mais ils moururent de mort violente; Dieu les châtia, afin que le premier crime commis sur la terre n'eût point d'imitateurs.

» Pendant longtemps, malgré les souffrances de cette race éphémère, l'âge d'or régna parmi les hommes, et la fidélité fut observée entre les époux.

» Mais peu à peu le principe divin et immortel qui avait animé le premier homme s'affaiblissant de génération en génération, l'adultère, la haine, la jalousie, la violence, le meurtre et tous les maux de la race présente se répandirent dans l'humanité; Dieu fut obligé de voiler sa face et de rappeler à lui ses anges. La Providence devint de plus en plus mystérieuse et muette, la terre moins féconde, l'homme plus débile, et sa conscience plus voilée et plus incertaine. Les sociétés inventèrent, pour se maintenir, des lois qui hâtèrent leur chute; la vertu devint difficile et se réfugia dans quelques âmes choisies. Mais Dieu infligea pour châtiment éternel à cette race perverse le besoin d'aimer. A mesure que les lois plus absurdes ou plus cruelles multipliaient l'adultère, l'instinct de mutuelle fidélité devenait de jour en jour plus impérieux : aujourd'hui encore il fait le tourment et le regret des cœurs les plus corrompus. Les courtisanes se retirent au désert pour pleurer l'amour qu'elles n'ont plus le droit d'attendre de l'homme, et le demandent à Dieu. Les libertins se désolent dans la débauche et appellent avec des sanglots furieux une femme chaste et fidèle qu'ils ne peuvent trouver. L'homme a oublié son immortalité; il s'est consolé de ne plus être l'égal des anges, mais il ne se consolera jamais d'avoir perdu l'amour, l'amour qui avait amené la mort par la main, et si beau qu'il avait obtenu grâce pour la

Digitized by Google

laideur de cette sœur terrible : il ne sera guéri qu'en le retrouvant ; car écoutez les Juifs : ils disent que la femme a apporté en dot le péché et la mort, mais ils disent aussi qu'au dernier jour elle écrasera la tête du serpent, qui est le génie du mal... » (George Sand, *le Poëme de Mirza.*)

IV

Ève n'a pas péché.

Dans l'un de ses derniers ouvrages, intitulé *Évenor et Leucippe*, George Sand est revenue sur ce sujet, qu'elle a traité fort longuement. Dans ce travail, l'influence de la vieille calomnie a complétement disparu. C'est la première fois, peut-être, que l'on traite cette question sans attribuer à la femme tout ou partie des maux inhérents à la vie de l'homme, ou qui sont simplement le résultat de son ignorance.

« Le fruit de l'arbre de la science, dit-elle, n'a pas encore été cueilli (1), et la pauvre Ève n'a pu qu'en respirer avec ardeur le mystérieux parfum. Si ce fruit merveilleux n'était pas encore à l'arbre du paradis, gardé par le dragon de l'ignorance, si nous avions reçu de notre première mère la connaissance nette et durable du bien et du mal, le mal serait détruit, et le serpent aurait depuis longtemps la tête écrasée. C'est notre ignorance à tant d'égards qui perpétue sur la terre le règne de Satan, car le mal relatif n'est que l'ignorance du bien absolu (2). »

(1) « Le fruit de la science du bien et du mal, a dit Charles Nodier, c'est la société. La première fois que l'homme s'est enveloppé d'une ceinture de feuillages, il a revêtu l'esclavage et la mort. »

(2) Ce qui, une fois de plus, prouve que, dans la voie de la

Digitized by Google

Plus loin, elle formule ainsi son opinion au sujet de la création de l'homme et de la femme :

« ..... Les hommes, selon nous, ne sont pas entrés par un couple isolé dans la vie, comme des types dans une collection.....

» Les hommes et les femmes ont dû éclore par groupes sur les sommets de la terre, aussitôt que le sol, l'air et les fruits se sont harmonisés avec les conditions de la vie humaine. Couronnement de la création, les premiers humains s'y sont trouvés répandus comme les fleurs d'une guirlande qu'une main divine rapproche pour les réunir.

» Et cette main divine qui tressa la couronne, c'est l'attraction de l'amour réciproque qui appela à se rassembler en sociétés les groupes épars de la famille humaine. »

V

Apologie de la révolte d'Ève.

Dans le récit suivant, emprunté aussi à une femme d'un mérite peu commun, l'auteur admet comme exact ce que dit la Genèse au sujet de la désobéissance de la première femme; mais, hâtons-nous de le dire, loin de lui en faire un crime, elle démontre clairement que sa rébellion a été à la fois un acte de courage, de sacrifice et de dévouement.

« La première de toutes les révolutions dont le genre humain garde la mémoire, dit-elle, cette révolution symbolique et sacrée d'où naît dans la suite des temps tout le

vérité, les grands esprits se rencontrent, c'est qu'avant madame Sand, M. Colins avait dit : « Le mal relatif, c'est l'erreur. — Le bien absolu, c'est la vérité. — Détruisez l'erreur, et le mal relatif se trouve anéanti. »

Digitized by Google

progrès de l'homme et des sociétés, nous la voyons apparaître dans les Écritures sous le nom et sous l'image d'une femme.

» Le Tout-Puissant avait dit au couple humain, faible et ignorant, mais heureux et immortel : « Tu ne mange-
» ras point du fruit de l'arbre de science, ou bien tu
» mourras. »

» L'homme se résigne à cette inactive et insensible félicité; mais la femme, écoutant en elle-même la voix de l'esprit de liberté, accepte le défi. Elle préfère la douleur à l'ignorance, la mort à l'esclavage. A tout péril, elle saisit d'une main hardie le fruit défendu; elle entraîne l'homme avec elle dans sa noble rébellion.

» Le Tout-Puissant les châtie l'un et l'autre, les bannit, les voue à la mort. La mère des hommes est condamnée à enfanter dans les larmes. Ève reste à jamais pour sa triste et fière postérité la personnification glorieuse et maudite de l'affranchissement du génie humain.

» Cette genèse est l'histoire de toutes les révolutions.

» Les puissances de la terre, quel que soit le nom qu'on leur ait donné, théocratie, aristocratie, monarchie, ont dit toujours et partout au faible qu'elles voulaient retenir dans l'esclavage : « Si tu veux savoir, tu mourras. »

» Et quand l'esprit de liberté a parlé au faible pour l'inciter à secouer l'esclavage de l'ignorance, elles ont dit :
» Celui qui parle là, c'est le serpent, c'est le tentateur,
» c'est le démon; c'est la philosophie, c'est la démocra-
» tie, c'est l'esprit du mal; écrasons-le. »

» Mais l'esprit de liberté est immortel, et la Révolution, cette Ève perpétuellement rajeunie, préfère encore à cette heure, comme aux premiers jours du monde, le bannissement, l'anathème, la douleur et la mort, à la paix honteuse de l'ignorance et de l'esclavage.

» Sachons donc chérir et respecter, honorons plus que jamais aujourd'hui l'Ève immortelle, toujours jeune et

Digitized by Google

toujours ardente, qui garde en son cœur les deux plus nobles dons de la vie terrestre : l'inspiration de la liberté et la vertu du sacrifice. » (Mme d'Agoult.)

VI

La Genèse n'est pas infaillible.

Galilée fut condamné à la prison pour avoir constaté une erreur de la Genèse. Galilée avait cependant la raison de son côté ; mais en ce temps la Bible ne pouvait avoir tort ; car, pour maintenir son droit d'exactitude, elle avait à son service des gens tout disposés à faire brûler vif quiconque se fût permis de nier son infaillibilité. Aujourd'hui, grâce à Dieu et à l'imprimerie, on peut non-seulement mettre en doute la véracité des récits de la Genèse, mais encore les discuter et les infirmer complétement, et cela sans craindre la plus légère brûlure. La Bible a eu tort dans la question du soleil, dit-on ; ne pourrait-elle pas avoir tort aussi dans la question de la prétendue désobéissance de la femme? Ici ce n'est plus un homme exceptionnel par son savoir qui cherche à démontrer la faillibilité de la Genèse ; c'est une simple femme, qui, de par droit d'examen et armée de sa raison, se permet de mettre en doute l'un des récits du livre sacré.

« Avant d'être formulées dans le Code, dit-elle, l'obéissance de la femme et la protection du mari ont été écrites dans la Bible. Les relations établies entre eux par la loi tirent leur sanction du récit de Moïse.

» Supprimez le conte oriental d'Adam et d'Ève dans le paradis terrestre, l'art 213 n'a plus d'autre soutien que la législation de l'antiquité ou de la barbarie. Cette législation conférait le droit de vie et de mort au maître sur les

Digitized by Google

esclaves, au père sur les enfants; qui voudrait défendre et perpétuer de pareilles dispositions? Je ne pense pas que son autorité, en ce qui concerne la femme, soit plus infaillible.

» Si un texte peut prétendre à l'infaillibilité, c'est celui de la Bible.

» Or, les savants modernes, dit-on, n'admettent pas sans erratum les données scientifiques du législateur des Hébreux. Géologues, astronomes, naturalistes, s'accordent à repousser des éléments de leur science les chapitres de la Genèse, qui n'ont pas à leurs yeux une valeur d'axiomes.

» S'il en est ainsi, il ne serait pas impossible que le procédé selon lequel, au dire de Moïse, la femme a été créée, fût également l'objet d'un doute. Ève, extraite de la côte d'Adam, n'est pas plus une vérité peut-être que le soleil tournant autour de la terre, bien que la Bible le certifie.

» Et pourtant cette côte est tout entière dans le Code civil. Pourquoi la femme doit-elle obéissance au mari? Parce qu'elle sort de lui, parce qu'elle est une partie de lui-même. Sa subalternité tient à son essence, c'est un fait généalogique.

» C'est un os de mes os, c'est la chair de ma chair, » dit Adam de sa compagne, et tous les fils d'Adam le répétèrent de toutes les filles d'Ève, de par la loi.

» Mais la loi n'emprunte pas seulement son autorité à cette côte génératrice; passons au dénoûment du premier roman de la famille humaine.

» Selon la tradition hébraïque, il dépendait de nos parents de jouir d'une félicité immortelle dans le jardin où Jéhovah les avait placés. Le serpent, c'était l'emblème du génie du mal chez les Orientaux, le rusé serpent tenta Ève, Ève tenta Adam; et Dieu chassa le couple désobéissant de son délicieux domaine. Comme la femme avait été l'instrument

Digitized by Google

de la chute de l'homme, Dieu la condamna à la domination de son mari.

» Puisque les savants contestent l'exactitude du système de la création exposé par Moïse, cette explication de la présence du bien et du mal sur la terre pourrait être contestée par les philosophes. Ils n'y ont pas manqué. J'ignore s'ils ont trouvé la solution de ce mystérieux problème ; ils n'en ont pas moins classé l'histoire d'un paradis terrestre à côté de la fable de l'âge d'or.

» Et pourtant la loi du dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne est un écho de cette voix de Jéhovah, disant à la femme : Ton mari te commandera.

» Ainsi le Code est en pleine concordance avec la Genèse, tandis que la Genèse est contredite par la science ou par la philosophie. La législation donne raison à l'Église, tort à l'Institut et à la Sorbonne.....

» Puisque de nos jours les esprits ne sont plus asservis à une stricte croyance, combien en est-il qui puissent sincèrement se persuader que la femme soit une cause de déchéance pour l'homme ? Il n'est pas un fils qui ne reconnaisse ce que sa mère a eu de part salutaire à sa destinée ; pas un amant ou un mari qui ne sache ce qu'une affection bien placée a eu d'ascendant sur les bonnes déterminations de son intelligence, sur la bonne conduite de ses intérêts. Le rôle de la femme dans la vie privée, son influence sur la vie publique ne permettent à personne de la tenir pour un agent du génie du mal dans l'histoire de l'humanité, pour une tentation du diable. Elle aussi a été un instrument de civilisation, et c'est ainsi qu'elle a écrasé la tête du serpent. Parole assurément plus vraie que la parole biblique dont elle est le dernier mot et la consolation !

» Si donc le paradis terrestre, comme on l'a dit, est une sublime fiction de l'espérance plaçant son rêve en arrière ;

» Si cette fable primitive n'est en quelque sorte qu'une

Digitized by Google

prophétie retournée, et que l'avenir soit chargé de réaliser ce que le passé raconte;

» Si l'établissement de la paix, les merveilles de l'industrie, la vapeur et le télégraphe électrique doivent un jour faire de la terre un paradis et de l'humanité une famille;

» La femme, pour sa part, aura contribué à l'accomplissement de ce progrès, hélas! encore bien loin de nous, j'en ai peur.

» Mais, en ce cas, la tradition biblique tournerait à l'honneur d'Ève, puisqu'en procurant à Adam la connaissance du bien et du mal, elle l'a arraché à la torpeur de conscience du premier âge; puisqu'en le faisant déchoir d'un état de béatitude inerte et contemplative, elle lui a fait faire un premier progrès.

» Laissons l'avenir; le passé et le présent suffisent à infirmer la tradition biblique, en ce qu'elle a de dégradant pour la femme.

» La dégradation n'en est pas moins écrite dans la loi, et trop d'exemples encore montrent l'abus qui peut être fait d'un seul article livré à une nature arriérée. » (Mme A. de Casamajor.)

VII

La Genèse est infaillible.

Une autre dame auteur, Mme de Bradi, admet comme complétement exact le récit de la Genèse relativement à la création de la femme et à sa désobéissance. Ne trouvant rien dans son imagination qui puisse convaincre Moïse d'erreur, elle avoue naïvement que, « sans la faute d'Ève, on chercherait vainement la cause des maux qui affligent la femme. » Elle admet aussi comme positif que

Digitized by Google

Dieu créa d'abord l'homme double; mais elle pense qu'en agissant ainsi il se fourvoya, et qu'ensuite il fut obligé de le dédoubler. Après avoir cité ces mots de la Genèse : « Dieu créa donc l'homme à son image, et il *les* créa mâle et femelle, » elle ajoute : « Une union si intime ne *parut* point convenir à cette créature, et Dieu sépara l'être dont la nature avait d'abord été indivisible..... Merveilles de la création réunis, ils l'étaient encore séparés; mais ils étaient l'homme et la femme; ils étaient la force et la grâce, le courage et la prudence, la justice et la miséricorde, présentant par leur contraste même le résultat de tout ce qu'il y avait de bon et de beau. Toujours égaux et jamais semblables, une même loi cependant leur avait été imposée : dans le jardin où le Seigneur les avait placés, les fruits de l'arbre qui donnaient la science du bien et du mal leur avaient été défendus sous peine de mourir. La femme écouta l'ange déchu;..... elle se laissa tenter; elle mangea de ce fruit, agréable à la vue et au goût, et elle en fit manger à Adam..... Chassée de l'asile délicieux qui lui avait été d'abord destiné, elle suivit son mari sur une terre maudite à cause d'elle..... Peu de temps après sa sortie du paradis terrestre, elle conçut Caïn..... Son second fils fut Abel, que Caïn, son frère, tua par envie; car le péché, couvert de sang et d'infamie, était entré dans le monde par la désobéissance d'Ève..... »

Mme de Bradi conclut ainsi : « Cherchez l'histoire de l'homme hors de la Genèse, vous ne la trouverez point; et sans la faute d'Ève, vous chercherez aussi vainement la cause des maux qui affligent la femme. »

Parce que, madame, vous n'avez rien trouvé qui puisse infirmer l'extravagant récit de Moïse, il nous semble que ce n'était pas une raison suffisante pour détourner les autres de chercher après vous.

Quelqu'un a dit : « Longtemps on a cru que le diable

Digitized by Google

avait été le tentateur de la femme; mais ce que tous les jours nous voyons de cette dernière donnerait plutôt à penser que c'est elle qui a été la tentatrice du diable. »

Si ce passage se trouvait dans la Genèse, et il y en a de plus surprenants, Mme de Bradi y ajouterait-elle une foi pleine et entière?

Digitized by Google

IV

IDÉES BURLESQUES

ABERRATIONS DE L'ESPRIT DES HOMMES.

BON MOT D'UNE FEMME.

I

Pourquoi Dieu donna Ève à Adam.

Un certain M. Auguste Imbert, moins connu que Salomon, mais ne pensant pas mieux des femmes, est convaincu que Dieu n'a mis la femme sur terre qu'afin d'éprouver la fidélité de l'homme. Comme beaucoup de ses semblables, M. Imbert mesure Dieu à son aune. Il le reconnaît tout-puissant, et il a ensuite la naïveté de croire qu'il a besoin de faire des essais. Est-ce que la toute-puissance a besoin d'essayer quelque chose ou doute de quoi que ce soit? Dieu, disent les hommes, a fait l'homme à son image, et de leur côté, pour lui rendre la pareille sans doute, les hommes font Dieu à leur image. Cette conséquence, qui paraît juste et rationnelle, n'en est pas

Digitized by Google

moins fausse : Dieu est parfait, et l'homme est imparfait ; donc Dieu est dissemblable à l'homme.

Voici le beau raisonnement de M. Imbert : « Dieu, dit-il, étant *tout-puissant*, eût pu donner à l'homme des moyens de procréer sa race avec moins de danger ; mais l'Être suprême voulant éprouver la fidélité de l'homme à garder les commandements, lui donna Ève, à laquelle il lui défendit de toucher. Si Adam eût eu assez de vertu pour ne pas succomber à la tentation, il n'y a pas de doute que Dieu n'eût retiré la femme de *dessus* la terre ; mais, pour punir l'engeance pécheresse, il a voulu que ce méchant animal procréât sa race avec la nôtre..... »

Pour plaire à M. Imbert, supposons un instant que notre grand-père Adam eût résisté à la tentation ; qu'en fût-il résulté ? Dieu eût retiré la femme de *dessus* la terre, et y eût laissé l'homme seul. Qu'y eût-il fait ? Il eût été réduit à se contempler et à s'aimer lui-même. Semblable au beau Narcisse, il eût été heureux... à la mode des cailloux. — Souvent, on fait de grands efforts pour atteindre au sérieux, et l'on parvient à peine au burlesque.

II

La capitainesse des bêtes.

« Les Égyptiens philosophant, mal à propos toutefois, sur l'origine des femmes, disaient que le Nil se débordant et arrosant la terre, plusieurs monceaux de terre grasse et limoneuse demeurèrent ensemble, sur lesquels le soleil dardant ses rayons engendra par sa chaleur toutes sortes de bêtes, entre lesquelles la première femme se trouva comme la capitainesse de toutes, et que c'est pour la même raison que les femmes sont plus imprudentes et moins

Digitized by Google

capables de discrétion que les hommes. Ceci est une fable barbaresque; car les saintes lettres nous apprennent que Dieu créa la femme du côté de l'homme, pour être non sa servante, mais sa chère compagne; la créa, dis-je, quant à l'âme, autant susceptible de raison que l'homme; toutefois, lâchant la bride à ses passions, elles donnent tant de crédit à l'appétit sensuel, que Platon ne sait si on les doit ôter du prédicament des bêtes et du rang de créatures capables de discrétion..... » (Jacques Olivier.)

III

La queue de l'homme.

Les rabbins des anciens Juifs disent que Dieu créa Adam avec une longue queue, mais qu'après l'avoir considéré attentivement, il lui parut que l'homme aurait meilleure grâce s'il la lui supprimait. Ne voulant pas toutefois perdre une partie de son ouvrage, Dieu coupa la queue et s'en servit pour former la femme. Les rabbins prétendent expliquer au moyen de ce conte une partie des inclinations des femmes. D'autres, non moins ridicules, disent que Dieu créa d'abord l'homme double et des deux sexes, mais qu'en perfectionnant son plan, il sépara le mâle de la femelle et en fit deux êtres distincts et séparés. C'est par cette raison, ajoutent-ils, que les deux sexes ont tant d'inclination l'un pour l'autre, et cherchent continuellement l'occasion de se rapprocher. On trouve aussi dans une histoire fort ancienne qu'Ève, impatientée de ne pouvoir déterminer Adam à manger du fruit défendu, arracha une branche d'arbre, et en fit un gourdin à l'aide duquel elle réussit promptement à se faire obéir.

Digitized by Google

IV

La queue de l'ours.

La burlesque idée des rabbins juifs ne pouvait manquer de trouver des imitateurs. Un paysan picard et un poëte anonyme racontèrent, le premier, que la femme devait son origine à la queue d'un ours, et le second, à la queue d'un chat. Réservant la poésie pour le dessert, nous donnons d'abord l'indigeste pathos du paysan picard :

« Ayant achevé de créer l'homme, Dieu contemplait son ouvrage ; il se disposait à lui ouvrir les paupières et à le mettre sur pied, lorsqu'il s'aperçut que, seul de son espèce, l'ennui le tuerait, ce qui n'entrait nullement dans son idée première. Le grand Artisan de notre vaste univers lui enleva donc très-adroitement une côte, qu'il posa bien soigneusement sur un gazon fleuri. Cette première opération se fit aussi promptement que l'éclair ; mais il paraît qu'il y eut quelque légère difficulté à fermer la plaie causée par cette extraction, car un grand ours, attiré par l'odeur de la chair fraîche, eut le loisir de se saisir de la côte et de gagner le large avant que Dieu s'aperçût du larcin... Oh ! malheur ! cette côte devait servir à la fabrication de la compagne de l'homme !... L'ours allait disparaître dans un fourré, lorsque Dieu, s'étant mis à sa poursuite avec la rapidité de la foudre, le saisit si fortement par la queue, que la secousse imprimée par le *va-et-vient* détacha celle-ci du malheureux animal, qui néanmoins s'enfonça dans les broussailles, emportant et la côte et cette malédiction : « Tu vivras dans les bois, et ta vie sera continuel-
» lement en danger ; toute ta race sera privée de queue... »
(Et beaucoup d'autres choses qu'il est inutile de rapporter ici.) Le grand Ouvrier resta stupéfait en se voyant réduit

Digitized by Google

à fabriquer la reine du monde avec si peu de chose; mais soudain un éclair rayonna sur son front; la difficulté l'irrita, et c'est grâce à cette difficulté même que Dieu fit ce chef-d'œuvre incomparable de la nature, dont le charme divin égale la beauté enchanteresse, et que nous appelons Ève, la mère du genre humain..... Ce qui nous ferait croire à la réalité de cette histoire, c'est que de tout temps, les ours ont eu un faible très-prononcé pour les femmes (1).» (Le solitaire de Balagny-sur-Aunette.)

(1) On lit à ce sujet dans le *Journal des Haras*, n° de septembre 1852 : « Un jour, nous nous promenions dans les gorges Saint-Georges, et la conversation roulait sur les ours et le penchant plus ou moins effréné qu'ils ont, dit-on, pour les jolies femmes. — Vous voyez, me dit mon interlocuteur, cette montagne à pic qui s'élève à notre gauche : il y a quelques années, une jeune fille y faisait paître ses moutons, lorsqu'un ours énorme, sorti de derrière un rocher, s'avança vers elle, debout sur ses pattes de derrière, et l'enlaça de celles de devant. La malheureuse enfant criait de toutes ses forces; mais l'ours ne lui faisait aucun mal, et ne semblait songer qu'à la rapprocher de lui de plus en plus. Aux cris de sa sœur, le frère de la jeune fille accourut sur le théâtre de cette scène étrange, et, s'armant d'une pierre, il se mit à frapper de toutes ses forces sur la tête de l'ours. Celui-ci poussait des rugissements effroyables, mais ne lâchait point la jeune fille, à laquelle il continuait à faire..... ou plutôt à ne faire aucun mal. Enfin, épuisé par la perte de son sang, il chancela sur le bord d'un précipice, et tomba. Quelques heures après, on trouva les cadavres de l'ours et de la jeune fille tous deux broyés dans leur chute, mais conservant la position de ceux de Quasimodo et de la Esmeralda. Ceci, ajoute M. D..., est arrivé à une demoiselle Roche, à la fille d'un de mes voisins dont je vous ai montré la maison. Voici maintenant une autre histoire qui court le pays; elle est un peu moins lugubre. Une fermière triait du blé dans une grange. Comme cela se voit souvent dans le Midi, elle n'avait pour tout costume qu'une chemise et un jupon. Elle tournait le dos à la porte, quand tout à coup quelque chose de lourd vint se poser sur ses épaules : elle crut d'abord sentir les larges mains du garçon de ferme, avec lequel, dit-on, elle badinait quelquefois; mais quelle ne fut pas sa terreur lorsqu'en se retournant elle aperçut l'horrible figure d'un ours de

Digitized by Google

V

La queue du chat.

. . . . . .

Dieu répand aussitôt dans les membres de l'homme
Une lourde vapeur qui produit un long somme.

belle taille! Celui-ci, sans se déconcerter, se comporta exactement comme eût pu le faire le garçon de ferme, et s'en alla..... (*) »

Le penchant des mâles de toutes les espèces pour les femmes n'a rien qui doive surprendre, et ne prouve qu'une chose, c'est que la femme est la beauté par excellence, et que tout ce qui a des yeux ne peut s'empêcher de l'aimer (**).

(*) Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer ici que dans le midi de la France on croit avec une extrême facilité aux penchants des ours pour les femmes. L'historiette racontée par le *Journal des Haras* n'est peut-être pas tout à fait un conte, mais on sait qu'en passant de bouche en bouche et surtout par la plume d'un nouvelliste, la vérité se transforme souvent en mensonge. On a même des exemples de faits historiques très-connus complétement défigurés par l'inattention du compositeur d'imprimerie, et qui ensuite ont passé pour des vérités. Dans un livre imprimé au dix-septième siècle, et où l'on relate l'histoire de la fin malheureuse de Julius Sabinus, qui passa neuf années dans une grotte sépulcrale, où sa femme Éponine venait le visiter et le consoler journellement, on lit le passage suivant : « Estant descendue dans le caveau avec son mary, ne plus ne moins que la lionne dans la caverne, elle y nourrit elle-même de sa mamelle deux petits JEUNES OURS dont elle accoucha..... » L'auteur avait sans doute écrit : « Deux petits JUMEAUX. » L'ouvrier compositeur a lu : « Deux petits JEUNES OURS, » et cette grossière erreur a échappé à l'attention du correcteur d'épreuves. Aujourd'hui encore, pour beaucoup de personnes, Éponine est bel et bien accouchée de *deux petits ours*. On nous l'a soutenu à nous-mêmes, et pour combattre nos raisons, on nous répondait : « *Deux petits jumeaux!* qu'y aurait-il là d'extraordinaire? Rien. Cela ne valait pas la peine d'être imprimé... » Peut-être un jour lira-t-on dans un journal que ce fait a eu lieu *récemment* dans quelque grotte des Pyrénées.

(**) « De tous les éloges qu'ont pu mériter les femmes, le plus bizarre peut-être, sinon le plus flatteur, c'est celui que la science, d'accord avec les poëtes, les amoureux et les moralistes pour louer la compagne que Dieu a donnée à l'homme, lui décerne de son côté et à sa façon.

» S'il faut en croire les naturalistes, la femme, à ne la considérer même que comme la femelle de l'homme, a encore une incontestable supériorité sur toutes les autres femelles de la création. Elle est, en effet, le seul des êtres créés qui ait été préféré à leur propre femelle par des individus d'une autre espèce. » (P.-J. Stahl.)

Digitized by Google

Dieu s'approche de lui : fort délicatement
Il arrache une côte à notre père Adam.

Plusieurs auteurs ont cité des faits à l'appui de cette assertion.

Héraclite a décrit des satyres qui vivaient dans les bois et jouissaient en commun des femmes dont ils s'emparaient.

Pline dit que les lions se laissent adoucir par les paroles des femmes. Il raconte qu'une captive de Gétulie se sauva de leur fureur en leur disant qu'elle était femme, misérable, faible.

Élien, dans son histoire des animaux, et Tertullien, au livre de l'âme, assurent que la reine Bérénice apprivoisa un lion de telle sorte qu'il l'embrassait et la caressait aussi bien qu'eût pu le faire le chien le plus docile et le plus doux.

Un auteur moderne dit que les lions ont peur des femmes. « Rare hommage! ajoute-t-il. La peur, dans les natures intrépides, est souvent le commencement de l'amour. »

Plutarque parle d'un monstre amoureux d'une belle femme, d'un oison qui poursuivait une jeune fille, et d'un bélier qui remplissait l'office de chevalier galant près de la belle Glaucia, musicienne et chanteuse très en renom à la cour de Ptolémée.

Un poëte a chanté les amours d'un âne pour une femme guerrière. (Où l'amour ne va-t-il pas se nicher?)

L'amour des chevaux pour les femmes est assez commun. Dans une ferme des environs de Senlis, un cheval s'éprit tellement d'une servante, qu'il la poursuivait chaque fois qu'il en trouvait l'occasion. Pour éviter un malheur, le fermier fut obligé de congédier sa servante.

Un voyageur fut obligé de se défaire d'un excellent cheval qui se jetait sur toutes les femmes.

Stahl raconte que le grand Frédéric découvrit un jour qu'un joli petit cheval arabe, qu'il avait donné à sa sœur, s'était épris des charmes extraordinaires de cette princesse.

Le voyageur la Loubère rapporte que « les femmes du roi de Siam trouvent quelquefois le secret de se faire des amants, et que la manière ordinaire dont ce prince les punit est de les soumettre d'abord à un cheval *qui est accoutumé à l'amour des femmes;* après quoi il leur fait donner la mort. »

On cite de nombreuses histoires au sujet de la race canine.

La fille d'un possesseur de bêtes féroces fut aimée d'un tigre.

On a vu souvent des boucs se précipiter sur des femmes.

Les voyageurs citent un grand nombre d'enlèvements de femmes par de grands singes vulgairement connus sous le nom d'*hommes des bois*, et toutes celles qui ont pu leur échapper ont rendu hom-

Digitized by Google

Même chair, mêmes os doivent former la femme ;
Un même sentiment devra nourrir leur flamme.

mage à leur douceur envers elles. « Quand les Européens, dit P.-J. Stahl, envahirent et défrichèrent le nouveau monde, plusieurs de leurs compagnes disparurent subitement. On ne les retrouva qu'après de longues recherches. Elles avaient été enlevées par des pongos, qui les avaient emmenées dans leurs cavernes, et qui avaient eu pour leurs captives des égards dont elles avaient dû être aussi surprises qu'embarrassées. »

Mirabeau raconte que « vers la fin du dix-huitième siècle, le duc de Bourbon avait, à Chantilly, un orang-outang qui violait les filles dont il pouvait s'emparer. Il fallut le tuer; car il se jetait sur toutes les femmes. »

Les lézards adorent les femmes. Cela frise un peu le serpent!

Les anges et les démons eux-mêmes n'ont pu s'empêcher d'aimer les femmes. Mais cela n'est pas prouvé (*).

En admettant même la réalité de tous ces faits, ils prouveraient tout au plus, nous le répétons, que la femme est une créature tellement aimable que les bêtes elles-mêmes ne peuvent s'empêcher de l'aimer; mais ils ne prouvent nullement que les femmes ont de l'amour pour les bêtes. Le *crime* de bestialité *volontaire*, assez commun chez les hommes, est excessivement rare chez les femmes. Peut-être même trouvent-elles qu'il y a trop de *bêtes* parmi les hommes, et si quelquefois elles aiment d'amour en dehors des mâles de leur espèce, c'est à un être idéal qu'elles s'attachent, et non à des êtres inférieurs aux hommes.

(*) « Si l'on en croit la Genèse et le livre d'Énoch, dit Voltaire, les anges eux-mêmes aimèrent aussi les femmes. »

La croyance d'un commerce entre les anges et les femmes, fondée sur une fausse version d'un texte de la Genèse, est une de ces extravagantes idées de saint Justin et d'autres Pères, qui montrent combien ils étaient encore peu dégagés de la grossièreté de la mythologie païenne, et qu'à beaucoup d'égards leur ciel n'était que l'Olympe sous un autre nom.

Selon les anciens rabbins, des Pères de l'Église et des jésuites, le diable lui-même a toujours eu un goût très-prononcé pour les femmes. Le jésuite Del Rio, docteur de Louvain, dans un ouvrage intitulé *Disquisitions magiques*, qu'il fit imprimer en 1599, dit que le diable se transforme en bouc et accorde ses *faveurs* à toutes les femmes qu'on lui présente. Il cite plusieurs jurisconsultes, qu'on nomme démonographes, qui prétendent que Luther naquit d'un bouc (dans lequel le diable s'était introduit) et d'une femme.

Tertullien dit que les démons sont venus trouver les filles des hommes, et que celles-ci les ont bien accueillis.

Le jésuite Del Rio et Tertullien, on le comprend, ne donnent aucune preuve à l'appui de leur accusation.

Digitized by Google

A la création Dieu veut mettre le sceau :
Ève en sera l'objet le plus fin, le plus beau.
Dieu se dispose donc à finir son chef-d'œuvre,
Il arrache une côte, et commence son œuvre.

Un chat, un gros matou, dans un recoin tapi,
A l'affût, voyait tout et faisait l'endormi.
Dieu, d'une habile main, rajustait la blessure,
Ne voulant point laisser trace de la couture.

L'hypocrite matou s'élance incontinent
Sur la côte de l'homme et la prend de sa dent.
Il s'échappe à la hâte : et Dieu qui voit sa fuite
L'appelle, le rappelle, il court à sa poursuite.
Rien n'arrête le chat : il poursuit son chemin,
Joyeux, bien satisfait de son riche larcin.
Enfin, Dieu l'atteignit. D'une main vigoureuse
Il le prend par la queue. O ciel! chose fâcheuse!!!
Notre matou s'obstine, il resserre la dent,
Il tient toujours la côte, il l'agite en grondant.
Ses griffes sont en jeu; tout écumant de rage,
Il se roule, il bondit... Dieu ne perd pas courage.
Il tient toujours la queue à l'animal malin.
O ciel! par un cruel et malheureux destin,
Sa fureur va croissant. Cette maudite bête,
Plutôt que de lâcher la belle côtelette,
Abandonne la queue entre les mains de Dieu...
Quel désespoir cruel!... quel tour disgracieux!...
Que faire maintenant de cette queue traitresse?
Celle d'un chien, d'un singe ou même d'une ânesse,
Serait bien moins funeste à l'homme, à l'univers :
Ève en serait meilleure et son cœur moins pervers...
Mais enfin, puisqu'il faut une compagne à l'homme,
Employons cette queue... Ève en sera moins bonne.
Elle tiendra du chat par un esprit malin,
Elle aura comme lui, par un fâcheux destin,
La patte de velours et la ruse et l'adresse,
Et la minauderie et la feinte caresse...
Le Seigneur prévoyait dans la suite des temps
Les pleurs, les trahisons, les chagrins, les tourments,
Les déplaisirs amers, les maux de toute espèce
Que l'homme par la femme éprouverait sans cesse.

Dieu renonçait à la former...
Il redoutait de propager

Digitized by Google

Une engeance si terrible
Et pour l'homme si nuisible.

Dieu se décide enfin... Oui, la femme sera;
Avec la queue du chat, oui, Dieu la formera.
Dieu la forme en effet, à l'homme en tout semblable.
Ève veut aussitôt lui paraître agréable...
Mais craignant les écarts de sa traîtresse humeur,
Dieu constitue Adam son maître et son seigneur.....

VI

Dieu lui-même ne put empêcher que la femme eût tous les défauts.

« Dieu, prétendent les rabbins, ne voulut point créer d'abord la femme, parce qu'il prévit que l'homme aurait bientôt à s'en plaindre. Il attendit qu'Adam la lui demandât, et celui-ci n'y manqua pas dès qu'il eut remarqué que tous les animaux paraissaient devant lui deux à deux. Dieu prit, mais en vain, toutes les précautions nécessaires pour la rendre bonne. Il ne voulut point la tirer de la tête, de peur qu'elle eût l'esprit et l'âme coquets; mais le malheur n'en arriva pas moins, et le prophète se plaignait, il y a déjà bien longtemps, que les filles d'Israël allaient la tête levée et la gorge nue. — Dieu ne voulut point la tirer des yeux, de peur qu'elle ne jouât de la prunelle; cependant Isaü se plaint encore que les filles de son temps avaient l'œil tourné à la galanterie. — Il ne voulut point la tirer de la bouche, de peur qu'elle ne parlât trop; cependant il n'est jusqu'ici aucune puissance qui ait su mettre un frein à sa langue ou une digue au flux de sa bouche. — Il ne la prit point de l'oreille, de peur qu'elle ne fût écouteuse; cependant il est dit de Sara qu'elle écoutait à la porte du tabernacle, afin de savoir le secret des anges. — Dieu ne la forma point du cœur, de peur qu'elle ne fût jalouse; cependant combien de jalousie et d'envie déchire le cœur

Digitized by Google

des femmes et des filles! — Il ne voulut point la former des pieds ni de la main, de peur qu'elle ne fût coureuse, et que l'envie de dérober ne lui vînt; cependant Dina courut et se perdit, et avant elle Rachel avait dérobé les dieux de son père. — Bref, il eut beau choisir une partie honnête et pure de l'homme, d'où il semble qu'il ne pouvait sortir aucun défaut, la femme n'a pas laissé que de les avoir tous. » (Noël.)

VII

Jupiter créa la femme pour servir de jouet à l'homme.

« Au commencement du monde, Jupiter s'aperçut que le premier homme s'abandonnait à la tristesse et à la réflexion; il vit qu'il se retirait souvent à l'écart pour rêver sur le principe des choses, et pour s'entretenir seul avec ses pensées. Il dit à la troupe immortelle, assemblée autour de son trône : « L'homme s'enfonce trop dans ses » idées; je veux le distraire. » Et il ajouta : « Que la » femme soit faite, une créature aimable, charmante, qui » joue et s'entretienne avec l'homme. » Aussitôt la femme parut sous la figure de l'homme, mais avec des traits plus fins et plus délicats, et avec des yeux fripons et perçants qui trouvèrent bientôt l'être qui pensait à l'écart. Elle court à lui, l'embrasse et lui dit : « Gros fou, » regarde-moi; je suis faite pour jouer avec toi. — A » quel jeu? demanda l'homme. — Au jeu de l'amour. — » L'amour, qu'est-ce que c'est que ça? fit l'homme » étonné. — Je te l'apprendrai », répondit la femme.

» La fille de Jupiter était tellement habile à ce jeu, qu'en fort peu de temps elle eut bientôt dégrossi notre premier père. Il joua tant et si bien avec elle, qu'il oublia tout et ne pensa plus désormais qu'au jouet dont Ju-

Digitized by Google

piter l'avait gratifié. Le roi des dieux s'aperçut alors qu'il avait commis une énorme faute, c'est-à-dire qu'en voulant guérir un mal, il en avait créé un plus grand. Il se consola néanmoins en songeant qu'aux folies de l'amour succéderaient les soins et les soucis de la famille. » (Schulze.)

VIII

Le déréglement des premières femmes.

Une fable asiatique recommande aux hommes d'enfermer les femmes. Qui a inventé cette fable? Un homme, un jaloux, sans doute.

» Dans les commencements, dit le fabuliste intéressé, les espèces d'êtres étaient beaucoup moins dissemblables qu'aujourd'hui. Néanmoins, parmi les femelles, il n'en était aucune qui, pour la beauté et les grâces, pût rivaliser avec la femelle de l'homme. Aussi tous les mâles voulaient-ils la posséder, et c'était à qui serait le plus aimable auprès d'elle; car alors la ruse et la force, ces deux raisons d'une fausse civilisation, étaient inconnues, et l'on ne pouvait espérer vaincre la femme que par l'amabilité. Belle, elle était bonne; bonne, elle était faible. La terre se peupla donc bientôt d'une immense quantité d'êtres nouveaux. L'homme alors fut forcé d'en croire ses yeux; il fit des remontrances à la femme, qui ne l'écouta guère, et on le comprend de reste, car ce qu'avant tout la femme veut, c'est plaire, et dût-elle y perdre son âme, elle ne renoncera jamais au plaisir, qui est pour elle la suprême satisfaction, de s'entendre dire qu'elle est belle et qu'on l'adore, fût-ce la plus laide des créatures qui le lui dît.

» Le cœur plein de dépit et de jalousie, l'homme prit

Digitized by Google

le grand parti de porter sa plainte au roi des dieux. Celui-ci comprit bien vite la confusion qui allait s'ensuivre, s'il n'y mettait bon ordre; il dit donc à l'homme : « Si » tu veux garder ton trésor, mets-le en sûreté (1). » Ce que l'homme traduisit ainsi : « Tout ce qui peut tenter la » convoitise d'autrui doit être soigneusement caché. » Depuis lors, les hommes eurent le bon esprit d'enfermer les femmes; les uns et les autres s'en trouvèrent bien, et tout rentra dans l'ordre. »

Pour chasser le remords, quand on agit mal, il faut bien se créer une excuse. Si les Orientaux enferment les femmes et les tiennent dans l'esclavage, ce n'est, qu'on le croie bien, ni par jalousie ni par égoïsme, mais bien dans l'intérêt des femmes elles-mêmes. A l'iniquité de leur conduite envers les femmes, les hommes un peu civilisés sentent le besoin d'ajouter beaucoup d'hypocrisie. C'est l'éternel refrain de la force contre la faiblesse, de l'oppresseur contre l'opprimé.

(1) « Les femmes, dit Chardin, sont plus étroitement gardées en Perse qu'en aucun autre endroit de la terre; on peut dire que les sérails des Turcs et celui du grand-seigneur comme les autres, sont des lieux publics en comparaison..... Les Persans rapportent que leur législateur, étant à l'agonie, leur dit pour la dernière chose : « *Gardez votre religion et vos femmes;* » paroles que ses sectateurs, animés de leur furieuse jalousie, ont citées depuis comme un commandement qui autorise la clôture de leurs femmes dans ces sérails ou harems, dont les murs sont non-seulement fort élevés, mais quelquefois doubles et triples. »

Quand le roi de Perse sort avec ses femmes, lesquelles sont cependant enfermées dans de grandes corbeilles et complétement cachées à la vue, des eunuques et de nombreux domestiques marchent en éclaireurs et crient à haute voix que tous les hommes s'éloignent, ce qui a lieu immédiatement, car il y va de la vie pour quiconque ne s'éloignerait pas.

Digitized by Google

IX

La tête de la femme a été façonnée par le diable.

Jean Névisan, professeur de droit à Turin au commencement du seizième siècle, dit, dans son curieux ouvrage intitulé : *Sylva nuptialis* (la Forêt nuptiale), que Dieu forma dans la femme toutes les parties du corps qui sont douces et aimables, *quæ sunt dulcia et amicabilia*; mais que pour la tête, il ne voulut pas s'en mêler, et qu'il en abandonna la façon au diable : *de capite se noluit impedire, sed permisit illud facere dæmoni.*

Névisan était un savant fort distingué, ce qui prouve ou que la raison n'accompagne pas toujours la science, ou que les savants les plus graves ont quelquefois *le mot pour rire.*

Mais ce qui est certain, c'est que, pour être ainsi continuellement le point de mire de la malice ou de la méchanceté des hommes, il faut que de tout temps la femme ait été bien supérieure à l'homme par quelque côté, sinon par tous. En effet, si l'homme eût sérieusement pensé qu'elle lui fût inférieure, loin de s'acharner contre elle, il en eût eu pitié ou l'eût dédaignée. Ce qu'il cherche à démontrer prouve donc le contraire de ce qu'il veut prouver.

X

L'androgynéité.

« L'un des articles de la Genèse qui a singulièrement aiguisé l'esprit humain, c'est le verset 27 du chapitre 1er :

Digitized by Google

« Dieu créa l'homme à son image; il *les* créa mâle et » femelle. »

» Il est bien clair, il est bien évident que Dieu a créé Adam androgyne; car au verset suivant (verset 28), il dit à Adam : « Croissez et multipliez-vous; remplissez la » terre. »

» Cet état d'androgynéité n'a pas été inconnu aux philosophes du paganisme, à ses mythologues, ni aux rabbins. Ceux-ci ont prétendu qu'Adam fut créé homme d'un côté, femme de l'autre; composé de deux corps que Dieu ne fit que séparer. Ceux-là, comme Platon, l'ont fait de figure ronde, d'une force extraordinaire; aussi la race qui en provint voulut déclarer la guerre aux dieux. Jupiter irrité les voulut détruire. Mais il se contenta d'affaiblir l'homme en le dédoublant, et Apollon étendit la peau qu'il noua au nombril... De là le penchant qui entraîne un sexe vers l'autre par l'ardeur qu'ont les deux moitiés pour se rejoindre, et l'inconstance humaine, par la difficulté qu'a chaque moitié de reconnaître sa correspondante. Une femme nous paraît-elle aimable? nous la prenons pour cette moitié avec laquelle nous n'eussions fait qu'un tout; le cœur nous dit : La voilà, c'est elle; mais à l'épreuve, hélas! trop souvent ce ne l'est point. » (Mirabeau.)

XI

L'hermaphrodisme : opinion neutre qui n'en est pas moins burlesque.

« Les plus fameux rabbins ont pensé que nos premiers pères avaient les deux sexes et naissaient hermaphrodites pour accélérer la propagation, mais qu'après un certain temps écoulé, la nature cessa d'être aussi féconde, à l'époque où les substances végétales ne suffirent plus à

Digitized by Google

notre nourriture, et où les hommes commencèrent à user de la viande.

» Il est certain qu'Adam fut d'abord créé avec les deux sexes. Dans la suite, Dieu lui donna une compagne; mais l'Écriture ne dit point si dans ce miracle Adam perdit l'un de ses attributs. La Genèse ne s'expliquant donc point d'une manière précise sur ce sujet, le sytème des rabbins a conservé longtemps un grand nombre de sectateurs.

» On a soutenu un système mitigé, qui a semblé à quelques-uns plus vraisemblable : c'est qu'il y avait trois sortes d'êtres dans le premier âge du monde; les uns mâles, les autres femelles, d'autres mâles et femelles tout ensemble; mais que tous les individus de ces trois espèces avaient chacun quatre bras et quatre pieds, deux visages tournés l'un vers l'autre et posés sur un seul cou, quatre oreilles, deux parties génitales, etc. Ils marchaient droits; quand ils voulaient courir, ils faisaient la culbute. Leurs excès, leur insolence, leur audace les firent dédoubler; mais il en résulta un grand inconvénient : chaque moitié tâchait sans cesse de se réunir à l'autre, et quand elles se rencontraient, elles s'embrassaient si étroitement, si tendrement, avec un plaisir si délicieux, qu'elles ne pouvaient plus se résoudre à se séparer; plutôt que de se quitter, elles se laissaient mourir de faim.

» Le genre humain allait périr; Dieu fit un miracle; il sépara les sexes et voulut que le plaisir cessât après un court intervalle, afin que l'on fît autre chose que de rester collés l'un à l'autre. Il est arrivé de là, et rien n'est plus simple, que le sexe femelle, séparé du sexe mâle, a conservé un amour ardent pour les hommes, et que le sexe mâle aspire sans cesse à retrouver sa tendre et belle moitié.

» Mais il est des femmes qui aiment d'autres femmes? Rien de plus naturel encore; ce sont des moitiés de ces animaux femelles qui étaient doubles. De même certains

Digitized by Google

mâles, dédoublement d'autres mâles, ont conservé un goût exclusif pour leur sexe. Il n'y a rien là d'étrange, quoique ces couples d'hommes réunis et désunis paraissent bien moins intéressants. Voyez combien quelques connaissances de plus ou de moins doivent donner plus ou moins de tolérance! Je souhaite que ces idées en imposent aux moralistes déclamateurs. On peut leur citer des autorités graves; car ce système, dont la source est dans Moïse, a été très-étendu par le sublime Platon. Et Louis Leroi, professeur royal à Paris, a fait sur cette matière de vastes commentaires, auxquels ont travaillé avec succès Mercerus et Quinquebze, lecteurs du roi en hébreu.

» On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici les vers originaux de Louis Leroi.

Au premier âge le monde vivait
D'herbe, de glands. Trois sortes y avait
D'hommes : les deux, tels qu'ils sont maintenant,
Et l'autre double était; s'entretenant
Ensemblement tant mâle que femelle.
Il faut penser que la façon fut belle;
Car le grand Dieu qui vivre les faisait,
Faits les avait, et bien s'y connaissait.
De quatre bras, quatre pieds et deux têtes,
Etaient formées ces raisonnables bêtes;
Le reste vaut mieux pensée que dite,
Et se verrait plutôt peinte qu'écrite.
Chacun était de son corps tant aisé,
Qu'en se retournant il se trouvait baisé;
En étendant ses bras on l'embrassait;
Voulant penser, on le contrepensait.
En soi voyait tout ce qu'il voulait voir,
En soi trouvait tout ce qu'il fallait avoir.
Jamais en lieu ses pieds porté ne l'eussent,
Que quand et lui ses passetemps ne fussent.
Si de son bien lui pensait mal user,
Facile était envers soi s'excuser.
De lui n'était fait ni rapport ni compte,
Ne connaissait honnêteté ni honte.

Digitized by Google

Si de son cœur sortaient simples désirs,
Il y entrait tant de doubles plaisirs,
Qu'en y pensant chacun est incité
A maintenir que la félicité
Fut de tel temps, et le siècle doré.

» Antoinette Bourignon, dans sa préface du *Nouveau Ciel*, adopte aussi ce système, qui paraît de nature à être regretté du beau sexe. Elle attribue au péché ce triste dédoublement, et dit qu'il a défiguré dans les hommes l'œuvre de Dieu, et qu'au lieu d'hommes qu'ils devaient être, ils sont devenus des monstres de nature, divisés en deux sexes imparfaits, impuissants à produire seuls leurs semblables, comme se reproduisent les plantes, qui sont bien plus favorisées et parfaites en cela que l'espèce humaine, condamnée à ne se propager que par la réunion momentanée de deux êtres qui, s'ils éprouvent alors quelques délices, ne peuvent achever ce grand œuvre de la reproduction qu'avec tant de douleur. » (Mirabeau.)

XII

Un appel à l'expérience.

« Lorsque le père de l'éternelle sapience a créé le monde, et qu'il a voulu pourvoir Éden d'un roi, il n'a pas formé Ève premier qu'Adam, ni comme lui, afin que, postérieure et par sa formation, elle reconnût ce qu'elle devait être au prix de l'homme; car, outre qu'elle n'a point été la première, ni établie reine des nouvelles créatures, l'Immortel la forma, non pas du sang d'Adam, non de ses mouelles, ni des autres plus subtiles compositions du corps humain, ainsi seulement d'un des os, comme de la matière plus grosse, afin qu'elle avouât son infirmité et bassesse. Les défenseurs du sexe féminin

Digitized by Google

peuvent objecter qu'ayant pris son origine d'un des os, elle parangonne l'excellence de l'homme, les piliers qui en font subsister le bâtiment... Je pourrais déduire une illiade de raisons par lesquelles je montrerais comme la femme, tant s'en faut qu'elle soit excellente; au contraire, elle n'est qu'imperfection; mais je m'en rapporte au parchemin qui est plus fort que le papier, c'est-à-dire à l'expérience, maîtresse de tout. » (Ferville.)

XIII

L'origine du mal chez les Malgaches.

« Les Malgaches (île de Madagascar) ont imaginé une singulière explication de l'origine du mal. D'après leur Genèse, le diable ayant eu l'imprudence d'épouser une mauvaise femme, celle-ci lui donna sept enfants qui se livrèrent à tous les débordements, qui personnifièrent les sept péchés capitaux. L'archange Gabriel obtint de Dieu l'autorisation d'exterminer sans pitié cette race d'enfants maudits, auteurs de tous les crimes qui se commettaient sur la terre. Le diable, en bon père, alla se plaindre amèrement au Seigneur de la cruauté de son archange Gabriel. Dieu, en bon logicien, répliqua au diable qu'il devait attribuer son malheur à la méchante femme, dont la conduite avait perverti ses enfants; mais, en considération de sa profonde douleur, il lui donna la mer pour pleurer ses fils massacrés. Depuis ce temps, le diable et madame son épouse se tiennent sur les bords de la mer, où ils pleurent la perte de leurs enfants, comme le prouve le bruit que fait la mer contre son rivage, semblable aux sanglots sortant d'une poitrine.

» Où trouver une légende plus touchante? » (Benjamin Gastineau.)

Digitized by Google

XIV

L'origine du mal chez les Khonds.

Les Khonds, peuplade sauvage de l'Inde anglaise, croient que le mauvais principe, le génie du mal, a été incarné dans la femme, et que tant qu'il en restera une sur la terre, l'homme ne sera pas heureux.

« En tout, dit leur légende, le bien se trouve à côté du mal. Le bien est l'œuvre de Dieu, et le mal l'œuvre du diable. Dieu a fait l'homme pour l'aimer et le servir : le diable a fait la femme pour tourmenter l'homme et l'empêcher d'accomplir sa mission. L'anéantissement de la race féminine ne peut donc qu'être agréable à Dieu. »

Cette abominable recommandation, érigée en loi sacrée, est encore mise à exécution de nos jours. Tous les enfants du sexe féminin sont mis à mort avant le septième jour de leur naissance.

XV

Idée de la création du monde chez les Mbayas.

Les Mbayas, tribu sauvage et insoumise de la Nouvelle-Espagne, ne vivent que de rapines; armés d'une longue lance, ils massacrent tout ce qu'ils rencontrent; et ne croyez pas que, malgré cela, ils se considèrent comme de vils assassins : ils ont, au contraire, une excellente excuse à vous opposer, à vous qui n'êtes pas de la tribu des Mbayas. « Dieu créa, disent-ils, au commencement, toutes les nations en aussi grand nombre qu'elles sont aujourd'hui, ne se contentant pas de ne créer qu'un

Digitized by Google

homme et qu'une femme; il les distribua sur toute la surface de la terre. Postérieurement, il s'avisa de créer un Mbaya avec sa femme; et, comme il avait déjà donné toute la terre aux autres nations, de manière qu'il n'en restait plus à distribuer, il ordonna à l'oiseau nommé *caracara* de leur aller dire de sa part qu'il était bien fâché de n'avoir point de terrain à leur donner; que c'était pour cela qu'il n'avait créé que deux Mbayas, mais que, pour y remédier, il leur ordonnait d'être toujours errants sur le territoire des autres, et de ne pas cesser de faire la guerre à toutes les nations, de tuer tous les mâles adultes, et d'adopter les enfants et les femmes pour augmenter leur nombre. » Cette dernière clause pouvait seule conserver la bande des Mbayas, car leurs tendres compagnes ont la coutume de tuer leurs enfants, excepté un seul qu'elles conservent.

L'idée de la création du monde chez tous les peuples de la terre formerait un tableau aussi curieux qu'intéressant.

XVI

La femme a créé les bêtes féroces.

Un poëte français, Perrot de Saint-Cloud, attribue à Ève la production de tous les animaux malfaisants.

L'homme et la femme étant créés, Dieu donna à Adam un rameau, avec lequel il frappe sur la mer : il en sort une brebis. Ève prend le rameau et frappe à son tour : il sort un loup, qui prend la brebis et l'emporte.

Chaque fois que l'homme frappe sur la mer, il fait sortir un animal utile, qui ne tarde pas à s'apprivoiser; la femme ne fait naître que des bêtes sauvages. Voici les vers :

Digitized by Google

Adam tint la branche en sa main;
En mer férit devant Évain :
Sitôt qu'en la mer il férit,
Une brebis hors en saillit.
Lors dit Adam : Dame, prenez
Cette brebis, et la gardez;
Nous donnera lait et fromage
Assez, en aurons compainage.
Évain en son cœur pourpensait
Que, si encore une en avait,
Plus belle estrait (*serait*) la compagnie.
Elle a la branche tôt saisie,
En la mer férit rudement :
Un loup en saut, la brebis prend,
Et grande allure et grand galop
S'en va le loup fuyant au bos (*bois*).
Quand Ève vit qu'elle a perdue
Sa brebis, s'elle n'a aïue (*aide*),
Elle brait et s'écrie : Ah! ah!...

Adam frappe un deuxième coup sur la mer : il en fait sortir un chien qui poursuit et tue le loup.

Toutes les fois qu'Adam férit
En la mer, que bête en issit (*sortit*),
Cette bête-ci retenaient,
Quelle que fût, et apprivaient.
Celles qu'Évain en fit issir,
Ne purent jamais retenir.
Les Évains asauvagisaient,
Et les Adams aprivoisaient.

« L'allégorie satirique est trop transparente, dit M. Deschanel, à qui nous empruntons cette citation, pour qu'il soit utile de la commenter : c'est que de la femme, suivant le poëte, rien de bon ne peut provenir, et que tout ce qui est produit par elle participe de son naturel indomptable. »

Digitized by Google

XVII

L'éternument d'Ève et l'éternument d'Adam.

Une légende orientale rapporte aussi que tout ce qui est faux, hypocrite, nuisible, malfaisant ou immonde, est l'œuvre de la femme. Dieu ne pouvait mal faire; il ne pouvait sciemment affliger les hommes d'aucune chose nuisible, ni même de quoi que ce soit qui leur fût désagréable. Adam, qui était en tout point l'image de Dieu, ne pouvait pas plus mal faire que l'auteur de son être, et il serait d'ailleurs fort déraisonnable de supposer que l'idée même lui en fût venue. Il n'y avait donc qu'Ève qui pût être capable d'affliger l'espèce humaine de toutes les calamités qui l'accablent. Ses relations intimes avec l'esprit du mal ne permettent même pas d'en douter.

Selon cette légende, Dieu n'aurait pas créé l'homme et la femme d'un seul coup, mais bien en deux fois : il aurait d'abord pétri le corps, comme un pâtissier ferait d'une galette; puis il aurait infiltré ou plutôt insufflé l'âme dans ce corps. Cette insufflation aurait eu lieu par les narines, et aurait produit sur Adam et sur Ève l'effet d'une forte prise de poivre ou de tabac; car tous deux, en ce moment, éternuèrent fort et longtemps. De l'éternument d'Adam on voit naître le chameau, le cheval, le taureau, la chèvre, la brebis, et, en un mot, tout ce qu'il y a de beau, de bon et d'utile sur la terre; tandis que de l'éternument d'Ève naissent les bêtes féroces et immondes, et tout ce qu'il y a de nuisible sur la terre, dans les airs et dans l'onde.

Selon une autre version, citée par M. Deschanel, de l'éternument de l'homme naît le lion, et de l'éternument

Digitized by Google

de la femme naît le chat : le lion représente la force et le courage, et le chat la ruse et la lâcheté.

XVIII

Les poupées de la première femme.

Un Anglais, John Turner, qui a longtemps habité le Mexique, dit y avoir entendu raconter la fable suivante :

« Tout le monde sait qu'Adam ne conserva pas longtemps le secret de distraire sa compagne Ève. Celle-ci, dont la patience était assez rétive, prit le parti de chercher à se désennuyer elle-même, et y parvint bientôt en se créant des diminutifs de son propre être, c'est-à-dire des poupées de différentes grandeurs et grosseurs, et de plusieurs couleurs de peau. Elle les prit en grande affection, et passait avec elles tout son temps à babiller, à jouer, à sauter, à danser et surtout à les parer de divers ornements. Elle les aimait autant qu'elle-même, car elle s'aimait dans elles. Elle les gâta tellement, qu'elles devinrent bientôt toutes plus capricieuses les unes que les autres, et, par conséquent, peu faciles à gouverner. Tous ces petits lutins tourmentaient fort notre bon père Adam, qui, ne sachant plus où donner de la tête, gronda sa chère moitié de lui avoir suscité cette troupe de capricieuses diablotines, avec lesquelles il n'y avait pas moyen de jouir d'un instant de repos. Celle-ci ne s'en émut guère, et lui répondit d'un air narquois : « Mon » cher mari, si vous aviez été plus aimable, je n'aurais » pas eu besoin de me créer des distractions, et, loin de » m'en détacher, j'y tiens, au contraire, d'autant plus » que votre maussaderie ne fait qu'augmenter : vous ne » faites que dormir, manger et gronder. Il faudrait être

Digitized by Google

» un ange pour se contenter d'un tel compagnon... » Au milieu de ce déluge de paroles, Adam l'interrompit et voulut lui répondre; mais alors Ève éclata d'un fou rire qui couvrit sa voix, ce qui le fâcha sérieusement; car il crut s'apercevoir qu'Ève se moquait de lui et le tournait en ridicule. Ne pouvant se faire entendre, il menaça d'un geste qui signifiait qu'il était déterminé à châtier d'importance et sa compagne et toute la marmaille femelle dont elle l'avait empêtré. Dès cet instant, Ève le prit en grippe et finit par l'envoyer au diable. Mais Adam, au lieu de frapper à la porte de ce dernier, s'adressa à son Créateur. Celui-ci vint s'assurer par ses propres yeux de l'état des choses, et comprit bien vite qu'il avait donné une trop grande puissance à la première femme. Après avoir pris conseil de sa haute sagesse, il l'emmena dans le ciel, se proposant de la retoucher, de la modifier, et de la redescendre ensuite sur terre. Mais une fois au ciel, elle contracta des liaisons qui lui firent oublier la terre, et elle se promit bien de n'y revenir que lorsque l'homme se serait amendé et serait devenu digne d'elle... Elle a tenu la promesse qu'elle s'est faite; car, dit la légende, elle est encore à donner de ses nouvelles.

» Au lieu d'une femme, Adam en eut une cinquantaine; mais la fable mexicaine ne nous apprend pas si ce second ménage fut plus heureux que le premier. Cependant il est permis de supposer que celui qui n'a pas su contenter une femme ne saurait en satisfaire cinquante, et l'on sait que pour vivre en paix avec une femme, il faut qu'elle soit pleinement satisfaite... et qu'en même temps elle ait toujours quelque chose à désirer... Le secret de plaire à une femme serait donc de savoir concilier ce qui est inconciliable..... »

Digitized by Google

XIX

Un mot sur la création de l'homme.

« On connaît le mot de Fontenelle au sujet d'un livre médiocre : « Voilà un mauvais ouvrage qui en fera faire » un bon. » Une femme d'esprit, en présence de qui on le répétait, ajouta : « C'est ce que Dieu dut se dire après » avoir fait l'homme. » (Labouisse.)

Digitized by Google

V

L'HOMME VIENT DE LA FEMME

SUPPOSITIONS ET CONTRADICTIONS.

I

L'homme vient de Dieu, et la femme de l'homme.

Saint Paul a dit :
« L'homme est le chef (1) de la femme.....

(1) Dieu seul est notre maître à tous. Cette prétention arbitraire de l'homme ne fait qu'engendrer la discorde entre les deux sexes. Loin de se soumettre au joug qui lui est imposé, la femme, en défendant ses droits, empiète sur ceux de l'homme. Non-seulement elle veut jouir de sa part légitime de liberté, mais encore elle veut accaparer celle de l'homme, et elle n'y réussit que trop souvent, ce qui jette une grande perturbation dans les relations conjugales; car la femme ne doit pas plus tyranniser l'homme que celui-ci ne doit tyranniser celle-là. Que les hommes rendent donc aux femmes leur juste part de liberté, et la paix et le bonheur leur viendront par surcroît.

Digitized by Google

» L'homme est l'image et la gloire de Dieu (1); mais la femme est la gloire de l'homme.....

» En effet, l'homme n'a pas été pris de la femme, mais la femme a été prise de l'homme. Et l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme a été créée pour l'homme (2).....

» Toutefois, l'homme n'est point sans la femme, ni la femme sans l'homme, en Notre-Seigneur.

» Car comme la femme a été prise de l'homme, aussi l'homme naît de la femme, et tout vient de Dieu (3). »

II

La femme vient de Dieu, et l'homme de la femme.

Dieu étant un être essentiellement logique, a dû, dans tout ce qu'il a fait, employer les moyens les plus simples. Supposer le contraire serait une grosse absurdité. Pourquoi se serait-il amusé à créer un homme, puisqu'il pouvait créer une femme toute fécondée? Là où les premières femmes créées étant toutes fécondées, l'homme eût fait double emploi, Dieu n'a donc pas dû créer

(1) Si, de l'un des deux sexes, l'un méritait plus que l'autre d'être la gloire de Dieu, ce serait assurément la femme, car, pour la conservation et la reproduction de la race humaine, son rôle est plus important que celui de l'homme.

(2) « Dieu, dit George Sand, n'a pas fait la femme pour l'homme plus que l'homme pour la femme. Il a créé un seul être en deux personnes qui se complètent l'une par l'autre, et dont la pensée divine, union qui saisit l'âme autant que les sens, est le lien indissoluble. »

(3) « Dieu n'a pas créé un homme et une femme constituant deux êtres parfaits, isolés l'un de l'autre, mais un seul être en deux personnes. » (George Sand.)

Digitized by Google

d'homme. Donc la femme vient de Dieu, et l'homme est né de la femme.

Cette version est conforme de tout point à la logique ; mais comme elle est très-simple, les hommes n'ont pu la comprendre ; car il est reconnu que le vrai, qui est le simple par excellence, est ce que les hommes comprennent en dernier. Ce n'est qu'après avoir passé par toutes les erreurs du composé qu'ils arrivent enfin à la simplicité. « Les idées les plus simples, a dit Laplace, sont presque toujours celles qui s'offrent les dernières à l'esprit humain. »

Comment croire, en effet, que la femme puisse venir de l'homme? Par une côte que Dieu lui aurait arrachée? Mais l'homme a toutes ses côtes. Et puis, s'imagine-t-on que Dieu, qui peut tout, ait été forcé de mutiler l'homme pour lui créer une compagne? Ce serait avoir une bien pauvre idée de sa toute-puissance.

L'homme n'était nullement indispensable à la fin que se proposait le Créateur. Si toutefois Dieu s'est donné la peine de le créer en même temps que la femme, ce n'a pu être qu'afin que celle-ci eût un domestique, un serviteur, un aide, un soutien. Donc, de par Dieu, qui est la logique même, l'homme n'a été créé que pour être l'instrument, la chose de la femme, c'est-à-dire pour l'aimer et la servir.

Les noms des deux premiers êtres indiquent d'ailleurs surabondamment leur destination : *Ève* veut dire *qui donne la vie* (1), et *Adam* signifie simplement *terre*,

(1) Ce nom vient du mot hébreu *havah*, dérivé de la même racine que *haïm*, qui signifie *la vie*. La Genèse dit qu'Adam la nomma Ève, la vie, parce qu'elle devait être la mère des humains.

Le Veidam des anciens brahmanes enseigne que le premier homme fut *Adimo*, et la première femme *Procriti*. Chez eux, *Adimo* signifiait *Seigneur*, et *Procriti* voulait dire *la vie*.

Chez les anciens Chinois, le nom d'Ève, *Louy-Tsou*, voulait dire :

Digitized by Google

c'est-à-dire, *qui aide à donner la vie*. Il est donc bien constant, bien clair qu'Adam n'est qu'un être secondaire, qui n'a été créé que pour être l'auxiliaire d'Ève.

Qu'y aurait-il d'étonnant qu'Ève, par la volonté du Tout-Puissant, eût été créée toute fécondée, puisque plus tard, par la volonté de ce même Tout-Puissant, une autre femme a engendré sans avoir eu aucune relation charnelle avec les hommes? Ce dernier fait est prouvé par les saintes Écritures. M. l'abbé Gaume, dans son *Catéchisme de Persévérance*, raconte ainsi la maternité divine de Marie : « Concevoir et enfanter constituent la maternité. Or, Marie a conçu dans son chaste sein Notre-Seigneur, Fils unique de Dieu, vrai Dieu et vrai homme, réunissant dans la personne du Verbe la nature divine et la nature humaine ; elle a, comme toutes les mères, formé son corps de sa substance et de son sang virginal, elle l'a porté neuf mois ; de plus, elle l'a enfanté. Marie est donc véritablement, et dans toute la propriété de l'expression, mère de Dieu.....

» ..... Le Saint-Esprit, qui est la troisième personne

« Celle qui lie les autres dans son propre mal ; » ses racines renferment encore les idées de *souillure, infirmités, larmes, contagion du mal*. Le vieux proverbe dit : « N'écoutez pas la femme ; » la glose ajoute : « Ces paroles indiquent que la perversion de la femme a été la première source et la racine de tous les maux. »

Les rabbins prétendent qu'*Ève* est dérivé d'un mot qui signifie *causer*, et que la première femme reçut cette dénomination parce que, peu de temps après la création du monde, il tomba du ciel douze paniers remplis de caquets, et qu'elle en ramassa neuf, tandis que son mari s'emparait des trois autres.

« La plupart des noms sont significatifs, dit de Sigrais, et désignent leur sujet par quelque endroit propre ; par exemple, si l'on fait venir *femme* de *fama*, qui signifie bruit, renommée, on se trouve aussitôt éclairé par une découverte intéressante. »

Chez les Tartares, si l'on en croit l'histoire de Tamerlan, le nom de *femme* est regardé comme une expression immonde, que personne n'ose prononcer ni écrire.

Digitized by Google

de la Sainte Trinité, et un même Dieu avec le Père et le Fils, forma, par sa puissance infinie, du sang très-pur de la sainte Vierge, le corps admirablement parfait d'un petit enfant dans le sein de Marie. Au même instant il créa une âme très-noble, qu'il unit au corps de ce petit enfant, et le Verbe divin unit l'un et l'autre à sa divinité, en sorte qu'en un clin d'œil Jésus-Christ fut Dieu parfait et homme parfait, et la très-sainte Vierge vraiment et proprement la mère d'un Dieu-Homme, puisqu'au même moment elle conçut un Homme-Dieu, dont le corps était formé de sa propre substance..... »

Saint Paul dit : « Le Fils de Dieu a été fait de la substance de la femme. »

En 431, le concile d'Éphèse rendit la sentence suivante : « Si quelqu'un ose nier que Notre-Seigneur est vrai Dieu et vrai homme, et par conséquent que la sainte Vierge est mère de Dieu, qu'il soit anathème. »

(Mirabeau fait remarquer que Dieu pouvait incarner l'une des trois personnes de la Trinité « dans un homme comme dans une fille, » et que « le choix divin semble une sorte de préférence ou d'attention pour la femme..... Jésus-Christ a eu une mère, il n'a point eu de père. La première personne à qui il parla fut la Samaritaine; la première à qui il se montra après sa résurrection fut Marie-Madeleine. Enfin, le Sauveur a toujours eu pour les femmes une prédilection bien honorable à leur sexe. »)

Au reste, le catholicisme n'a point donné le premier l'exemple d'une conception immaculée. Attribuer une vierge pour mère à un Dieu ou à un homme célèbre, est une des plus anciennes coutumes de l'Asie. « En Orient, dit M. Sokolnicki, on commence toujours par là quand on veut être un grand homme. Personne au delà du Gange n'ignore que Bouddha a eu pour mère une vierge; tous les Chinois savent parfaitement bien que la mère de Fô-Hi, leur plus ancien législateur, a été fécondée par

Digitized by Google

l'esprit de Dieu. » Ce qui, soit dit en passant, ressemble fort à notre Saint-Esprit; aussi les Chinois accusent-ils le catholicisme de leur avoir pris cette idée.

—

Les habitants de Corée, province chinoise, prétendent être issus d'une jeune fille vierge. Voici comment ils expliquent leur miraculeuse origine : « Une fille du dieu Hohang-Ho ayant été renfermée fort étroitement par le roi de Kau-Kyu-li, ne laissa pas de concevoir, un jour qu'elle se trouva exposée aux rayons du soleil. Elle mit au monde un œuf de la grosseur d'un boisseau, dans lequel on trouva un enfant mâle. »

—

Dans une autre province chinoise, une chose semblable arriva à la fille d'un simple mortel, et cette fois, dit la légende, le soleil vint sous la forme d'un homme armé de tous ses attributs.

—

Une légende tartare dit que la princesse Aranku, veuve du khan Deyan-Bayan, vit, en s'éveillant un matin, tomber dans sa chambre quelque chose d'aussi brillant que le soleil, et qui s'approcha d'elle sous la figure d'un homme couleur d'orange, avec des yeux étincelants et les plus beaux du monde. La princesse Aranku fut tellement effrayée de cette apparition, qu'il ne lui resta ni la force de sortir du lit, ni celle d'appeler ses domestiques. Ce fantôme-soleil se glissa près d'elle et renouvela souvent ses visites. La princesse en porta bientôt des marques visibles. Lorsque sa grossesse fut déclarée, on fut curieux d'en connaître l'auteur, et Abulghazi-Khan dit qu'elle raconta son aventure avec ce ton ingénu qui accompagne toujours la vérité. « Si j'avais eu quelque chose à me reprocher, répondit-elle, il m'aurait été facile de cacher ma faiblesse sous le voile du mariage; mais je suis certaine que mon fruit portera quelque marque extraor-

Digitized by Google

dinaire, qui rendra témoignage que sa naissance est surnaturelle. Au surplus, s'il reste quelque doute sur la sincérité de mon aveu, on peut aisément prendre le soleil sur le fait. » On plaça des gardes dans la chambre à coucher de la princesse : ils virent et confirmèrent tout ce qu'elle avait dit ; mais ils n'aperçurent point le fantôme, c'est-à-dire qu'ils ne virent point ce qu'il fallait voir. Pour ne pas voir un fantôme déguisé en soleil, il fallait qu'ils eussent bien peu d'yeux. La légende ajoute que la princesse Aranku accoucha de trois fils, mais elle ne dit pas s'ils apportèrent en naissant ces marques singulières prédites par leur mère. C'est du dernier de ces fils que descend le fameux Genghis-Khan.

—

Le Père Hennepin, dans son ouvrage intitulé *Relation de la Louisiane*, dit que les sauvages du Canada croient « que le ciel, la terre et *les hommes* ont été formés par une femme qui gouverne le monde avec son fils. Le fils est le principe du bien, et la femme le principe du mal ; mais cependant l'un et l'autre jouissent d'une parfaite félicité. La femme tomba du ciel enceinte, et fut reçue sur le dos d'une tortue qui la sauva du naufrage. »

—

Les sauvages du Mississipi racontent qu'une femme descendit du ciel, et voltigea quelque temps en l'air, ne sachant où poser ses pieds, que la tortue lui offrit son dos, qu'elle l'accepta ; que bientôt les immondices de la mer s'étant assemblées autour de la tortue, il se forma une grande étendue de terre ; qu'un jour un esprit descendit du ciel, trouva la femme endormie, se plaça près d'elle, et que de cette visite elle conçut deux enfants qui sortirent de son côté : ces enfants furent de grands chasseurs, et vécurent dans une haine irréconciliable. L'un resta sur la terre, l'autre s'envola dans le ciel. Ce fut après cette séparation que l'esprit fit une seconde visite à son épouse,

Digitized by Google

et qu'il lui donna une fille, qui est la mère de tous les peuples de l'Amérique septentrionale.

—

Les anciens habitants de la Virginie croyaient aussi que l'homme était issu de la femme. Voici comment ils expliquaient l'origine du genre humain : « Le Dieu éternel, ayant résolu de créer le monde, créa d'abord une classe de dieux subalternes, qu'il établit ensuite pour gouverner l'univers, après avoir emprunté leur secours pour le créer. Ensuite il se donna la peine de créer lui-même le soleil, la lune et les étoiles; puis il reprit sa tranquillité qui est l'essence de sa divinité. Les dieux subalternes commencèrent l'exercice de leurs pouvoirs par créer les eaux, et ils en tirèrent les créatures tant visibles qu'invisibles. La femme fut formée avant l'homme, c'est-à-dire que ces dieux ne créèrent que des femmes, avec lesquelles ils eurent des intimités, et qui mirent les hommes au monde. »

—

Une légende siamoise fait naître le dieu Sammona-Kodon d'une vierge qui le conçut par la vertu du soleil. Cette jeune vierge, honteuse de se trouver enceinte, se retire dans une forêt; elle y reste seule pendant toute sa grossesse, et accouche sans douleur, sur le bord d'un lac, du plus bel enfant du monde; mais cette mère, ne se trouvant point de lait pour nourrir son enfant, entra dans le lac, et le posa sur le bouton d'une fleur, qui aussitôt s'épanouit, le reçut dans son sein et se referma ensuite.

—

Dans le royaume de Lao, la légende dit qu'une jeune fille a été féconde par le simple regard d'un simple mortel. « Au dernier embrasement qui précéda, disent les habitants de Lao, le siècle de Xaca, un mandarin nommé Pontabobamysuan s'abaisse sur la surface des eaux : une fleur surnage sur leur immensité; le mandarin

Digitized by Google

l'aperçoit, la partage d'un coup de son cimeterre. Par une métamorphose subite, la fleur, détachée de sa tige, se change en fille; la nature n'a jamais rien produit de si beau. Le mandarin, épris pour elle de la plus violente ardeur, lui déclare sa tendresse. L'amour de la virginité rend la fille insensible aux larmes de son amant. Le mandarin respecte sa vertu; mais, ne pouvant se priver entièrement de sa vue, il se place à quelque distance d'elle : c'est de là qu'ils se dardent réciproquement des regards enflammés dont l'influence est telle, que la fille conçoit et enfante sans perdre sa virginité. » (Cité par Helvétius.)

—

Que la femme engendre par la seule volonté de Dieu, cela ne choque nullement la raison; mais que l'homme puisse procréer seul, cela ne peut raisonnablement se comprendre (1). Cette fable a été, au reste, rarement

(1) On n'a d'ailleurs aucun exemple d'un être mâle qui se soit reproduit seul, tandis que l'on compte un assez grand nombre de femelles qui sont spontanément fécondes, qui sont nativement mères, indépendamment de tout rapport préalable avec l'autre sexe, et dont les fruits continuent leur race!

Quels sont les êtres imprégnés *ab ovo* d'une telle autocratie génésique, d'une telle puissance intérieure de vie? Ce sont justement les plus frêles créatures, soit animaux, soit plantes, celles du moins dont la rapide existence est renfermée dans un petit nombre de jours, et ne saurait voir un second printemps, comme si, par une prévision tutélaire, la bonne nature eût voulu parer d'avance au cas où, dans une si courte vie, les deux sexes courant la chance de ne pas se rencontrer, il aurait pu en résulter cessation de tous produits ultérieurs et conséquemment extinction de l'espèce.

Ces phénomènes extraordinaires, dont la découverte étonna si fort le monde savant lors de leur publication, sont connus et définitivement constatés depuis un assez bon nombre d'années, dans certains animaux inférieurs, notamment de la famille des aphidides, que vous pouvez voir tous les jours dans la belle saison courir en très-grand nombre, sur une multitude de végétaux,

Digitized by Google

imaginée. Nous ne la trouvons guère que chez les Perses, qui prétendent que leur premier roi Caiumarath descend d'Adam seul. « Adam, après son péché, fut séparé de sa femme Ève pendant un espace de temps assez considérable. Un jour, s'étant endormi au pied du mont Arafat, situé près de la Mecque, il fut tellement frappé de l'idée de posséder sa chère épouse, que près de lui il crût une plante qui prit aussitôt la figure humaine, et qui n'était autre que le roi Caiumarath. »

Les rabbins persans racontent à peu près la même chose. Ils ont imaginé qu'Adam, pendant l'espace de temps qu'ils appellent son deuil, causé par la mort de son fils Abel, se sépara d'Ève, et que seul il produisit des ginnes, c'est-à-dire des créatures qui n'étaient ni hommes ni anges.

Ormusd, dieu des Perses, racontant à Zoroastre l'origine du monde, dit : « ... Un homme fort engendra deux enfants, l'un mâle et l'autre femelle; ces enfants s'unirent, etc.... » Quelle que soit la *force* d'un homme, on ne peut se figurer que seul il soit capable d'engendrer des enfants. Cela n'appartient qu'à Dieu, qui peut tout, et à la femme, qui a reçu de Dieu la mission de perpétuer l'espèce humaine.

pommier, pêcher, rosier, géranium, etc., animaux connus sous le nom de pucerons. Des phénomènes analogues ont été également observés dans certains végétaux, et viennent d'être l'objet d'une communication récente de M. H. Lecoq, naturaliste de Clermont....

..... On a constaté des phénomènes de ce genre dans d'autres animaux inférieurs, tels que les psychis, les abeilles et les vers à soie. (Ern. von Sieboldt.)

Digitized by Google

Digitized by Google

VI

ÈVE, LE SERPENT ET LE DIABLE

I

La femme et le serpent. — Influence de la calomnie.

Dans son livre de *la Mort avant l'homme*, M. Roselly de Lorgues donne une explication scientifique du sort misérable des femmes dans la plupart des contrées. Il l'attribue aux rapports qu'eut avec le serpent notre grand' mère Ève. Nous en extrayons ce qui suit :

« D'abord cet idiome patriarcal que parlaient les héritiers spirituels de Sem, fils aîné de Noé, exprimait par les racines du nom de la femme des idées d'*oubli* (celui de la défense de Dieu), de *séduction*, de *diable*, et même de *vanité*..... Le vieux proverbe dit : « N'écoutez pas la » femme ; » la glose ajoute : « Ces paroles indiquent que » la perversion de la femme a été la première source et » la racine de tous les maux. » Les commentaires Tching-

Digitized by Google

kiai confirment cette explication. Un passage du Chi-king est fort précis à ce sujet : « Notre perte ne vient point » du ciel ; c'est la femme qui en est cause. « Il est dit encore : « Tout nous était soumis ; c'est la femme qui nous » a jetés dans l'esclavage. » Aussi, dans le Céleste-Empire, la femme expie-t-elle par l'asservissement de l'esprit et la gêne des pieds, par la séquestration et la passiveté perpétuelle, sa trop grande part d'action à notre infortune. Chez les Mantchoux, mainte maxime, nullement courtoise, rappelle à la femme nos justes griefs, et la réduit à l'obéissance.

» En souvenir des maux qu'elle a causés, la loi indienne maintient l'antique malédiction contre la femme. On retrouve dans tout l'Orient une rancune peu chevaleresque déguisée sous quelque proverbe. Le dicton vulgaire, « telle mère, telle fille, » était pris en mauvaise part. Dans la Palestine, il se disait : « Comme le ver » s'engendre dans les vêtements, ainsi l'iniquité de » l'homme vient de la femme. »

» Ne pouvant oublier que la femme a perdu le genre humain, la poésie antique ne se résout jamais à lui accorder un beau rôle. On voit clairement dans Homère qu'il s'agit de prendre Troie, de ravoir Hélène, non pour l'honneur de la posséder et de la servir, mais pour la rendre à son seigneur et maître, Agamemnon, roi des rois. La beauté d'Hélène n'empêche pas les Grecs et les Troyens, ces irréconciliables ennemis, de s'entendre pour la maudire, puisqu'elle cause tant de malheurs. — Malgré son amour, Achille traite Briséis en espèce inférieure. — Dans la poésie mythologique, la femme est toujours une occasion de mésaventure. Calypso va retarder le retour d'Ulysse. — Circé va perdre les compagnons de ce héros. — Didon menace d'être un obstacle à la fortune d'Énée. — Les anciens ne peuvent se défaire entièrement du souvenir de notre déchéance. S'ils placent la femme dans

Digitized by Google

le ciel, sa curiosité nous sera fatale. — Pandore apportera la boîte des maux ; — même la sœur du maître des dieux les surpassera en malice, en astuce. On lui prêtera mille défauts, et, pour emporter son char sublime, le paon, l'oiseau discord du désaccord, l'emblème de la vanité, que ses parures font retomber à terre quand il prétend voler.

» Pour notifier authentiquement à la femme sa dépendance, le mariage même, cette institution toujours religieuse, consacre contre elle, dans ses formules, la violence ou l'avilissement. Quand la future épouse n'est pas arrachée de force, comme une proie, un butin dont la propriété dès lors n'est plus contestable, elle est marchandée et payée ainsi qu'une génisse qu'on emmène.....

» Ne croyez pas qu'elle subisse la loi de la force. Ce n'est point sa faiblesse que l'on opprime, c'est son sexe ; c'est la misère dont elle fut l'occasion qu'on humilie. Car l'enfant n'est point asservi de la sorte. Parce que la femme a lié l'homme dans son propre mal, l'homme fait peser sur elle la peine du travail. Il lui rejette sa condamnation, comme jadis il l'avait chargée de sa faute, au moment de l'interrogatoire divin. Des générations actuelles, en opprimant la femme, n'en savent pas le motif. Elles suivent les mœurs établies, elles continuent ce qui était. Mais approfondissez les causes, examinez les us antiques, remontez aux primitives annales, et vous aurez l'origine de l'abaissement de la femme. « Notre perte ne vient point » du ciel, c'est la femme qui en est cause. »

» Ce mépris profond pour la femme n'étant point dans la nature, tient nécessairement à l'histoire. Ni la physiologie ni la morale n'en donnent l'explication. On le trouve en Amérique aussi entré dans les usages qu'en Asie (1). Un

(1) Ce profond mépris pour les femmes ne prouve, selon nous, qu'une seule chose : l'influence de la calomnie sur des esprits non

Digitized by Google

simple fait, jeté en passant et sans inductions, dans un des premiers écrits sur l'Amérique, en dit assez à cet égard. Il s'agit d'un sinistre à Quahutemallan : « Un Espa-
» gnol estât cheu auec sa femme soubs une grosse traine,
» veid passer un More qu'il ne cognoissoit point, il le pria
» d'oster de dessus luy cette traine, et de luy aider à se
» leuer. Ce More (qui sans doute se souciait peu d'obliger
» un Espagnol) luy demanda s'il estoit moralès, etc., et
» l'autre luy ayant respondu qu'ouy, il leua la poutre,
» osta le mary de là et laissa noyer la femme, et puis s'en
» alla courant par l'eau et par dedans la bourbe. » Le « Ce n'est rien, c'est une femme qui se noie, » est ici pratiqué avec une bonhomie moins fine, mais plus vraie que celle de Jean la Fontaine. L'Indien ne faisait pas de fables. Sa courtoisie nous rappelle la délicatesse de procédés des fellahs envers les dames de leur maison. Dans les crues subites du Nil, ils s'occupent d'abord des troupeaux, puis ils sauvent les enfants; les vieillards viennent ensuite, et, quand tout est en sûreté, ils se souviennent des femmes.....

» Chez d'autres nations, plus grossières encore, la femme, vraie bête de somme, peut être échangée, vendue, brocantée au gré du mari, même tuée et mangée s'il la juge de bonne chair (1). A part quelques tribus où les sachems ouvrent leur conseil aux matrones, l'abjection de la femme est instituée par la coutume des ancêtres.

éclairés, et la preuve, c'est que plus un peuple est civilisé, plus il a de respect pour les femmes. Au chapitre Ier de ce recueil, nous avons d'avance réfuté les opinions émises ici.

(1) « C'est ainsi que, chez les Yquiaviates, au rapport d'un missionnaire, un mari, mécontent de la science culinaire de sa femme, qui d'ailleurs était fort dodue, la tua et la servit à ses amis dans un festin, pour s'indemniser, dit-il, par cette aubaine, de l'ennui que lui avait causé son inexpérience en cuisine. » (*Lettres édifiantes.*)

Digitized by Google

» Ce dédain est commun aux deux Amériques. Le sauvage semble se venger ainsi de sa dégradation. Plus il est abruti, plus il fait peser sur la femme l'abaissement dont elle est l'origine. Dans toute l'antiquité, la femme est l'objet d'un ressentiment ou d'une défiance. Dans la partie la plus civilisée du monde, elle endure perpétuellement la suspicion, la dépendance. On l'enferme, on l'encage; et si elle se plaignait de son sort, on lui en apprendrait facilement la cause : des maximes populaires et des textes religieux consacrent son souvenir.....

» ..... A défaut d'écrits, la véritable source de cette animadversion est gravée sur la pierre. Les rapports de la femme avec le serpent, conservés à jamais dans les racines de son nom en hébreu, reparaissent aussi dans la magie des jongleurs sauvages. Sous un nom mystique, Ève figure avec le serpent. Au Mexique, la peinture nous montre Cihuacohuatl, la mère du genre humain, auprès du serpent qui semble lui parler. La croyance des Américains n'est pas moins fondée que celle des Saxons pour représenter le péché sous les traits d'une femme, et que celle des Romains et des Francs pour donner à la mort le sexe de la femme, qui l'introduisit dans le monde. La tradition qui caractérisa si énergiquement la faiblesse de la femme fut également expressive à l'égard de son séducteur. Il a reçu un titre remarquable par la conformité de sa racine, dans les principales langues de l'Asie. Généralement, en oriental, le nom de Satan signifiait, par sa valeur hiéroglyphique, dans sa première partie, la primitive beauté, et dans la seconde partie, la superlative laideur de l'archange rebelle. — Le démon a été appelé l'antique serpent. Et le serpent a été nommé le menteur. — Le nom de Schein, donné au serpent génésiaque des Indous, est celui de Scheitan ou Shatan, également appliqué par les Arabes au serpent et au démon. — Même chez les Grecs, le nom du diable renferme la calomnie.

Digitized by Google

— La cosmogonie des Perses le nomme par son vrai titre : Ahriman le Menteur.

» Dans le Schah-Nameh, l'image du serpent servant à l'esprit du mal est nettement tracée. Sous les noms de Djemschid, d'Iblis et de Zohak, le penseur Firdousi nous retrace la déchéance.

» Il est clair que le serpent figura sous un titre et pour une part quelconque dans cet acte mystérieux dont la scène fut le paradis de la terre.....

» ..... Si la déchéance n'était qu'une poétique composition, l'inventeur aurait naturellement cherché quelque analogie entre la femme et son conseiller. Peut-être, un chat félon qui s'endort sur ses genoux ou se pelotonne à ses pieds; quelque bel oiseau bien mélodieux, bien menteur; un bengali à l'amoureux ramage, ou un moqueur au séduisant babil, ce qui ne l'eût point effrayée. On aurait pu lui adresser un écureuil musqué, coquet, follet, ou un singe courtisan, rusé diplomate qui, après maintes courbettes et mille protestations, non content de médire du Créateur et de le rabaisser avec adresse, aurait lui-même, cabriolant sous l'arbre, cueilli le fruit défendu et donné facétieusement l'exemple d'y mordre. Il eût ainsi obtenu par le rire et la drôlerie ce que le cœur et la raison interdisaient. Ce genre de faiblesse, qui appartient spécialement au caractère de la femme, aurait encore mieux justifié la colère de nos aïeux contre la mère du genre humain. Alors le mutisme du singe, qui, malgré son appareil laryngien exactement semblable au nôtre, ne parle pas, serait expliqué par la condamnation à perdre la parole. En outre, son caractère morose et colérique, sa maussade taciturnité, ses entreprises violentes à l'égard des femmes, l'impudence de son regard et de ses gestes, ses prétentions à faire l'homme, sembleraient d'autant mieux justifier ce récit, qu'anciennement il courait des bruits sur son compte. Certains naturalistes prétendaient

Digitized by Google

qu'il regrettait son premier état, et croyait la terre faite pour lui uniquement (1).

» Dans leurs fabulations, les Grecs font parler des chevaux et des aigles; les Arabes, des dromadaires et des lions; les Persans, des rossignols et des roses; moins élégante, l'école italique donnait pour auditeurs à Pythagore un bœuf et un ours. Mais comment a-t-on choisi le serpent, précisément celui d'entre les animaux dont la femme a le plus d'horreur? Pourquoi, dans les divers récits des peuples, est-ce invariablement ce reptile, et jamais un autre intermédiaire, qui sert au conseil diabolique?

» C'est qu'ici l'invention n'a rien à prétendre. Ne voyez-vous pas s'évanouir la liberté de la fiction, et s'enchaîner un thème sévère et terne, bref et fatal comme le sort déplorable qu'il perpétue au souvenir? Tout récit d'invention humaine garde l'empreinte de son origine, les couleurs du sol paternel; mais celui-ci n'est ni oriental, ni atlantique, ni occitanien, ni polaire, et ne porte nul caractère de fantaisie et d'imaginaire création. Il se tient roide et sérieux. Il a pu paraître mesquin, puéril et même grotesque, bien qu'il soit dans la réalité profonde et lamentable. Certes, ce n'est pas du moins en flattant l'imagination, le cœur ou l'amour-propre, qu'il a réussi

(1) Bontius, médecin en chef à Batavia, parle du singe comme d'un *homme muet*. Le docte Linnée l'appelle *homme nocturne*. Il croit qu'il pense, et parle par gestes. Gassendi a pris, nous ne savons où, que l'*homme sylvestre*, bon musicien, excelle particulièrement sur la flûte et la guitare. Il eût été moins irrationnel d'en faire un professeur de danse qu'un maître de chapelle.

« J'ai entendu, dit Pierre Leroux, un des rares génies de ce siècle, mon vieil ami Geoffroy Saint-Hilaire, s'indigner des mauvais traitements qu'on faisait éprouver aux singes, en disant à ceux qui tourmentaient ces animaux : « Malheureux que vous êtes, ces » singes sont vos pères, leur espèce a servi de matrice à votre » espèce. »

Digitized by Google

à s'accréditer. Pour un conte, quoi de plus mal imaginé? Mais la naïveté de cette histoire, son dénûment d'originalité et de coloris, est la démonstration même et la garantie de sa véracité. C'est ici que le *credo quia absurdum* nous découvre sa profondeur. Si l'essence de cette narration ne recélait pas une intime vérité, serait-elle devenue universelle?.....

» ..... Voilà comment le serpent fut renommé sur la terre. La part qui lui fut donnée dans la cause de notre malheur a seule fait son importance. »

II

Le serpent; ce qu'il était.

Bien des gens paraissent surpris que, pour séduire Ève, le diable ait emprunté les traits du serpent. Ces personnes-là ignorent sans doute que, dans ce temps-là (si toutefois l'on doit en croire Mlle Antoinette Bourignon), le serpent était, après l'homme, la plus belle des créatures. « Il ne faut pas s'imaginer, dit-elle, qu'avant le péché le serpent était une bête infâme comme nous le voyons à présent; car le serpent a été en sa création la plus belle de toutes les bêtes, et le plus agréable de tous les animaux, qui approchait en forme et en figure de la nature humaine, avait pieds et mains, et parlait comme les hommes, parce que Dieu l'avait créé pour le plaisir de l'homme par-dessus toutes les bêtes..... »

Cette même demoiselle, qui se croit fort bien renseignée, raconte ainsi la première désobéissance :

« Comme le serpent était le plus leste et adroit instrument pour avoir ascendant sur nos premiers parents, le diable entra en lui et parla par cet organe à notre mère

Digitized by Google

Ève, lui montrant la beauté de ce fruit défendu, l'assurant qu'il était très-délicieux, en outre qu'il avait en soi la vertu de science, par laquelle ils sauraient toutes choses, et connaîtraient le bien et le mal, voire qu'ils seraient comme des dieux. Ce qui charma aussitôt la volonté d'Ève, et la porta à manger ce fruit défendu. Et comme elle avait aussi de l'ascendant sur son mari, encore davantage que le serpent n'avait sur elle, il acquiesça aussitôt à sa volonté, à cause qu'on fait toujours volontiers la volonté de ce qu'on aime. En sorte qu'Adam prit de sa femme le fruit défendu et en mangea, et sitôt fut saisi de la mort, et sentit la malédiction où sa désobéissance l'avait réduit..... »

III

Le serpent, Ève et le diable.

Pour triompher de l'humaine nature,
Le vieux serpent, cauteleux et madré,
Tenta la femme; et la femme, parjure,
Fit parjurer l'homme inconsidéré;
Mais que nous a Moïse figuré
Par ce récit? Le sens en est palpable:
De tout temps l'homme à la femme est livré;
Et de tout temps la femme l'est au diable.

J.-B. Rousseau

IV

Adam, Ève et le diable.

Lorsque Adam vit cette jeune beauté
Faite pour lui d'une main immortelle

Digitized by Google

S'il l'aima fort, elle, de son côté
(Dont bien nous prend), ne lui fut pas cruelle.

Mes chers amis, alors, en vérité,
Je crois qu'il fut une femme fidèle;
Mais comme quoi ne l'aurait-elle été:
Elle n'avait qu'un seul homme avec elle?

Or en cela nous nous trompons tous deux;
Car bien qu'Adam fût jeune et vigoureux,
Bien fait de corps et d'esprit agréable,

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du diable,
Que d'être femme et ne pas coqueter.

SARRAZIN.

V

La femme et les démons.

La femme et les démons ont beaucoup d'alliance :
L'un tente les pécheurs, l'autre les amoureux;
L'un charme nos désirs, l'autre enchante nos yeux;
L'un nous plaît de son fard, et l'autre d'apparence :
Tous deux trompent nos cœurs d'une belle espérance :
L'un nous darde à présent, l'autre garde ses feux;
Les démons ont toujours leur enfer avec eux;
Les femmes l'ont aussi, avecque différence;
Car l'un est pour les vifs, et l'autre pour les morts :
De l'un plaît le dedans, de l'autre le dehors;
L'un allége nos corps, l'autre afflige nos âmes;
L'un brûle pour un temps, l'autre brûle à jamais.
Quiconque voudrait voir des accords bien parfaits,
Il faudrait marier les démons et les femmes.

DESPORTES.

Digitized by Google

VI

La femme sera sauvée, si...

« Adam fut formé le premier, et Ève ensuite.

» Et ce ne fut pas Adam qui fut séduit ; mais la femme, ayant été séduite, fut cause de la transgression.

» Cependant la femme sera sauvée en devenant mère, si elle demeure dans la foi, dans la charité, dans la sainteté et dans la modestie. » (Saint Paul.)

VII

Satan vaincu.

« Je voyais dernièrement, dit M. Sainte-Beuve, dans le palais du feu roi de Hollande, à la Haye, une fort belle statue d'Ève. Ève, dans sa première fleur de jeunesse, est en face du serpent qui lui montre la pomme : elle la regarde, elle se retourne à demi vers Adam, elle a l'air de le consulter. Ève est dans cet extrême moment d'innocence où l'on joue avec le danger, où l'on cause tout bas avec soi-même ou avec un autre. Eh bien! ce moment indécis, qui chez Ève ne dura point et qui tourna mal, recommença souvent et se prolongea en mille retours dans la jeunesse brillante et parfois imprudente dont nous parlons (celle de Mme Récamier) ; mais toujours il fut contenu à temps et dominé par un sentiment plus fort, par je ne sais quelle secrète vertu. Cette jeune femme, en face de ces passions qu'elle excitait et qu'elle ignorait, avait des imprudences, des confiances, des curiosités presque d'une enfant et d'une pensionnaire. Elle allait au

Digitized by Google

péril en souriant, avec sécurité, avec charité, un peu comme ces rois très-chrétiens du vieux temps, un jour de semaine sainte, allaient à certains malades pour les guérir. Elle ne doutait pas de son fait, de sa douce magie, de sa vertu. Elle tenait presque à vous blesser d'abord le cœur, pour se donner ensuite le plaisir et le miracle de vous guérir. Quand on se plaignait ou qu'on s'irritait, elle vous disait avec une désespérante clémence : « Venez, et » je vous guérirai. » Et elle y a réussi pour quelques-uns, pour le plus grand nombre..... »

La prophétie est accomplie : la femme a écrasé la tête du serpent.

Digitized by Google

VII

LE PÉCHÉ ORIGINEL (1)

I

Les douleurs de l'enfantement.

« On ne peut regarder les peines de l'enfantement comme une punition, dit Meusnier de Querlon, puisque

(1) Le péché originel n'est pas d'une invention fort ancienne. Voltaire, après avoir constaté qu'il n'y a pas un seul mot touchant cette invention ni dans le *Pentateuque,* ni dans les Prophètes, ni dans les Évangiles, soit apocryphes, soit canoniques, ni dans aucun des écrivains qu'on appelle les *premiers Pères de l'Église,* dit qu'il n'est pas même conté dans la Genèse que Dieu ait condamné Adam à la mort pour avoir mangé une pomme. Il lui dit bien : « Tu mourras très-certainement le jour que tu en man- » geras; » mais cette même Genèse fait vivre Adam neuf cent trente ans après ce déjeuner criminel. « Saint Augustin, ajoute-t-il, accrédita le premier cette étrange idée, digne de la tête chaude et romanesque d'un Africain débauché et repentant, manichéen et chrétien, indulgent et persécuteur, qui passa sa vie à se contredire lui-même..... Jusqu'à ce saint et à saint Jérôme, nous

Digitized by Google

les animaux irraisonnables, qui certainement n'ont jamais péché, enfantent tous sans exception, avec douleur, comme la femme. »

—

Quelqu'un soutenait au Père Malebranche que les animaux étaient sensibles à la douleur; il répondit en plaisantant qu'apparemment ils avaient mangé du foin défendu.

—

Ce n'est pas à Ève que Dieu fit la défense de manger de certain fruit, mais bien à Adam, et parce que celui-ci en aurait mangé, Dieu aurait puni la femme en l'affligeant des grandes douleurs de l'enfantement! Dans ce cas, Dieu eût agi comme ce précepteur d'un certain dauphin, qui, quand celui-ci n'était pas sage, faisait fouetter un petit camarade, dont la mission était de recevoir les corrections que monseigneur le dauphin avait méritées.

Cette inconséquence n'est pas, d'ailleurs, sans précédent. Moïse raconte que Lucifer emprunta les traits du serpent pour séduire la femme, et que Dieu, mettant Lucifer hors de cause, se borna à punir l'infortuné serpent, victime tout aussi innocente que le marmot qu'on fouette à la place du dauphin.

II

Avec le chloroforme.

Au reste, que devient cette punition devant le chloro-

ne connaissons point de Père de l'Église qui ait enseigné la doctrine du péché originel. »

Pélage, qui vivait au cinquième siècle, traite l'opinion du péché originel de monstrueuse. Selon lui, ce dogme n'était fondé que sur une équivoque, comme toutes les autres opinions. Dieu avait dit à Adam dans le jardin : « Le jour que vous mangerez du fruit de l'arbre de la science, vous mourrez. » Or, il n'en mourut pas; donc Dieu lui pardonna, et le péché originel fut effacé.

Digitized by Google

forme? Par son emploi, une femme peut accoucher sans ressentir la moindre douleur. C'est ce qui arriva lors des huitième et neuvième accouchements de la reine d'Angleterre, en 1853 et en 1856; dans ces deux circonstances, les médecins firent usage du chloroforme, et elle accoucha sans le sentir. « La reine, disent les journaux anglais de ces époques, a exprimé elle-même sa satisfaction de la découverte d'un moyen capable de soulager et de prévenir la douleur. »

—

On le voit, la science, fille de Satan, remédie au mal que Satan nous a suscité. Il est donc permis d'espérer un meilleur avenir.

III

Sans chloroforme.

D'ailleurs, les grandes douleurs de l'enfantement ne sont pas générales. Dans l'état de nature, ces douleurs sont souvent presque nulles. Lors de la découverte de l'Amérique, on a remarqué que les femmes à demi sauvages de ce pays accouchaient avec une extrême facilité; « aussi facilement, dit un historien espagnol, que la plupart de nos animaux domestiques. »

—

Contant Dorville, dans son *Histoire des différents Peuples du monde*, rapporte que « les négresses des environs de la Gambra et du Sénégal ne connaissent ni les excessives douleurs de l'enfantement, ni les suites d'une couche malheureuse. — Les Issinoises (royaume d'Issini, Afrique) accouchent avec une telle facilité, qu'à peine ont-elles mis leur enfant au monde, elles le portent à la

Digitized by Google

plus prochaine rivière, où, après l'avoir bien lavé, elles se lavent elles-mêmes, et retournent à leur travail. — Les négresses de la Côte-d'Or (Afrique) sont rarement plus d'un quart d'heure en travail, et jamais on ne les entend pousser un cri. »

—

En Europe même, il est beaucoup de femmes qui, sans l'emploi du chloroforme, redoutent fort peu les douleurs de l'enfantement. Une dame française, devant laquelle on parlait de ces souffrances, dit ingénument : « Pour ma part, je crains moins l'accoucheur que le dentiste. »

—

Dans un petit village du nord de la France, le Plessis-Chamant, nous avons en quelque sorte été témoin du fait suivant : Une femme, parvenue au terme de sa grossesse, travaillait dans les champs ; elle ressentit quelques légères douleurs, et revint chez elle, où elle accoucha quelques instants après son arrivée et sans faire entendre la moindre plainte. On baptisa l'enfant le lendemain. Pendant la cérémonie religieuse, l'accouchée prépara le repas du baptême et se mit à table avec les autres convives.

—

Les journaux judiciaires français rapportent assez souvent des cas d'accouchement incognito de jeunes domestiques non chloroformées. La loi a même prévu le cas où une femme accoucherait sans le savoir.

IV

Le type réel de la femme est l'épouse-mère.

Mme Jenny d'Héricourt répond à ceux qui soutiennent que l'état de vierge est l'état parfait :

Digitized by Google

« ... Heureusement les générations qui s'avancent ont plus de philosophie, de logique, moins de mysticisme; elles croient au progrès, elles croient que le paradis terrestre est devant elles, non pas derrière; que l'on n'améliore que ce qui est, non ce qu'on détruit; que conséquemment l'espèce humaine doit rester l'espèce humaine; elles ne considèrent l'idée de la Vierge-Mère que comme le dernier écho des vieilles doctrines qui s'écroulent; concentrant toutes leurs facultés dans l'étude de la nature et de ses lois; dans l'étude des sociétés et des lois générales et particulières qui régissent l'association, elles feront justice de toutes ces aberrations qui portent certaines organisations à mépriser ce que la nature a fait (1), à estimer ce qu'elle a condamné. Elles diront que

(1) Dans les premiers siècles du christianisme, un grand nombre de saints et d'écrivains chrétiens ont prétendu qu'il serait sinon impossible, du moins fort difficile à l'homme qui aurait eu des rapports intimes avec une femme de faire son salut. Ils pensaient et soutenaient, dans leurs discours et dans leurs écrits, que la femme était, pour l'homme, la source du péché mortel. Si ces grands calomniateurs de la femme eussent été écoutés, le péché eût en effet disparu et assez promptement; car qui pèche? les hommes et les femmes. Qu'ils cessent d'avoir entre eux des rapports intimes, l'espèce humaine s'éteint, et avec elle le péché, Ce remède est naïvement logique : l'amour vous tourmente; désexez-vous. C'est ainsi qu'agirent les Valésiens, vers le milieu du troisième siècle de notre ère. En ce temps-là, un nommé Valésius, *philosophe* chrétien d'Arabie, prétendit que la concupiscence agissait sur l'homme avec tant de violence, qu'on ne pouvait lui résister, même avec *le secours de la grâce;* et, partant de ce principe, il enseignait que l'homme ne pouvait être sauvé s'il n'était *eunuque.* Cette folle doctrine trouva cependant d'assez nombreux partisans. Il est utile d'ajouter peut-être, pour expliquer ce résultat, que les Valésiens faisaient eunuques, de gré ou de force, non-seulement ceux qui embrassaient leur secte, mais encore les étrangers qu'ils rencontraient ou qu'ils recevaient chez eux. Aux plaintes de leurs victimes, ils répondaient qu'ils agissaient dans l'intérêt de leur salut.

Digitized by Google

le type réel de la femme est l'Épouse-Mère, joie et compagne de l'homme, sur le sein de laquelle se développent le sentiment et l'intelligence de l'humanité.

. . . . . .

» Elles diront que le mariage est une union sainte et l'accomplissement de la loi que la nature nous révèle par l'attrait et le sentiment; que l'homme et la femme, créés l'un pour l'autre, trouvent dans une chaste et féconde union leur bonheur, leur progrès, en même temps qu'ils accomplissent une tâche.

» Elles diront que la Virginité est un état inférieur, non-seulement parce que la Vierge se soustrait à sa fonction de mère, mais parce qu'elle s'isole de l'homme qu'elle doit modifier, et qui doit à son tour la modifier.

» Elles diront que la Virginité est une infirmité si elle est gardée sans souffrance.

» Qu'elle est un malheur si elle est imposée par des raisons de prudence et de dignité.

» Qu'elle est une maladie du cerveau si elle prend sa source dans des motifs mystiques.

» Elles ne comprendront pas qu'une infirmité, un malheur ou une affection cérébrale, puissent faire de la Vierge un être supérieur à l'Épouse, un moyen de régénération. »

V

Conséquences du péché pour la femme.

Saint Isidore, archevêque de Seuilles, dit que l'homme a été créé à l'image de Dieu, mais que la femme a été formée à l'image de l'homme, pour montrer que l'homme

Digitized by Google

devait représenter la puissance souveraine de Dieu en ce qu'il commanderait à toutes les créatures, et à sa femme même. Ce qui fait que saint Paul appelle « l'homme l'image et la gloire de Dieu, » c'est-à-dire, selon les Hébreux, comme un rayon de la majesté divine, appelant seulement « la femme la gloire de l'homme. »

Mais depuis la perte fatale du premier état de bonheur et d'innocence, Dieu a donné encore une puissance et une domination particulière au sexe *qui est le plus noble*, et qui a été le dernier innocent, sur celui *qui est le moins parfait*, et qui a été le premier coupable.

Cet arrêt éternel, que nous lisons dans la Genèse, n'a-t-il pas changé l'*obéissance* de la femme en une véritable SUJÉTION? Ne l'a-t-il pas soumise à l'homme « par un assujettissement attaché à l'état de sa personne, et non-seulement par un lien d'amour et de bienveillance? » selon la remarque de saint Augustin.

N'a-t-il pas fait dire à saint Jérôme : « qu'on blasphème la parole du Seigneur lorsque ce premier arrêt de Dieu est méprisé et foulé aux pieds; et que l'Évangile de Jésus-Christ est déshonoré lorsque, contre la loi naturelle, une femme qui est chrétienne, et qui selon la loi de Dieu doit être soumise à son mari, désire de lui commander, en même temps que les femmes païennes obéissent à leurs maris selon la loi commune de la nature? »

N'a-t-il pas fait dire à sainte Monique, dans les Confessions de son fils : « que le contrat de mariage est aux femmes une loi publique qui les rend servantes? »

Et un poëte grec, rapporté par Clément d'Alexandrie, ne dit-il pas : « que toute femme chaste se rend servante de son mari? » Et le même Clément d'Alexandrie : « que le mari est vraiment seigneur de sa femme? »

D'où nous voyons dans notre histoire de France, et surtout au siècle de saint Louis, que les femmes, quoique princesses et reines, appelaient leurs maris leurs seigneurs,

Digitized by Google

et qu'aussi, pour l'honneur du mariage, les Grecs, les Romains, et saint Louis même, appelaient leurs femmes leurs dames...

... Je sais bien que l'homme ne doit pas se persuader, comme dit un grand docteur, « que la dignité de son sexe consiste en la liberté de faillir. » Mais aussi peut-il croire raisonnablement qu'il doit conserver dans les choses justes cette prééminence naturelle.

Léonce, évêque d'Arabisse, rapporté par un auteur grec, dit « que, selon l'ordre de Dieu, la femme doit se tourner vers l'homme comme vers le chef qui la doit conduire; qu'elle se doit croire du nombre des créatures à qui *il n'est pas expédient d'être libres*, parce qu'*elles ne sont pas assez sages d'elles-mêmes;* qu'elle doit écouter son mari comme son seigneur, et non pas le serpent comme son maître; et suivre, pour se rendre plus douce et plus raisonnable, le jugement et les ordres de celui dont elle a tiré son origine. »

... Dans des discussions entre mari et femme, quand la raison est égale de part et d'autre, c'est la femme qui doit céder; « car, dit Aristote, la vertu des femmes consiste à bien obéir, et celle des hommes à bien commander. »

Et certes, s'il est honteux à l'esprit de recevoir la loi de la chair (ce qui est l'image du mari et de la femme selon les Pères), pourquoi n'excuserait-on pas l'homme de ne point s'abaisser sous celle qui lui est inférieure?

Saint Augustin ne dit-il pas : « que la chair se prend souvent pour la femme dans les Écritures, et l'esprit quelquefois pour le mari; parce que celui-ci conduit, et celle-là est conduite; celui-ci doit commander, et celle-là doit servir? que l'ordre est perverti lorsque la chair est la maîtresse, et l'esprit le serviteur; et qu'il n'y a point d'état plus misérable que celui d'une maison où la femme a l'empire et l'autorité sur le mari? »

Digitized by Google

Et saint Ambroise n'écrit-il pas encore cette parole très-remarquable : « que Dieu a rendu les femmes servantes de leurs maris avant qu'il y eût des serviteurs et des esclaves; et que cet asservissement est une épreuve et une couronne de leur charité si elles sont bonnes, et une peine de leurs péchés si elles sont méchantes? » (Le Maistre.)

VI

Conséquences du péché pour l'homme.

Si l'on peut en croire Antoinette Bourignon, « le corps de l'homme n'a pas été créé de Dieu en la manière que nous le voyons à présent; mais incompréhensiblement plus beau et plus parfait..... »

Après une assez longue dissertation logomachique sur la beauté primitive du corps de l'homme, elle ajoute : « Qui peut croire maintenant qu'en voyant notre corps grossier et pesant, plein de puanteur et corruption, sujet aux astres et aux éléments, qui lui sont toujours nuisibles au lieu de lui être assujettis (car le feu le brûle, l'eau le suffoque, l'air l'emporte, la terre le souille, et les astres lui donnent de mauvaises influences, les bêtes le mordent, les herbes l'empoisonnent, les pierres le tuent, et aussi les métaux) ; qui peut voir au travers d'un tel changement le premier état où avait été créé le corps de l'homme? Cependant, il n'y a rien plus véritable, que ce corps a été créé de Dieu clair, subtil, agile et transparent comme cristal ou les pierres les plus précieuses : la quintessence des rubis était son sang; celle de diamant, son eau; celle de hyacinthe, ses nerfs, et ainsi de tous les autres. La substance des fruits son aliment; celle de toutes

Digitized by Google

bonnes odeurs ses excréments..... » Par le péché, « cette précieuse créature s'est rendue misérable et mortelle..... Les chiens le mordent, les loups le dévorent, les herbes l'empoisonnent, les bois l'assomment, le fer le coupe, le feu le brûle, l'air l'emporte où il ne veut aller, l'eau le noye et l'engloutit, le soleil lui ôte sa clarté, les astres lui jettent leurs mauvaises influences, et enfin toutes les créatures sont ennemies de l'homme..... »

VII

Avant le péché, tout était clair et transparent.

« Notre corps était, avant le péché, tout transparent, que chacun y pouvait voir à travers; notre peau n'était que comme la pierre de Moscovie, notre chair comme le cristal, nos veines comme des ruisseaux de rubis, nos eaux comme le diamant, et enfin tout ce qui était dans le corps de l'homme était bien clair et reluisant; comme étaient aussi tous les éléments : l'on voyait au travers de la terre, du feu et des nues, et des eaux, comme nous voyons à travers l'air. Mais le péché a tout obscurci, et fait que nous ne voyons plus rien dedans notre corps, la terre, l'eau et le feu, sinon le superficiel, et l'écorce des arbres, comme la surface de la terre et des eaux, sans découvrir les beaux trésors qui sont cachés dedans : tout étant grossi et appesanti par le péché..... » (Mlle Antoinette Bourignon.)

VIII

Avantages que l'homme a perdus par le péché.

« La terre lui eût porté tous les fruits que l'homme désirait; les arbres mêmes ne fussent pas crus plus haut

Digitized by Google

que l'homme, de sa main, aurait aisément pu cueillir des fruits; les eaux se fussent affermies pour porter l'homme là où il voulait aller; l'air l'eût transporté sans fatigue dans les lieux où il désirait; le feu l'eût échauffé et éclairé dans un doux tempérament, sans jamais le brûler; les oiseaux de l'air l'eussent environné pour récréer l'homme de leurs chants aussitôt qu'il l'eût souhaité; les serpents eussent joué avec les enfants selon leurs désirs. Enfin toutes les créatures étaient bornées et limitées à faire les volontés de l'homme, et lui servir d'entretien et de plaisir, sans qu'elles pussent jamais sortir des bornes où Dieu les avait assujetties comme esclaves...» (Mlle Antoinette Bourignon.)

Après avoir lu ces lignes, nous doutons fort qu'il se rencontre un seul homme sur le globe qui ne regrette l'état d'innocence.....

Digitized by Google

Digitized by Google

VIII

DE L'AME DES FEMMES

I

Les femmes ont-elles une âme? — Le concile de Mâcon décide que les femmes font partie du genre humain. — Ce que les femmes ont gagné à cette décision. — Le christianisme a-t-il réellement émancipé les femmes? — Doute au sujet de la réalité des débats du concile de Mâcon. — Une plaisanterie de Meusnier de Querlon. — L'âme des femmes n'est pas l'œuvre de Dieu. — Les femmes ont un corps sans âme. — A leur seconde naissance, les hommes lâches sont changés en femme. — Nul génie sans démence. — On croit aujourd'hui que la femme a une âme. — Sans la femme, l'homme aurait ignoré qu'il eût une âme. — SIMPLE HISTOIRE.

Les femmes font-elles partie du genre humain? ont-elles une âme? Telle est la double et puérile question qui, pendant plusieurs siècles, a très-sérieusement préoccupé des philosophes, des savants, des évêques, des prêtres de toutes les religions. Si leurs écrits n'étaient des témoins irrécusables, qui pourrait croire aujourd'hui que

Digitized by Google

de semblables sottises ont été soutenues par des hommes dits sérieux?

—

En 585, dans un concile tenu à Mâcon, un évêque mit en doute que la femme appartînt à l'espèce humaine. Quant à lui, il pensait que, dans tous les cas, si elle en faisait partie, elle était au moins d'une nature fort inférieure à celle de l'homme. Plusieurs séances furent employées à discuter sur ce point. Les avis étaient partagés. Cependant, à la fin, les partisans du beau sexe l'emportèrent, et, par galanterie sans doute, messieurs les évêques voulurent bien décider que la compagne de l'homme faisait partie du genre humain.

Qu'ont gagné les femmes à cette décision? En ont-elles été mieux traitées par la suite? Hélas! non. Les femmes étaient alors sous le joug de la force brutale des hommes: elles y sont encore aujourd'hui. L'iniquité n'a point cessé de peser sur elles (1).

M. de Potter, dans son *Histoire du Christianisme*, fait, au sujet du débat du concile de Mâcon, les réflexions suivantes : « On a fait sonner bien haut le mérite qu'a

(1) « Si les femmes attendent des hommes leur délivrance, elles courent risque d'attendre longtemps encore. L'homme a été trop injuste envers la femme, il lui a fait trop de mal pour que jamais il lui coupe ses liens volontairement; il ne les lui coupera que lorsque sa main sera conduite par la volonté de la femme. Femmes! veuillez fermement, et vous serez affranchies!... Votre salut est en vous, en vous seules! Ne l'attendez point des hommes; car les hommes ont peur de vous : ils redoutent qu'une fois libres, vous vous souveniez de leur conduite passée, et la crainte des représailles sera toujours un obstacle à leur justice. » (Cani du Plessis-Chamant.) — « Hélas! hélas! dit Paul Meurice, quand depuis longtemps auront disparu, pour l'homme, la misère, l'ignorance, la maladie, les dernières fatalités, — il en restera pour la femme une terrible : l'homme! Comme un monarque prudent qui prévoit les révolutions et les déchéances, le Destin a eu soin de faire de l'homme le Vice-Destin de la femme. »

Digitized by Google

eu le christianisme d'avoir émancipé la femme (1). Cette émancipation se trouve, il est vrai, en germe dans le principe général de l'égalité de tous les êtres humains devant Dieu, et saint Paul dit positivement qu'en Jésus-Christ la distinction entre l'homme et la femme est effacée, aussi bien que celle entre le Juif et le Gentil, entre l'homme libre et l'esclave. Dans la pratique, il en fut

(1) Voici quelques opinions sur ce sujet :

M. l'abbé Gaume : — « Qu'était la femme dans le paganisme ancien? Qu'est-elle dans le paganisme moderne? Qui l'a tirée de la servitude et de l'abjection? qui l'empêche d'y retomber? Le dogme catholique... »

De Maistre : — « Toutes les législations ont pris des précautions plus ou moins sévères contre les femmes. De nos jours encore elles sont esclaves sous l'Alcoran, et bêtes de somme chez le sauvage. L'Évangile seul a pu les élever au niveau de l'homme, en les rendant meilleures. Lui seul a pu proclamer les droits de la femme après les avoir fait naître, et les faire naître en s'établissant dans le cœur de la femme. »

Pierre Leroux : — « Il est faux que l'Évangile ait proclamé les droits de la femme; il a proclamé, au contraire, son asservissement. »

Colins : — « L'Évangile n'a proclamé sur la terre que le droit des forts, et c'est surtout pour le ciel qu'il a proclamé les droits de tous. Les femmes, comme faibles, ont ainsi dû être asservies. Et l'Évangile a fait ce qu'il a dû faire. Il a été institué en époque d'ignorance sociale et de compressibilité d'examen. Or, à cette époque, le faible doit être esclave, sous peine de mort sociale. Maintenant la force ne peut plus être base d'ordre, parce que l'examen ne peut plus être comprimé. Et voilà pourquoi les faibles aussi, sous peine de mort sociale, ne peuvent plus être esclaves. »

Mme Jenny P. d'Héricourt : — « Le christianisme reposant tout entier sur le péché d'origine et ses suites, seules raisons d'être de l'incarnation et de la rédemption, et la femme étant, par suite de ce péché, soumise à jamais à l'homme et condamnée à une expiation perpétuelle, le christianisme, dis-je, ne pouvait ni ne peut, sans être illogique, sans se suicider, travailler à la liberté de la femme; l'espérer de lui, c'est attendre des pêches d'un mûrier sauvage, des figues d'un chardon. Un peu de réflexion sur le dogme aurait empêché bien des auteurs d'avancer cette thèse insoutenable : « Que la liberté » relative, où sont parvenues les femmes en Occident, est l'œuvre du christia- » nisme, » et ils auraient recherché ailleurs les causes réelles du phénomène qu'ils constataient. Pourquoi donc faire honneur à une doctrine de ce qui ne peut lui appartenir, de ce que sa logique l'empêche de pouvoir accorder?...

» Femmes qui me lisez, ne croyez plus que vous deviez, que vous pourrez jamais devoir rien au christianisme pour votre liberté. Son dogme révélé et

Digitized by Google

autrement : les chrétiens conservèrent et tranchèrent fort nettement ces distinctions : ils ne tendirent la main ni au païen, ni au juif, et la femme demeura asservie comme l'homme esclave; aussi, en 585, au deuxième concile de Mâcon, un évêque souleva sérieusement la question de savoir si la femme est réellement homme, si elle appartient à l'humanité, et il se prononça pour la

immuable s'y oppose : c'est à la raison seule, cette fleur divine de l'humanité, que vous devez, que vous devrez tout. C'est elle qui, luttant contre le dogme oppresseur, a brisé les portes de la prison où depuis tant de siècles elle gémissait captive, pour vous rapporter l'idéal philosophique, que notre tâche est d'agrandir, dont notre devoir et notre droit sont de faire appliquer les conséquences! Le christianisme a dit : « Hors de l'Église point de salut; » votre droit vous dit : « Hors de la raison, point d'émancipation, point de progrès » possible. »

Ernest Legouvé : — « Jésus est celui qui émancipa l'âme des femmes, et leur ouvrit cette vie du sentiment, où la passion même est comptée comme un motif de pardon; aussi est-ce de lui que date une affection toute nouvelle dans le monde : l'amour de Dieu. Cette opinion semblera peut-être un blasphème. Elle n'est pourtant qu'une vérité. Les femmes juives tremblaient devant Jéhovah; les femmes païennes courbaient le front sous la foudre de Jupiter; les femmes chrétiennes aimèrent Jésus. »

Jules Baissac : — « En déclarant l'homme et la femme une même chair, en mettant au même niveau l'adultère de l'un et de l'autre, Jésus-Christ semble avoir voulu faire comprendre que les deux sexes humains sont égaux en droit comme ils le sont devant la loi criminelle, et que, par conséquent, l'autocratie usurpée par l'homme est contre l'ordre établi de Dieu. Cependant, pour concilier la nouvelle religion avec l'ancienne, à laquelle ils voulurent la rattacher, les apôtres durent se rappeler que Dieu avait, dès le commencement, placé la femme sous le pouvoir de l'homme. Ils firent donc violence, sans doute à leur insu, malgré eux, au saint et généreux enseignement du Maître, et ils prêchèrent une doctrine qui ménageait la tradition et les préjugés d'un siècle contre lequel protestait ouvertement la croix du Golgotha...

» Si l'Église chrétienne, trop peu positive, ne fit rien pour arracher la femme à la condition inférieure dans laquelle la tenaient la loi et l'opinion, on peut dire que, en revanche, elle éleva sa dignité morale, grandit sa faiblesse, et lui rendit la conscience de sa personnalité...

» ... Le christianisme a vu la femme faible, petite, humble et abaissée même, et il l'a laissée dans son humilité; mais de cette faiblesse il a fait une force; de cette infériorité, une grandeur; de cette humilité et de cet abaissement, une noblesse et une dignité! La négation est devenue entre ses mains une cause, et ce que pouvait seule la force, la faiblesse l'a pu à son tour. »

Digitized by Google

négative (*mulierem hominem non posse vocitari*). Le concile décida le contraire, mais seulement parce que Jésus, *fils de l'homme*, n'est en effet que le fils de la femme, qu'il faut par conséquent appeler homme comme nous. »

Dans un ouvrage intitulé : *De l'Influence du Christianisme sur la condition des femmes*, Grégoire, ancien évêque de Blois, a cherché à réfuter cette assertion. Il affirme que Labbe, dans sa collection des conciles, ne dit pas un mot de ce débat; mais qu'Hardouin, à la suite des actes du deuxième concile de Mâcon, a inséré cette anecdote puisée dans Grégoire de Tours, d'après laquelle Sainte-Foix broda un conte qu'il inséra dans ses *Essais sur Paris*. Quant à nous, nous ne tenons nullement à ce que ce débat ait eu lieu; mais nous ferons remarquer à M. l'ancien évêque de Blois que beaucoup de Pères de l'Église et de saints même n'ont pas craint de placer la femme au-dessous des plus vils animaux : s'il veut être édifié à ce sujet, nous le renverrons au chapitre II de ce recueil, où nous citons quelques extraits empruntés à des saints, lesquels pourront donner une idée de l'extravagante opinion qu'ils avaient des femmes.

—

Meusnier de Querlon, dans son livre intitulé : *Problème sur les femmes*, cherche à prouver qu'elles n'ont pas d'âme, qu'elles ne sont point des créatures humaines; mais il insinue, dans la préface de son livre, qu'il n'a voulu faire qu'une plaisanterie.

—

Le célèbre docteur Névisan de Padoue pensait que l'âme des femmes n'était pas l'œuvre de Dieu. « Les mauvais anges, dit-il, ne furent pas précipités dans l'enfer : ils passèrent dans le corps des femmes pour faire enrager les hommes. »

Les mauvais anges furent bien punis; car, si l'on en

Digitized by Google

croit Platon, le corps des femmes est un triste logement pour les âmes; elles y sont horriblement gênées; à peine peuvent-elles s'y remuer, et elles y ont continuellement le cauchemar. Aussi, toujours selon Platon, lorsqu'un homme a démérité, le maître de toutes choses, pour l'en punir, se hâte-t-il d'envoyer son âme dans le corps d'une femme, qui est pour elle une dure prison, un cachot noir, humide et infect. « L'homme, dit l'illustre philosophe, fut créé susceptible de mériter et de démériter; par suite, punissable en son âme, qui pourra être condamnée d'abord à habiter le corps d'une femme; puis, si cette punition ne suffit, le corps d'animaux inférieurs. » — « Les hommes lâches, ajoute-t-il, et qui ont été injustes pendant leur vie, sont, suivant toute vraisemblance, changés en femme à une seconde naissance. »

Ainsi, selon le philosophe grec, la femme aurait un corps sans âme qui lui fût propre, et disponible pour le premier coquin venu, pour les hommes lâches ou injustes. Si Platon a vu juste, les corps féminins peuvent être assurés de ne pas manquer d'âmes de sitôt.

« Il n'y a pas de génie sans démence, » dit une maxime latine. Les plus grands génies ont leurs instants de folie, de même que les plus grands fous ont des moments d'une extrême lucidité.

—

Aujourd'hui, grâce au progrès des lumières, on ne met plus en doute que la femme ait une âme; on la croit même, de ce côté, tout aussi favorisée que l'homme. Nous partageons cette opinion, et, de plus, nous croyons fermement que, sans la femme, l'homme se serait éternellement ignoré. « O homme! a dit judicieusement un poëte moderne (1), tu n'étais qu'un vêtement vide, une vaine matière, une froide statue qu'éveilla la femme. »

(1) M. Paul de Magny, *le Pèlerinage du monde.*

Digitized by Google

Oui, l'homme doit à la femme tout ce qu'il est; sans elle, il aurait croupi, comme les bêtes immondes, dans la saleté et l'ignorance : la femme seule a appris à l'homme à se connaître, elle a éveillé en lui ses plus nobles facultés, qui y étaient endormies, et qui, sans la femme, ne se seraient jamais éveillées; en un mot, elle lui a *donné une âme*, et, pour l'en remercier, la première chose que l'homme ait faite en sa faveur, ç'a été de nier qu'elle-même eût une âme, elle dont l'âme a été l'âme de l'homme, c'est-à-dire que si la femme n'eût pas eu d'âme, l'homme n'aurait point fait la découverte de la sienne propre, et, nous le répétons, il serait resté éternellement la plus sale des brutes et le plus féroce des animaux féroces.

—

SIMPLE HISTOIRE. — « Une pauvre fille travaille jour et nuit pour procurer à sa mère, vieille, impotente et presque aliénée, les secours qui lui sont indispensables; ses forces s'usent, ses ressources s'épuisent, le travail manque; elle allume le charbon, se couche et écrit : « Puis-» que ma vie lui est inutile, puisse au moins ma mort la » faire entrer dans un établissement de charité (1). »

II

Les ingrédients qui composent l'âme des femmes.

Selon Simonide, les femmes ont une âme, et c'est Dieu qui l'a créée. Il y en a de dix sortes : neuf ne valent rien; une seule est bonne. On le voit, Simonide est un peu moins exclusif que certains évêques.

(1) Dr Brierre de Boismont, *Du Suicide*, etc.

Digitized by Google

« Au commencement, dit-il, Dieu créa les âmes des femmes dans un état séparé de leurs corps, et les tira de différentes matières.

» Il forma les unes de ces ingrédients qui entrent dans la composition d'un pourceau. Une femme de cet ordre est sale dans sa maison et goulue à sa table ; elle est malpropre dans ses habits et dans sa personne, et la maison qu'elle occupe a tout l'air d'une écurie.

» Il tira une deuxième sorte d'âmes féminines des matériaux qui servent à former le renard. La femme qui en est pourvue a de l'esprit et du discernement ; elle connaît le bien et le mal, et rien n'échappe à sa pénétration. Dans cette classe, quelques-unes ont de la vertu et d'autres sont vicieuses.

» La troisième sorte fut prise des particules canines, et les femmes qui la reçoivent sont celles que nous appelons communément grondeuses, c'est-à-dire qu'elles imitent les animaux dont elles sont tirées, qui aboient sans cesse, grondent contre tous ceux qui les approchent, et vivent dans une criaillerie continuelle.

» La quatrième sorte fut prise de la terre. Celle-ci anime les paresseuses, qui vivent dans l'ignorance et l'inaction, qui n'abandonnent pas leur foyer de tout l'hiver, et ne se portent avec ardeur qu'à la table.

» La cinquième fut tirée de la mer. Celle-ci produit ces humeurs inégales qui passent quelquefois de l'orage le plus terrible au calme le plus profond, et du temps le plus sombre au plus beau soleil du monde. Un inconnu qui verrait une de ces femmes dans sa belle humeur, la prendrait pour une merveille de la nature ; mais qu'il attende un moment, ses regards et ses paroles changent tout d'un coup ; elle ne respire que la rage et la fureur ; c'est un véritable ouragan.

» La sixième est composée de ces ingrédients qui servent à former l'âne ou une bête de somme. Ces femmes sont

Digitized by Google

naturellement d'une paresse extraordinaire; mais si leurs maris viennent à déployer leur autorité, elles se contentent de vivre fort maigrement, et mettent tout en usage pour leur plaire.

» Le chat fournit des matériaux pour la septième sorte. Elles sont d'un naturel mélancolique, bizarre, chagrin, et toujours prêtes à égratigner leurs maris. D'ailleurs, cette espèce de femme est sujette à commettre de petits larcins et des friponneries.

» La jument, avec sa crinière flottante, qui n'avait jamais subi le joug, servit à la composition de la huitième sorte. Celles-ci, qui n'ont que peu d'égards pour leurs maris, passent tout leur temps à s'ajuster, à friser leurs cheveux et à les orner de fleurs. Une femme de cet ordre est un objet fort agréable pour un étranger, mais fort ruineux pour le possesseur, à moins que ce ne soit un roi ou quelque prince qui s'entête d'une pareille poupée.

» La neuvième a eu son extraction du singe. Celles-ci sont laides et malicieuses. Comme elles n'ont rien de beau, elles tâchent de noircir et de tourner en ridicule tout ce qui paraît tel dans les autres.

» Enfin la dixième et dernière espèce a été prise de l'abeille, et bien heureux est l'homme qui en trouve une de son origine! Elle n'est entachée d'aucun vice; sa famille prospère et fleurit par son économie; elle aime son mari et en est aimée; elle élève une race de beaux et vertueux enfants; elle se distingue de toutes les autres de son sexe; elle est environnée de grâces; elle ne se trouve jamais avec les femmes d'une vie déréglée, et ne perd point son temps en vain babil; elle est ornée de vertu et de prudence; c'est, en un mot, la meilleure femme que Jupiter puisse donner à l'homme. »

—

Ce qui ferait supposer que cette plaisanterie sur les femmes, débitée longuement par Simonide, était une sorte

Digitized by Google

de lieu commun populaire chez les Grecs, c'est que Phocylide a traité le même sujet, mais plus brièvement : « La race des femmes, dit-il, est formée de quatre éléments : l'une tient de la chienne, l'autre de l'abeille, l'autre de la truie immonde, l'autre de la cavale aux crins épais. Celle-ci est féconde, vive, agile, et la plus belle au regard. — Celle qui tient de la truie immonde n'est ni bonne ni mauvaise. — Celle qui tient de la chienne est hargneuse et sauvage. — Celle qui tient de l'abeille est bonne et ménagère ; voilà celle qu'il faut prendre pour épouse. »

III

L'âme de la femme est l'œuvre du diable, et la femme la rendit au diable.

Dans un recueil anglais, intitulé : *Choses plaisantes sur les femmes*, nous trouvons la divagation suivante au sujet de la création de l'âme des femmes. Selon le *plaisant* auteur de cet article, « l'âme des femmes est l'œuvre du diable ; on n'en saurait douter, dit-il : il suffit pour cela de les examiner un peu attentivement. En effet, y a-t-il quelque chose au monde de plus malicieux et de plus déraisonnable que la femme? Ses désirs ne sont-ils pas un perpétuel dérèglement? Dieu aurait-il pu créer une chose aussi satanique? Non! non! une telle œuvre appartient à Satan, et nous allons le prouver.....

» Le samedi soir, à la nuit tombante, le grand maître de toutes choses acheva l'œuvre de la création par sa plus grande merveille, c'est-à-dire par la femme ; car la femme était destinée, dans la pensée de son Créateur, à être la plus belle et la meilleure des créatures. Ayant donc achevé toutes choses, le Créateur se livra au repos et remit au lundi l'animation de tous les êtres.

Digitized by Google

» Le diable, qui veille sans cesse pour le mal, et qui n'a pas plus de respect pour le saint jour du dimanche que pour tout autre jour, profita habilement et malicieusement de ce temps de repos. Son instinct diabolique lui fit bientôt deviner quelle était la créature qu'il lui importait le plus de corrompre, et surtout avec laquelle il prendrait le plus agréablement ses ébats. Pour s'enhardir, il avala quelques gorgées d'un certain nectar qui lui enflamma l'imagination (1); puis il se glissa près d'Ève, certain d'avance qu'il réussirait à s'en faire écouter et à la rendre la complice de ses desseins sataniques. Il lui entr'ouvrit les lèvres, lui insuffla la vie et l'éveilla.

» Disons-le à la louange de son Créateur, lorsqu'elle ouvrit les yeux à la lumière, lorsqu'elle aspira la vie, et que son sein fut agité par sa respiration, elle était si belle, si belle, que le diable, malgré ses mauvais desseins, hésita un instant à la corrompre. Son air à la fois angélique et langoureux, fier et gracieux, sa pose majestueuse, en imposèrent d'abord à l'instinct du mal. Un peu plus, je crois, Dieu me pardonne, que le diable se fût incliné devant cette charmante créature. Mais, comme aujourd'hui la femme est la femme, le diable alors était le diable. Celui-ci se remit donc bientôt de la *stupéfiante* admiration que lui avait causée la merveille de la création. Plus audacieux qu'un Anglais ivre d'eau-de-vie et de champagne, il osa l'entretenir des choses les plus contraires à la chasteté, et ne tarda pas à se livrer avec elle à la conversation la plus criminelle, et finalement la laissa dans un état que nous nommons *intéressant*... Pauvre Adam!...

(1) Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que beaucoup d'Anglais ne sont *aimables* et entreprenants que lorsqu'ils sont ivres. L'inventeur de cette divagation a cru que le diable, tout diable qu'il était, avait besoin, pour être galant auprès des dames, de se monter la tête par des boissons enivrantes. On ne peut s'empêcher de mesurer chacun à son *mètre*.

Digitized by Google

» Le lundi, lorsque l'Être bienfaisant vint pour animer Ève, il la trouva ronflant comme un sabot d'Allemagne, agitée comme la mer en un jour de tempête, rêvant tout haut comme si elle eût eu le cauchemar, et laissant échapper des paroles qui blessèrent profondément l'oreille de son Créateur. Il lui frappa légèrement sur la joue, comme un bon père, l'éveilla doucement et essaya de la rappeler à des sentiments honnêtes; mais ce fut en vain. Ce langage bienséant était du latin pour Ève. Cela peut être bien beau, disait-elle, mais je n'y comprends rien; on m'a appris autre chose qui me plaît davantage. Faites-moi goûter d'un autre plaisir, et s'il me convient mieux que celui dont j'ai vidé la coupe, je changerai; sinon, non... Le Diable, qui se tenait caché près de là, voyant les efforts inutiles du génie du bien, ne peut s'empêcher de partir d'un éclat de rire plus perçant et plus strident que le sifflet d'une locomotive. Plus de doute possible : la femme s'était donnée au diable; c'était manifeste, palpable, en quelque sorte. Le génie du bien fut forcé de le comprendre; mais, hélas! ne pouvant empêcher que ce qui a été fait ne le soit en effet, il plaignit l'homme, l'arma de courage, anima toute la nature et remonta dans sa céleste demeure.

» Le génie du bien avait grandement raison de plaindre ce pauvre Adam; car à peine l'eut-il laissé seul en présence d'Ève, qu'il vit celle-ci le secouer fortement et l'inviter à l'aimer par des gestes auxquels notre innocent premier père ne comprenait quoi que ce soit. En effet, figurez-vous un jeune homme bien élevé, dans toute son innocence, aux prises avec une Française affranchie comme il y en a tant (1), et vous aurez une idée de l'embarras de ce pauvre Adam.....

(1) Les Anglais affectent de croire que les Françaises sont beaucoup plus vicieuses que les Anglaises. Tous les Français qui ont

Digitized by Google

» Lasse enfin de chercher à se faire aimer par la douceur, Ève cassa une branche d'arbre, en fit une sorte de grosse verge, et en frappa rudement Adam sur les parties les plus charnues de son corps. Celui-ci, ne comprenant pas plus par les corrections violentes qu'il n'avait compris par la parole et les gestes séducteurs, s'enfuit comme s'il avait eu le diable à ses trousses, et disparut bientôt.

» Cependant le feu allumé par Satan dans le cœur d'Ève ne faisait qu'étendre ses ravages. Elle brûlait d'un amour des plus violents, et elle était seule. Désespérée, elle se mit à pleurer comme une Madeleine non repentante. Elle tomba dans un abattement tel que le génie du bien ne put s'empêcher d'en avoir pitié. « A tout péché miséricorde, » se dit-il. Il appela donc Adam, et lui tint à peu près ce langage : « Pardonne-lui son premier péché ; » tu n'étais pas là, et elle ne savait ce qu'elle faisait ; elle » s'est fait d'ailleurs plus de mal qu'elle ne t'en a fait. » Elle éprouvera des douleurs beaucoup plus grandes » que les plaisirs qu'elle a goûtés. Tandis que toi, qui es » resté pur, tes plaisirs seront sans peine... Sois donc » généreux ; viens à son aide. Elle a besoin de toi ; elle » va devenir mère... Elle t'aimera par reconnaissance, et » son second amour te récompensera au centuple de la » perte du premier. Pour l'homme, le passé de la femme » est peu de chose ; le présent est tout (1)... Elle aime

été à Londres ont pu se convaincre du néant de cette affirmation. On sait, en outre, que les Anglais ne peuvent comparer impartialement les choses de leur pays à celles des autres pays. En agissant autrement, ils seraient mal vus de leurs compatriotes. Ils appellent cela du *patriotisme!...*

(1) On sait qu'en Angleterre les maris s'inquiètent fort peu de ce qu'une jeune fille a pu faire avant son mariage. Ils sont en cela moins inconséquents que les Français, qui cherchent à débaucher toutes les jeunes filles, et qui néanmoins se font un point

Digitized by Google

» les plaisirs : elle t'aimera pour ceux que tu lui procu-
» reras et surtout pour ceux que tu lui pardonneras...
» N'oublie pas que le diable l'anima... et qu'il en fit une
» sorte d'enfant folâtre destinée à n'acquérir jamais d'ex-
» périence... agis avec elle en conséquence... c'est-à-
» dire, tant qu'elle sera dans l'âge d'aimer, et cet âge
» durera longtemps pour elle, abstiens-toi de la prendre
» au sérieux... Profite du bonheur qu'elle te donnera pour
» l'instant, mais ne compte pas sur l'instant qui suit...
» N'essaye jamais de la satisfaire; car elle est de sa na-
» ture morale insatisfaisable... Quand tu ne pourras la
» vaincre par la douceur ou par la pitié, ne compte pas
» la vaincre autrement... Console-toi : elle deviendra
» complétement bonne... quand tu seras complétement
» juste et généreux..... »

» Adam se promit bien de suivre ces conseils. Il revint près d'Ève, qu'il trouva se lamentant et inondée de larmes. Il lui parla avec douceur; elle se jeta dans ses bras, et lui *jura* qu'à l'avenir elle serait moins vive et moins exigeante.

» Quelque temps après cette touchante réconciliation, Ève donna le jour à deux êtres, qui, on le comprend, n'avaient aucune ressemblance avec Adam, et fort peu avec leur mère (1). Ils étaient couverts de poils, avaient une bouche passablement large, des griffes et une longue queue. Ils paraissaient nés avec l'instinct de la malice. Ils grandirent à vue d'œil et se multiplièrent de même.

» Jusque-là, si l'on en excepte toutefois la femme et l'homme, toutes les autres créatures avaient vécu en paix; mais ces enfants issus de la femme et de Satan jetèrent le

d'honneur de n'épouser que des vierges. Ils dévorent leur blé en herbe, et ils ont ensuite la naïve prétention de vouloir récolter!

(1) Certains rabbins prétendent que Caïn est issu de l'union d'Ève avec le serpent. Les Guèbres, de leur côté, prétendent qu'Ève accouchait tous les jours de deux jumeaux.

Digitized by Google

trouble parmi tous les êtres. Ces petits monstres, quoique monstres, réussirent cependant très-souvent à se faire écouter d'un grand nombre de femelles d'une autre espèce que la leur.....

» Ève fut on ne peut plus attristée d'avoir donné le jour à des êtres aussi pervertis, et contre lesquels les plaintes lui arrivaient de toutes parts. Tout le mal venait de sa faute; on le lui disait, et elle ne le comprenait que trop; car elle passait à pleurer les jours et les nuits. Adam voulut la consoler; mais il s'y prit mal : au lieu de lui parler en ami, il se posa en maître d'école qui veut morigéner un élève. Ève se redressa fièrement, et lui dit qu'elle avait besoin d'être consolée et non d'être conseillée. Adam s'offensa d'un pareil procédé, et, au lieu de changer de ton, voulut continuer son sermon. Ève finit par lui rire au nez. De là de nouvelles disputes, qui parvinrent aux oreilles du roi des Dieux. Celui-ci, fatigué d'entendre ces criailleries, leur dépêcha un dieu de second ordre, avec mission de rétablir la bonne harmonie entre eux.

» Chemin faisant, ce dieu fut accosté par le diable, qui le tua et prit sa forme. Ainsi déguisé, il se présenta devant les parties belligérantes. Après avoir entendu les deux plaignants, il fit semblant d'être convaincu qu'aussi longtemps que les forces seraient égales entre Adam et Ève, ils ne pourraient jamais s'accorder. Il augmenta donc les forces physiques d'Adam, lui fit croître une longue barbe (1), donna plus de gravité à sa voix, et le quitta en

(1) Un poëte français, la Chaussée, a mis en vers la même idée. En voici les principaux passages :

Pauvres époux d'une moitié rebelle,
Votre malheur n'est pas chose nouvelle;
Et l'art de faire enrager un mari
N'est pas un art inventé d'aujourd'hui.
C'est un secret aussi vieux que les hommes,
Perpétué jusqu'au siècle où nous sommes,

Digitized by Google

disant : « Maintenant, tu as de quoi te faire obéir et *aimer* ; » ne compte plus sur nous pour apaiser tes querelles. » Et il disparut, laissant effectivement Adam, et pour toujours, en compagnie d'Ève.

Mais où le diable et l'esprit féminin
Ont à présent mis la dernière main.
Qu'ainsi ne soit : Adam, notre bon père,
Fut comme vous dans la même misère ;
Hors qu'à présent on peut, chez ses voisins,
S'aller parfois venger de ses chagrins.
Le pauvre Adam fut bien plus misérable ;
Car il n'avait que sa femme et le diable :
C'est là le tiers qu'a toujours eu l'hymen.
Mais quelle femme avait le bon humain !
Combien de fois regretta-t-il sa côte ?
La belle était aigre, hargneuse, haute ;
Pour son bonhomme elle avait trop d'appas ;
C'était un sot qui ne la valait pas.
Jamais époux a-t-il valu sa femme ?
Las à la fin des mépris de sa dame,
Au Créateur il fut conter le tout.
« Seigneur, lui dit le pauvre époux à bout,
Rends-moi ma côte et reprends ta femelle,
Ou fais exprès un paradis pour elle. »
Anges sous cape en sourirent entre eux :
On rit toujours d'un époux malheureux.
Le Seigneur, seul, eut pitié de sa peine.
« Prends, lui dit-il, cette huile souveraine ;
Va t'en frotter le visage en secret.
Tel en sera le salutaire effet,
Qu'il te rendra la face redoutable,
Et te fera l'air mâle et respectable. »
. . . . . .
Alors, tout fier de sa toison nouvelle,
Il fut trouver l'intraitable femelle.
Quel changement ce redoutable aspect
A la pauvrette inspira de respect !
Elle devint douce, tendre et docile ;
Et notre époux, grâce à cette heureuse huile,
Eut un repos qu'il n'osait espérer.
Bonheur d'époux n'est pas fait pour durer.
. . . . . .
Ève reprit son allure ordinaire.
Que fit Adam ? Ce qu'un époux doit faire ;
Pour éviter un éclat indiscret,
Il apprit l'art d'enrager en secret.

Digitized by Google

» Non content d'avoir trompé Ève, le diable venait de tromper Adam : en lui conseillant d'user de la force supérieure dont il venait de le doter, il savait bien qu'il allumait une guerre qui ne s'éteindrait que le jour, sans doute fort éloigné alors, où la RAISON et la JUSTICE ABSOLUE règleraient les relations entre l'homme et la femme.

» Armé de ces nouveaux avantages, Adam parla haut, hérissa ses moustaches, fronça les sourcils et montra son poing nerveux; mais, hélas! plus il faisait le méchant, moins Ève se soumettait. Fatigué enfin de crier et de menacer, il essaya ses forces et infligea une violente correction à son insoumise moitié (1). Celle-ci parut se résigner, mais, au fond, elle garda une profonde rancune au brutal qui venait de la maltraiter. Dès lors commença une guerre sourde entre eux. Ève, contrainte par la force, abandonna son être matériel à Adam. Quant à son âme, elle la rendit au diable..... »

IV

Les femmes ont plus d'âme que les hommes.

Nous terminerons ce chapitre par deux citations tout à fait en opposition avec les précédentes. Dans la première, un homme déclare que non-seulement les femmes ont une âme, mais encore que, sous ce rapport, elles sont mieux partagées que les hommes; qu'elles ont plus de cœur et d'imagination. Dans la seconde, une femme fait comme cet homme devant lequel on niait le mouvement,

(1) Pour beaucoup d'Anglais, il n'est qu'un moyen de soumettre une femme, c'est de la châtier. — V. chap. XV.

Digitized by Google

et qui se mit à marcher; elle prouve tout simplement qu'elle ne manque ni d'âme ni de cœur.

« La femme, dit Lamartine, inférieure par ses sens, est supérieure par son âme. Les Gaulois lui attribuaient un sens de plus, le sens divin. Ils avaient raison. La nature leur a donné deux dons douloureux, mais célestes, qui les distinguent et qui les élèvent souvent au-dessus de la condition humaine : la pitié et l'enthousiasme. Par la pitié elles se dévouent, par l'enthousiasme elles s'exaltent. Exaltation et dévouement, n'est-ce pas là tout l'héroïsme? Elles ont plus de cœur et plus d'imagination que l'homme : c'est dans l'imagination qu'est l'enthousiasme, c'est dans le cœur qu'est le dévouement. Les femmes sont donc plus naturellement héroïques que les héros. Et quand cet héroïsme doit aller jusqu'au merveilleux, c'est d'une femme qu'il faut attendre le miracle. Les hommes s'arrêteraient à la vertu. »

V

Une rectification et une démonstration.

« ..... J'étais blessée au cœur du mépris que mon cher Montaigne faisait de mon sexe quand il disait : « A dire » vray, la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour » respondre à cette conférence et communication nour- » risse de cette sainte cousture : ny leur âme ne semble » assez ferme pour soustenir l'estreinte d'un nœud si » pressé et si durable. »

» En méditant Montaigne dans le jardin d'Ormesson, je m'étais souvent sentie humiliée d'être femme, et j'avoue que, dans toute lecture d'enseignement philosophique, même dans les livres saints, cette infériorité morale attribuée à la femme a révolté mon jeune orgueil. — Mais cela

Digitized by Google

est faux! m'écriai-je; cette ineptie et cette frivolité que vous nous jetez à la figure, c'est le résultat de la mauvaise éducation à laquelle vous nous avez condamnées, et vous aggravez le mal en le constatant. Placez-nous dans de meilleures conditions, placez-y les hommes aussi; faites qu'ils soient PURS, SÉRIEUX et FORTS DE VOLONTÉ, et vous verrez bien que nos âmes sont sorties semblables des mains du Créateur.

» Puis, m'interrogeant moi-même et me rendant bien compte des alternatives de langueur et d'énergie, c'est-à-dire de l'irrégularité de mon organisation essentiellement féminine, je voyais bien qu'une éducation rendue un peu différente de celle des autres femmes par des circonstances fortuites avait modifié mon être; que mes petits os s'étaient endurcis à la fatigue, ou bien que ma volonté, développée par les théories stoïciennes de Deschartres d'une part, et les mortifications chrétiennes de l'autre, s'était habituée à dominer souvent les défaillances de la nature. Je sentais bien aussi que la stupide vanité des parures, pas plus que l'impur désir de plaire à tous les hommes, n'avaient de prise sur mon esprit formé au mépris de ces choses par les leçons et les exemples de ma grand'mère. Je n'étais donc pas tout à fait une femme comme celles que censurent et raillent les moralistes; j'avais dans l'âme l'enthousiasme du beau, la soif du vrai, et pourtant j'étais bien une femme comme toutes les autres, souffreteuse, nerveuse, dominée par l'imagination, puérilement accessible aux attendrissements et aux inquiétudes de la maternité. Cela devait-il me reléguer à un rang secondaire dans la création et dans la famille? Cela étant réglé par la société, j'avais encore la force de m'y soumettre patiemment ou gaiement. Quel homme m'eût donné l'exemple de ce secret héroïsme qui n'avait que Dieu pour confident des protestations de la dignité méconnue?

Digitized by Google

» Que la femme soit différente de l'homme, que le cœur et l'esprit aient un sexe, je n'en doute pas. Le contraire fera toujours exception, même en supposant que notre éducation fasse les progrès nécessaires (je ne la voudrais pas semblable à celle des hommes) ; la femme sera toujours plus artiste et plus poëte dans sa vie, l'homme le sera toujours plus dans son œuvre. Mais cette différence, essentielle pour l'harmonie des choses et pour les charmes les plus élevés de l'amour, doit-elle constituer une infériorité morale?... » (George Sand.)

Digitized by Google

IX

DU PARADIS CÉLESTE (1)

Les femmes ressusciteront-elles? — Si oui, iront-elles dans le paradis? — Saint Augustin en doute. — Aristophane le nie positivement. — Une interprétation burlesque. — Gratien Dupont dit pourquoi les femmes ne ressusciteront pas. — Les anciens Arabes partageaient l'opinion d'Aristophane. — Mahomet ouvre les portes de son paradis aux femmes aussi bien qu'aux hommes. — Les vieilles femmes rajeuniront en ressuscitant. — Les deux paradis. — Deux rectifications. — Une consolation. — Une idée de Manou. — L'opinion de saint Thomas.

Non-seulement on a mis en doute que les femmes eussent une âme, mais encore on a agité la question de

(1) On sait ce qu'était le *paradis terrestre*; la citation suivante, empruntée à saint Augustin, donnera une idée du *paradis céleste* : « C'est, dit-il, une vie éternelle et éternellement heureuse, — où la joie n'est empoisonnée par aucune inquiétude, — où la peine ne doit plus succéder au repos, — où les grandeurs ne sont plus accompagnées de craintes, — où les richesses ne sont plus exposées aux vicissitudes de la fortune, — où la santé est à l'abri des maladies, — où l'abondance est intarissable, — où l'existence est en sûreté contre la mort, — où elle durera sans craindre la corruption, — où le bonheur n'est mêlé d'aucune misère, — où l'on trouve tous les biens dans une charité parfaite, — où l'on jouit

Digitized by Google

savoir, dans le cas où elles en auraient une, si, au jour du jugement dernier, elles ressusciteront en leur sexe. Saint Augustin, dont le sang ardent couvait sous la cendre chrétienne, n'était nullement fixé à cet égard. « C'est une grande question, dit-il, de savoir si les femmes, au jugement dernier, ressusciteront en leur sexe; car il serait à craindre qu'elles ne parvinssent à nous tenter encore à la face de Dieu même. »

Que le chaste et brûlant saint Augustin se rassure : si, ce jour-là, les femmes le tentent encore, Dieu ne lui en fera pas un crime; car pourquoi Dieu aurait-il créé l'homme, si ce n'est pour aimer la femme?

—

Avant saint Augustin, Aristophane avait dit : « A mon sens, la femme, après cette vie, n'en vivra pas une deuxième. » Pourquoi? Voilà ce qu'Aristophane n'a point dit et ce en quoi il a été moins explicite que l'auteur qui précède et celui qui suit.

—

Gratien Dupont, dans ses *Controverses sur les sexes masculin et féminin*, livre écrit au moyen âge, au moment des aberrations scolastiques, remarque qu'au jour de la résurrection chaque homme aura un corps entier sans aucune difformité; que toutes les parties du corps séparées les unes des autres se rassembleront pour former un tout complet; qu'ainsi Adam reprenant la côte dont Ève a été faite, il faudra qu'Ève redevienne côte et cesse d'être femme; que la même chose arrivera à toutes les autres, chaque femme représentant Ève, et chaque

de la présence de son Dieu face à face, — où l'entendement n'est plus obscurci par aucun nuage, — où l'immense étendue des bontés de Dieu est clairement manifestée, — où sa lumière éclaire les saints qui le glorifient, — où sa majesté se montre sans voiles et devient la nourriture de ceux qui la contemplent. »

Digitized by Google

homme représentant Adam ; d'où il conclut que les femmes cesseront d'être. (Cité par le Dr V. Raymond.)

Donc, si l'on en croit certains hommes, le plus coquin, le plus scélérat de leur espèce est assuré d'une double existence, tandis que la meilleure des femmes ne vivra qu'une fois.

—

Au dix-septième siècle, il y avait encore des sectes religieuses (il y en a peut-être encore aujourd'hui) qui affirmaient que les femmes ne sauraient être sauvées; « car, disaient-elles, les femmes ne sont point hommes, et le Christ n'est pas mort pour elles. »

Cette étrange manière d'interpréter les Écritures n'avait alors rien d'extravagant ni de burlesque, et ceux qui avançaient de pareilles absurdités n'étaient pas accablés par le ridicule. Il y a même encore aujourd'hui de *bonnes âmes* qui ne trouvent pas cela par trop stupide.

—

Jadis, dans plusieurs contrées de l'Afrique et de l'Asie, la femme n'était guère considérée que comme une simple bête de somme, dépourvue de tout droit, de toute volonté, et à laquelle on refusait tout espoir d'une vie future.

—

Les anciens Arabes croyaient à un état futur de l'homme, et le chameau qu'on laissait périr sur la tombe de son maître atteste qu'ils croyaient à une résurrection générale. Ils plaçaient dans leur paradis le bélier qui fut sacrifié par Abraham, la baleine qui avait englouti Jonas, et le perroquet de la reine de Saba. Mais ils niaient dans la femme une âme, et bornaient son existence à la vie terrestre.

Aujourd'hui encore, en Orient, certaines sectes chré-

Digitized by Google

tiennes, ne pouvant se débarrasser des anciens préjugés, continuent à nier dans la femme une âme immortelle.

—

Mahomet, il faut le reconnaître à sa louange, ne doute pas que les femmes aillent dans le paradis. « Hommes et femmes, dit-il, ceux qui pratiqueront les bonnes œuvres, et qui seront en même temps croyants, entreront dans le paradis, et ne seront fraudés de la moindre part de leur récompense. » (IV, 123.) Ceci prouve que Mahomet ne manquait ni de raison ni de justice. Ce législateur-réformateur est mal connu en Europe, où de tout temps ses réformes ont été dénaturées par des écrivains partiaux, qui en ont fait un vil charlatan. Tous ceux qui l'étudieront s'apercevront qu'on les a indignement trompés, et se plairont à reconnaître, avec M. de Sokolnicki, que « le prophète arabe est venu, non-seulement pour prêcher l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme, pour donner aux croyants des idées nouvelles sur le monde d'en haut, mais aussi pour rétablir sur la terre le règne de la justice, l'ÉGALITÉ MORALE DE L'HOMME ET DE LA FEMME. »

Quoique le texte du Coran soit formel, les chrétiens ne soutiennent pas moins que Mahomet a interdit aux femmes l'entrée du paradis, et cette croyance est devenue à peu près générale en Europe.

Ce qui a fait croire que Mahomet excluait les femmes du paradis, c'est une plaisanterie qu'il fit à une vieille femme qui se plaignait à lui du sort qui l'attendait après cette vie. « Les vieilles, lui dit-il, n'entreront point dans le paradis. » La pauvre vieille se mit à pleurer, et Mahomet se hâta d'ajouter : « Elles n'y entreront pas, parce que toutes les vieilles rajeuniront avant d'y entrer. »

Cette accusation est, d'ailleurs, d'autant plus mal fondée, que, nous le répétons, Mahomet a dit dans le Coran :

Digitized by Google

« Quiconque croira et fera de bonnes œuvres, soit HOMME, soit FEMME, entrera dans le paradis. »

—

Le voyageur Chardin dit à ce sujet : « Il est bien vrai que les Turcs et les Persans excluent les femmes de leur paradis, mais en ce sens seulement qu'elles ne doivent pas habiter le même lieu que les hommes, pour qui il y a des femmes célestes *bien plus belles* que ne le seront les femmes de ce monde après la résurrection; et qu'à l'égard des femmes ressuscitées, qui seront rendues bienheureuses, elles passeront dans un lieu de délices, et y jouiront, comme les bienheureux en leur lieu, de toutes sortes de voluptés. » Chardin ne le dit pas, mais il est sous-entendu que dans le paradis des femmes il y aura aussi des hommes célestes *bien plus beaux* que ne le seront les hommes de ce monde après leur résurrection.

—

Milady Montague a aussi rectifié cette erreur : « Notre opinion vulgaire, dit-elle, qui suppose que Mahomet refuse une âme aux femmes, est une méprise; il est vrai que les musulmans la supposent d'une substance inférieure à celle des hommes, et ils concluent de là qu'elles ne seront point admises dans le même paradis, où ceux-là doivent jouir de tant de beautés célestes; mais il y a, selon eux, un autre lieu destiné aux âmes d'un ordre inférieur, et les bonnes femmes doivent y habiter dans des délices éternelles. »

—

Manou accorde une âme aux femmes; mais il dit qu'après leur mort, l'âme de celles qui auront démérité passera dans le corps de différents animaux féroces ou nuisibles : la femme adultère, par exemple, renaîtra dans le ventre d'un chacal, et elle sera affligée de maladies monstrueuses.

Digitized by Google

Cette burlesque idée du dieu Manou a été exploitée par de simples mortels, qui se sont plu à répéter qu'après leur mort, l'âme des femmes passait dans le corps des animaux, et descendait ainsi, en passant par tous les degrés, jusqu'au dernier des végétaux; et qu'alors elle était replongée dans l'enfer, où elle se retrempait, afin de revenir sur terre faire enrager les mortels. Quant à l'âme des hommes, il est bien entendu que seule elle suit une marche ascendante, et qu'elle finira par arriver à la perfection, c'est-à-dire à s'identifier avec l'Être suprême.

—

Saint Thomas, non l'incrédule, mais le célèbre théologien du moyen âge, croit que les femmes ressusciteront, et, comme Mahomet, il affirme que « la différence des sexes subsistera dans le ciel. » Ce qui a passablement l'air de signifier qu'inférieure ici-bas, la femme continuera de l'être là-haut pendant toute l'éternité.

—

Que les hommes et les femmes se rassurent : « Les meilleures places dans le ciel, a dit D. Caron, appartiendront à ceux qui, sur terre, auront le plus aimé et fait le plus de bien. » C'est aussi notre conviction.

Digitized by Google

X

DE LA NAISSANCE DES FILLES

I

La naissance des filles n'est pas une chose conforme à la nature : c'est une monstruosité. — Aristote a été mal interprété. — De tout temps la naissance des filles a causé des regrets. — Ce que l'on fait pour avoir des garçons. — Trois ou quatre belles raisons. — C'est une fille !... parole de désolation. — Coutumes et usages. — Massacre des filles. — Un sexe meilleur. — Prière significative. — Impureté.

La naissance des filles est-elle une chose conforme à la nature? A cette question, des savants, des anatomistes, des philosophes, des évêques, des *saints*, en un mot des hommes considérables et considérés, ont répondu négativement. Ils ont gravement soutenu que la naissance d'une fille était un accident, une *monstruosité*, qui se produisait à l'*insu* du Maître de toutes choses. Comme on pourrait douter de cette grotesque assertion, nous croyons devoir l'appuyer de plusieurs citations authentiques.

—

Digitized by Google

Martely, dans son ouvrage intitulé *De la Nature animale,* dit que « la femme peut être avec raison appelée *monstre.* En effet, comme on a coutume de classer au rang des monstres tout ce qui ne se produit pas selon les vœux de la nature, et que, ainsi que nous l'avons enseigné, la faculté générative ne tend qu'à produire des mâles, il s'ensuit que la naissance de la femme est une sorte d'anomalie, et qu'elle doit être rangée à juste titre parmi les monstres et les choses qui se produisent comme des exceptions à la loi naturelle de la création. » — « Monstrum feminam poteris appellare. Cùm enim ea opera inter monstra recenseantur quæ non appetente naturâ emergunt, facultatem autem generationis animalium dispensatricem in marem perpetuò dirigi docuerimus, nec ortum feminæ, nisi obruatur, permittere, jure merito femina inter monstra et ea quæ prodigiosè contingunt poterit numerari. » (Martely, *De Nat. anim.*, p. 77.)

—

Marsile Ficin, dans son commentaire sur Plotin, assure que la nature générative de chaque animal s'efforce de produire un mâle, comme étant ce qu'il y a de plus parfait dans son genre; mais que la nature universelle veut quelquefois une femelle, afin que la propagation due au concours des deux sexes perfectionne l'univers. « Et chose singulière! dit Thomassy (1), cette extravagante opinion a été adoptée par plusieurs anciens anatomistes. »

—

Dans son *Parfait Courtisan,* livre curieux à plus d'un titre, Balthazar de Castillon dit que « des hommes *très-sages* ont écrit que la nature, dont l'intention et le dessein sont toujours de tendre à la perfection, ne produirait, s'il était possible, que des hommes, et que, quand

(1) *De la Nécessité d'appeler au trône les filles de France,* p. 79.

Digitized by Google

il naît une femme, c'est un *monstre* dans l'ordre de ses reproductions, né expressément contre sa volonté. Ils ajoutent que, comme on voit naître un homme aveugle, boiteux, ou avec quelque défaut naturel, et comme on voit à certains arbres des fruits qui ne mûrissent jamais, ainsi l'on peut dire que la femme est un animal produit par accident et par le hasard. »

—

« Il paraît, dit saint Thomas d'Aquin, que la femme ne dut pas être dans la première production des choses, car le philosophe (Aristote) dit dans le livre de la génération des animaux « que la femme est un mâle accidentel ; » mais rien d'accidentel ni de manqué ne dut être dans cette première création des choses. Donc, dans cette première création, la femme ne dut pas être produite. »

—

Cajetan et plusieurs autres scolastiques ont aussi adopté la *prétendue* opinion d'Aristote quant à la nature particulière, mais non quant à la nature universelle ; de façon que, dans leur système, la nature humaine ne se propose pas de produire des femmes, son but étant toujours de faire des mâles ; mais parce que si elle parvenait toujours à son but, l'univers en souffrirait trop ; il y a, disent-ils, une nature universelle qui y met ordre.

—

Tous ces *dires*, on l'a vu, s'appuient sur l'opinion d'Aristote. Eh bien ! nous avons lu attentivement son *Histoire des Animaux*, et nous n'avons rien trouvé qui les justifie. Au contraire, son traducteur (1) a cru devoir défendre Aristote d'une pareille sottise. « Aristote, dit-il, attribue la formation des monstres à la surabondance de la matière dont le fœtus se forme. Dans ce cas, telle partie sera double ou plus grande, ou autrement conformée

(1) Camus, *Notes sur l'Histoire des animaux*, t. II, p. 372.

Digitized by Google

contre l'ordre commun. (*De la Génération*, liv. IV, ch. 4.) C'est là ce que l'on doit entendre exactement par le mot de *monstre*, et C'EST UNE GRANDE SOTTISE D'AVOIR COMPTÉ LES FEMMES PARMI LES MONSTRES, à raison, disait-on, de ce qu'elles ne se forment que contre l'ordre de la nature, qui tend toujours à faire des mâles. »

—

Quoi qu'il en soit, de tout temps la naissance des filles a causé des regrets. Pour avoir des garçons, on fait des pèlerinages, des neuvaines à des saints; on fait brûler des cierges à des saintes, on se recommande à la Vierge, on invoque Dieu, et, s'il le fallait, on invoquerait le diable; on consulte les astres, les sorciers, les somnambules; on compose des philtres, des poudres; on a fait des livres où l'on recommande telle posture, tel genre de vie, etc., etc.

—

« Pour trois ou quatre belles raisons, dit Jacques Olivier, les pères et mères regrettaient anciennement la naissance des filles : la première, parce qu'étant belles et agréables, il faut trop de peine, de soin et de vigilance pour les garder ; ainsi que signifièrent les anciens par le hiéroglyphique de Pallas, représentant cette déesse armée de toutes parts, avec un dragon à ses pieds, pour montrer qu'une fille chaste a besoin d'armes et de défenses pour résister aux assauts et suggestions du diable et aux badinages captieux des hommes brutaux et qui sont sans discrétion. La seconde, parce qu'étant laides, difformes et contrefaites, il faut trop de moyens et de richesses pour les avancer au mariage. La troisième, parce qu'étant inhabiles aux sciences et arts mécaniques, elles ne peuvent faire grand profit aux maisons et républiques... »

—

« Un lit de douleur est là, dit M. Legouvé, lit nu et grossier pour le riche comme pour le pauvre, pour les peuples du Nord comme pour ceux du Midi; car il faut

Digitized by Google

une couche dure pour cette dure opération... Une femme accouche. Auprès d'elle, son mari inquiet, sa mère tremblante, le médecin silencieux; tous les regards sont tournés vers celui-ci : on attend. Soudain part un faible cri, premier cri de la vie, l'enfant est né. — « Qu'est-ce? qu'est-ce? demande-t-on avec angoisse. — *C'est une fille.* » Pendant combien de siècles, chez combien de nations, ce mot : « C'est une fille! » a-t-il été une parole de désolation, même un signe de honte! »

—

« Les Hottentots, dit Kolben, font des réjouissances extraordinaires à la naissance de deux jumeaux mâles; mais si ce sont deux filles, on tue la plus laide, et si c'est une fille et un garçon, on expose la fille sur une branche d'arbre, ou on l'enterre vive. »

—

L'histoire rapporte peu d'exemples d'enfants mâles tués en venant au monde.

D'après Justin, cet usage existait chez les Amazones, vers l'an 3000 avant l'ère chrétienne. S'il leur naissait quelques mâles, elles les tuaient.

Selon Diodore de Sicile, les Amazones se bornaient à estropier les bras et les jambes de leurs enfants mâles dès qu'ils venaient au monde, afin de les rendre incapables de tous les exercices militaires.

Cette dernière version paraît plus vraisemblable que la première.

—

Anciennement, en Chine, lorsqu'une fille venait au monde, on était trois jours entiers sans daigner penser à elle; on la couchait à terre sur quelques vieux lambeaux, près du lit de sa mère, sans s'occuper d'elle; le troisième jour, on visitait l'accouchée, on commençait à prendre soin de la petite fille.

Digitized by Google

Dans le code des anciens Chinois, on lit aussi cet article : « Une fille est faite pour autrui : elle ne s'appartient jamais. »

—

Les anciens Arabes regardaient la naissance d'une fille comme un grand malheur et un mauvais augure, et sa mort comme une faveur, une bénédiction du ciel. Ils avaient même la barbare coutume d'enterrer ces innocentes créatures toutes vives, sans aucun scrupule, chaque fois qu'ils craignaient que leur entretien ne leur causât quelque gêne.

Mahomet dit à ce sujet : « Si l'on annonce à quelqu'un d'entre eux la naissance d'une fille, son front se rembrunit, et il devient comme suffoqué par la douleur. Il se cache aux siens, à cause de la désastreuse nouvelle. Doit-il la garder et en subir la honte, ou l'ensevelir dans la poussière? Que leurs jugements sont déraisonnables! » (XVI, 60, 61.)

Malgré la recommandation du Prophète, les Arabes ont continué, jusqu'à nos jours, à considérer la naissance d'une fille comme une calamité. « La naissance d'un fils, dit M. Ducouret, est toujours, pour les femmes comme pour les hommes, une cause de joie, et rien n'est épargné comme dépense. La naissance d'une fille passe complétement inaperçue.

» Quand un garçon vient de naître, ce sont des cris poussés en chœur par les femmes, qui tiennent à la fois du gloussement du dindon et du houhoulement du hibou. Grand signe de joie. Si c'est une fille, tout se tait.

» Dès que l'enfant est né, si c'est un garçon, la sage-femme s'empresse d'aller prévenir le père, qui, dans une chambre située à l'autre bout de la maison, fume gravement sa pipe, et prend du café avec ses amis. Dans le cas d'un enfant mâle, l'annonce se fait à haute voix, et chacun souhaite toute sorte de bonheur au père du nou-

Digitized by Google

veau-né. Si c'est une fille, au contraire, l'annonce se fait tous bas, timidement à l'oreille, et les amis n'ont pas l'air de s'en occuper. »

—

Dans l'Inde, la réprobation jetée sur la fille naissante était une conséquence de la religion même.

D'après la loi de Manou, une femme qui *ne* met au monde *que* des filles peut être répudiée la onzième année par son mari, et celui-ci a le droit d'épouser ensuite une autre femme.

—

« Les femmes étaient si malheureuses sur les bords de l'Orénoque, qu'elles faisaient mourir les filles, en leur coupant, de très-près, le cordon ombilical, et le christianisme n'a pu détruire cet usage invétéré. » (*Relation* du jésuite Gumilla.)

—

A Athènes, le père d'une fille allait ordonner avec dépit de suspendre au-dessus de sa porte une quenouille de laine, au lieu de guirlandes d'olivier qui devaient dire à toute la cité : Un fils est né dans cette maison.

—

Anciennement, à Neftenbach, en Suisse, celui qui devenait père d'un garçon recevait deux voitures de bois; une seule, si c'était une fille.

—

Le roi de France, Louis VII, dit dans une charte : « Effrayé que nous étions de la multitude de nos filles, nous souhaitions ardemment que Dieu nous accordât *des enfants d'un sexe meilleur*... » Et il assure une concession annuelle de trois muids de froment à celui qui vient de lui annoncer la naissance de son fils.

—

Quand on présenta à Louis XI son premier enfant,

Digitized by Google

Jeanne de Valois, sa colère fut telle qu'il ne voulut pas la regarder; il défendit toute réjouissance publique, et confina cette malheureuse fille au château de Linières, où elle resta pendant quatre ans sans voir son père, ni même sa mère.

—

De nos jours encore, c'est une sorte de honte, pour un homme, de n'avoir que des filles. On le plaisante; on l'accuse de faiblesse. (Un préjugé populaire attribue à la faiblesse des hommes la naissance des filles.)

—

Pour beaucoup de paysans français, n'avoir que des filles, c'est n'avoir pas d'enfants. En Bretagne, par exemple, il est plaisant, lorsqu'une femme met une fille au monde, de dire qu'elle a fait une fausse couche.

—

A Poitiers, les parents qui viennent de marier la dernière de leurs filles suivent la noce avec un balai orné de rubans (comme pour indiquer la joie d'avoir enfin balayé la maison).

—

Dans l'une des prières des Juifs, l'homme dit :

« Sois loué, Éternel notre Dieu, *qui ne m'as pas fait femme.* »

Et la femme :

« Sois loué, Éternel notre Dieu, *qui m'as faite selon ta volonté.* »

—

Un proverbe dit : « Une fille, assez de fille; deux filles, trop de fille; trois filles et la mère font endiabler le père. »

—

Moïse, Manou et Zoroastre ont établi que l'impureté de la femme qui met au jour une fille, et par conséquent

Digitized by Google

apporte au monde une cause nouvelle de péché, doit être plus longue que celle de la femme qui accouche d'un enfant mâle. Moïse assigne soixante-six jours de purification à la première, et trente-trois seulement à la seconde. Cette distinction, que les observations physiologiques ne justifient point, tenait uniquement à cette idée de la dégradation physique et morale des femmes par rapport à l'homme, idée qui caractérise le plus tous les peuples de l'Orient.

« Si une femme enfante un mâle, elle sera impure pendant sept jours, et elle demeurera encore trente-trois jours pour être purifiée de la suite de ses couches; si elle enfante une fille, elle sera impure pendant *deux semaines*, et elle demeurera *soixante-dix jours* pour être purifiée de la suite de ses couches. » (*Lévitique*, XII, 1-5.)

II

Pourquoi les pères et les mères aiment moins les filles que les garçons

« Ce qui distingue l'amour paternel et maternel de tous les autres sentiments, ce qui l'élève au-dessus d'eux, c'est la prévoyance. L'amant, l'ami, le frère, le mari, peuvent aimer avec autant de passion et de dévouement que le père ou la mère, mais leur tendresse se répand presque tout entière sur l'heure présente; la sollicitude des pères et des mères ne s'arrête, au contraire, jamais ni à la santé actuelle, ni aux talents et au bonheur du moment; ils voient toujours leurs enfants à dix ans de distance : ce sont les sentinelles de l'avenir. Or, ce sentiment de prévoyance, dont Dieu a fait le fond de l'amour paternel, est précisément celui qui pousse le cri d'alarme à la naissance d'une fille. Tout père vraiment sensé, quand il reçoit pour

Digitized by Google

la première fois dans ses bras la chère petite créature naissante, doit se demander avec une anxiété mille fois plus profonde que s'il s'agissait d'un fils, que deviendra-t-elle? La vie est si rude et si incertaine pour une fille! Pauvre, que de chances de misère! Riche, que de chances de douleurs morales! Si elle ne doit avoir que son travail pour soutien, comment lui donner un état qui la nourrisse dans une société où les femmes gagnent à peine de quoi ne pas mourir? Si elle n'a pas de dot, comment la marier, dans ce monde où la femme, ne représentant jamais qu'un passif, est forcée d'acheter un mari? Si elle ne se marie pas, comment la préserver au milieu de tant d'occasions de chute; et, si elle tombe, comment la relever, au sein de cet ordre de choses où chaque faute lui est comptée si durement? La richesse, l'éclat de la position, la santé, la beauté, les dons de l'âme ne suffisent pas pour rassurer un père; car, il le sait, la vie de sa fille ne sera qu'une vie relative; son bonheur et son développement même seront à la merci d'un autre : de là, dans le cœur paternel, le découragement. Cette enfant ne lui appartient pas plus qu'elle ne s'appartient à elle-même; jeune femme il la perd, jeune fille, il sait qu'il la perdra.....» (Ernest Legouvé.)

III

Le droit de vie et de mort.

De nos jours encore, des pères croient avoir sur leurs filles un pouvoir illimité, quelque chose comme le droit de vie et de mort.

Qu'une jeune fille refuse d'épouser l'homme que ses parents ont agréé, il n'en faut pas davantage pour la rendre malheureuse toute sa vie, et si elle montre de

Digitized by Google

l'attachement pour un autre homme, son père, abusant de l'autorité paternelle, pourra la tenir enfermée dans une cave, un trou quelconque, jusqu'à ce que le hasard vienne la délivrer. C'est ce qui est arrivé en France en 1856, à une jeune fille nommée Guillemette K..., de la commune de Guipavas. Son père l'a tenue enfermée pendant sept années dans un obscur et infect réduit. C'est au hasard qu'elle a dû sa délivrance; mais la pauvre jeune fille était devenue idiote. Mis en arrestation, le père de cette infortunée n'a témoigné aucun regret de ce qu'il a fait pour l'honneur de sa famille; car il a cru agir dans la limite du pouvoir paternel.

La loi punit la séquestration, il est vrai; mais encore faut-il que l'on puisse en découvrir les coupables. Quels moyens a-t-on pour cela?

Digitized by Google

XI

LES BATARDES

Dans toutes les situations de la vie, la condition de la femme est inférieure à celle de l'homme. « Le sort d'une jeune orpheline sans fortune, dit Mme de Genlis, est mille fois plus intéressant et plus à plaindre que celui d'un jeune homme dans la même situation. » Parmi les enfants abandonnés, par exemple, les jeunes filles sont encore plus à plaindre que les garçons. A force de persévérance, ceux-ci peuvent parvenir à se créer une position et à racheter en quelque sorte le crime de leur naissance ; mais les pauvres filles, que peuvent-elles devenir ?

Elles qui, pendant leur enfance, sont si aimantes et ont tant besoin d'être aimées, jamais elles ne connaîtront les caresses d'une mère !

Elles qui, pendant leur adolescence, ont tant besoin d'être protégées, qui les garantira des piéges des hommes ?

Digitized by Google

Elles qui, dans tout le cours de leur vie, ont généralement besoin du secours des hommes (car il est fort peu de professions exercées par les femmes qui leur permettent de subvenir aux premiers besoins de la vie), qui les secourra?...

Enfants, le sourire d'une mère ne vient point répondre à leur sourire; jeunes filles, elles ne trouvent point de compagnes qui veuillent partager leurs jeux.

A peine parvenues à l'âge de raison, on pousse l'injustice jusqu'à leur reprocher leur naissance; on leur en fait un crime, et elles en portent tout le poids; on leur dit qu'elles sont un opprobre vivant.

Lorsqu'elles sont en état de travailler, ce n'est qu'à grand'peine qu'elles parviennent à se placer comme domestiques, chargées des plus basses et des plus pénibles fonctions, et avec des gages nuls ou dérisoires. Ceux qui ont le courage de les accepter comme telles croient faire acte de générosité.....

N'ayant personne pour les protéger, il est des hommes qui profitent de leur isolement et les trompent sans pitié. Souvent même, convaincus que ces pauvres filles ne les traduiront pas en justice, ils usent de violence envers elles.

Dans les villages, on leur donne des noms ridicules, on les accable d'épithètes outrageantes, on leur parle d'une façon inconvenante; les enfants les poursuivent de leurs cris, et quelquefois même leur jettent de la boue au visage. Ces petites créatures à demi sauvages considèrent une bâtarde comme un être en dehors de l'humanité, n'ayant droit à aucun respect, à aucun égard.

A force d'être tourmentées et malmenées, plusieurs deviennent idiotes, et quelques-unes même finissent par devenir folles tout à fait.

Nous en avons connu deux qui, de désespoir, ont mis fin à leurs jours: l'une s'est pendue, et l'autre s'est jetée dans un puits.....

Digitized by Google

M. Alphonse Jobez, après avoir dépeint le triste sort des jeunes garçons abandonnés, dit au sujet des filles : « Si nous suivons dans sa vie une jeune fille née dans la misère ou abandonnée, que de souffrances plus cruelles, que de douleurs plus poignantes! Peu à peu disparaît cette pudeur virginale qui embellissait sa figure, comme le reflet velouté d'une fleur qui vient d'éclore, et ses traits se contractent sous la rude étreinte du malheur, quand ils ne reçoivent pas la terrible impression de l'affaissement moral. Où trouverait-elle, en effet, les moyens de résister? Est-ce dans sa force corporelle? Elle n'en a pas. Est-ce dans sa raison? Qui a pris soin de la développer et de la guider? Est-ce dans sa faiblesse même? Mais les êtres qui l'entourent savent-ils en respecter les charmes? et, non satisfaits d'abuser de leur force, ne s'empressent-ils pas souvent de les flétrir, en leur arrachant toute dignité? »

Ne serait-ce que pour ces malheureuses, il doit y avoir une autre vie.

—

Un poëte, M. Alexandre Soumet, a consacré quelques beaux vers à une jeune fille abandonnée. Ce touchant récit est intitulé :

LA PAUVRE FILLE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.
S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sous l'aubépine en fleurs,
Sa mère lui portait la douce nourriture :
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.

Oh! pourquoi n'ai-je pas de mère?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?
Rien ne m'appartient sur la terre,

Digitized by Google

Je n'eus pas même de berceau :
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.
Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur,
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur.
Je ne partage point les jeux de la veillée ;
Jamais, sous son toit de feuillée,
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.
Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas,
La seule demeure ici-bas
Où je ne suis pas étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas.

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs ;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant peut-être y répandit ma mère.
Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire ;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents :
La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.
J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée :
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée.

La pauvre fille, hélas ! n'attendit pas longtemps :
Plaintive, elle mourut en priant pour sa mère.
On dit qu'une femme étrangère,
Un jour, le front voilé, parut dans le hameau ;
On conduisit ses pas vers l'humble cimetière ;
Mais, parmi les gazons et l'épaisse bruyère,
On ne put découvrir la trace du tombeau.

Digitized by Google

Digitized by Google

XII

DE LA SÉDUCTION

I

L'honneur des femmes et le Code français.

« Si l'on nous disait qu'il existe un pays où la chasteté est mise à un si haut prix pour les femmes, qu'on l'appelle leur honneur; si l'on nous disait que la perte de cette vertu anéantissant, ce semble, toutes les autres aux yeux du monde, flétrit non-seulement la coupable, mais sa famille, et qu'on a vu des filles tuées par leurs pères rien que pour cette faute; si l'on ajoutait que cette faute, lorsque la femme est mariée, la conduit devant les tribunaux; lorsque la femme est servante, la fait chasser de sa place; lorsque la femme est ouvrière, l'exile souvent de sa manufacture; lorsque la femme est riche, la con-

Digitized by Google

damne au célibat, car l'homme qui oserait l'épouser serait accusé à son tour de se vendre lui-même; si l'on nous disait de plus que, dans cette contrée, les femmes sont jugées si légères d'esprit et si faibles de caractère qu'elles restent mineures pendant tout le temps de leur mariage; si l'on nous apprenait que, chez ce peuple, la jeunesse des hommes n'a qu'un but, ravir cette vertu aux femmes; que tous, pauvres et riches, beaux et laids, nobles et roturiers, jeunes et vieux, poussés, ceux-ci par l'ardeur des sens, ceux-là par l'ennui, d'autres par la vanité, se précipitent à la poursuite de cette vertu, comme des limiers sur une bête de chasse; qu'enfin, par un contraste bizarre, ce même monde, qui accable d'anathèmes les femmes lorsqu'elles succombent, élève sur une sorte de pavois ceux qui les font succomber, et honore leur succès du nom réservé aux actions les plus glorieuses, le nom de *conquête;* certes, si un tel tableau nous était offert, et qu'on nous demandât de préjuger le caractère de la loi dans ce pays, nous dirions : Le législateur n'aura eu qu'une pensée, défendre la femme contre l'homme et contre elle-même : voyant d'un côté tant de périls, tant de faiblesse et tant de souffrances expiatrices, de l'autre tant de puissance et d'impunité, il se jettera entre le corrupteur et sa victime; armé pour ceux qui sont désarmés, il rétablira énergiquement les droits de la justice et de la pudeur ; toute fille séduite sera punie, mais tout séducteur le sera deux fois plus, car il fait le mal et le fait faire.

» Voilà le langage que tout honnête homme prêterait au législateur; voici ce que dit notre Code :

» La fille, dès l'âge de quinze ans, répond seule de son honneur.

» Toute séduction est impunie.

» Toute corruption est impunie.

» Toute promesse de mariage est nulle.

Digitized by Google

» Les enfants naturels restent à la charge de la mère. » (Ernest Legouvé.)

I

Une anomalie.

« En France, à l'âge de quinze ans, une jeune fille ne doit rien savoir de ce qui concerne la séduction. Et cependant le Code civil français déclare qu'à cet âge une jeune fille est responsable de ses actions. Que sur la foi des plus chaleureuses promesses, que dans la suite il ne tient pas, une femme s'abandonne à un homme, celui-ci peut, quand cela lui plaît, la délaisser, la jeter à la porte, elle et son enfant, et la jeune fille n'a aucun droit de recours contre celui qui l'a si indignement trompée. Qu'accablée par le désespoir, elle mette fin à ses jours, peu importe à son séducteur. Quant à lui, il épouse ensuite *légitimement* une autre femme, et, dans le monde, il marche la tête haute : aucune réprobation ne l'atteint. De pareils faits sont très-communs.

» Les gens graves, qui haussent les épaules de pitié lorsqu'on leur parle d'accorder aux femmes des droits politiques, pensent-ils que si les anciens législateurs les eussent consultées, un pareil article eût été adopté sans être modifié? Les femmes auraient ainsi évité aux hommes une mauvaise action.

» Que les hommes fassent seuls les lois qui règlent leurs relations entre eux, cela se conçoit, mais que seuls ils fassent des lois qui concernent leurs relations avec les femmes, cela n'est conforme ni à la raison, ni à l'équité, ni au droit naturel.

» Un jour viendra où cette loi sera modifiée, car l'a-

Digitized by Google

venir est gros de justice; pourquoi ne pas faire tout de suite ce qui sera fait plus tard? » (Denis Caron.)

III

La tentation et la misère.

« La chute d'une femme a toujours des excuses que celle d'un homme n'a pas. On a fait du bruit de la tentation de saint Antoine; mais qu'était-ce que cette tentation accidentelle auprès de ces tentations permanentes dont le monde et le démon entourent la vie de la plus grande partie des femmes? Pour ne parler que de celles, en si grand nombre, que le hasard de la fortune et de la naissance a jetées pauvres et solitaires au milieu de la foule, qu'étaient les diableries auxquelles résista ce grand saint, dont je n'entends certes pas rabaisser les mérites, à côté de celles auxquelles résistent tous les jours les jeunes ouvrières sans travail, sans vêtement, sans feu et sans pain? Saint Antoine avait, pour dernière ressource, son compagnon, qu'à toute force, dans un cas extrême, il eût pu manger, sans péché, à la condition que ce ne fût ni un vendredi ni un samedi. Combien seraient sauvées au jour de leur chute s'il leur restait seulement un morceau de pain!

» Quelle récompense garde donc, quelle place à part Dieu fera-t-il dans son paradis à la jeune et jolie fille qui choisit de mourir épuisée par le travail et l'abstinence à l'hôpital, plutôt que de succomber, puisque les hommes, qui payent si volontiers le vice, n'ont pas de récompense, que dis-je! n'ont à la lettre pas de pain pour ces humbles et d'autant plus héroïques martyres de la vertu?

» Nos rues sont attristées pendant le jour par la vue

Digitized by Google

de pauvres petites filles en haillons, se tenant, pieds nus, pâles, chétives, accroupies dans l'angle des portes qui ne doivent pas s'ouvrir et de là tendant la main et demandant d'une voix suppliante l'aumône que mille d'entre nous refusent contre un qui la donne ; et vous vous étonnez de rencontrer le soir des jeunes femmes couvertes d'oripeaux et d'un luxe plus triste que les haillons des enfants dont je viens de parler, offrant d'une main leur personne et demandant de l'autre le prix de ce marché ! Mais vous ne pensez donc à rien ! Quelles mères, quelles sœurs voulez-vous donc qu'aient les petites mendiantes de la journée, et que croyez-vous que puissent devenir celles qui ne meurent pas avant l'âge quand elles ont fait leurs premiers pas dans la boue de nos rues, quand elles ont débuté par la mendicité, quand les premiers mots qu'on leur a fait bégayer ont été ceux-ci : Un sou, s'il vous plaît!

» Je ne fais point, ici, de procès à la société ; je ne demande pas que toutes ces plaies guérissent instantanément ; je sais, hélas ! que ce serait demander l'impossible et que ces sortes de requêtes font souvent plus de mal que de bien ; mais je demande un peu plus de douceur et de pitié pour ces pauvres êtres que les meilleurs repoussent quelquefois avec dureté. Il ne faut pas encourager la mendicité, disent les philanthropes, et c'est l'encourager que de pratiquer l'aumône et la prêcher. Pour Dieu, puisque nous ne pouvons pas même supprimer la misère des petites filles et des petits enfants dans les rues, puisque nous ne pouvons pas mettre dans les greniers, dont la faim les chasse tous les jours, le pain qui leur permettrait d'y rester à couvert, taisez-vous et laissez-nous, sans nous arrêter par vos sophismes, mettre dans ces petites mains, rougies par le froid, le pauvre sou qu'elles nous demandent. » (Stahl.)

Digitized by Google

IV

Un exemple d'après l'histoire.

Le Voyer d'Argenson, lieutenant général de police, à Claude Bosc, prévôt des marchands.

« Vous allez voir, messire, comme il se fait que la population parisienne augmente oultre mesure, et comme quoi le sang parisien se vicie et corrompt chaque jour au grand détriment de la capitale et au préjudice de la royauté.

— Faites entrer la nommée Pierrette Dangeois. (*A Claude Bosc.*) C'est une fille publique du bordeau de la rue Brise-Miche.

— Fille Pierrette, de quel pays êtes-vous?

Pierrette. — De Meaux, en Brie, monseigneur.

— D. Quel était votre état? — R. Fille de ferme.

— D. Pourquoi avez-vous quitté votre pays? — R. J'étais enceinte, j'avais peur de mon père et honte de ma grossesse.

— D. Alors vous vous êtes dit : Paris cachera ma honte et m'épargnera une juste punition. Et votre enfant? — R. Je l'ai déposé au Parvis Notre-Dame.

— D. C'est-à-dire que vous l'avez abandonné; après la faute, le crime. Qu'avez-vous fait ensuite? — R. Je me suis placée comme domestique.

— D. Pourquoi êtes-vous sortie de chez vos maîtres? — R. Parce qu'ils ont appris ma faute.

— D. Qu'êtes-vous devenue ensuite? — R. Fille publique.

— D. Si l'on vous donnait de l'argent, retourneriez-vous dans votre pays? — R. Je n'oserais.

— D. Mais cette vie que vous menez doit vous peser?

Digitized by Google

— R. On s'y habitue.

— D'ARGENSON. Retirez-vous, fille Pierrette. (*A Claude Bosc.*) Messire, cet interrogatoire renferme une haute leçon administrative. Tenez, j'ai fait un relevé dont voici la substance : Il y a dans Paris 3,254 filles publiques ou folles de leurs corps et qui en trafiquent; sur ce chiffre total, 2,759 avaient au préalable été engrossées dans leurs provinces, que les susdites ont quittées pour venir à Paris accoucher et ensevelir leur honte. Voilà en partie la cause de l'augmentation subite de la population parisienne. » (ARCHIVES MUNICIPALES. *Extrait d'un compte rendu de messire Claude Bosc en l'assemblée générale du 2 février* 1699.)

V

Les hommes et la vertu des femmes.

De quel droit osons-nous reprocher aux femmes les fautes dont nous sommes les auteurs et les complices? La plupart ne sont tombées dans le déréglement que pour avoir eu dans les hommes une confiance dont ils ne sont pas dignes.

Plusieurs n'auraient jamais eu de faiblesse si elles n'eussent pas eu l'âme tendre, qualité qui naît encore de la vertu.

Les deux sexes ont en commun les vertus et les vices; mais la vertu a quelque chose de plus aimable dans les femmes; et leurs fautes sont plus dignes de grâce, par la mauvaise éducation qu'elles reçoivent. Dans l'enfance, on leur parle de leurs devoirs, sans leur en faire connaître les vrais principes; les amants leur tiennent bientôt

Digitized by Google

un langage opposé. Comment peuvent-elles se garantir de la séduction ?

L'éducation générale est encore bien imparfaite, pour ne pas dire barbare ; mais celle des femmes est la plus négligée. Cependant il n'y a qu'une morale pour les deux sexes.

La célèbre Ninon Lenclos, amante légère, amie solide, honnête femme et philosophe, se plaignait de la bizarrerie et de l'injustice du préjugé à cet égard. « J'ai réfléchi, disait-elle, dès mon enfance, sur le partage inégal des qualités qu'on exige dans les hommes et dans les femmes. Je vis qu'on nous avait chargées de ce qu'il y avait de plus frivole, et que les hommes s'étaient réservé le droit aux qualités essentielles ; dès ce moment, je me fis homme. » Elle le fit, et fit bien.....

«... Il semble que la vertu d'une femme soit dans ce monde un être étranger, contre lequel tout conspire. L'amour séduit son cœur. Elle doit être en garde contre la surprise des sens. Quelquefois l'indigence, ou d'autres malheurs encore plus cruels l'emportent sur toute la fermeté d'une âme trop longtemps éprouvée. Il faut qu'elle succombe. Le vice vient alors lui offrir des secours intéressés, ou d'autant plus dangereux, qu'il se montre sous le masque de la générosité. Le malheur les accepte, la reconnaissance les fait valoir ; et une vertu s'arme contre l'autre. Environnée de tant d'écueils, si une femme est séduite, ne devrait-on pas regarder sa faiblesse plutôt comme un malheur, que comme un crime ? Car enfin, la vertu est dans le cœur ; mais la malignité humaine ne veut juger ici que sur l'extérieur ; quoique dans d'autres occasions elle cherche à développer le principe secret des actions les plus brillantes, pour en diminuer le prix et en obscurcir l'éclat. Quels sont donc les avantages d'une vertu si difficile à soutenir ? Étrange condition que celle d'une femme vertueuse ! Les hommes la fuient, ou

Digitized by Google

la recherchent peu. Les femmes la calomnient ; et elle est réduite, comme les anciens stoïciens, à aimer la vertu pour la vertu seule. » (Duclos.)

VI

Les filles séduites, les séducteurs et la probité.

Les femmes, on le sait, sont généralement beaucoup plus délicates que les hommes. Souvent on en a vu qui ont cessé toute relation avec des hommes qu'elles aimaient, parce que ces hommes, qu'elles avaient crus probes et honnêtes, avaient commis quelque méfait, soit contre l'honneur, la probité ou la délicatesse. Une, entre autres, aimait un médecin qui se disait et qu'elle avait cru fort désintéressé ; ayant appris qu'il avait fait largement payer une pauvre portière qu'il avait assistée dans ses couches, elle ne voulut jamais le revoir. — Une autre a rompu toute relation avec son futur uniquement parce qu'il lui avait avoué qu'il avait eu des relations intimes avec une femme mariée : « Un homme qui agit ainsi, lui dit-elle, n'est pas un honnête homme, et je veux pouvoir estimer mon mari. » — Celle-ci, quoique enceinte, n'a pas voulu se marier avec un homme qui avait menti dans une affaire d'intérêt. — Celle-là, dont le mariage était décidé, n'a jamais voulu revoir l'homme, qui, devant elle, avait mal répondu à sa mère. — Il y a une vingtaine d'années, dans la petite ville de S... (*Oise*), une jeune fille s'est asphyxiée parce qu'elle avait porté un fichu de dentelle, cadeau de son amant, qui avait été volé par lui. — Dans les premiers jours de juin 1855, une jeune fille, devenue mère, a refusé d'épouser celui qui l'avait séduite, parce qu'un hasard lui avait fait découvrir que cet homme avait

Digitized by Google

été précédemment condamné pour abus de confiance. Elle a préféré mourir.

VII

Bussy-Rabutin défenseur des femmes.

Le fameux Bussy-Rabutin, qui ne péchait point par l'excès d'indulgence en faveur des femmes, n'a pas pu s'empêcher de s'écrier, dans son *Histoire amoureuse des Gaules* : « Quoi qu'on veuille dire contre les femmes, il y a souvent plus d'imprudence que de malice dans leur conduite ; la plupart ne pensent pas, quand on leur parle d'amour, qu'elles doivent jamais aimer. Cependant elles vont plus loin qu'elles ne pensent, elles font les choses comme si elles devaient toujours être cruelles, dont elles se repentent fort quand elles sont devenues plus humaines. »

Digitized by Google

XIII

LES FILLES-MÈRES

I

Les misères et les douleurs de la maternité.

« Pour un quart des femmes françaises, dit M. Ernest Legouvé (1), la maternité est un calvaire sanglant qu'elles gravissent à genoux et la croix sur le dos.

» Misère, honte, crime, tel est le sombre cortége qui les suit. De ces maux, les uns ne sont qu'une juste punition de leur faute, les autres une inique rigueur du sort; les uns sont irréparables, les autres appellent et méritant sympathie, secours. L'histoire des mères indigentes, des filles-mères et des mères infanticides, nous dira ces douleurs; que notre pitié et notre justice nous aident à en trouver le remède... »

(1) *Histoire morale des femmes*, 3e édit., p. 255.

Digitized by Google

Après avoir tracé le tableau de toutes les misères, de toutes les douleurs qui accablent les mères indigentes, M. Ernest Legouvé ajoute : « Il est pourtant un sort plus affreux encore, c'est celui des filles-mères.

» Certes, loin de moi la pensée d'amnistier les faiblesses des jeunes filles; mais, la faute une fois admise comme faute, comptons les terribles douleurs qui la suivent, et demandons-nous si la loi et les mœurs, qui ne font rien pour empêcher la chute, ont le droit de la punir aussi impitoyablement. Pas de pitié, pas de recours. A peine la faute d'une jeune fille est-elle avérée, que le séducteur éprouve généralement, pour tout remords, le lâche désir d'échapper à la responsabilité par l'éloignement. La victime reste seule avec son malheur; il est affreux. Entourée de ses parents, ne pouvant faire un pas sans être surveillée, ignorante de tout ce qui tient à la vie, mille terreurs nées du sentiment de l'inconnu viennent se joindre à ses regrets et à ses souffrances... »

II

Triste situation des filles-mères dans la province.

M. Rouvellat de Cussac, dans un *Mémoire sur la situation des paysannes de l'Aveyron*, fait le tableau suivant du sort des filles-mères dans ce département : « Nos jeunes paysannes, dit-il, sont en général fort sages; aussi la preuve de la faiblesse de l'une d'elles est un événement public. Si quelqu'une succombe, c'est toujours par la promesse d'un prochain mariage qu'elle s'est laissé séduire; promesse qui se réalise presque toujours... Mais malheur à la jeune paysanne séduite qui serait abandonnée par son amant ! Elle serait bientôt un objet de scan-

Digitized by Google

dale; elle verrait descendre sur sa tête l'anathème et toutes les malédictions. L'infortunée pourrait se voir chassée du toit paternel; repoussée par ses parents, par ses voisins, par celles qui étaient ses amies, qui tous verraient en elle un objet de mépris, presque d'horreur, et n'oseraient s'en approcher. Errante et sans asile, surtout pendant les derniers mois de sa grossesse, en proie à tous les besoins, abandonnée de tous, il est encore heureux pour elle que le désespoir ne l'entraîne point au crime quand elle est réduite à se délivrer elle-même sans secours, derrière une haie, au coin d'un bois, au fond d'un ravin... Mais que devient son enfant? S'il vit, l'hospice le plus voisin est sa destination. Que devient la mère? Elle s'expatrie, et presque toujours on la retrouve servante d'un mauvais cabaret dans quelque ville voisine. J'ai vu de ces pauvres filles, en qui le malheur n'avait pu étouffer le sentiment de la maternité, vouloir garder leur enfant, le nourrir de leur lait et puis de leur travail, et une voix imposante s'y opposer violemment, parce que, disait-elle, la vue d'une fille-mère nourrissant elle-même son enfant était un continuel scandale. »

Ajoutons qu'en France il en est à peu près de même partout, et que dans aucun département les filles-mères ne peuvent pas plus compter sur des secours matériels que sur la moindre pitié, quelles que soient d'ailleurs les circonstances atténuantes de leur faute. Dans tous les cas, elles en portent tout le poids, et leur séducteur, que la loi n'atteint pas, est généralement absous par l'opinion.

III

Les misères et les douleurs des filles-mères à Paris.

M. Alph. Karr, dans son livre intitulé *les Femmes*, a retracé les souffrances que la jeune ouvrière de Paris,

Digitized by Google

vivant péniblement du travail de ses mains, avait à endurer lorsque, trompée par une promesse de mariage, elle devenait mère. « L'ouvrière, dit-il, n'est pas gardée par une mère et par des servantes, il faut qu'elle sorte le matin pour aller travailler en journée, et qu'elle revienne seule le soir. Son fiancé l'attend et la reconduit; il est amoureux, il prodigue les promesses et les serments, elle cède à sa passion ; — puis les papiers n'arrivent pas, le séducteur disparaît ; la malheureuse jeune fille s'aperçoit que sa faiblesse ne tardera pas à avoir des suites évidentes; si elle a une famille, elle n'a à en attendre que des reproches et de mauvais traitements ; sa raison se trouble ; que faire ? que devenir ? Elle dissimule de son mieux les premières apparences de sa situation ; elle s'impose des tortures inouïes ; elle décuple par là les incommodités naturelles de sa situation. Ces incommodités, il faut les cacher avec soin ; bien loin d'attendre des secours et des encouragements, il faut ne pas interrompre un instant un travail assidu, à peine suffisant déjà. — Chaque jour elle augmente ses souffrances par des précautions nouvelles ; mais elle a beau faire, les soupçons commencent à naître. — Ne croyez pas que ces soupçons excitent la pitié; non, elle ne trouvera que mépris et abandon : les gens chez qui elle travaille lui refusent de l'ouvrage ; ses parents la chassent ou la maltraitent, de telle sorte qu'elle s'enfuit ; elle va se cacher dans un grenier. — Là elle travaille encore, si toutefois elle trouve encore du travail; —elle travaille dans les intervalles que lui donnent ses souffrances. Personne pour l'aider, pour l'encourager, pour l'aimer. — Cet enfant qu'elle sent tressaillir dans ses entrailles, il n'aura pas de père, — rien n'est préparé pour le recevoir ; — elle a vendu pièce à pièce ses vêtements pour subvenir à l'insuffisance de son travail ; — cependant elle a fait une part pour celui qu'elle attend ; cette part est sacrée ; — elle n'a plus qu'une robe ; —

Digitized by Google

elle a employé jusqu'à la couverture de son lit pour lui faire des langes. Au dernier moment, une voisine est émue de pitié et vient l'assister ; mais cette voisine est pauvre comme elle, elle ne peut que donner son temps et ses conseils ; — pas une mère, pas un époux au moment de l'épreuve ; — pas de feu, pas de bouillon, pas de linge. — Cependant l'enfant a fait entendre un premier cri ; — l'instinct maternel s'éveille, elle est heureuse, elle le couvre de caresses ; — elle lui livre un sein à peine gonflé, — elle retrouve du courage. — Au bout de deux ou trois jours elle se lève, elle reprend son travail ; c'est pour lui qu'elle travaille maintenant. — Elle n'a plus besoin que de quelques heures de sommeil ; son cher trésor lui donne une force surhumaine ; elle voudrait tout lui donner. — Volontiers elle se priverait de nourriture pour lui acheter quelques ornements. — Elle ne mange que parce qu'il faut du lait à la chère créature, et que son lait se tarirait si elle ne mangeait pas. »

Le même auteur fait les réflexions suivantes au sujet de l'abandon complet des pauvres filles-mères : « Déjà, dit-il, leur situation, leur présent, leur avenir, sont de se dévouer à la misère, à la faim, à l'insomnie, pour élever leur enfant, et vous y ajoutez encore le dédain, l'abandon, l'insulte, et vous êtes surpris que, dans cette terrible alternative, entre un crime qu'on espère cacher, et qui alors enlève la misère et la honte, et un courage héroïque qui, pour prix des plus continuels et des plus complets sacrifices, n'attirera que le mépris, vous êtes surpris que ce soit quelquefois le crime qui l'emporte !

» N'a-t-on pas de ce temps-ci supprimé plusieurs tours des hospices d'enfants trouvés, et les grands moralistes qui ont obtenu ce résultat n'ont-ils pas constaté avec orgueil qu'on déposait alors moins d'enfants dans les hospices, sans remarquer qu'on en déposait beaucoup plus

Digitized by Google

sur les grandes routes, au fond des puits et dans les étables à pourceaux.

» C'est à tort qu'on a pris pour prétexte la crainte d'encourager le désordre. — Il est évident que la femme qui ne s'abandonne qu'après le contrat fait une meilleure affaire que celle qui cède à l'amour sans faire ses conditions, et que toute femme aimera mieux le premier parti que le second. Il est plus évident encore que toute femme qui abandonne son enfant y est forcée mille fois, et que cet instinct maternel, le plus puissant de tous les instincts, est une garantie suffisante contre l'abus de l'asile offert aux enfants.

» Donc, au lieu de fermer les tours, offrez des retraites à ces pauvres créatures abandonnées, créez des colonies où leurs dépenses et leurs travaux, en commun, arriveront à se compenser, et donnez-leur leurs propres enfants à élever, au lieu de confier les enfants trouvés à des mercenaires, et vous obtiendrez des résultats que toute la sévérité des lois n'a pu obtenir et n'obtiendra pas.

» Et ne faites pas comme les chiens qui se jettent sur le chien que l'on bat et qui le mordent à belles dents. — Apprenez à ne pas mépriser le malheur, ce sera déjà vous mettre en route pour le respecter. »

IV

Les filles-mères infanticides.

Après avoir retracé la triste et fausse situation des filles-mères, M. Ernest Legouvé dit au sujet des filles-mères infanticides : « Certes, personne ne nous supposera la pensée de vouloir décharger l'homicide de la responsabilité de son crime, et de prétendre en faire porter

Digitized by Google

tout le poids sur la société; mais il faut oser le dire, la société en a sa part, la loi en a sa part, la scandaleuse impunité masculine, que proclament et la loi et la société, en est souvent la cause. En veut-on une preuve accablante, irréfragable? Que l'on consulte les procès d'infanticide, on y trouvera ce fait véritablement terrible : « Sur huit accusations prouvées (1) d'infanticide, il y a quatre acquittements. » Quatre homicides absous sur huit, quatre homicides prouvés, avoués! Que signifie un tel mystère? Comment le chef du jury ose-t-il ainsi se parjurer sciemment à la face de Dieu et des hommes? Pourquoi aime-t-il mieux commettre lui-même un crime, plutôt que de condamner, au nom de la loi, le crime qui lui est soumis? Pourquoi? Voici la déposition textuelle d'une femme infanticide; elle parlera plus haut que toute réflexion.

« Une jeune fille, Jeanne Vernadaud (2), parut devant le tribunal de Limoges, le 16 mars 1847, sous l'accusation de ce crime. Elle s'exprima ainsi; je n'ajouterai ni ne retrancherai un seul mot à ses paroles :

« J'étais servante depuis deux ans; je suis devenue en-
» ceinte. Comme j'approchais du terme de ma délivrance,
» mon maître me donna mon congé avec mes gages, qui
» allaient à 35 francs. Je me rendis à Limoges chez une
» sage-femme.

» Le 22 décembre, j'accouchai, chez cette sage-femme,
» d'une fille. Dès avant mes couches, j'avais une forte
» inflammation. La montée du lait ne s'étant pas faite,
» je n'ai pas pu donner le sein à ma petite fille. La sage-
» femme avait fait baptiser mon enfant. Comme je n'a-
» vais pas de lait du tout, et que j'étais toujours malade,
» la sage-femme m'a présentée, ainsi que mon enfant, à

(1) « Ce résultat si frappant a été mis en lumière et démontré par plusieurs avocats dans des procès d'infanticide, et *la Gazette des Tribunaux* le constate. »

(2) *Gazette des Tribunaux*, 16 mars 1847.

Digitized by Google

» l'hospice de Limoges : *on nous a repoussées*. Comme je » n'avais plus d'argent, la sage-femme m'a déclaré, le » 28 décembre dernier, qu'elle ne pouvait pas me garder » plus longtemps. J'ai donc été obligée de sortir de chez » elle, et j'en suis partie le jour même entre midi et une » heure, emportant mon enfant avec moi. Jusque-là il » avait été nourri avec de l'eau sucrée ; mais depuis ce » moment jusqu'au lendemain soir, que la petite est » morte, elle n'a plus rien pris, ni moi non plus. Je n'a- » vais rien à lui donner.

» Le 28 décembre, la nuit, je m'arrêtai à un village, » et je demandai à une maison où j'entrai à y être reçue » la nuit par charité. Il faisait bien froid. Comme on n'a- » vait pas de lit, on me permit de passer la nuit dans la » bergerie avec mon enfant. C'étaient de pauvres gens, » et je n'ai rien osé demander pour mon enfant.

» Le lendemain matin, je continuai ma route. Je passai » encore la journée sans rien manger, n'osant pas de- » mander la charité ; je marchais très-difficilement, et je » n'arrivai que vers neuf heures du soir, portant toujours » mon enfant dans mes bras. Nous étions tous deux tran- » sis de froid ; alors la tête n'y était plus, j'ai étranglé » mon enfant et je l'ai jetée dans un puits qui se trouvait » près de la route. Je voulais me tuer aussi ; mais le cou- » rage m'a manqué ! »

« Quelle sentence rendit le jury ? Après cinq minutes de délibération, Jeanne Vernadaud fut acquittée à l'unanimité. D'où vient donc que cet acquittement scandaleux ne nous indigne pas ? D'où vient que dans toute la foule qui assiégeait le tribunal, il ne se trouvait pas vingt personnes peut-être qui eussent prononcé condamnation ? Que dis-je ! D'où vient que parmi ceux qui viennent de lire le récit de ce meurtre, plus d'un se sera senti ému comme nous en l'écrivant, et aura dit tout bas : « Pauvre femme ! » Cela vient de ce que, si coupable qu'elle soit.

Digitized by Google

nous avons vu à côté d'elle des êtres aussi coupables de son crime qu'elle-même, des êtres que la loi absout et innocente ; cela vient de ce que nous avons condamné au lieu d'elle, ou du moins avant elle, ce maître qui l'a inhumainement chassée, ces chefs d'hospice qui l'ont repoussée, cette incomplète organisation de la charité qui laisse deux créatures de Dieu mourir de faim sur la route publique, et surtout le lâche dont le nom n'est pas prononcé une seule fois dans le procès, mais dont la présence meurtrière se sent partout, le père absent ! Au moins, dans son crime à elle, nous avons trouvé un sentiment expiateur, l'affection. Pourquoi a-t-elle tué son enfant, cette malheureuse ? Ce n'est point par égoïsme, par calcul, par fureur ; non, elle l'a tué pour l'arracher à la faim ; elle l'a tué parce qu'elle l'aimait ! Son crime n'a été que le désespoir de la tendresse ! Mais lui, l'inconnu maudit, lui qui a abandonné sa fille et la mère de sa fille ; lui, qui n'a pas même assuré à la pauvre petite créature la première goutte d'eau qui devait la nourrir, il n'a commis son atroce action que par avarice et par ingratitude, et la loi l'absout, et la loi ne le recherche même pas ! Voilà l'iniquité qui arrache de nos cœurs, comme de celui des juges, cette absolution dont la justice frémit !... »

Les lois d'un pays devraient toujours être d'accord avec le sentiment public. Dans le cas qui précède et dans tous ceux qui lui sont analogues, le sentiment public absout la femme, et condamne l'homme qui l'a abandonnée. Donc le séducteur devrait tomber sous le coup de la loi.

Digitized by Google

V

Même fait, autre arrêt.

Dans le courant de l'année 1851, une jeune fille du département du Nord, confiante dans une promesse de mariage, se laissa séduire. Elle devint enceinte, et son séducteur ne tint point sa promesse. Près d'accoucher, toutes ses connaissances lui conseillèrent d'abandonner son enfant. On lui donnait pour raison que, gagnant à peine de quoi se suffire à elle-même, elle ne pourrait pas l'élever. Tout ce qu'on lui dit ne put la détourner de son devoir. « Il me sera difficile d'élever mon enfant, je le sais, répondit-elle; mais je travaillerai un peu plus, je mangerai un peu moins, et Dieu fera le reste. »

Deux ans après, cette même jeune fille redevient enceinte. Dans les derniers temps de sa grossesse, elle fut malade et ne put continuer son travail. Elle avait de petites économies, qui bientôt furent épuisées. A bout de ressources et privée de tout, elle eut recours à la charité publique. Elle n'en obtint rien. Elle était cependant bien misérablement vêtue, et son visage, amaigri par les privations et les souffrances, annonçait assez qu'elle éprouvait un besoin réel. Elle pleura ; son enfant aussi pleurait, non de voir pleurer sa mère, car, pour ne pas l'attrister, elle étouffait ses sanglots; il pleurait parce qu'il avait faim; il demandait du pain à sa mère, et sa mère n'en avait pas à lui donner. Folle de désespoir, elle alla se jeter aux pieds du maire de sa commune; mais les maires n'ont pas de fonds officiels pour venir au secours des femmes et surtout des filles-mères qui ne peuvent nourrir leur enfant. Néanmoins, disons-le à la louange de cet homme, si le magistrat ne

Digitized by Google

pouvait rien pour soulager cette lamentable misère, l'homme privé put donner quelques sous et des conseils. Il conseilla donc à cette femme de se rendre à l'hospice de Valenciennes, où, lui assura-t-il, elle serait reçue pendant le temps de ses couches, et où l'on prendrait soin de son enfant.

Cette pauvre fille, près d'accoucher et affaiblie par les privations, charge son petit garçon sur son dos, se dirige vers Valenciennes et va frapper à la porte de l'hospice. Harassée de fatigue, elle croyait enfin trouver un peu de repos et pouvoir donner quelque nourriture à son enfant. Mais, ô cruelle déception! la porte de cet établissement ne s'ouvrit pas pour elle.

Cependant la fille Rolland se bornait à demander un asile et du pain pour son enfant, et cela pendant les quelques jours seulement que sa position l'empêcherait de travailler. On lui répondit que, puisqu'elle n'était pas mariée, elle ne pouvait être qu'une débauchée, et on la repoussa durement.

Repoussée ainsi et ne sachant où guider ses pas, la fille Rolland se remit en marche vers son village, où elle savait d'avance ne trouver aucun secours. En chemin, son fils, âgé de deux ans, se tordit dans les convulsions de la faim : elle perdit la tête, et, dans son désespoir, elle le tua, *afin*, dit-elle, *de mettre un terme à ses souffrances*. Quelques instants après, prise des douleurs de l'enfantement, elle tomba au milieu du chemin, où elle accoucha. N'ayant rien pour envelopper son enfant, rien à lui donner, rien à se donner à elle-même, elle fit mourir l'enfant auquel elle venait de donner le jour.

Traduite devant la cour d'assises du Nord, l'avocat de cette malheureuse a pu dire en pleine audience que ce double meurtre n'aurait point été commis si la bienfaisance publique n'eût pas été sourde pour sa cliente; « et, jusqu'à un certain point, dit un journal de Lille, le

Digitized by Google

jury donna raison à l'avocat, car il a admis pour elle des circonstances atténuantes, et ne l'a condamnée qu'*aux travaux forcés à perpétuité.* »

—

Nous pourrions citer de nombreux faits analogues à ceux-ci, c'est-à-dire où la misère assume sur elle la plus grande part du crime ; mais nous croyons que ces deux tristes affaires suffiront à donner aux générations futures une idée du sort des filles-mères au dix-neuvième siècle.

VI

Le monde et les pécheresses.

Avant de se marier, et complétement libre d'elle-même, la mère de madame George Sand avait eu un amant, et, après son mariage, quoique sa conduite fût exempte de reproche, le monde ne le lui pardonna jamais. Cette susceptibilité des gens *du monde* a inspiré à madame Sand les réflexions suivantes, qui ne pèchent assurément point par le manque d'énergie :

« ..... Le principe d'aristocratie a tellement pénétré au fond du cœur humain, que malgré nos révolutions, il existe encore sous toutes les formes. Il faudra encore bien du temps pour que le principe chrétien de l'égalité morale et sociale domine les lois et l'esprit des sociétés. Le dogme de la Rédemption est pourtant le symbole du principe de l'expiation et de la réhabilitation. Nos sociétés reconnaissent ce principe en théorie religieuse, et non en fait ; il est trop grand, trop beau pour elles. Et pourtant ce quelque chose de divin qui est au fond de nos âmes nous porte, dans la pratique de la vie indivi-

Digitized by Google

duelle, à violer l'aride précepte de l'aristocratie morale, et notre cœur, plus fraternel, plus égalitaire, plus miséricordieux, partant plus juste et plus chrétien que notre esprit, nous fait aimer souvent des êtres que la société répute indignes et dégradés.

» C'est que nous sentons que cette condamnation est absurde, c'est qu'elle fait horreur à Dieu. D'autant plus que, pour ce qu'on appelle le monde, elle est hypocrite et ne porte en rien sur la question fondamentale du bien et du mal. Le grand révolutionnaire Jésus nous a dit un jour une parole sublime : c'est qu'il y avait plus de joie au ciel pour la recouvrance d'un pécheur que pour la persévérance de cent justes ; et le retour de l'enfant prodigue n'est pas un frivole apologue, je pense. Pourtant, il y a encore une prétendue aristocratie de vertu qui, fière de ses priviléges, n'admet pas que les égarements de la jeunesse puissent être rachetés. Une femme née dans l'opulence, élevée avec soin, au couvent, sous l'œil de respectables matrones, surveillée comme une plante sous cloche, établie dans le monde avec toutes les conditions de la prudence, du bien-être, du calme, du respect de soi et de la crainte du contrôle des autres, n'a pas grand'peine et peut-être pas grand mérite à mener une vie sage et réglée, à donner de bons exemples, à professer des principes austères. Et encore, je me trompe ; car si la nature lui a donné une âme ardente, au milieu d'une société qui n'admet pas la manifestation de ses facultés et de ses passions, elle aura encore beaucoup de peine et de mérite à ne pas froisser cette société. Eh bien ! à plus forte raison, l'enfant pauvre et abandonnée, qui vient au monde avec sa beauté pour tout patrimoine, est-elle, pour ainsi dire, innocente de tous les entraînements que subira sa jeunesse, de tous les piéges où tombera son inexpérience. Il semble que la prudente matrone serait placée en ce monde pour lui ouvrir ses bras, la consoler,

Digitized by Google

la purifier et la réconcilier avec elle-même. A quoi sert d'être meilleur et plus pur que les autres, si ce n'est pour rendre la bonté féconde et la vertu contagieuse? — Il n'en est point ainsi pourtant! Le monde est là, qui défend à la femme estimée de tendre la main à celle qui ne l'est point, et de la faire asseoir à ses côtés. Le monde! ce faux arbitre, ce code menteur et impie d'une prétendue décence et d'une prétendue moralité! sous peine de perdre sa bonne renommée, il faut que la femme pure détourne ses regards de la pécheresse; et, si elle lui tend les bras, le monde, l'aréopage des fausses vertus et des faux devoirs, lui ferme les siens.

» Je dis les fausses vertus et les faux devoirs, parce que ce n'est pas la femme vraiment pure, ce ne sont pas les matrones vraiment respectées qui ont exclusivement à statuer sur le mérite de leurs sœurs égarées. Ce n'est pas une réunion de gens de bien qui fait l'opinion : tout cela est un rêve. *L'immense majorité des femmes du monde est une majorité de femmes perdues.* Tous le savent, tous l'avouent, et pourtant personne ne blâme et ne soufflète ces femmes impudentes quand elles blâment et soufflètent des femmes moins coupables qu'elles. »

VII

Les enfants des filles-mères.

Un siècle avant George Sand, Mlle de Puisieux écrivait ce qui suit :

« Les préjugés sont aussi forts que la nature, tout leur cède, jusqu'au bon sens et à la raison : cependant, ce sont des lois adoptées par les hommes, qui sont venus après

Digitized by Google

eux, qui ne touchent en rien à la nature, et contre qui la nature se révolte. Nous craignons notre destruction, et le point d'honneur veut que l'on se sacrifie soi-même à son ressentiment. Je ne parlerai point ici de ce que les préjugés défendent aux femmes, et de ce que la nature leur inspire. La pudeur est un préjugé que je dois respecter. Mais quels sont les mouvements d'un père qui a d'aimables enfants qu'il aime, et qui, par respect humain, et pour ne point se déshonorer en épousant la mère, les laisse dans le néant, exposés à des affronts continuels, et couverts d'une tache d'infamie? Ou les lois devraient se conformer, dans cette occasion, à la nature, qui ne met point de différence entre les enfants de la maîtresse et ceux de la femme légitime, ou il devrait être permis d'épouser sa maîtresse sans déshonneur.

» Qu'ont fait ces enfants à l'État, pour avoir prononcé contre eux des peines si rigoureuses? Étaient-ils maîtres de leur naissance, pour les rejeter avec mépris? N'y a-t-il pas de l'inhumanité à les priver d'un avantage que le dernier des hommes obtient avec une cérémonie venue après eux? Les enfants naturels sont-ils moins propres à rendre des services à cet État qui les rejette? Sont-ils moins bien conformés? Ont-ils moins de bonnes qualités qu'un avorton reçu dans une famille, et dont la naissance est quelquefois plus équivoque que la leur, quoiqu'ils soient élevés en secret, et que leurs parents les désavouent?

» Il est pourtant vrai qu'une femme mariée qui donne à son mari des enfants étrangers est plus coupable qu'une fille dont les faiblesses ne font tort qu'à elle-même. Une femme mariée fait un vol évident, que celui qui est de moitié ne pense jamais à réparer; au lieu qu'une fille n'a de compte à rendre ni de son bien, ni de sa conduite : elle n'est chargée de celui de personne, et peut disposer de tout ce qui lui appartient. Pourquoi donc faut-il qu'elle

Digitized by Google

soit déshonorée, et que sa honte retombe sur des innocents?

» Ah! si les hommes pensaient sérieusement, ils sentiraient à combien d'injustices ces lois mêmes qu'ils ont établies donnent lieu; elles qui forcent un mari à prendre soin d'un enfant qu'il sait sûrement ne pas lui appartenir, et qui contraignent un père tendre à méconnaître ses propres enfants. »

VIII

Les couches illégitimes en Amérique.

En Amérique, lorsqu'une fille devenait mère, non-seulement elle ne pouvait compter sur aucun secours du gouvernement, mais encore elle était condamnée à payer une forte amende, et quand ses moyens ne le lui permettaient pas, on la punissait corporellement. Le discours suivant donnera une idée des mœurs et des lois en Amérique vers la fin du dix-huitième siècle :

DISCOURS DE POLLI BAQUER, ACCUSÉE DE COUCHES ILLÉGITIMES.

« J'ose espérer, dit-elle, que la cour me pardonnera de dire un mot en ma faveur. Je suis une fille pauvre, infortunée, qui, pouvant à peine gagner ma subsistance, n'ai pas le moyen de payer des avocats pour plaider ma cause. Je vais donc faire parler la raison. Comme elle a seule le droit de dicter des lois, elle peut les examiner toutes. Celle qui me conduit à votre tribunal m'a déjà purgée. Je ne demande pas qu'on s'en écarte pour me faire grâce; mais je vous prie, messieurs, d'intercéder auprès du gou-

Digitized by Google

vernement pour qu'il daigne me remettre l'amende à laquelle vous m'allez condamner.

» C'est la cinquième fois que je parais devant vous pour le même délit. Deux fois j'ai payé de fortes amendes, et deux fois, trop indigente pour expier ma faute par une peine pécuniaire, j'ai subi un châtiment douloureux et flétrissant. Ces peines sont ordonnées par la loi, je le sais ; mais, si l'on doit abroger les lois quand elles sont déraisonnables ; si l'on doit les mitiger quand elles sont trop sévères, j'ose vous dire que celle-qui me poursuit est à la fois injuste et trop cruelle à mon égard. Au crime près, dont ce tribunal m'accuse et dont le ciel m'absout, j'ai mené, jusqu'à présent, une vie irréprochable. Je défie mes ennemis, si j'ai le malheur d'en avoir que je n'aie pas mérités, de me charger de la moindre injustice. J'examine ma conscience et ma conduite : l'une et l'autre, je le dis hardiment, me paraissent pures comme le jour qui m'éclaire ; et lorsque je cherche mon crime, je ne le trouve que dans la loi.

» C'est au risque de ma vie que j'ai donné le jour à cinq enfants. Je les ai nourris de mon lait et de mon travail, sans être à charge au public et à personne ; je me suis dévouée, avec tout le courage et la tendresse maternels, aux pénibles soins qu'exigeaient leur faiblesse et leur âge. Je les ai formés à la vertu, qui n'est que la raison. Ils aiment déjà leur patrie comme moi. Ils seront citoyens comme vous-mêmes, à moins que vous ne leur ôtiez, par de nouvelles amendes, le fonds de leur subsistance, et que vous ne les forciez à fuir une région qui les repousse dès le berceau.

» Est-ce donc un crime de féconder ou de procréer à l'exemple de la terre, notre mère commune ; d'augmenter le nombre des colons dans un pays nouveau, qui ne demande que des habitants ? Je n'ai débauché le mari d'aucune femme, je n'ai jamais attiré dans mes filets aucun

Digitized by Google

jeune homme. Personne n'a sujet de se plaindre de moi, si ce n'est peut-être le ministre de l'Évangile et le juge de paix, qui sont fâchés d'avoir perdu les honoraires de leurs fonctions, parce que j'ai eu des enfants sans être mariée devant eux. Mais est-ce ma faute à moi? J'en appelle à vous, messieurs. Vous convenez que je ne manque pas de jugement. Ne serait-ce point une folie, une stupidité, si, m'étant livrée aux devoirs les plus pénibles du mariage, je n'en avais pas recherché les honneurs? J'ai été et je suis toujours disposée à me marier, et je me flatte que je serais digne d'un état si respectable, avec la fécondité, l'industrie, l'économie et la frugalité dont la nature m'a douée, car elle m'avait destinée à être une femme honnête et vertueuse. J'espérais le devenir, lorsque, étant encore vierge, je n'écoutai les premiers vœux de l'amour qu'avec le serment du mariage; mais la confiance indiscrète que j'eus dans la sincérité du premier homme que j'aimai, m'a fait perdre mon honneur en comptant sur le sien. J'eus un enfant de lui, puis il m'abandonna. Cet homme est connu de vous tous, il est devenu magistrat comme vous. Je devais croire qu'il se serait montré dans cette cour aujourd'hui pour modérer la rigueur de vos sentences. S'il eût paru, je n'aurais rien dit. Mais comment pourrais-je ne pas accuser l'injustice de mon sort, qui veut que celui qui m'a séduite et ruinée, après avoir été la cause de ma perte, jouisse des honneurs et du pouvoir, soit assis dans les tribunaux où l'on punit mes malheurs par les verges et par l'infamie? Quel était le législateur barbare qui, prononçant entre les deux sexes, favorisa le plus fort et sévit sur le plus faible; sur ce sexe malheureux, qui pour une jouissance compte mille dangers et mille infirmités; sur ce sexe à qui la nature vend, à un prix capable d'épouvanter les passions les plus effrénées, ces mêmes plaisirs qu'à vous elle vous donne si libéralement?

Digitized by Google

» Je n'ai pas craint, pour ne pas trahir la nature, de m'exposer au déshonneur injuste, aux châtiments honteux. J'ai mieux aimé tout souffrir que d'être parjure aux vœux de la propagation, que d'étouffer mes enfants avant de les concevoir, ou après les avoir conçus. Je n'ai pu, je l'avoue, après avoir perdu ma virginité, garder le célibat dans une prostitution secrète et stérile, et je demande encore la peine qui m'attend, plutôt que de cacher les fautes de la fécondité que le ciel a donnée à l'homme et à la femme, comme sa première bénédiction.

» On dira, sans doute, qu'indépendamment des lois civiles, j'ai violé les préceptes de la religion; mais c'est à la religion de me punir, si j'ai péché contre elle. Et n'est-ce pas assez qu'elle m'ait exclue de la communion de mes frères, qui serait une consolation pour moi? J'ai, dites-vous, offensé le ciel, et je dois m'attendre à des feux éternels. Si vous le croyez, pourquoi m'accabler de châtiments en ce monde? Non, messieurs, le ciel n'est pas impitoyable, injuste comme vous. Si je croyais que ce que vous appelez un péché fût réellement un crime, je n'aurais pas l'audace ni la méchanceté de le commettre. Mais comment oserais-je penser que Dieu fût irrité de me voir procréer des enfants, quand il leur donne un corps sain et robuste, qu'il se plaît à douer d'une âme immortelle? Dieu juste et bon, Dieu réparateur des maux et des injustices, c'est à toi que j'en appelle ici de la sentence de mes juges! Ne me venge point, ne les punis pas, mais daigne les éclairer et les attendrir! Si tu as donné à l'homme la femme pour compagne, sur cette terre hérissée de ronces, qu'il n'accable pas d'opprobre un sexe qu'il a lui-même corrompu; qu'il ne sème pas la honte et la misère dans le plaisir où tu as attaché la consolation de ses peines; qu'il ne soit pas ingrat et dénaturé jusqu'au sein du bonheur, en livrant au supplice les victimes de ses voluptés! Fais qu'il respecte, dans ses désirs, la pu-

Digitized by Google

deur qu'il honore, ou qu'après l'avoir violée dans ses plaisirs, il la plaigne du moins au lieu de l'outrager ; ou plutôt, fais qu'il ne change point en crime des actions que toi-même as permises ou commandées, quand tu dis à sa race de croître et de multiplier. » (Attribué à FRANKLIN ; cité par P. M. ROZIER, *De la Condition sociale des femmes*, p. 25-31.)

Digitized by Google

XIV

TRAVAIL ET SALAIRE DES FEMMES EN FRANCE.

I

Sous ce titre, M. Pierre Vinçard a publié dans le journal *la Presse* (1) un travail complet, auquel nous empruntons les passages suivants :

LA PAYSANNE.

On croit généralement que les femmes exercent des professions en rapport avec leur constitution physique, et qu'elles ne sont astreintes qu'à certains travaux peu fatigants n'altérant en rien leur santé. S'il s'agit de l'industrie privée, on ne pense qu'aux ouvrières fleuristes, brodeuses, coloristes, couturières, etc., ou tout au moins à des métiers analogues. Si, au contraire, on songe à l'agriculture, on ne voit que des essaims de jeunes filles, cueil-

(1) Voir les nos des 17, 27 janvier, 2, 3, 13, 14 et 15 février 1855.

Digitized by Google

lant les fleurs des champs avec joie et bonheur, et la poésie de Jacques Delille est encore la seule chose que beaucoup de gens connaissent en agriculture.

Soulevons donc ce voile qui couvre leurs yeux, et montrons la réalité.

Les femmes remplacent souvent les hommes à l'atelier, dans les magasins, dans les manufactures et dans les travaux agricoles, et comme une contradiction est souvent suivie d'une autre contradiction, les hommes font quelquefois, dans nos villes, les travaux des femmes.

Cela est tellement anormal, tellement injuste, que M. Parent Duchâtelet voyait dans ce fait une preuve de démoralisation.

« Cet état de choses, disait-il en parlant des causes de la prostitution, tend malheureusement à s'accroître dans notre société actuelle par suite de l'usurpation faite par les hommes d'un grand nombre de travaux qu'il serait plus convenable et plus honorable pour notre sexe de laisser dans le domaine de l'autre. N'est-il pas, par exemple, honteux de voir à Paris des milliers d'hommes dans la vigueur de l'âge mener dans des cafés, dans des boutiques, dans des magasins, la vie molle et efféminée qui ne peut convenir qu'à des femmes, et n'y être occupés qu'à essuyer de la vaisselle ou à manier des chiffons? On se demande, en voyant ces tristes résultats, si la société s'est assez occupée du sort des femmes, cette partie d'elle-même si digne de sa sollicitude? » (*De la Prostitution dans la ville de Paris.*)

Les travaux agricoles réclament déjà de l'homme une grande dépense de force physique; y condamner la femme est donc lui imposer un supplice plutôt qu'un travail.

« Il y a des cantons où l'habitant n'a pas assez de grands animaux domestiques pour empêcher que les femmes ne s'emploient comme bêtes de somme ou de trait; elles traînent des brouettes et des tombereaux, halent des bateaux et des na-

Digitized by Google

vires, portent des fardeaux accablants, mènent les bœufs à la charrue, et partagent les travaux les plus pénibles. » (Charles Dupin, *l'Ouvrière française.*)

Dans nos campagnes, les femmes sont presque toutes employées aux travaux des champs. La jeune fille n'y acquiert point d'instruction; quelques heures d'école en hiver, si toutefois il y a une école dans la commune et qu'elle ne soit pas trop éloignée de la maison paternelle, sont les seules leçons qu'elle reçoive, et dont elle ne peut profiter. La jeune fille sarcle, fane, fauche même, n'a plus rien de la beauté de la femme à l'âge de dix-huit ou vingt ans, et n'en est pas même récompensée moralement.....

L'ENFANT DE FABRIQUE.

..... L'*enfant de fabrique*, pour l'appeler par son nom, n'est pas même une apprentie; elle n'est pas destinée à apprendre un métier : ce n'est qu'un instrument, un rouage de plus ajouté à la *mull-jenny* ou à toute autre mécanique. Rouen, Lille, Mulhouse, Elbeuf, caractérisent mieux que nous ne saurions le faire ce qu'il y a de vrai dans cette assertion. Les parents de cette enfant sont malheureux au physique comme au moral, et dès l'âge de huit ans, la petite fille épluche du coton pendant toute une longue journée. Dans les manufactures où elle se trouve là avec des centaines d'autres enfants, on ignore même son nom (1). Le salaire qu'elle reçoit est porté au chapitre des dépenses, mais l'on ne s'en occupe point autrement. Il ne peut être question ni de son jeune âge, ni de sa santé, ni de son éducation, ni de sa moralité, car le résultat de toute entreprise industrielle doit être : produire vite et à bon marché; le reste est placé au second rang.

(1) Voir le *Travail des enfants à Paris*, par M. Léon Faucher, 1844.

Digitized by Google

Le travail de cette enfant ne peut lui être utile dans l'avenir : éplucher du coton ou de la laine, rattacher les fils qui se cassent ou être employée au papier peint, ne peut certes constituer une profession : elle est *enfant de fabrique*, et deviendra *bobineuse*, *ourdisseuse* ou *soigneuse*, pourvu toutefois que le malheur ne la force pas à descendre encore plus bas.

« Si l'on songe, en outre, que ce travail s'accomplit le plus souvent dans des locaux étroits, mal aérés, au milieu d'une atmosphère chargée de débris et de miasmes, quelquefois par une température très-élevée, on comprendra sans peine que la santé des hommes eux-mêmes puisse en souffrir gravement, et celle des *enfants*, des *adolescents* et des *femmes* en recevoir une atteinte irrémédiable. » (A. Legoyt, art. TRAVAIL DES ENFANTS, *Dict. de l'Économie politique*, t. I, p. 698.)

Faut-il en accuser les chefs et les directeurs de fabrique?

Non; ils subissent la loi commune et sont placés dans la situation du soldat devant l'ennemi. Leur ennemi, à eux, c'est le prix auquel ils doivent, sous peine de mort commerciale, livrer leurs produits. Il est même certain que s'ils le pouvaient ils agiraient autrement.....

..... La France est, assure-t-on, le pays où les femmes sont le plus respectées, honorées; au théâtre, dans les romans, elles ont souvent le plus beau rôle; dans les salons, dans les fêtes, elles sont toujours flattées, adulées jusqu'au ridicule; mais, en dehors de ce monde de convention, il y a le monde réel, dans lequel la femme souffre comme enfant, comme épouse et comme mère, et si elle est pauvre et forcée de travailler pour vivre, ses douleurs sont poignantes.

La condition de l'apprentie et de l'*fenant de fabrique* inspirait ces réflexions à un chef industriel qui parlait en connaissance de cause :

Digitized by Google

« Quelles seront, disait-il, les destinées de la France et de tous les pays industriels si une grande partie de celles qui doivent devenir épouses et mères, à qui sera confiée l'éducation de la première enfance, qui décide le plus souvent de l'avenir de l'homme, sont exposées avant l'âge de la puberté aux attaques de la séduction et d'une brutalité qui n'a aucun respect pour l'innocence; si des jeunes filles qui devraient assister leur mère dans les soins du ménage et de la famille, et se former pour leur belle vocation, sont privées elles-mêmes de l'éducation et de la surveillance de leurs parents, fanées par le vice et par des travaux précoces, et deviennent mères sans être épouses, ou épouses sans avoir une connaissance et un sentiment quelconque de la sainteté des nœuds du mariage et de ses devoirs? » (*Lettre d'un industriel des montagnes des Vosges à MM. Gros, Odier et Roman*, 1838, p. 9 et 10.)

L'OUVRIÈRE DE PARIS.

Les travaux manuels qui s'exécutent à Paris peuvent, sauf quelques industries spéciales, représenter ceux de toute la France.

Le salaire y paraît plus élevé qu'en province; mais si, en regard de la somme payée à l'ouvrière, on place le chiffre de sa dépense, on s'aperçoit que la différence entre le salaire de Paris et celui des autres villes est peu sensible. La comparaison s'applique également aux travaux agricoles : la *journalière* recevant 50 centimes par jour et la nourriture se trouve placée dans les mêmes conditions que l'ouvrière parisienne gagnant 1 franc ou 1 franc 25 centimes et se nourrissant à ses frais.

Le nombre total des ouvrières de Paris était, en 1848, de 112,891.

L'industrie de Paris montre surtout à quel point la femme tend à remplacer l'homme, même dans les travaux les plus infimes. Le spectacle que présentent chaque jour les rues de la capitale offre au penseur

Digitized by Google

un sujet de méditations infinies. On y voit les femmes remplir l'office de balayeuses, jeter les immondices dans les tombereaux, traîner des voitures à bras ou porter de lourds fardeaux; et cela s'accomplit à toute heure, à tout instant, au milieu d'une population qui se fait gloire de respecter et de vénérer les femmes. Oui, dans cette ville, la première du monde, où l'art, la science et l'industrie réalisent en quelque sorte des miracles, on rencontre à chaque pas des femmes de tout âge forcées, par la misère, à remuer les os, les lambeaux de chiffon ou de papier qu'on jette au coin des bornes, et les revendre chaque soir (1).

Dès qu'on a vu un pareil spectacle, et qu'on songe aux conséquences qui en résultent, on est en droit de dire : Le respect, l'amour des femmes est sur les lèvres, dans les livres, mais il n'est point encore dans le cœur.

(1) Il en est de même dans presque toutes nos grandes villes. Voici ce qui se passait, en 1848, à Lille, dans le quartier Saint-Sauveur :

« Je ne suis pas riche, moi, nous disait une vieille femme en » nous montrant sa voisine étendue sur l'aire humide de la cave, » mais j'ai ma botte de paille, Dieu merci ! »

» L'industrie de ces femmes consiste à ramasser dans les rues des épluchures de légumes, dont elles essayent d'extraire un peu de nourriture, ou à recueillir des cendres pour les tamiser et les vendre, après s'en être servies en guise de *matelas*. J'en ai vu qui brûlaient de vieilles chaussures de cuir, faute de combustible, et qui ajoutaient cette infection à l'infection naturelle du logis. Une odeur inexprimable s'échappait de ces foyers, autour desquels se tenaient accroupis des enfants souvent entassés trois par trois dans de vieux paniers ronds, où ils représentaient assez bien, au bonheur près, de véritables nids d'oiseaux. Le père de famille habite rarement ces tristes demeures; il se hâte de les fuir au lever du jour, et n'y revient que fort tard vers la nuit. La mère seule, par sa tendresse vigilante, brave l'horreur d'y vivre, pour assurer la vie de ses enfants. » Blanqui, *Des classes ouvrières pendant l'année* 1848, part. Ire, p. 100, 101.)

Digitized by Google

LES OUVRIÈRES EN CONFECTION.

« Outre l'insuffisance du salaire, les ouvrières en confection sont assujetties à de grandes pertes de temps; on voit dans les grands magasins, tels que *la Belle Jardinière, les Quatre Nations,* etc., de pauvres travailleuses, la plupart mères de famille, qui ont tout quitté pour arriver dès six heures du matin au lieu où le travail se distribue, s'en retourner chez elles, après trois ou quatre heures d'attente, sans emporter une seule pièce d'ouvrage. Il faut recommencer le lendemain, quelquefois infructueusement, et quand elles en rapportent, ce n'est jamais qu'une pièce ou deux à la fois. » (A. Perdiguier, *Statistique du Salaire des ouvrières,* 1849.)

Les lignes suivantes, écrites par une femme, peignent exactement l'existence de l'ouvrière en lingerie :

« Une pauvre femme, ouvrière en chemises fines, s'écriait, en montrant une rangée de points piqués presque imperceptibles : « Tenez... faire cela du matin au soir... il y a de quoi » rendre folle! » Je regardai, et je compris. Les tempes, les joues de cette femme étaient d'un rouge foncé; des crampes d'estomac, résultat de son immobilité et de sa position constamment courbée, la dévoraient; l'ardeur qu'elle mettait à remplir sa tâche lui communiquait une sorte de mouvement fébrile qui faisait battre son cœur et ses artères avec violence; ses yeux, rougis par les veilles, par les larmes, menaçaient de ne la plus servir. Lorsqu'elle sollicitait de l'ouvrage plus grossier, la coupeuse refusait de lui en fournir, sous prétexte que les bonnes ouvrières en fin étaient rares. Et elle n'osait insister; elle n'osait même accepter le travail facile que lui aurait temporairement procuré la charité individuelle, de peur de perdre les ressources chétives mais assurées que lui offraient les commandes régulières du marchand.

» Cette ouvrière se réveillait longtemps avant le jour et cousait jusqu'à onze heures du soir, se refusant même une promenade de quelques minutes, dont sa pauvre tête ressentait cependant un pressant besoin. Elle prenait à peine le temps de

Digitized by Google

manger, tourmentée qu'elle était par le désir d'avancer. Le résultat de tant de peine, c'était *vingt-cinq sous!*... Vingt-cinq sous, avec lesquels il fallait se nourrir, se vêtir, se blanchir, se chauffer, s'éclairer et se loger!

» Une autre ourlait *deux mètres de batiste pour un sou*; l'étoffe était si dure qu'elle y cassait ses aiguilles, et encore devait-elle faire des cadeaux à la *coupeuse* du magasin qui l'occupait, afin d'en obtenir de l'ouvrage. » (Madame A. de Gasparin. *Il y a des pauvres à Paris... et ailleurs*, pages 23, 24 et 25.)

« Les ouvrières mettent ordinairement de huit à dix heures pour faire une chemise de troupe (dont la façon est payée 30 centimes); dans les plus grands jours, les très-habiles peuvent en faire deux; mais pendant l'hiver elles en font beaucoup moins, « ne gagnant pas assez, disent-elles, pour payer l'huile » ou la chandelle qu'elles brûleraient en travaillant le soir. »

» Ainsi une femme honnête, rangée, laborieuse, vaillante à l'excès, peut, quand elle a de l'ouvrage, gagner *six sous* par jour. Six sous par vingt-quatre heures pour se loger, s'habiller, se nourrir et subvenir aux mille besoins de son existence! Cela étant, qu'elle le veuille ou non, comme avant tout il faut vivre, cette ouvrière, que nous voulons supposer un ange de pudeur, trop chrétienne pour se réfugier dans la mort, tombera dans l'immoralité, la perle deviendra fange, les bureaux de police inscriront une prostituée de plus, mais Dieu lui pardonnera : *elle gagnait six sous par jour!* » (A. Perrin, *Étude administrative des compagnies et pelotons hors rang et des fournitures militaires*, p. 29 et 30, Mézières, 1851.)

« La position des ouvrières en broderie est, dit M. Horace Say, comme celle des ouvrières lingères et autres, fortement influencée par les circonstances générales dans lesquelles s'exerce le travail des femmes. La rémunération de ce travail est presque toujours insuffisante pour mettre une femme dans une bonne condition d'existence, si cette ouvrière n'a pas, en outre, l'appui d'un père, d'un mari ou d'une famille. »

M. Blanqui a vu à Lille « des centaines de pauvres

Digitized by Google

femmes qui ne pouvaient pas gagner plus de 25 centimes en travaillant pendant quinze heures par jour à faire de la dentelle. » Il donne aussi la réponse suivante d'un ouvrier de la même ville : « Ma femme est dentellière et gagne 10 à 15 centimes par jour. »

La femme a-t-elle profité de son entrée dans les ateliers et les manufactures?

A cette question, nous croyons qu'il est permis de répondre négativement.

Les travaux industriels ont été un mirage pour la femme ; elle a cru, en y participant, trouver la liberté, et n'a rencontré que l'esclavage.

Elle a d'abord exécuté les travaux qui lui étaient familiers ; puis, ensuite, elle s'est vue contrainte à en entreprendre d'autres beaucoup plus rudes, et dont le moindre inconvénient est de détruire sa santé.

Nous ne voulons pas néanmoins en conclure que la femme doit rester inactive, et refuser absolument son concours à l'industrie ; il est certains travaux qu'elle fera toujours mieux que l'homme et plus promptement que lui. Mais de là à ceux qu'elle exécute ordinairement, il y a la différence qui existe entre le développement d'un individu et son absorption complète. On peut désirer pour la femme une autre condition que celle qui lui est assignée en Orient, sans pour cela trouver convenable qu'elle épuise ses forces à un labeur trop faiblement rétribué.

Sans rien préjuger quant à l'avenir, nous voyons que, dans la société actuelle, la femme place son bonheur dans la vie intime, qu'elle s'y réfugie autant qu'elle le peut, et lorsqu'elle est mère, les soins qu'exigent ses enfants prennent une grande partie de son temps. Si elle est forcée d'aller travailler au dehors, l'intérieur du ménage en souffre ; sa vie se trouve alors partagée entre le travail manuel et ses devoirs d'épouse et de mère.

Digitized by Google

Quand l'atelier est éloigné de sa demeure, elle part dès le matin et ne rentre que le soir, épuisée de fatigue. Il faut néanmoins qu'en arrivant elle prépare le repas pour la famille, qu'elle mette de l'ordre dans le ménage, et qu'elle fasse en une heure ce qui, si elle restait à la maison, se ferait en deux ou trois heures. A peine a-t-elle le temps de prendre quelque repos; encore n'est-ce fréquemment qu'une insomnie. Le dimanche et les jours de fête, elle les consacre encore aux travaux de la maison.

Pendant le jour, elle a dû confier ses enfants à des étrangères, ce qui augmente la dépense, ou bien, ce qui est pis, lorsqu'ils ne vont point à l'école, ils courent dans les rues, sur les places, et se pervertissent en peu d'années. Parfois l'aîné les garde, et si l'un d'eux a besoin des soins immédiats de la mère, on le lui porte à son atelier, à sa fabrique aux heures de repas, afin qu'elle puisse l'allaiter.

« On impose aux femmes l'obligation d'élever tous leurs enfants; on leur fait un crime de les abandonner, de les laisser à la charge de l'État. Si leur courage est près de faillir, on en appelle à leurs entrailles de mère, aux sentiments que la nature a gravé dans leur cœur; mais on oublie le gain dont on les a gratifiées dans la répartition des salaires, la condition misérable à laquelle elles sont exposées, lorsque des hommes, au cœur sec et endurci, les ont inhumainement délaissées. » (P.-M. Rozier, *De la Condition sociale des Femmes, du taux de leurs salaires*, etc., p. 46.)

A l'appui de cette assertion, voici un fait encore plus précis :

« Presque toutes les femmes qui ont conservé leurs enfants à la maison d'accouchement les ont mis en nourrice; elles n'ont pu nourrir elles-mêmes à cause de la nature de leur profession; ce sont pour la plupart des ouvrières, des domestiques qui n'ont ni domicile ni argent. » (*Rapport sur les enfants trouvés* dans le département de la Seine. — 1388.)

Digitized by Google

Et cependant il est bien peu de femmes qui, si elles le pouvaient, ne voulussent garder, élever et instruire leurs enfants. De toutes les choses contestées, discutées, il en est une qu'on a toujours respectée parce qu'elle est incontestable : c'est la maternité.

« Par la maternité, la femme se relève et s'élève. Elle n'est plus irresponsable et désœuvrée. Elle tient dans ses mains, elle le sait, l'œuvre de l'avenir, et elle en répond. La trame qu'elle conduit est celle de l'humanité. La fonction qu'elle accomplit est la plus haute, la plus noble, la plus difficile de toutes les fonctions. En est-il, en effet, de plus difficile, de plus noble et de plus haute que celle de concevoir un enfant, de le porter neuf mois dans ses entrailles, de lui donner la vie au risque de perdre la sienne, de l'allaiter pendant plus d'une année, de l'élever, de l'instruire, de discerner ses qualités, de reconnaître ses défauts, de former son caractère, son cœur et son esprit? Pour changer les destinées d'un peuple, il suffit souvent d'un progrès entrepris et accompli par un homme. Toute mère peut espérer d'être illustrée par son fils. » (Émile de Girardin, *la Liberté dans le mariage par l'égalité des enfants devant la mère*, pag. 17-18.)

Si tout ce que nous avons dit dans les chapitres précédents est exact; si nous nous sommes renfermé, ainsi que les auteurs que nous avons cités, dans les bornes de la vérité la plus rigoureuse, il faut convenir que la femme pauvre ne peut remplir ses devoirs de mère qu'au prix de souffrances inouïes. Pour ce qui est de sa profession, elle est, dans les grandes villes, presque toujours au-dessus de ses forces, et conséquemment nuisible à sa santé.

Le travail manuel des femmes n'a-t-il pas contribué à la décroissance du salaire des hommes?

Tant que la femme s'est bornée aux travaux qui convenaient à ses aptitudes, l'homme n'a point eu à redouter

Digitized by Google

en elle une concurrente; mais dès que la misère l'a poussée à entreprendre un travail qui ne lui était point familier et demandant de la force physique, il ne lui a été donné qu'à la condition qu'on la payerait moins que l'homme.

Puis ensuite ce dernier a consenti à une réduction de salaire, et enfin le résultat de cette lutte entre l'homme et la femme a été pour tous deux un accroissement de misère. Nous ne dirons rien qui ne soit connu de tous ceux qui ont étudié les conditions du travail et sa rémunération, en affirmant que dès que les femmes peuvent exercer certaines professions manuelles que les hommes exerçaient avant elles, ces professions sont devenues en très-peu de temps les moins lucratives de toutes.

C'est donc une espérance trompeuse qui excite les femmes à livrer concurrence aux hommes. Leur salaire est augmenté pendant quelque temps, mais le gain des pères, des maris et des fils diminue promptement dès que les femmes exercent les mêmes professions qu'eux.

« La femme qui travaille dans l'atelier, la fabrique ou la manufacture, loin d'ajouter aux ressources du ménage, les tarit, car elle fait baisser le salaire. » (Émile de Girardin, *La Liberté dans le mariage, par l'égalité des enfants devant la mère*, p. 410.)

Il suffit de jeter un coup d'œil attentif sur les salaires comparés d'une époque à une autre pour vérifier cette assertion.

Blâmer la femme en cette occasion serait injuste : elle ne fait qu'obéir à la nécessité. Seulement, on se trouve forcé de convenir qu'un tel état de choses est plutôt funeste qu'utile.

Le salaire de l'ouvrière est-il en rapport avec ses besoins? — Rigoureusement réduite à ce qu'elle reçoit comme salaire, peut-elle vivre?

Si nous choisissions quelques professions dans les-

Digitized by Google

quelles le travail est assez équitablement rétribué, nous dirions : Oui, la femme peut vivre de son salaire; mais dans la réalité il n'en est pas ainsi, et nous supposons l'avoir déjà prouvé suffisamment.

Nous répondrons donc :

Non, la femme ne peut vivre avec ce qu'elle reçoit comme ouvrière.

Elle a moins de besoins que l'homme, dira-t-on. Erreur : elle se résigne plus facilement et sait mieux souffrir. On parle, il est vrai, de sa frugalité, de son économie. Il y a à cela une excellente raison : c'est qu'elle ne peut dépenser davantage.

Ne voulant pas néanmoins être accusé d'énoncer une opinion qui, n'étant que personnelle, aurait, par cela même, peu d'autorité, nous allons citer, sans réflexion aucune, ce que plusieurs économistes ont écrit sur le salaire des femmes.

« ..... Prenons l'ensemble des professions, tenons compte du nombre, de l'importance, et, pour évaluer les ressources de vingt mille *confectionneuses*, qui gagnent à peine *dix sous* par jour, ne nous réglons pas sur la journée privilégiée des *repasseuses* qui vaut encore deux francs. Faisons entrer en ligne de compte le chômage annuel et les intermittences régulières qui pèsent sur toutes les professions : à quel résultat arriverons-nous, grand Dieu! et n'est-ce pas avec effroi qu'il nous faudra connaître que les deux tiers de la population féminine de Paris en sont réduits à ne retirer du travail le plus assidu qu'un salaire moyen variant de 30 à 45 ou 50 c. par jour! » (Louis Blanc, *le Travail des femmes*, NOUVEAU MONDE, 16 mars 1830.)

« Les ouvrières gagnent de 1 fr. à 1 fr. 30 c. par jour; celles qui sont en position d'arriver à ce dernier salaire forment le plus petit nombre, quoique la journée de travail soit de douze heures. Quelque frugale que soit la vie d'une femme, quelque modestes que soient son loyer et son entretien,

Digitized by Google

est-il possible qu'avec ce même revenu, exposée qu'elle est à la suppression ou aux variations du travail, elle parvienne à subsister et à pourvoir à ses dépenses les plus nécessaires, sans s'imposer des privations? *C'est l'insuffisance du salaire qui entraîne tant d'ouvrières à acheter un supplément de ressources dans le concubinage ou dans la prostitution.* » (Frégier, *Des Classes dangereuses de la population dans les grandes villes*, t. I, p. 344, 345.)

« Lorsque la femme qui a un intérieur de famille reçoit un ouvrage qu'elle peut faire chez elle aux moments qu'elle a de libres, et pour lequel elle est payée à la tâche, elle accepte quelquefois un salaire tellement bas, qu'elle fait, sans s'en douter, une concurrence fatale aux femmes qui ont le malheur de vivre sans famille. Ce genre de concurrence se produit particulièrement à Paris pour les travaux de broderie, pour les sacs et les bourses : des femmes appartenant à des familles honorables, dont les maris gagnent de leur côté des appointements réguliers, se livrent souvent à de semblables travaux. Les mêmes faits se produisent également dans des travaux de confection en lingerie, et c'est ainsi que la façon d'une chemise commune ou d'un gilet de flanelle a pu tomber à 40, 30 et même jusqu'à 20 centimes. »

« La femme qui est obligée de vivre sur le seul produit de son travail est généralement malheureuse, et si elle n'a pas une capacité et une énergie toute particulière, elle est exposée à plus d'un danger. » (Horace Say, *Statistique de l'Industrie, à Paris*, résultant de l'enquête faite par la Chambre de commerce pour les années 1847-1848. Ch. VI et XIII, p. 52 et 116.)

« La concurrence, qui dévore et qui exténue toute industrie par les luttes du bon marché (si déplorable d'ailleurs au point de vue de la qualité des produits), jointe à l'excessive ardeur de gain du confectionneur, qui pèse de la manière la plus oppressive sur le salaire de la main-d'œuvre, a fini par amener les choses au point que, dans la plus grande majorité des cas, il devient à peu près impossible à l'ouvrière la plus laborieuse de suffire, par son travail quotidien, à *sa subsistance de*

Digitized by Google

chaque jour. » (Jules Mareschal, *Des Chemins de fer considérés au point de vue social et civilisateur*, p. 42.)

« Le taux du salaire est presque toujours très-bas pour les femmes, et si bas, que c'est celui de leurs maris qui semble le compléter...

» Passé l'âge de vingt ans, les femmes n'obtiennent en général que la moitié des gains de l'homme.

» En général, un homme seul gagne assez pour faire des épargnes; mais c'est à peine si la femme est suffisamment rétribuée pour subsister...

» ... Dans toutes les industries, les femmes étant peu rétribuées, non-seulement d'une manière absolue, mais encore relativement à leurs besoins, elles ne peuvent échapper à la misère qu'à force d'économie, et en s'imposant beaucoup de privations. » (Villermé, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers*, t. II, p. 11, 12, 13 et 21.)

« Le fait le plus remarquable et le plus triste en même temps, c'est le nombre des femmes indigentes, comparé à celui des hommes. Il est presque généralement une fois plus élevé. Dans notre société, la femme a beaucoup plus de peine à vivre que l'homme, bien qu'elle ait moins de besoins et des habitudes généralement plus sobres. Nous ne voulons point faire de déclamations sentimentales, mais un tel résultat n'est-il pas déplorable? » (Eug. Buret.)

« L'insuffisance du salaire des femmes est évidente : la moyenne de ce salaire, eu égard aux professions qui subissent le chômage des mortes saisons, ne s'élève pas à 1 fr., et, pour suffire à tous les besoins indispensables, il devrait être au moins de 2 fr. Celles qui se connaissent, pour leur malheur, aux travaux qui peuvent se faire dans les prisons, gagnent à peine 50, 60 ou 80 centimes par jour.....

» ..... Le travail de 4,000 prisonnières peut-il influer considérablement sur les salaires de 500,000 femmes et plus? — Oui, la masse écrase les molécules, et quand aux 4,000 prisonnières s'ajoutent les hospices, les couvents et les ouvroirs, obligés de subir le taux des prisons, l'ouvrière libre est immolée, et l'industrie l'achève sans pitié.

Digitized by Google

« Vous ne pouvez pas faire cette chemise pour 25 centimes, » pauvre femme! Eh bien! je vais l'envoyer à la prison. Là, » rien ne se perd; là, point de mont-de-piété; là, toutes les » ouvrières ont les mains propres, car elles n'ont pas de » ménage à faire; là, je suis sûre d'avoir l'ouvrage à époque » fixe et sans être obligée de courir après au milieu d'ouvrières » isolées. ».

» Un père écrivait à sa fille en prison :

« Ma chère fille, je te remercie des dix francs que tu m'as » envoyés sur tes économies. Tu es bien heureuse d'être en si » bonne maison. Ta sœur a tant de peine à gagner sa vie près » de moi! »

» La prison domine l'hôpital, le couvent et l'ouvroir, ses alliés malgré eux. Que peut faire l'ouvrière isolée contre de si redoutables concurrents? Obtenir à tout prix quelque ouvrage qu'on lui laisse par pitié..... Elle finit par envier le sort des prisonnières, et plusieurs ouvrières sont venues, dans leur détresse, me demander, avant l'existence de l'ouvroir Saint-Louis-d'Antin, « *si l'on ne pourrait pas les mettre en prison sans qu'elles eussent volé.* »

» Une d'elles me disait :

« En prison du moins, on ne manque de rien; l'ouvrage » abonde; on y fait des économies, quoiqu'on travaille à trop » bas prix. Victorine, après huit ans, est sortie avec 2,000 fr. » d'épargne; et moi, qui suis honnête et qui travaille bien, » quelquefois une partie de la nuit, je suis sans ressources, et » presque tout ce qui m'appartient est au mont-de-piété. Si » Victorine était restée honnête, elle serait pauvre comme moi. » De grâce, faites-moi recevoir dans quelque prison, puisqu'on » n'a pas occasion de pécher. Quand je sortirai avec 2,000 fr., » je me retirerai dans un couvent. » (Marbeau, *Mémoire lu à la société d'Économie charitable.* — *Annales de la Charité*, t. III, p. 179 et suiv.)

« 228 administrations hospitalières, situées dans 73 départements, font travailler les indigents admis dans leurs établissements. Ces travaux sont, en général, exécutés par des femmes, et il n'y a réellement de productif que les ateliers où l'on fabrique des dentelles ou des blondes. On peut encore citer

Digitized by Google

la filature de laine établie dans l'hospice du Puy (Haute-Loire). Les autres travaux se bornent à des confections de chemises assez grossières, car de vieilles femmes infirmes ne peuvent travailler ni lucrativement ni avec perfection. » (A. de Watteville, *Du Travail et des Industries exercés dans les établissements de bienfaisance.—Annales de la Charité*, juin 1849.)

Nous terminerons par une dernière citation :

« Quiconque est initié quelque peu à ces tristes détails de la situation des femmes obligées de travailler pour vivre, sait pertinemment que, pour les états surtout qui englobent le plus grand nombre de travailleuses, parmi les jeunes filles, un salaire de 50 c. est, à peu d'exceptions près, le plus élevé qu'elles puissent atteindre.

» Comment admettre que cette chétive rétribution d'une besogne souvent très-assidue et très-pénible puisse suffire à la nourriture et à l'entretien d'une pauvre jeune fille, toute modeste et pauvre que soit sa tenue? Que s'il s'agit d'une jeune femme déjà chargée d'un ou plusieurs enfants, ayant un mari paresseux ou maladif ou infirme, que veut-on qu'elle devienne avec un semblable moyen d'existence? Évidemment, pour l'une et pour l'autre, il faut s'attendre à la voir, tôt ou tard, invoquer le vice ou le désordre contre la misère et la mort. » (Madame Mareschal, *Note sur le travail rétribué.*)

Nous croyons inutile de rien ajouter aux extraits précédents; ils prouvent trop clairement que la femme, réduite aux seules ressources que lui procure son travail, ne peut vivre:

On comprendra aussi qu'il serait puéril de parler des économies qu'elle pourrait faire au moment de la bonne saison pour se prémunir contre la mauvaise.

L'ignorance actuelle des femmes n'est-elle pas causée par la nature et la durée de leurs travaux manuels?

Dans l'ordre naturel, la mère devrait servir d'édu-

Digitized by Google

catrice à ses enfants ; personne ne les connaît mieux et ne les aime davantage.

« Chaque jeune fille qu'on instruit devient, aussitôt qu'elle est mère, le moniteur de sa famille.

» Si, depuis trente années, l'instruction des jeunes filles avait été l'objet de l'attention que nous réclamons pour elles, on pourrait à cette heure parcourir toute la France sans trouver un seul enfant au-dessous de quinze ans ne sachant lire ni écrire. » (Émile de Girardin, *De l'Instruction publique*, p. 59, édit. de 1838.)

Fénelon avait dit :

« Le monde n'est point un fantôme, c'est l'assemblage de toutes les familles ; et qui est-ce qui peut les policer avec un soin plus exact que les femmes, qui, outre leur autorité naturelle et leur assiduité dans leur maison, ont encore l'avantage d'être nées soigneuses, attentives au détail, industrieuses, insinuantes et persuasives? Mais les hommes peuvent-ils espérer pour eux-mêmes quelque douceur de vie, si leur plus étroite société, qui est celle du mariage, se tourne en amertume? » (*De l'Éducation des Filles*, ch. Ier.)

Cependant, il n'en est rien, et cette influence maternelle, qui serait si puissante, si fructueuse, qui exercerait une action si utile sur les générations, n'est encore qu'une théorie.

Comment l'ouvrière pourrait-elle instruire ses enfants? On ne lui a rien appris, et lors même qu'elle posséderait quelques notions d'arithmétique et de grammaire, le temps lui manque pour que les siens en profitent. Est-il possible qu'une femme qui travaille pendant douze heures chaque jour, qui a, de plus, une longue distance pour aller à son atelier et pour en revenir, puisse donner des leçons à ses enfants? Non.

En général, l'ouvrière est ignorante, son intelligence est fermée à tout ce qui peut éclairer l'esprit, agrandir la pensée ; les sciences, les arts lui sont inconnus, et

Digitized by Google

lorsqu'elle souffre, elle n'a rien pour se consoler. De là, la passion dominant la raison, parce qu'on n'a point développé cette dernière chez la femme ; de là, enfin, toutes les fautes qu'on lui reproche, et dont, en réalité, elle n'est point coupable, puisque son éducation et son instruction ont été entièrement négligées.

Les conséquences de cette ignorance sont désastreuses. Ainsi que ces plantes parasites qui croissent de tous côtés, cette ignorance se perpétue indéfiniment, et des familles entières restent illettrées parce que la mère n'a pu les instruire.

Dans les villes, et même dans beaucoup de nos campagnes, les hommes savent généralement lire ; il n'est pas rare de voir des ouvriers consacrer à l'étude les quelques minutes qui leur restent après le repas. Il n'en est pas de même pour la femme : son instruction a été tellement négligée qu'elle n'éprouve point le désir de l'augmenter.

Elle regrette seulement avec amertume que ses enfants n'acquièrent pas plus d'instruction, et si son mari sait lire, elle le supplie bien souvent de devenir le professeur de leurs enfants.

« Mais, ainsi que le dit M. Émile de Girardin dans son livre *De l'Instruction publique*, lorsqu'ils ne possèdent aucune notion élémentaire, ils se montrent généralement peu soucieux que leurs enfants les acquièrent; lorsqu'ils savent lire et écrire, on les voit rarement se donner la peine d'instruire eux-mêmes leurs enfants, ou seulement de les interroger au retour de l'école. »

Le mari ne s'occupant pas de l'instruction des enfants, et la femme en étant incapable, ceux-ci restent plongés dans une ignorance fatale que plus tard ils perpétuent à leur tour.

Digitized by Google

Quelle est l'influence du travail et du salaire des femmes sur la moralité d'un peuple?

Nous avons parcouru toutes les phases de la vie de la femme pauvre, et nous croyons avoir prouvé que presque toujours son salaire ne pouvait la faire vivre. Une conséquence toute naturelle en est la suite. Ne pouvant vivre de son travail, cette femme se désespère, et, du jour où son courage l'abandonne, où elle ne voit plus d'issue possible, elle achève son existence dans la honte. L'abandon dans lequel l'a souvent laissée celui qu'elle a aimé, l'effrayante misère qui suit cet abandon, le préjugé qui la condamne, tout enfin concourt à l'entraîner dans l'abîme.

« La misère, dit Bossuet, est l'écueil le plus ordinaire où la pudeur fait naufrage. »

La société perd en elle une force active qui se change en immoralité, car ce que la femme perd en dignité rejaillit sur les mœurs, et les générations s'affaiblissent ainsi graduellement jusqu'à ce qu'elles disparaissent.

Nous ne disons rien ici qui n'ait été déjà répété; mais on a toujours conclu à la condamnation de l'infortunée qui se réfugiait dans le vice comme un homme qui se noie cherche un appui dans une branche qui se casse. Sauf quelques exceptions qui devraient être la règle, on n'a pas recherché les causes qui poussent les femmes à ce que nous nous appellerons un lent et douloureux suicide.

Au nombre de ces causes, on doit placer principalement

1° Le défaut d'instruction et d'éducation;

2° L'insuffisance du salaire;

3° La durée du chômage;

4° L'abandon après la séduction.

Ne voulant faire, à propos d'un sujet aussi grave, aucune espèce de déclamation, nous nous contenterons

Digitized by Google

de demander s'il ne faut pas être doué d'une grande force morale et physique pour résister à ces maux réunis? Certes la majorité des femmes parvient non à les surmonter entièrement, mais à les supporter au prix d'efforts inouïs; mais quels profits en retirent-elles, et surtout quelles en sont les conséquences pour l'ordre social?

Donc, pour conclure en quelques mots cette étude sur le travail et le salaire des femmes, nous dirons :

Telle femme, telle civilisation! Voulez-vous que votre civilisation soit réelle et non apparente, combattez sans relâche, et détruisez toutes les causes qui détournent la femme de l'exercice de la fonction qui lui est assignée : la fonction de la femme, c'est l'accomplissement de tous les devoirs de la maternité. Rendez-la donc possible. A ce prix est le bonheur de l'Avenir. (Pierre Vinçard.)

II

Simple histoire.

Une pauvre jeune fille vint un jour dans un des bureaux du mont-de-piété de Paris engager un paquet de hardes sur lequel on lui donna 3 francs. Pendant quinze années consécutives, elle vint exactement payer l'intérêt de cette modique somme, montant à quelques centimes, sans avoir assez pour dégager le paquet.

L'administration, frappée du soin que prenait cette jeune fille à conserver ce petit dépôt de linge, alla aux informations sur elle, et apprit que, travaillant sans relâche chez elle, dans un très-pauvre réduit, cette ouvrière en linge, honnête et sage, parvenait à grand'-peine à suffire à ses besoins les plus pressants, mais que, malgré ses peines et ses veilles, elle n'avait pu réunir,

Digitized by Google

depuis quinze ans, les 3 francs qui lui étaient nécessaires pour retirer son précieux petit paquet.

Il y avait évidemment dans la conduite de cette femme laborieuse et si sage, quoique belle, un grand courage qui prenait sa source dans de nobles sentiments. On l'appela à l'administration du mont-de-piété, et on l'engagea à reprendre, sans rétribution, les modestes hardes dont elle avait été si longtemps privée. C'est alors que l'on comprit la belle âme de cette infortunée. Le petit paquet se composait d'un jupon et d'un fichu de femme. A peine fut-il ouvert qu'elle prit ces objets à deux mains et les couvrit de baisers en fondant en larmes... C'était tout ce qu'elle avait hérité de sa mère morte depuis quinze années, et pour conserver cette précieuse relique, elle avait apporté religieusement son pieux tribut, comme on va au cimetière déposer des fleurs sur une tombe chérie le jour d'un funèbre anniversaire.

III

Les métiers que les hommes ont laissés aux femmes.

Les hommes ont graduellement et successivement usurpé tous ceux d'entre les métiers qui naturellement appartenaient aux femmes, qui pouvaient offrir des produits suffisants : on ne leur a laissé que ceux qui n'ont pas paru mériter d'être pris, c'est-à-dire ceux qui ne peuvent nourrir et entretenir les malheureuses qui les exercent.

N'est-il pas honteux et criminel de voir dans les magasins de modes et de nouveautés, chez les marchands d'étoffe — ces armées de jeunes gens de vingt à trente ans, occuper leur vigueur et leur jeunesse à auner, à

Digitized by Google

plier et à déplier des étoffes ? N'est-ce pas là un métier qui devrait être exclusivement réservé aux femmes ? Et les coiffeurs ? Devrait-il y avoir des coiffeurs ? Les femmes n'exerceraient-elles pas au moins aussi bien cette profession que les hommes, qui en ont tant d'autres où ils trouvent l'emploi de leur force, et qui ont toujours la ressource de se faire soldats ? Tous les métiers qui se servent de l'aiguille n'appartiennent-ils pas aux femmes par une sorte de droit ? Devrait-il y avoir des hommes qui cousent ? devrait-il y avoir des tailleurs ?

Les seuls métiers qu'on a laissés aux femmes sont ceux qu'on a dédaigné de leur prendre, c'est-à-dire ceux qui ne les nourrissent que lorsqu'elles se sont habituées graduellement à vivre avec une nourriture insuffisante, qui ne leur permettent jamais de prévoir une maladie, encore moins la vieillesse. (Alphonse Karr.)

IV

Une question à méditer.

Presque tous les réformateurs modernes demandent que la femme puisse vivre du fruit de son travail, sans le secours de l'homme.

Ces réformateurs ne se doutent peut-être pas qu'un tel état de choses minerait les bases de l'ordre social, dont l'une des principales est le mariage ; car si les femmes pouvaient vivre de leur travail aussi facilement que les hommes, il en est peu probablement qui consentiraient à échanger leur état libre et indépendant contre un état sinon de pur esclavage, au moins de subalternéité très-tranchée.

Le maintien de l'ordre social exige donc que la femme ne puisse vivre sans le secours de l'homme.

Digitized by Google

C'est sans doute influencé par ces considérations conservatrices que M. Proudhon a affirmé que la femme n'avait que deux rôles à jouer dans la société, « *ménagère* ou *courtisane.* »

Au point de vue du maintien de l'ordre social, M. Proudhon a parfaitement raison. (Denis Caron.)

V

En époque d'ignorance sociale, le travail seul peut améliorer la condition des femmes.

En époque d'ignorance sociale, la femme, en dehors du travail salarié, n'a que deux rôles à jouer dans la société : *ménagère* ou *courtisane*, a dit M. Proudhon, et c'est aussi ce que laisse à penser M. Colins, le grand prêtre du socialisme. Le premier ne voit dans la femme qu'une sorte de domestique *pour tout faire*, et le second veut bien la considérer comme la source du bonheur domestique, le seul réel ici-bas. M. Proudhon ne veut pas que la femme soit l'égale de l'homme ; M. Colins la déclare *libre*, mais il veut qu'elle soit tenue en état de *minorité*.

Les socialistes de sentiment se révoltent contre ces manières de voir, et surtout contre l'assertion de M. Proudhon : cela prouve leur bon cœur ; mais malheureusement ces questions ne se résolvent pas avec le cœur. Il ne suffit pas de s'indigner : ce qu'il faut, c'est démontrer clairement qu'à notre époque la femme peut, en dehors du travail, jouer d'autres rôles que ceux indiqués par M. Proudhon ; et que, dans le mariage, la femme, qui n'a ni les mêmes devoirs, ni la même responsabilité que l'homme, doit jouir d'une égale liberté et des mêmes droits...

Digitized by Google

Peut-on, sans injustice, augmenter les droits de la femme sans augmenter sa responsabilité, et sans amoindrir d'autant celle de l'homme?...

On peut faire de belles phrases contre les idées émises par ces deux grands prêtres du socialisme, mais on ne prouve rien, parce qu'il est certain qu'en époque d'ignorance sociale, le travail seul peut améliorer la condition des femmes.

Quand la science sociale ne sera plus une chimère, la femme sera la vraie compagne de l'homme et son égale, parce qu'alors seulement l'homme pouvant suffire à tous les besoins du ménage et de la famille, *sera* TRÈS HEUREUX *d'avoir une femme.* (Cani du Plessis-Chamant.)

Digitized by Google

Digitized by Google

XV

MAUVAIS TRAITEMENTS

I

Est-il permis à un mari de battre sa femme?

Le mari peut battre sa femme... *Flagellando uxorem.* (Baluz. II, 1378.)

—

Le mari qui bat sa femme avec la verge ou le bâton ne viole pas la paix du ménage. — « Corrigez-moi de telles femmes, dit le guerrier Sigfried; elles apprendront par là à laisser tomber de telles paroles. (Nibel, 805.) — Oh! j'aurais dû le prévoir, dit la noble dame. Et voilà pourquoi il a rendu mes lèvres violettes, à force de me battre. » (Nibel, 837.)

—

Digitized by Google

« Tout mari peut battre sa femme quand elle ne veut pas obéir à son commandement, ou quand elle le maudit, ou quand elle le dément, pourvu que ce soit modérément, et sans que mort s'ensuive. » (Beaumanoir, *Code féodal.*)

—

« Battre sa femme, dit M. Esquiros, est un usage fort ancien dans le monde et notamment en France... Toutes les sociétés commencent, comme l'humanité, par l'état sauvage, lequel entraîne toujours l'emploi aveugle de la force. De vieilles cérémonies religieuses consacraient même cet usage en plusieurs provinces ; le droit en était accordé au mari comme une franchise. »

—

A Harfleur, au mardi gras, *fête de la Scie*, on passait dans l'église le *bâton frivent* à un époux qui en battait sa femme.

—

Un vieux proverbe, qui n'était que l'écho de la loi, dit :

IL EST PERMIS DE BATTRE SA FEMME, MAIS IL NE FAUT PAS L'ASSOMMER.

« Ce proverbe, dit M. Quitard, a été originairement une formule de droit. Plusieurs anciennes chartes de bourgeoisie autorisaient les maris, en certaines provinces, à battre leurs FEMMES, même jusqu'à effusion de sang, pourvu que ce ne fût point avec un fer émoulu, et qu'il n'y eût point de membre fracturé. Les habitants de Villefranche, en Beaujolais, jouissaient d'un pareil privilége, qui leur avait été concédé par Humbert IV, sire de Beaujeu, fondateur de leur ville. Quelques chroniques assurent que le motif d'une telle concession fut l'espérance où était ce seigneur d'attirer un plus grand nombre d'habitants, espérance qui fut promptement réalisée.

Digitized by Google

» On trouve dans *l'Art d'aimer*, poëme d'un trouvère, le passage suivant :

« Garde-toi de frapper ta dame et de la battre. Songe » que vous n'êtes point unis par le mariage, et que, si » quelque chose en elle te déplaît, tu peux la quitter. »

« La *Chronique bordelaise*, année 1314, rapporte ce fait singulier : « A Bordeaux, un mari, accusé d'avoir tué » sa femme, comparut devant les juges, et dit, pour toute » défense : Je suis bien fâché d'avoir tué ma femme ; mais » c'est sa faute ; car elle m'avait grandement irrité. Les » juges ne lui en demandèrent pas davantage, et ils le » laissèrent se retirer tranquillement, parce que la loi, en » pareil cas, n'exigeait du coupable qu'un témoignage de » repentir. »

» Un de ces vieux almanachs qui indiquaient à nos bons aïeux les actions qu'ils devaient faire jour par jour, donne, en plusieurs endroits, l'avertissement que voici : *Bon battre sa* FEMME *en hui.*

» Cette odieuse coutume, qui se maintint légalement en France, suivant Fournel, jusqu'au règne de François Ier, paraît avoir été fort répandue dans le treizième siècle ; mais elle remonte à une époque plus reculée. Le chapitre 131 des lois anglo-normandes porte que le mari est tenu de châtier sa femme comme un enfant, si elle lui fait infidélité pour son voisin. *Si deliquerit vicino suo, tenetur eam castigare quasi puerum.* Un article du concile tenu à Tolède, l'an 400, dit : « Si la femme d'un clerc » a péché, le clerc peut la lier dans sa maison, la faire » jeûner et la châtier, sans attenter à sa vie ; et il ne » doit pas manger avec elle jusqu'à ce qu'elle ait fait » pénitence. »

» Comment des ministres de la religion chrétienne, qui a tant fait pour l'émancipation et la dignité des femmes, ont-ils pu concevoir la pensée de les soumettre à une pénalité si brutale et si dégradante ? Ils auraient dû être

Digitized by Google

conduits par l'esprit de cette religion, où tout est amour et charité, à proclamer le principe du poëte indien, qui dit, dans une formule pleine de délicatesse : « Ne frappe » pas une femme, eût-elle commis cent fautes, pas même » avec une fleur. »

—

La coutume du Beauvoisis autorisait le mari à battre sa femme, pour la corriger, *sans mort et sans mehaigne* (mutilation) (1).

Il en était de même dans la coutume de Normandie ; mais, dans cette province, il y avait un cas « en quoi » femme doit être ouïe en derrière de son mari, si » comme le mari la mehaigne (la mutile), ou lui crève » les yeux, ou lui brise les bras, ou s'il a accoutumé de » la traiter vilainement, car ainsi ne doit-on pas châtier » sa femme (2). »

—

Le Koran permet aussi aux maris de battre leurs femmes, mais toute correction infligée doit être juste et méritée. « Vous réprimanderez les femmes, dit le Prophète, dont vous aurez à craindre l'inobéissance ; vous les relèguerez dans des lits à part, *vous les frapperez même ;* mais aussitôt qu'elles vous obéissent, ne leur cherchez point querelle. »

—

D'Argens rapporte qu'en Moscovie, dans les mariages des gens du peuple, dès que l'épouse a prononcé le *oui* décisif, son père lui donne deux ou trois coups sur les épaules d'un petit fouet tout neuf, qu'il a acheté exprès

(1) Voy. *les Coutumes du Beauvoisis*, par Beaumanoir, édition de la Thomassière, p. 292.

(2) Voy. *Commentaires du Droit civil, tant public que privé, au pays et duché de Normandie*, par Guillaume Terrein, 2e édition, in-folio. Paris, 1578, liv. XII, chap. XXVI, art. 3 et 4, p. 197.

Digitized by Google

pour cette circonstance, et lui dit : « Ma chère fille, voilà » les derniers coups que vous recevrez de moi. Vous avez » été jusqu'ici sous ma discipline ; votre mari va désor- » mais tenir ma place, et c'est à lui à vous châtier, si » vous n'êtes pas obéissante. » Le père offre alors son fouet au mari, qui le refuse comme une chose inutile, et dont il n'aura jamais besoin. Le père, qui connaît mieux que son gendre le caractère des femmes et l'utilité des corrections, s'obstine à lui faire accepter son présent. Il se fait alors un assaut de politesse, qui finit pourtant par l'acquiescement du gendre.

—

Une chronique russe rapporte qu'un nommé Jarneff, qui, il est vrai, avait été trompé par sa femme, avait pris l'habitude de la faire fouetter le dimanche et le jeudi, après le repas du milieu du jour et avant d'aller dormir. Il disait à sa femme Nadejna que cela lui procurait des rêves aimables et roses, et qu'au moins il dormait plus tranquille, ayant conscience d'un devoir accompli. (Cité par M. Godard.)

—

On raconte qu'une jeune Moscovite, mariée depuis quelques mois, se plaignit à sa mère que son mari ne l'aimait pas. Celle-ci lui en demanda la raison, et elle répondit naïvement : « Il ne m'a pas encore battue. »

—

Plusieurs auteurs ont prétendu que les femmes moscovites éprouvaient le besoin d'être battues ; qu'elles ne se croyaient aimées que lorsque leurs maris leur infligeaient de rudes corrections. M. A. Debay, dans un livre intitulé *Hygiène du Mariage*, raconte à ce sujet l'anecdote suivante : « Un Allemand s'étant fixé à Moscou, s'y maria. Passionnément épris de sa femme, il n'épargna rien pour s'en faire aimer ; mais tous ses efforts furent inutiles ;

Digitized by Google

toujours indifférente aux caresses de son mari, elle n'y répondait que par des soupirs et des larmes. L'Allemand lui demanda un jour la cause de sa froideur, de sa tristesse, et la pria si instamment qu'elle lui répondit, en sanglotant : « Pourquoi feindre de m'aimer? Crois-tu me » cacher que je suis vile à tes yeux?... » Étonné de ce langage, le mari la pressa de lui dire en quoi il avait pu l'offenser. Celle-ci, redoublant ses pleurs, ajouta : « Puis- » que tu feins de l'ignorer, où sont donc les verges avec » lesquelles tu dois me prouver ta tendresse et me la » faire partager? Ne sais-tu pas que c'est, chez nous, l'u- » nique moyen que doivent employer les hommes qui » aiment véritablement leurs femmes? »

» Le bon Allemand resta stupéfait de cette singulière confidence, et eut beaucoup de peine à s'empêcher de rire. Cependant sa femme persistant à lui parler très-sérieusement, il commença à croire que ce remède était nécessaire. Peu de jours après, il saisit un prétexte que lui fournit la mauvaise humeur de sa femme, et s'armant d'une poignée de verges, il lui administra la fustigation qu'elle demandait. Le remède opéra merveilleusement, et, de ce jour, la femme partagea l'amour et les plaisirs de son époux. »

M. Debay croit à l'efficacité de ce moyen pour inspirer de l'amour aux femmes. Il cite un assez bon nombre d'exemples à l'appui de son assertion. Puis il indique la manière de pratiquer la flagellation.

—

En Angleterre, la loi qui permettait au mari de battre sa femme *gratuitement* a subsisté jusqu'en 1660.

Depuis ce temps, moyennant une faible amende, tout mari anglais peut infliger de rudes corrections à sa femme.

A notre époque, dans ce pays, il ne se passe pas une

Digitized by Google

semaine, pas un jour même, sans qu'une feuille publique, soit de Londres, soit de la province, n'annonce qu'un mari a horriblement maltraité sa femme. Ces actes de brutalité conjugale sont depuis longtemps si communs en Angleterre, que le public n'y donne plus aucune attention; ils passent en quelque sorte inaperçus. On se dit : « Ce n'est rien, c'est un homme qui a corrigé sa femme, » tout aussi simplement qu'on se dirait : « Ce n'est rien, c'est un homme qui a battu son chien. » Il est même à supposer que les chiens, s'ils subissaient les mauvais traitements que subissent un grand nombre de femmes, trouveraient plutôt des défenseurs que ces dernières... Dès l'instant que de tels actes de barbarie ne soulèvent plus l'indignation publique, le devoir des législateurs serait d'aviser au moyen d'y mettre un terme... Est-ce au mari, au mariage, ou à la femme qu'il faut s'en prendre? Que l'on cherche, et l'on trouvera...

—

On lit dans *la Revue Britannique*, numéro de mars 1853 :

« En plein parlement, je viens d'entendre un membre déclarer qu'en Angleterre un mari pouvait, pour cinq livres sterling (125 fr.) d'amende, battre sa femme jusqu'à la mutiler. Ce membre, M. Fitzroy, a dit en propres termes : « On ne peut lire les journaux sans être *con-* » *stamment* frappé d'horreur, tant sont *nombreux* les » exemples du traitement brutal et cruel infligé au sexe » le plus faible, par des hommes dont les atrocités de- » vraient faire rougir tous les fronts anglais. »

» M. Fitzroy a cité ensuite le cas récent de cet Anglais, qui a retenu par la robe sa femme enceinte, et l'a fustigée comme une malheureuse ; il a cité Henri Bamel, qui, en décembre dernier, a traîné sa femme par les cheveux et lui a coupé les doigts avec un couteau ; il a

Digitized by Google

cité James Coghlan qui, le 17 janvier, s'est armé des pincettes et a failli tuer la mère de ses enfants; il a cité John Mullet, Fred. Gilles, Jérémie Donovan, et autres maris farouches, dont les compagnes mutilées composeraient un martyrologe matrimonial, pour me servir des expressions des Anglais eux-mêmes.

» Eh bien! tous ces barbares en ont été quittes pour 5 liv. st. d'amende. J'envoie à Votre Majesté la traduction du discours de M. Fitzroy, pour qu'elle le fasse lire à ses femmes et aux femmes de ses ministres. Je ne crois pas aussi utile de vous traduire un autre discours d'un M. Finn, qui a beaucoup appuyé M. Fitzroy, en proposant de rétablir la loi du talion, en vertu de laquelle le magistrat, sans préjudice des 5 liv. st. d'amende, condamnerait à être battu le mari qui battrait sa femme.

» Cet autre discours a excité l'hilarité de la maison; mais on disait dans la galerie, que plus d'un rieur ne riait que du bout des lèvres. La législation actuelle sera-t-elle modifiée? Je ne sais trop : cependant il faut convenir que les femmes anglaises ont déjà gagné quelque chose. Il n'y a pas longtemps que leurs maris pouvaient les vendre au marché, — ils ne peuvent plus que les battre, et encore s'exposent-ils à payer une amende. »

Le 20 janvier 1854, on lisait dans le journal *la Presse :*

« Il ne paraît pas un seul numéro d'un journal anglais qui ne contienne le récit de quelque acte de brutalité commis par un mari sur sa femme. Ce n'est pas un des beaux côtés des mœurs anglaises; mais il faut reconnaître qu'il s'élève dans la classe éclairée d'énergiques protestations contre ces habitudes de violences. Les comptes rendus des tribunaux de police contiennent beaucoup de noms, beaucoup de détails, mais il paraît qu'ils ne disent pas tout encore. Un gentleman écrit à M. Hammil, juge de Worshipstreet, et lui demande, dans l'intérêt de l'adou-

Digitized by Google

cissement des mœurs, une publicité plus complète de ces sortes d'affaires. Voici cette lettre, que nous reproduisons comme renseignement curieux de moralité :

« Monsieur,

» Je lis aujourd'hui dans un journal le compte rendu » d'une nouvelle affaire de mauvais traitements exercés sur » une femme, et je vois que le prévenu a manifesté quel- » ques appréhensions de la publicité que cette affaire allait » recevoir. Cela me fait penser qu'il y aurait peut-être » un moyen de rendre moins fréquentes ces lâches et » odieuses attaques, dont les femmes sont victimes, et » qui occupent chaque jour une grande partie des au- » diences de nos tribunaux de police. Ce serait d'afficher » chaque jour la liste des personnes convaincues d'actes » de violence envers les femmes, et de donner les noms » et l'adresse de toute personne condamnée pour des faits » de cette nature.

» Il résulte, en effet, de presque tous les débats, que » ces mauvais citoyens apprécient avec trop d'indulgence » les actes cruels qui se passent dans l'intérieur de leur » domicile. S'ils voyaient, toutes les fois qu'ils viennent » au tribunal, une liste de noms et d'adresses comme » celle que je propose, exposée aux yeux du public, il » est probable que cela tempérerait la violence de leurs » habitudes.

» Puisque les punitions que prononcent les tribunaux » sont insuffisantes pour corriger ces habitudes grossières, » la justice ne saurait être blâmée en essayant d'une » mesure nouvelle et exceptionnelle.

» Signé : EDMOND FRY. »

On le voit, au dix-neuvième siècle, dans les pays qui passent pour être les plus civilisés de l'Europe, la femme est encore sous le coup de la force brutale. Pour elle, le

Digitized by Google

droit et la justice sont à peu près nuls : elle est en quelque sorte la *chose* de l'homme. Un mari peut dévorer la fortune de sa femme, vendre jusqu'à ses vêtements, l'enfermer dans un grenier, l'empêcher de voir qui que ce soit, la laisser jeûner, la maltraiter, sans qu'aucun secours lui parvienne. Des voisins ou des passants entendent ses plaintes, et personne ne vient à son aide. On dit : « C'est un mari qui bat sa femme, cela ne nous regarde pas ; » ou : « Entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt ; » c'est-à-dire : il n'est pas prudent de se mêler des affaires de ménage. Dès lors il ne reste à la malheureuse victime qu'à implorer la miséricorde de celui qui la maltraite.

II

Un ouvrier érudit.

Villefranche, qui s'appelait autrefois *Lunna,* prit le nom qu'elle porte aujourd'hui en mémoire des franchises qui lui furent accordées par Humbert III, seigneur de Beaujeu. Humbert III eut pour cette ville un attachement tout particulier ; il la fit ceindre de murs et lui accorda de nombreux priviléges, parmi lesquels se trouve le suivant :

« Tout habitant de Villefranche a le droit de battre sa femme, pourvu que la mort ne s'ensuive pas ; c'est-à-dire que le seigneur ne doit pas recevoir la plainte qui lui en sera faite, à moins que la femme ne meure par suite des coups. »

Quelques historiens prétendent même que c'est à ce motif que Villefranche dut sa prospérité, les ménages étant beaucoup plus unis, et la prospérité naissant toujours de l'union.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, un ouvrier fort érudit, natif de Villefranche, et qui habitait Lyon, usait avec tant d'entrain du privilége accordé par Humbert III à ses compatriotes, qu'aux cris poussés par sa femme, des voisines accoururent et ne parvinrent qu'à grand'peine à l'arracher de ses mains. Aux reproches que lui adressait un de ses voisins sur sa conduite, l'ouvrier répondit qu'il était autorisé à battre sa femme, à la seule condition de ne pas la tuer; et il exhiba un livre d'histoire sur lequel se trouvait consigné ce privilége.

Le voisin lui fit judicieusement observer que c'était aux maris habitants de Villefranche et non aux maris nés à Villefranche que cette faveur était accordée. L'ouvrier se rendit à cette raison, mais en ajoutant qu'il irait se fixer dans sa ville natale, afin de jouir sans remords de conscience du droit de battre sa femme.

III

Un charretier qui ne se met pas en colère.

Un charretier montrant un jour son fouet, disait : « Voici la paix de mon ménage ! — Vous frappez votre femme ? lui dit-on. — Sans doute. — Vous n'en avez pas le droit. — Pourquoi ? Quand mon cheval ne va pas, je le bats bien. — Votre femme ne peut se comparer à votre cheval. — Non, ma foi, car elle est plus entêtée que lui. — Qu'importe son entêtement ? C'est une lâcheté que de se mettre en colère contre une femme. — Ah ! monsieur, je la bats, mais je ne me mets pas en colère ! » (Ernest Legouvé.)

Digitized by Google

IV

Un point délicat.

Après avoir déclaré qu'il n'est pas bien à l'homme de frapper sa femme, l'Anglais John Schulze ajoute : « Il faut cependant reconnaître qu'il y a des femmes bien acariâtres, bien méchantes pour leurs maris, et que pour rester impassible sous le coup de leurs incessantes méchancetés, il faudrait être doué d'une patience d'ange... »

V

Une réponse à méditer.

Un paysan picard (1), que l'on accusait d'avoir battu sa femme, répondit : « Celui qui frappe une femme, il se trompe ; il est comme celui qui frappe sur un sac de farine : tout le bon s'en va, et le mauvais reste. »

VI

Le mot pour rire.

Autrefois, dans les comédies, il était assez plaisant qu'un

(1) Villet père, de Vrély (Aisne), *affaire de la bande Lemaire*, audience du 19 novembre 1857. — Le sténographe dit qu'une immense hilarité, à laquelle les dames ont eu le bon goût de s'associer des premières, a accueilli cette saillie du spirituel *procureur* de Vrély (surnom donné à Villet).

Digitized by Google

mari battît sa femme; les spectateurs trouvaient même cela fort drôle, et ils en riaient de bon cœur. Il était reçu « qu'un mari avait le droit de battre sa femme, mais qu'il n'avait pas le droit de l'assommer. » Aujourd'hui encore, on remet, de temps à autre, cette question sur le tapis. Ainsi, dernièrement, à l'Opéra-Comique (1), on a servi au public le dialogue suivant :

— Ai-je pas bien fait, mon compère,
De corriger notre commère?
— Vous pouvez être sans remord :
Vu son penchant à la malice,
En faute toujours femme glisse...
Jamais, nous en sommes d'accord,
De battre sa femme on n'a tort.

Ce *plaisant* mari ayant un peu trop dosé sa correction, sa femme en mourut, et, de nouveau, il s'adresse à son compère pour savoir ce qu'il en pense. Il lui dit donc :

— Eh! mais, regarde donc, compère,
J'ai, je crois, tué ma commère...
— Oh! mon ami, vous avez tort :
Vu son penchant à la malice,
Toujours en faute femme glisse :
La corriger, très-bien! d'accord!
Mais la tuer!... c'est un peu fort!...

Quoi qu'il ne fût pas complétement approuvé, le mari répond : « Bah! » et il éclate de rire, sans doute pour engager le public à rire aussi.

VII

Les coups de pantoufle.

Dans l'une de ses comédies (2), Lope de Vega raconte

(1) *Le Carnaval de Venise*, représenté pour la première fois en décembre 1857.

(2) *Aimer sans savoir qui*, journée II, scène IV.

Digitized by Google

qu'un mari, à la moindre petite querelle qu'il avait avec sa femme, la frappait avec sa pantoufle, dans laquelle il introduisait préalablement un gros caillou.

VIII

Le pour et le contre.

« Une bonne correction, dit Salomon, vaut mieux aux femmes qu'un collier de perles. »

—

Boccace, dans un de ses contes, a cherché à démontrer que le meilleur, l'unique moyen de soumettre une femme, c'est de la châtier.

—

Un autre Italien a dit : « Les femmes sont comme les côtelettes ; plus on les bat, plus elles sont tendres. »

—

Tilly fait la remarque que « les femmes résistent souvent aux plus nobles procédés, et sont presque toujours subjuguées par le charme des plus mauvais traitements. »

—

Grosley affirme que « battre ce qu'on aime est l'effet le plus naturel du sentiment de l'amour. Aimer et battre ne sont qu'une même chose, quand on aime bien. On ne bat jamais ce qu'on aime que pour le caresser ; et les coups que l'amour procure sont si délicieux à recevoir, que, plus une femme est élevée en dignité, moins elle permet qu'on l'en prive. Le duc de Buckingham disait à Mme de Chevreuse qu'il avait aimé trois reines, et qu'il avait été obligé de les gourmer toutes trois. »

Si Grosley a dit vrai, les femmes anglaises, de nos jours, doivent être furieusement satisfaites.

—

Digitized by Google

« Corriger une femme, dit Laclos, c'est vouloir blanchir une brique ; plus on la châtie, plus on la lie d'amour. »

IX

Une sage et énergique remontrance.

Ce qui autorise à croire que du temps de saint Chrysostome, les maris chrétiens et autres battaient assez fréquemment leurs femmes, c'est qu'il crut devoir leur adresser cette remontrance : « Qu'il ne vous arrive jamais, dit-il, de battre ni d'outrager votre femme ; car c'est le dernier opprobre, non à elle qui souffre l'injure, mais à vous qui la lui faites. Et, que dis-je, votre femme ? Je tiens même indigne d'un honnête homme de frapper et d'outrager une servante. Et si c'est une action honteuse pour un maître d'exercer des violences envers une fille esclave, quelle infamie n'est-ce pas d'en exercer envers sa propre femme, qui est de condition libre et honorable? Voyez les lois des païens mêmes ; vous trouverez que leurs législateurs séparent de corps et d'habitation une femme d'avec son mari lorsqu'il lui a fait ces sortes d'outrages, le jugeant indigne de vivre avec elle. Et aussi n'est-ce pas une dernière et souveraine injustice de traiter celle qui est la compagne de sa vie, et qui lui est jointe par une société générale dans toutes les choses divines et les humaines, avec la même ignominie que si on ne la lui avait donnée que comme une captive pour lui faire éprouver la plus basse servitude ?

» C'est pourquoi si cet homme doit être encore tenu pour un homme raisonnable, et non pour une bête farouche, je l'estimerai aussi coupable qu'un fils qui battrait son père et sa mère.....

Digitized by Google

» ..... Et combien y a-t-il non-seulement d'injustice et d'insolence, mais de honte et de scandale pour un mari, qu'on entende du dehors de la maison, d'une rue, ou d'une place publique, les pleurs et les gémissements d'une femme; que les voisins, frappés du bruit et des cris, accourent au secours de cette pauvre malheureuse, qu'il traite cruellement, comme si quelque lion ou quelque tigre était entré dans ce logis et qu'il y déchirât quelque personne?

» Certes, un mari qui s'expose à cet opprobre, et qui s'en voit flétrir à la vue du monde, devrait plutôt désirer que la terre s'ouvrît sous ses pieds pour l'engloutir et le dérober aux yeux de ceux qui ont été témoins et qui ont eu horreur de sa barbarie, que de paraître jamais en public. » (Cité par Le Maistre, avocat au Parlement, dans ses *Plaidoyers et Harangues*, plaidoyer XIV.)

X

Est-il permis à un mari de se laisser battre par sa femme?

« Si un homme est assez efféminé pour se laisser gronder, crier et battre par sa femme, sans lui tenir tête et sans se plaindre, il sera tenu d'habiller de drap les deux serviteurs de ville, ou, s'il n'en a pas les moyens, il sera emprisonné, et on lui enlèvera le toit de sa maison. » (Année 1594.)

—

« On bafouait le mari qui se laissait mener par sa femme; mais celle-ci était promenée sur un âne que le mari conduisait par la bride. » — « Les maris qui se laissent battre par leurs femmes, dit la coutume de Senlis de l'année 1375, seront contraints et condempnez à chevauchier un asne, le visage par devers la queue dudit asne. »

Digitized by Google

QU'EST-CE QUE LA FEMME?

Digitized by Google

Digitized by Google

QU'EST-CE QUE LA FEMME?

XVI

LA FEMME PEUT-ELLE ÊTRE DÉFINIE? — NON.

Les femmes semblent s'être échappées des mains de la nature, lorsqu'il n'était encore entré dans leur composition que l'air et le feu. (Thomas.)

—

Rien n'est plus difficile à définir que les femmes. (Dufresny.)

—

Je sais le premier mot sur les femmes, mais qui me dira jamais le dernier? (Marivaux.)

—

La femme est plus insaisissable que l'air. (D. Caron.)

—

Qui peut définir les femmes? Tout, à la vérité, parle en elles, mais un langage équivoque. Celle qui paraît la plus indifférente est quelquefois la plus sensible; la plus indiscrète passe souvent pour la plus fausse; toujours pré-

Digitized by Google

venus, l'amour ou le dépit dicte les jugements que nous en portons, et l'esprit le plus libre, celui qui a le mieux étudié, en croyant résoudre des problèmes, ne fait qu'en proposer de nouveaux. (Desmahis.)

—

Quelque usage et quelque connaissance que l'on ait des femmes, on ne doit pas trop s'assurer de les bien connaître; elles sont toutes impénétrables, et l'on découvre tous les jours des replis dans leur cœur, qui cachent des sentiments dont on n'aurait jamais pu se douter. (Saint-Réal.)

—

Celui qui dit : « Je connais les femmes, » est un sot qui ne peut manquer d'être dupé par une sotte. (Lacretelle.)

—

Celui qui, même après l'étude la plus profonde, croit connaître les femmes, court le risque de prendre sa présomption pour du discernement, et l'illusion pour la réalité. (Sanial Dubay.)

—

Qui pourrait se flatter dé bien connaître la femme? Connaître la femme! Mais pour cela il faudrait que Dieu s'arrêtât dans son œuvre, et qu'il eût fait la dernière... La femme! c'est le feu, c'est l'air, c'est l'eau, c'est le gaz, c'est le ciel, c'est... le mystère des mystères. (Bescherelle aîné.)

—

La femme est un animal si difficile à connaître que le plus bel esprit du monde n'en saurait donner une assurée définition; car il y a chez elle tant de cabinets et d'ar-

Digitized by Google

rière-boutiques, tant de ressorts et de chambres à louer, qu'on ne sait en quoi se fier. Tantôt rit, tantôt pleure pour un même sujet ; tantôt veut et ne veut pas ; tantôt s'attriste et se réjouit ; tantôt paraît un agneau, tantôt un satyre. Enfin est à naître celui qui ne connaît point son instabilité, sa légèreté, son inconstance et son infidélité. J'en laisse juge un certain poëte, qui en va composant ces beaux vers :

L'on ne trouva jamais une femme constante,
Et s'il y en a une, il y en a cinquante
Qui mille fois le jour changent volagement.
Il y a plus au vent qu'aux femmes d'assurance ;
Les femmes de tout temps adorent l'inconstance ;
Malheureux est celui qui aime constamment.

JACQUES OLIVIER.

—

O vous, qui vous écriez souvent : — Je ne sais ce qu'a ma femme !... vous baiserez cette page de philosophie transcendante, car vous allez y trouver la clef du caractère de toutes les femmes !... Mais les connaître aussi bien que je les connais, ce ne sera pas les connaître beaucoup ; elles ne se connaissent pas elles-mêmes ! Enfin, Dieu, vous le savez, s'est trompé sur le compte de la seule qu'il ait eue à gouverner et qu'il avait pris le soin de faire. (Balzac.)

—

Les femmes, pour la plupart, ressemblent aux énigmes : elles occupent quand on ne les devine point ; mais dès qu'elles sont connues, elles cessent de plaire. (J. J. Rousseau.)

—

La nature et l'art, combinés ensemble, ont fait de la femme une énigme à jamais inexplicable. (Sanial Dubay.)

Digitized by Google

La femme est essentiellement énigme et contradiction. (P. Lanfrey.)

—

On a dit : Toutes les femmes sont la même ; cet aphorisme est un trait d'esprit et un trait de vérité. Mais, pour arriver à connaître la femme, il faut les avoir étudiées toutes ; il faut avoir voyagé avec le fil d'Ariane dans ces labyrinthes charmants, où si peu de philosophes se retrouvent. (Arsène Houssaye.)

—

Je les connais, je connais ces êtres charmants et indéfinissables. Soyez persuadés qu'elles aiment à avoir de la poudre dans les yeux, et que plus on leur en jette, plus elles les écarquillent, afin d'en gober davantage. (Alfred de Musset.)

—

Rien de plus vrai que ce qui vous est échappé, « que » la plupart des femmes n'ont aucun caractère. » C'est un sujet trop tendre pour conserver une impression durable : Elle est brune ou blonde ; c'est par là qu'on les distingue le mieux. (Pope.)

—

Les femmes, que leur condition fait esclaves et leur nature avides de liberté, sont d'insatiables rêveuses ; car la rêverie, c'est la prison qui s'ouvre et l'âme qui s'envole : et plus la prison est étroite, plus l'âme, dans sa délivrance imaginaire, prend un essor désordonné. Telle que le monde juge froide, effrayerait par l'audace de ses secrètes pensées l'imagination la plus virile ; telle autre, qui, en réalité, n'a jamais failli, se donne sans réserve, à certaines heures solitaires, à celui qui ne sait rien obtenir quand il est là. (Charles de Bernard.)

—

Digitized by Google

Les femmes se présentent sous tant d'aspects différents, qu'il faut moins s'étonner de voir les hommes divaguer à leur sujet, et soutenir successivement le pour et le contre. (Sanial Dubay.)

—

Un livre complet sur la femme est une œuvre impossible. Elle se présente sous tant d'aspects différents, les éléments dont ces divers aspects se composent sont si nombreux, que chacun a dû se faire une part dans l'œuvre commune. (Cerise.)

—

Il est plus facile de parler des femmes en général que de telle ou telle femme en particulier. Il est plus aisé, en un mot, d'arriver à la vérité dans la définition du genre que dans celle de l'individu. La femme la plus simple est plus diverse, plus compliquée, que la plus compliquée des machines. L'horloge de Strasbourg, ce merveilleux joujou de Schwilgué qui fait chanter un coq d'acier à midi, qui est tout à la fois un chef-d'œuvre de mécanique et un enfantillage, a moins de rouages, moins d'engrenages, moins de fonctions diverses, les unes sérieuses, les autres puériles, que le cœur d'une fillette de quinze ans.

Les Chinois ont inventé des boules d'ivoire d'une dimension médiocre, qui ont pour particularité d'en contenir beaucoup d'autres, lesquelles en contiennent une dernière presque imperceptible qui, elle-même, sert d'étui à une miraculeuse petite statue d'ivoire représentant une petite femme, très-complète à la loupe. C'est un jeu d'une véritable patience que celui qui consiste à ouvrir toutes ces boîtes et qui finit par la découverte de la petite femme microscopique, qui est le prétexte ou la raison du jeu en question.

J'ai toujours pensé que cette chinoiserie devait être un

Digitized by Google

symbole, et que ce peuple, rusé plus que naïf, en montrant tout ce que peut contenir l'enveloppe la plus simple, avait voulu enseigner que de même qu'il peut y avoir vingt boîtes dans une seule boîte apparente, de même il peut se cacher vingt femmes dans une femme.

Il existe, à Bruxelles, un jeune peintre d'un très-grand mérite, assez bizarre, un peu fantasque peut-être, ce qui ne l'empêche pas d'être un aimable homme, très-épris et très-curieux de son art. Ce peintre fait, pour son propre compte, des œuvres extrêmement distinguées qui, nées dans son atelier, sont malheureusement condamnées à y mourir par la raison qu'elles ne le satisfont jamais, et qu'il efface obstinément celles qu'on ne lui enlève pas par surprise. Ce peintre, qui sera peut-être un jour un des plus grands peintres de portrait de ce temps s'il consent à borner ses études, à les arrêter et à les utiliser au profit du public, fit dans la même semaine six portraits d'une même femme.

Chacun de ces portraits, pris à part, ressemblait d'une façon merveilleuse au modèle. Ils différaient tous cependant les uns des autres à un tel point, c'étaient si bien six caractères parfaitement, je ne dirai pas seulement divers, mais opposés, que, quand on les voyait réunis, on avait devant soi six femmes bien distinctes, bien comptées. Ce n'était qu'une même femme pourtant. Je le surpris faisant le septième.

— Après ça, me dit-il, voyant mon étonnement devant ces six femmes, qui n'en faisaient qu'une, faites donc un portrait qui contente tout le monde et l'artiste! qui contente ses parents, ses amis, son mari, ses enfants et son amant, si elle a un amant! Il y a mille femmes dans une femme; laquelle peindre? (Stahl.)

Digitized by Google

XVII

LA FEMME PEUT-ELLE ÊTRE DÉFINIE? — OUI.

La femme est la confusion de l'homme, une bête inconstante, un soin continuel, un combat sans trêve, un dommage journalier, un obstacle de solitude, un naufrage de la vie continente, un vaisseau d'adultère, une bataille pernicieuse, un très-méchant animal, un fardeau insupportable, un aspic inguérissable, et un humain et naturel esclave. (Simonide.)

—

La femme est le plus affreux de tous les maux. (Euripide.)

—

La femme est, par sa nature, effrénée et féroce. (Ménandre.)

—

La terre et la mer produisent un grand nombre d'animaux féroces, mais la femme est la grande bête féroce entre toutes. (Id.)

—

Digitized by Google

La femme est un animal et impuissant et indomptable. (Tite-Live.)

—

La femme est plus crédule et plus jalouse, plus malicieuse et plus tracassière que l'homme ; elle a des ruses que nous ignorons, et une vanité qui accompagne ses vertus comme ses vices ; elle est enfin inconstante, capricieuse et volage. (Sénèque.)

—

La femme est le chef du péché, les armes du diable, l'exil du paradis et la corruption de la première loi ancienne que jadis le ciel donna aux hommes. (Origène.)

—

La femme est un diable familier dans la maison, le jouet des insensés et la perte des beaux esprits.

—

En effet, Martial a eu raison de mettre dans ses épigrammes, qu'il n'y avait rien pire que la femme, et s'il s'en est jamais trouvé une bonne, qu'il ne sait par quel moyen une chose mauvaise peut être devenue bonne. (Jacques Olivier.)

—

La femme est un animal qui se délecte dans sa toilette. (Saint Augustin.)

—

La femme a le venin d'un aspic et la malice d'un dragon. (Saint Grégoire.)

—

La femme est une erreur de la nature, un corps de

Digitized by Google

mensonges, un fantôme paré d'un monde d'affiquets, un vrai singe qui fait de son corps un panier de ces petits savoyards qui chargent de toutes leurs richesses une balle meublée de colifichets. Remarquez-les bien : l'une n'est grasse que de pommade, l'autre n'est grosse que de baleine ; l'autre n'est blanche que de céruse..... (Achille de Barbantanne.)

—

La femme est un joli défaut de la nature. (Milton.)

—

La femme est une mer en naufrages fatale ;
Rien ne peut aplanir son humeur inégale ;
Ses flammes d'aujourd'hui seront glaces demain.

MALHERBE.

—

La femme est un protée. (Pope.)

—

La femme, avec son génie de bourreau, ses talents pour la torture, est et sera toujours la perte de l'homme. (Balzac.)

—

Curieuse à l'excès, la femme se laisse prendre facilement par celui qui sait lui cacher la plus petite chose, car son esprit la porte sans cesse à chercher l'inconnu.

Aimer est sa religion ; elle ne pense qu'à plaire à celui qu'elle aime.

Être aimée est le but de toutes ses actions, exciter des désirs celui de tous ses gestes.

Elle médite nuit et jour de nouvelles parures, emploie sa vie à faire empeser ses robes, à chiffonner des fichus... La femme enfin est la reine du monde et l'esclave d'un désir.

Digitized by Google

Elle redoute le mariage, parce qu'il finit par gâter la taille ; mais elle s'y livre, parce qu'il promet le bonheur. Si elle fait des enfants, c'est par un pur hasard. Quand ils sont grands, elle les cache. (Balzac.)

—

La femme est une espèce à qui rien ne ressemble ;
C'est tout bien ou tout mal, et tous les deux ensemble.
Est-elle vertueuse, elle l'est à l'excès ;
La sagesse devient un véritable accès ;
La modération lui paraît insipide ;
C'est toujours à l'extrême où son penchant la guide.
Ses moindres mouvements sont des convulsions :
La vertu dans son cœur se change en passions,
Dégénère en faux zèle et devient fanatique...

D'un air libre et riant, tout dire et tout entendre ;
Où l'on promet d'aller, toujours se faire attendre ;
Arriver en pestant contre quelque importun,
Faire sur sa parure une légère excuse ;
Commencer vingt propos, et n'en finir aucun ;
Où l'on périt d'ennui, jurer que l'on s'amuse ;
Refuser de l'esprit à toutes les beautés ;
Oser tout, épuiser trente sociétés ;
En un mot, être folle et se croire jolie :
Voilà ce qu'on appelle une femme accomplie...

Les femmes tous les jours nous paraissent des anges
Par leur grande douceur ; ne vous y fiez pas :
Elles sont à peu près semblables aux oranges
Que l'on cultive en ces climats.
A les voir à l'arbre on les aime ;
Ce fruit quelquefois même est assez désiré ;
Mais il cache souvent une amertume extrême,
Sous un dehors bien coloré.

PANNARD.

—

Les femmes, en général, sont de belles petites bêtes qui mettent dans la toilette et les colifichets l'unique intérêt de la vie. (Valérius.)

—

Digitized by Google

Les femmes sont fantasques, chicanières, gourmandes, orgueilleuses, pédantes, impérieuses, superstitieuses, débauchées, empoisonneuses, infanticides, etc. (Juvénal.)

—

Les femmes sont des anges quand on les recherche. Sont-elles obtenues? tout finit là. (Pascal.)

—

Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coiffure inclusivement, à peu près comme on mesure le poisson, entre queue et tête. (La Bruyère.)

—

Les femmes sont extrêmes : elles sont meilleures ou pires que les hommes. (Id.)

—

La femme est un être extrême dans sa force et dans sa faiblesse, que la vue d'une souris ou d'une araignée fait tomber en syncope, et qui sait quelquefois braver les plus grandes terreurs de la vie. (Diderot.)

—

Les femmes sont extrêmes en tout. Quand elles sont bonnes, ce sont des anges ; quand elles sont mauvaises, ce sont des démons. (Louis Desnoyers.)

—

« Les femmes sont les plus amoureuses créatures du monde. Quand on ne s'attache qu'à la superficie, elles savent accorder le mouvement perpétuel avec l'oisiveté. Cent défauts embellis font tout leur brillant. Tout y surprend de loin ; de près, tout y détrompe. On y démêle l'esprit de bagatelle, l'amour des plaisirs, la passion du luxe. Elles parlent toujours sans rien dire. Pour paraître

Digitized by Google

jeunes, elles deviennent enfants par leurs manières. Elles attaquent les cœurs par des regards étudiés, des langueurs affectées, des sourires hors d'œuvre. Leur bouche est mise au miroir; le son de leur voix est contrefait, et tous leurs mouvements sont comptés. Plus parfaites dans leur imagination qu'aux yeux des autres, elles passent leur vie à servir leur beauté. Rien n'est solide en elles; tout est dans les grimaces et dans les airs; tout est art au dehors; au dedans tout est artifice, et la plus jolie femme du monde n'a rien de plus naturel que le désir de plaire. »

Ce passage, cité par M. Eugène de Pradel, dans l'ouvrage intitulé : *l'Art de se faire aimer de son mari*, est suivi de cette réflexion : « Il est fâcheux de se voir obligé de reconnaître quelques vérités parmi tant d'exagérations. »

—

La femme est un être bien singulier : elle est puissante et faible, sublime et abjecte, passionnée et féroce, compatissante et cruelle; elle est capable de tout supporter et aussi de tout oser. C'est tout ce qu'il y a de mieux, et, en même temps, tout ce qu'il y a de pire, de plus hideux et de plus funeste dans l'humanité; c'est un ange ou un démon. (Le Rév. P. Ventura.)

—

La femme est tout à la fois le bien et le mal, la quatrième vertu théologale et le huitième péché mortel. Comme l'ange rebelle, qui se souvient du ciel et qui travaille pour l'enfer, la femme est commencée par Dieu et achevée par Satan. (Arsène Houssaye.)

—

Impérieuse dans sa faiblesse;
Naïve... et rusée;

Digitized by Google

Craintive... et intrépide !

On a vu la femme subjuguer la force par son adresse ; du même coup chérir l'un et adorer l'autre ; chercher qui la fuit, fuir qui la cherche ; flotter vingt fois le même jour de l'amour au devoir et du devoir à l'amour ; amalgamer le mieux du monde les œuvres de Dieu avec les pompes de Satan, réunir, en un mot, tous les extrêmes, comme s'il était dans sa nature de mettre en défaut toutes les déductions de la raison et du sens commun.

A cette question : Qu'est-ce que la femme ?

Je serais tenté de répondre comme Ésope, à propos d'un morceau fort apprécié des dames : C'est ce qu'il y a de meilleur et de pire au monde... Anges pour ceux qu'elles aiment, ce sont de vrais démons pour ceux qu'elles détestent. (Étienne de Neufville.)

—

Le moine et la femme sont les deux griffes du diable. (Proverbe allemand.)

—

... Est certain que femme de sa nature est inconstante.

Il n'est chose plus légère à muer et à tourner que courage de femme.

Et entre les mauvaises conditions que les femmes ont, je trouve en droit (1) qu'elles ont neuf mauvaises conditions.

Premièrement, une femme, de sa propre nature, procure son dommage, comme il est écrit en la loi.

(1) « *En droit*. C'est-à-dire *en droit romain*. Ces neuf mauvaises conditions sont un lieu commun fort usité parmi les jurisconsultes du moyen âge ; c'était la croyance commune de l'époque ! C'est en ce point que ce passage de mauvais goût est curieux. » (Ed. Laboulaye.)

Digitized by Google

Secondement, les femmes, de leur propre nature, si sont très-avares.

Tiercement, leurs vôlontés si sont très-soudaines.

Quartement, femmes de leur propre volonté sont mauvaises.

Quintement, elles sont jongleresses de leur propre nature...

De rechief femmes sont réputées d'être fausses...

De rechief une femme fait toujours le contraire de ce qu'on lui commande...

De rechief les femmes si allèguent volontiers et racontent leur propre vitupère et honte.

De rechief, elles sont caustes et malicieuses... Et pourtant monseigneur saint Augustin disoit que femme *est instabilis bestia, amabilis odium, viri confusio, fomentum sceleris, et ad omne scelus causam inveniens.* Femme est une beste qui n'est pas ferme ni estable, elle est hayneuse à la confusion de son mari, elle est nourrissante de mauvaiseté, et si est commencement de tous plaids et de toutes tensons, et si trouve voye et chemin de toute iniquité.

Je ne dis pas toutefois qu'il ne soit aucune bonne femme, mais elles sont clair-semées. (Cité par M. Édouard Laboulaye, dans son livre intitulé : *Recherches sur la Condition civile et politique des femmes*, et emprunté au *Songe de Verger.*)

—

Si vous voulez savoir ce que c'est qu'une femme, c'est l'ennemi juré de l'amitié, une peine lamentable, un mal nécessaire, une tentation naturelle, un péril domestique et un dommage délectable. (Saint Jean Chysostome.)

—

Aristophane, dans sa comédie intitulée *les Fêtes de Cérès*, fait ainsi parler une femme :

Digitized by Google

« Tournons-nous vers les spectateurs, et chantons nous-mêmes nos louanges, bien que chacun parle mal des femmes; car on dit que nous sommes un fléau pour les hommes, et que de nous viennent tous les maux, procès, querelles, séditions funestes, chagrins, guerres. Mais, je vous le demande, si nous sommes un fléau, pourquoi nous épousez-vous? Oui, si nous sommes un fléau, pourquoi nous empêcher de sortir, et défendre qu'aucune de nous se montre à la fenêtre? Pourquoi mettez-vous tant de soins à garder une peste? Que votre femme soit allée quelque part, et que vous ne la trouviez pas à la maison, aussitôt la fureur vous possède, vous qui devriez vous réjouir et remercier les dieux de ne plus trouver la peste à la maison, et de ce qu'elle a fui vos pénates. Si fatiguées de jouer, nous nous endormons un instant chez les autres, chacun cherche à l'envi cette peste, et rôde autour des lits. Regardons-nous à la fenêtre, chacun veut voir la peste; qu'un mouvement de pudeur nous fasse retirer, l'empressement de voir la peste redouble. Il est donc clair que nous valons bien mieux que vous. Le plus simple examen le prouve. Comparons les deux sexes; voyons quel est le pire : C'est le nôtre, dites-vous; nous prétendons le contraire. Examinons; mettons-les en présence; opposons individuellement homme et femme l'un à l'autre... » (Suivent quelques comparaisons, appuyées par des faits, dont le but est de prouver que les femmes valent mieux que les hommes.)

Digitized by Google

XVIII

EXCLAMATIONS. — IMPRÉCATIONS.

Sexe détesté du sage! Ah! que jamais, ni dans mon infortune, ni aux jours de ma prospérité, femme n'habite sous mon toit! (Eschyle.)

—

Les femmes! mon cœur ne peut se rassasier de les haïr! Malheur à elles! Pourquoi craindrais-je de répéter toujours les mêmes imprécations, puisqu'elles ne se lassent pas de les mériter? Viennent tous ceux qui ont maudit, maudissent ou maudiront les femmes! A moi seul je résumerai les imprécations de tous : ni la terre ni la mer ne produisent rien de si effroyable! Il sait combien mes paroles sont vraies celui qui en a couru les hasards. (Euripide.)

—

. . . . . Chose infidèle
Et folle qu'une femme! être inconstant, amer,
Orageux et profond, comme l'eau de la mer!

VICTOR HUGO.

—

Femme! femme! femme! créature faible et déce-

Digitized by Google

vante!... Nul animal créé ne peut manquer à son instinct; le tien est-il donc de tromper? (Beaumarchais.)

—

Femmes! femmes! objets chers et funestes, que la nature orna pour notre supplice, qui punissez quand on vous brave, qui poursuivez quand on vous craint, dont la haine et l'amour sont également nuisibles, et qu'on ne peut ni rechercher ni fuir impunément! Beauté, charme, attrait, sympathie! Être ou chimère inconcevable, abîme de douleurs et de voluptés! Beauté plus terrible au mortel que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui se livre à ton calme trompeur! C'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain. (J. J. Rousseau.)

—

O femmes! vous n'avez point de compassion pour les blessures que vous faites. Si vous étiez chastes, vous auriez de la pudeur; si vous étiez charitables, vous auriez au moins de la pitié. Mais vous n'êtes pas moins effrontées que cruelles! (Turtullien.)

—

Femme, tu devrais toujours être vêtue de deuil et de haillons, n'offrant aux regards qu'une pénitente noyée dans les larmes et rachetant ainsi la faute d'avoir perdu le genre humain. Femme, tu es la porte du démon! C'est toi qui as brisé les sceaux de l'arbre défendu, c'est toi qui, la première, as violé la loi divine, toi qui as corrompu celui que Satan n'osait attaquer en face, toi enfin à cause de qui le Christ est mort. (Idem.)

—

Un solitaire, brûlant dans ses idées ainsi que dans ses expressions, disait aux hérésiarques de son temps :

Digitized by Google

« Adressez-vous aux femmes ; elles reçoivent promptement, parce qu'elles sont ignorantes ; elles répondent avec facilité, parce qu'elles sont légères ; elles retiennent longtemps, parce qu'elles sont têtues...

» ... Impénétrables dans la dissimulation, cruelles dans la vengeance, constantes dans leurs projets, sans scrupules sur les moyens de réussir, animées d'une haine profonde et secrète contre le despotisme de l'homme, il semble qu'il y ait entre elles un complot tacite, une sorte de ligue, telle que celle qui subsiste entre les prêtres de toutes les nations. Elles en connaissent les articles sans se les être communiqués. Naturellement curieuses, elles veulent tout savoir, — soit pour user, soit pour abuser de tout. Dans les temps de révolution, la curiosité les prostitue aux chefs de parti.

» ... Celui qui les devine est leur implacable ennemi... » (Diderot.)

—

J'ai vu l'amour, la jalousie, la superstition, la colère, portés dans les femmes à un point que l'homme n'éprouva jamais. Le contraste de mouvements violents avec la douceur de leurs traits, les rend hideuses ; elles en sont plus défigurées. (Idem.)

—

Pour peu qu'on ait jamais aimé une femme, peut-on nier que cette race soit l'iniquité même? La hideuse femelle du dragon, la Chimère qui vomit des flammes, l'épouvantable Charybde, la triple tête de Scylla, monstre des mers, Sphinx, Hydre, lionne, vipère, Harpies aux ailes rapides, qu'est-ce que tout cela au prix de cette race exécrable? Tous les désastres ne sont rien en comparaison de la femme. (Anaxilas.)

—

Terrible est la violence des flots que soulève la mer en

Digitized by Google

fureur, — terrible le souffle du feu, — terrible le tourbillon des torrents, — terrible la pauvreté, — terribles mille autres fléaux; — cependant il n'en est aucun plus terrible que la femme. Nulle couleur ne saurait peindre ce désastre, nulle parole en donner l'idée. — Si c'est un Dieu qui a inventé la femme, qu'il sache, ce Dieu, quel qu'il soit, qu'il a été pour l'homme le funeste artisan d'un mal suprême. (Euripide.)

—

On a su trouver quelque remède à la morsure des bêtes féroces et des serpents, mais contre la femme, fléau pire que la vipère et que la flamme, on n'a rien trouvé jusqu'à ce jour. (Idem.)

—

Il n'y a point d'être plus intraitable que la femme; ni le feu, ni la panthère ne sont aussi à craindre. (Aristophane.)

—

Hélas! quel est le devoir qu'on n'a pas renié pour une femme? quel est le parjure qui n'est pas sorti d'une poitrine humaine pour une femme? quel est le crime que la folie de l'homme n'a pas commis pour une femme? à quoi une femme n'a-t-elle pas été préférée? Combien en est-il qui ont vu à leurs pieds, sous leurs pieds, les dons de la jeunesse, les richesses de l'âge mûr et la dignité même de la vieillesse, et qui, au lieu de les relever d'une main confuse et attendrie, les y ont ingénument laissés, faisant sans remords litière de tous ces biens perdus! (Stahl.)

—

Quel est l'homme qui ait été plus abondamment enrichi des dons et des perfections de la nature que l'a été Adam? — et cependant une femme l'a humilié.

Qui a jamais été plus fort que Samson? — une femme l'a dépouillé de sa force.

Digitized by Google

Qui a été plus chaste que Loth? — une femme lui a fait commettre un inceste.

Qui a été plus religieux que David? — une femme cependant l'a dérangé de son devoir.

Qui a été plus sage que Salomon? — une femme l'a trompé.

Qui jamais a été plus patient que Job? — le diable le dépouilla de tous ses biens, lui enleva ses enfants, et le laissa tout couvert d'ulcères et de maladies. Il ne put cependant jamais le détourner de sa première simplicité, ni exciter en lui aucuns mouvements d'impatience ni de colère. — Mais sa femme fit ce que le démon n'avait pu faire; elle l'obligea de faire des imprécations sur son sort malheureux.

Et s'il m'est permis de citer ici Jésus-Christ, qui, étant la sagesse éternelle et le bras droit du Très-Haut, ne reconnaît rien qui l'égale en puissance et en sagesse ; n'a-t-il pas permis que la Cananéenne vainquît sa résistance à lui refuser ce qu'elle lui demandait? Le Sauveur lui dit : « Il n'est pas juste d'ôter le pain des enfants et de le donner aux chiens. » La Cananéenne lui répondit : « Il est vrai, Seigneur, mais du moins les chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leur maître, » Alors Jésus-Christ voyant que sa réponse ôtait tout lieu de réplique, la bénit et lui dit ; « Qu'il vous soit fait selon votre désir. »

Qui fut plus fortement attaché à Jésus-Christ que saint Pierre, le chef des apôtres, le pasteur de l'Église? — Cependant une femme lui fit renier son maître. Les canonistes ont beau dire que leur Église ne peut errer; — une femme déguisa son sexe, se fit pape (1) et mit l'Église en défaut par cette plaisante imposture. (Agrippa.)

(1) Du temps d'Agrippa, ce fait passait pour être certain; depuis, il a été contredit.

Digitized by Google

XIX

COMPARAISONS

Je compare la femme à la panthère ; car toutes leurs parties sont semblables. Dans les oiseaux, l'analogue de la femme est la perdrix ; dans les reptiles, la vipère. (Aristote.)

—

Les femmes sont des oiseaux amusants qui changent de plumage deux ou trois fois par jour. Ils sont volages d'inclination, faibles de tempérament et forts en ramage. Ils ne voient le jour qu'au soleil couchant, marchent toujours élevés à un pied de terre et touchent les nues de leurs superbes huppes ; en un mot, la plupart des femmes sont des paons dans les promenades, des pies-grièches dans la maison, et des colombes dans le tête-à-tête. (Dufresny.)

—

Les femmes sont des mouches qui, quoique faibles, n'en sont pas moins importunes. (Idem.)

—

.... Comme la chatte, la femme sait faire patte de

Digitized by Google

velours; mais aussi, comme elle et mieux qu'elle peut-être, elle sait égratigner et mordre.

Une jeune chatte, jouant avec une souris avant de la croquer, offre le tableau fidèle d'un homme sous la domination de la femme. L'une et l'autre sont bien pris, et s'ils s'échappent, ce ne sera que par un hasard extraordinaire. (D. Caron.)

—

Toute chatte et toute femme, quelles que soient la gentillesse de leurs manières, la douceur de leur regard, la grâce et le charme de leurs caresses, ont plus ou moins de férocité dans l'âme, tempérée par plus ou moins de lasciveté dans les sens. (Ch. Lemesle.)

—

Il y a des beautés insupportables, quoique incontestables, et qui, loin de vous attirer, vous feraient fuir au bout du monde. Ce sont celles qu'aucune intelligence, qu'aucun sentiment, qu'aucune passion n'éclaire et n'éclairera jamais. Il y a presque toujours une ou deux de ces beautés dans un salon. Elles y passent et y repassent avec des mouvements d'une grâce monotone et régulière, si constamment la même, qu'elles finissent par vous prendre sur les nerfs. Elles sont en émail, en porcelaine, je ne dirai pas en cire, la cire ayant sur elles un avantage, celui de pouvoir fondre. Elles ont de ces beaux yeux bêtes qu'on a l'air d'avoir achetés chez les Turcs. On aimerait mieux leur portrait que leur personne. On pense, en les voyant, à des alexandrins sans défaut, mais sans saveur, ou au dedans des coquillages bien polis. C'est de la nacre, c'est de la soie peut-être, c'est quelque chose, mais ce n'est pas quelqu'un. On se fatigue, en un mot, à les voir, comme on se fatigue à regarder nager des cygnes. C'est très-beau pendant cinq minutes;

Digitized by Google

mais au fond, les cinq minutes passées, on se dit qu'on aime mieux les oies! qu'on aime mieux les canards! parce que c'est plus pittoresque et plus vivant.

On devrait dire : *Bête comme un cygne.* Il faut, en effet, qu'un oiseau soit bien bête pour être si impatientant, étant si beau. (Stahl.)

—

Il y a des femmes qui sont des roses, il y a des femmes qui sont des épines; il y a des femmes qui sont les sourires du Créateur, il y a des femmes qui en sont les grimaces. (Arsène Houssaye.)

—

Les coquettes ressemblent à certains fruits qui n'ont pour eux que la beauté. (J. Dupaty.)

—

La femme est un milieu entre l'homme et l'enfant. Ceux qui la traitent en enfant la font dupe, ceux qui la traitent en homme en sont dupes. (Beaumanoir.)

—

La femme est un grand enfant qu'on amuse avec des joujoux, qu'on endort avec des louanges, et qu'on séduit avec des promesses. (Sophie Arnould.)

—

Les femmes, parmi nous, sont de grands enfants qu'il faut amuser avec deux hochets : la vanité et la galanterie. (Sallentin, de l'Oise.)

—

Les femmes sont des enfants : présentez-leur un morceau de sucre, vous leur faites danser très-bien les contredanses que dansent les enfants gourmands; mais il

Digitized by Google

faut toujours avoir une dragée, la leur tenir haute, et... que le goût des dragées ne leur passe point. (Balzac.)

—

Les femmes ressemblent fort aux enfants, qui tombent et se relèvent sans pleurer, s'il n'est personne autour d'eux pour les plaindre et les consoler. (Jules Sandeau.)

—

Les femmes ressemblent aux maisons espagnoles, qui ont beaucoup de portes et peu de fenêtres; il est plus facile de pénétrer dans leur cœur que d'y lire. (J. P. Richter.)

—

Les Françaises sont des pêches, les Italiennes des truffes, les Espagnoles du piment, les Allemandes de la crème. (Léon Gozlan.)

—

Les femmes ressemblent au pendule dont le mouvement est une réaction continuelle : quand il est allé à droite, il va à gauche pour revenir à droite, et ainsi de suite. Supposez donc la vertu d'un côté, la passion de l'autre et le balancier féminin entre deux, il est à parier qu'après avoir frappé à droite d'une manière violente, il reviendra non moins énergiquement à gauche; car plus une vibration a été longue, plus la vibration contraire a de jeu. Les femmes tombent du confessionnal dans les bras d'un amant. (Ch. de Bernard.)

—

On voit des vins durs, on en voit de tendres, de rouges, de noirs, de blancs, d'aigres, de doux, de pâles, de jaunes, de fades, de rudes, d'éventés, d'autres qui sont amis de l'homme; il en est de même des femmes.

—

Digitized by Google

Les femmes ressemblent aux oiseaux : pour les conserver, il faut les tenir en cage. (J. Schulze.)

—

Les femmes ressemblent aux anguilles : il faut les dépouiller pour pouvoir les tenir. (Idem.)

—

Les femmes sont comme les girouettes : elles se fixent lorsqu'elles sont complétement détraquées. (J. B. Delahaye.)

—

La femme est une terre que l'homme peut labourer à son gré. (Mahomet.)

—

Les femmes sont des poêles à dessus de marbre. (Ch. Lemesle.)

—

La femme tient de la mule pour l'entêtement, de la chatte pour la paresse, de la poule pour le caquet, du paon pour la vanité, du singe pour la ruse ; quant à la lasciveté et à la méchanceté, elle ne peut être comparée qu'à elle-même. (Le P. Bouvier.)

—

La femme est comme la mer ;
Elle s'apaise, elle gronde ;
C'est l'inconstance de l'onde ;
C'est du doux, c'est de l'amer :

Le matin charmante,
Élégante,
Engageante,
Caressante,
Obligeante,
Elle fait votre amusement.

Digitized by Google

Le soir turbulente,
Chagrinante,
Fatigante,
Pétulante,
Désolante,
Elle fait votre tourment.

Dans ses goûts elle est extrême.

ANSEAUME.

Digitized by Google

XX

DIATRIBES

Les femmes sont gourmandes et gloutonnes; elles aiment le vin et sont insatiables de plaisirs; elles maltraitent, volent et trompent leurs maris; il n'y a ni supercherie ni tour d'audace dont une femme ne soit capable. (Aristophane.)

—

Les femmes sont si fatales au genre humain, que celles mêmes qui sont honnêtes font le malheur de leurs maris. (Hésiode.)

—

Le pape Innocent III dit « que les femmes font apostasier les anges.... Ceux-là seuls, ajoute-t-il, qui sont purs du commerce des femmes peuvent dignement manger le pain sacré. »

—

« Fréquenter une femme, dit saint Cyprien, c'est s'exposer à toute espèce de tentations : tout en elle est disposé pour blesser qui l'approche. C'est sa forme qui porte au péché; c'est de sa substance qu'a pris origine

Digitized by Google

la nécessité de mourir. Loin de nous cette peste, cette contagion, cette ruine cachée! O de quels désordres les femmes ne sont-elles point cause!... Tout est funeste en elles : on se perd dans leur amitié. Qui se lie à une femme se prépare de grands chagrins; qui s'y attache illégitimement se fait à lui-même une blessure incurable. Le charbon donne des étincelles; le fer nourrit la rouille; l'aspic respire les maladies; la femme engendre la pernicieuse concupiscence. »

Après cette tirade, le saint évêque passe à la description des tentations que font naître les femmes quand elles se mettent les bras nus pour s'occuper des travaux du ménage; quand elles se reposent, et, à cause de la chaleur, se découvrent un peu pour prendre le frais; quand elles rient et surtout quand elles chantent. « Il vaudrait mieux, s'écrie-t-il, entendre siffler le basilic. »

Cette énumération savante des dangers qu'on court auprès des personnes du sexe est suivie du passage qu'on va lire et qui termine la diatribe de saint Cyprien contre les femmes : « Je tairai le reste : il faut plutôt rougir que le révéler. Une liaison avec une femme est la source de tous les maux et de tous les crimes; c'est la *glu envenimée* dont se sert le diable pour s'emparer de nos âmes. Une liaison avec une femme est une incongruité. »

Saint Cyprien recommande ensuite aux prêtres de fuir les femmes, de les prendre en haine...; car « il est impossible, selon lui, que le prêtre qui s'expose aux dangers de tous les instants, ne pêche pas quelquefois, quelque vieille et quelque laide d'ailleurs que soit sa compagne, le diable sachant rajeunir la vieillesse elle-même et embellir la laideur. »

Jamais serpent ny vipère n'eust tant de poison qu'une

Digitized by Google

femme meschante en a partout le corps, et particulièrement en sa langue.

Plutarque vint à ce rencontre, et dit qu'il n'y a rien de plus léger que la langue effrénée d'une femme; plus piquante que ses outrages, plus téméraire que son audace, plus détestable que sa malice, plus dangereuse que sa fureur, et plus dissimulée que ses larmes. A propos de quoi on les appelle souvent pleurs de crocodile; car comme ce cruel animal pleure sur la tête d'un homme mort, non par compassion, mais pour attendrir le test, afin d'en tirer plus facilement la cervelle, qui lui est un friand morceau; ainsi la mauvaise femme pleurant en cholère, n'est pas de sa faute, mais de rage et de despit qu'elle ne peut exercer sa vengeance comme elle désire, ou de venir à bout de ses entreprises malignes : aussi voyons-nous qu'on a fait en faveur d'elles cet ancien proverbe :

« Bon advocat, mauvais voisin;
Bonne terre, mauvais chemin;
Bonne mulle, mauvaise beste;
Bonne femme, mauvaise teste. »

Et encore cet autre icy : « Une bonne femme, une bonne mulle et une bonne chèvre, sont trois meschantes bestes. »

Car si vous remarquez de près ces trois animaux, vous y trouverez de la contradiction, un je ne sçais quoi de lunatique. A propos de quoy un certain personnage facétieux, interrogé de ce que Dieu faisait des vieilles lunes, vu que cet astre se renouvelle tous les mois, répartit sur-le-champ, qu'il les envoyait en la teste des femmes et des mulles, qui s'appellent *Solenitides*, c'est-à-dire lunatiques, parce que ces deux espèces d'animaux ont toujours je ne sçay quoy de l'inconstance de la lune,

Digitized by Google

croissant et décroissant en leurs opinions, non pas seulement tous les mois, mais presque d'heure en heure.... (Jacques Olivier.)

—

La femme qui n'a pour conduite que son jugement naturel, son libéral arbitre, et le simple pouvoir de sa faculté intellectuelle, est d'une humeur si bizarre et diverse, que c'est outrecuidance de se promettre d'en pouvoir décrire autre chose que quelques particularités; car l'esprit de la femme est comme la toile d'un peintre, qui reçoit indifféremment l'impression de toutes couleurs, et n'en a jamais d'assurée que le noir, qui une fois couché ne s'efface jamais.

La femme,

C'est un caméléon, qui, se paissant du vent,
N'aime point un sujet qu'alors qu'il est présent.

C'est un pirauste, qui, haïssant la température, ne veut point de plus heureuse fin que de se consumer parmi les flammes de sa concupiscence.

C'est une cigale, qui ne veut passer ses jours qu'en vains plaisirs.

C'est une locuste, qui ne veut que sautiller parmi les frêles fleurettes d'un terrestre aveuglement.

Un colac, qui après avoir erré nonchalamment parmi les gouffres marins, revient enfin mourir dans sa rive fangeuse.

Une torpille, qui engourdit les sens de ceux qui la désirent.

Un triton genevois, qui par sa mort achète le contentement d'un quart d'heure.

Un scille, qui engloutit gloutonnement tout ce qui l'approche.

Un crocodile, qui, par la feinte de sa pleureuse voix, dévore le crédule sang.

Digitized by Google

Une sirène, qui par son chant flatteur fournit les gouffres siciliens.

Un cocos, qui distille incessamment des larmes de dissimulation.

Un feu ardent qui ne se lasse jamais de brûler.

Une harpie gourmande et infecte, qui renverse la table de nos assurés bonheurs.

Enfin, c'est, suivant l'opinion du gentil Dante, un enfer, réceptacle de toutes les gênes de l'homme, et la déesse trompeusement belle qui appelait Alcide au chemin fourchu.

Y a-t-il malice, cautelle, trahison, tromperie, astuce, fraude ni méchanceté dont la femme ne s'avise? Elle est inconstante, volage, mobile, déloyale, perfide, infidèle, instable, légère et variable comme une girouette; — elle est glorieuse, outrecuidée, présomptueuse, superbe, arrogante, injurieuse, importune, éhontée, lascive, cupide, effrénée, lubrique, avare, médisante, intempérée, incontinente, cruelle, barbare et endiablée, surtout *vindicta femina gaudet*, à la moindre occasion elle forcène, elle enrage, se dépite, maugrée, jure, blasphème, tue, fait tuer, ensorcelle; — elle est impérieuse et hautaine, voulant que tout le monde fléchisse à son clin d'œil, qu'on honore la terre par où elle marche, qu'on l'estime capable, qu'on la louange grande, descendue en ligne directe de la cuisse de Jupiter. Celle qui n'est qu'une gueuse de paysanne fait de la bourgeoisie; la bourgeoise fait de la demoiselle; il faut plutôt vendre la petite demi-douzaine de brebis pour avoir de la soie, en peine de mourir de faim, et ne manger que des laitues fricassées avec du son; la demoiselle fait la dame..... (Ferville.)

—

Quelqu'un a trouvé plaisant d'attribuer à un jésuite du dix-huitième siècle la singulière diatribe que voici :

Digitized by Google

« La femme, cette malheureuse fille d'Ève qui sera toujours pour nous, selon l'expression de saint Cyprien, « la glu envenimée dont se sert le diable pour s'emparer » de nos âmes, » la femme, mes chers auditeurs, a trois arsenaux fameux où elle va chercher toutes les batteries qu'elle dresse contre nous : son esprit, ses caprices et sa beauté. Tous les traits dont elle nous blesse sont pris dans ces trois magasins, battus sur ces trois enclumes, aiguisés dans ces trois fournaises, trempés dans ces trois poisons.

» Une femme qui a de l'esprit sait que personne ne peut se dérober à l'empire de l'amour. C'est ce qui a fait dire à deux maîtres de la vie spirituelle, Sénèque et le père Hector de Carcassonne, qu'un homme qui n'aimerait pas les femmes serait plus rare que la Mandragore. Cette passion bout dans notre sang, depuis la bavette jusqu'au tombeau, depuis la sage-femme jusqu'au fossoyeur. Quelquefois le corps sera mâté et le feu éteint; mais la femme n'a qu'à temporiser, bientôt cette maudite chair d'Adam se réveille. O chair de rébellion, chair d'ordure et de mort! si on l'éperonne, elle recule; si on lui lâche la bride, elle court se jeter plus rapidement sur l'avoine et sur le foin des délices. La femme alors se sert de nos propres armes pour nous combattre, et nous attache avec des liens dont nous fournissons nous-mêmes le chanvre.

» Mais son esprit n'est encore rien; la plus dangereuse flèche de son carquois, c'est la beauté. C'est elle qui embrase le cœur dans la solitude comme à l'Opéra, dans les austérités comme au bal; c'est le vent le plus dangereux de tous ceux qui soufflent du nord au midi, du levant au couchant. — Comment t'appellerai-je, ô beauté féminine? — L'huissier du diable qui donne entrée à tous les désordres? le boulet d'enfer le plus propre à renverser tous les remparts des vertus? la bombe la plus

Digitized by Google

sûre pour enfoncer tous les magasins de la sagesse? la balle la plus droite pour percer le cœur de l'homme? Non, ce n'est pas assez, ô beauté, qui sers de basilic à qui te regarde, de vipère à qui te touche, de tigresse à qui passe à côté de toi, de crocodile qui attire les bêtes avec son odeur, d'aimant qui enchaîne les cœurs plus durs que le fer, de canicule qui fait enrager et périr les cerveaux faibles!!!...

» ... Les femmes ont la fureur d'une mégère, la colère d'une lionne, la voracité d'une louve, l'avarice d'une harpie, la ruse d'un renard, la défiance de Cerbère, la malice de Proserpine. »

—

Dans *la Célestine*, œuvre dramatique espagnole de la fin du quinzième siècle, l'un des personnages, Sempronio, dit à Calixte, qu'il veut dégoûter de l'amour :

« Lisez les historiens, étudiez les philosophes, les poëtes; leurs ouvrages sont remplis de ces honteux exemples et des malheureuses fins de ceux qui, comme vous, firent trop de cas des femmes. Lisez Salomon, il dit que les femmes et le vin font apostasier les hommes. Prenez conseil de Sénèque, et vous verrez à quel point il les estime. Écoutez Aristote, consultez saint Bernard; gentils, juifs, chrétiens et maures, tous s'accordent à ce sujet. Toutefois, malgré ce que j'ai dit et ce que je pourrai dire d'elles, ne croyez pas qu'il faille en faire une généralité; il y en a eu beaucoup de saintes, de vertueuses et de nobles, dont l'éclatante couronne rachète le blâme encouru par les autres. Mais, quant à ces dernières, qui suffirait à citer leurs mensonges, leurs intrigues, leur versatilité, leur impudeur, leurs pleurnicheries, leur fausseté, leur audace? Qui saurait dire tout ce qu'elles pensent, tout ce qu'elles font sans hésiter? qui définirait leur dissimulation, leur bavardage, leur fourberie, leur

Digitized by Google

infidélité, leur ingratitude, leur inconstance, leur effronterie, leur présomption, leur vanité, leur folie, leur bassesse, leur gourmandise, leur saleté, leur pusillanimité, leurs moqueries, leur honteuse complaisance? Voyez quelle petite cervelle se cache sous ces toques riches et élevées! quelles pensées s'agitent sous ces fraises empesées, sous ces vêtements fastueux, sous ces robes amples et imposantes! qu'on rencontre de honte et d'imperfections sous ces temples brillants de couleurs! C'est d'elles qu'on a dit : « Armes du diable! tête de » péché, destruction du paradis. » N'avez-vous pas lu au livre de la *Fête de saint Jean :* « Voici la femme, » l'antique malice, qui a chassé Adam des délices du » paradis; c'est elle qui a voué la race humaine aux » flammes de l'enfer; c'est elle que le prophète Élie a » maudite, etc. »

« Calixte. — Dis-moi pourquoi Adam, Salomon, David, Aristote, Virgile, ceux dont tu parles enfin, se sont cependant soumis aux femmes? Et moi, suis-je plus qu'eux?

» Sempronio. — Imitez ceux qui les ont vaincues et non ceux qu'elles ont dominés. Fuyez leurs ruses; sachez qu'elles font des choses qu'on ne peut comprendre; elles n'ont ni mesure, ni raison, ni suite dans les idées; elles refusent avec rigueur ce qu'elles meurent d'envie d'offrir; elles insultent dans la rue ceux qu'elles attirent ensuite dans leur taudis; elles invitent et éconduisent; elles appellent et repoussent; elles parlent d'amour et expriment de la haine; elles s'irritent pour un rien et s'apaisent en un instant; elles veulent qu'on devine tous leurs désirs. Oh! quelle plaie, quel ennui, quel dégoût d'avoir affaire à elles plus longtemps que les courts instants pendant lesquels elles sont bonnes aux plaisirs!... » (Fernando de Rojas.)

—

Digitized by Google

Les femmes n'ont jamais pu et ne pourront jamais porter plus loin qu'elles ne le font aujourd'hui tous les défauts et tous les vices qui doivent éloigner d'elles les hommes en général, et surtout les maris : impétuosité, insouciance, profusion, perfidie, noirceur, bassesse, mollesse, égoïsme outré, elles réunissent tout. (Rétif de la Bretonne.)

—

... Il est bien établi que de tous temps les femmes furent méchantes, et que du temps d'Horace elles étaient déjà perfides...

Toutes se font honneur de la mauvaise foi et du mensonge; leur gloire monstrueuse s'élève à mesure que s'accroît le nombre de leurs victimes; elles s'abreuvent des pleurs qu'elles font répandre, et nos tourments font leurs délices... (Aug. Imbert.)

—

La moins imparfaite de toutes les femmes a toujours un peu le diable au corps. (D. Caron.)

—

Vous, madame la prude, qu'un mot court-vêtu fait pâlir en public, mais qui allez bravement au feu du plaisir en particulier; vous, la puritaine, qui n'avez pas une minute à accorder aux badinages de l'amour et qui dépensez cinq heures à votre toilette, à vous appliquer les recettes de votre parfumeur, à vous ajuster les colifichets de votre modiste et de votre bijoutier; vous, la femme vertueuse, proposée pour modèle aux autres, qui n'osez regarder un jeune homme en face, et qui le dévorez des yeux quand il ne vous voit plus; vous, saintes rouées, qui détournez pudiquement les yeux des tableaux et des statues de nos musées et de nos jardins publics,

Digitized by Google

qui affectez d'être plus morales que l'art et même que la morale, et qui cependant décorez vos boudoirs et vos chambres à coucher de tout ce qui peut parler à vos imaginations fiévreuses et à vos passions révoltées, qu'est-ce donc que votre farouche vertu qui se retranche et rêve entre les Mémoires de Mogador et les statuettes de Pradier? l'accroc d'une occasion! Qu'est-ce que votre modestie? une pipée dans l'ombre. Oui, vous êtes bien dégoûtées de l'amour, vous êtes horriblement fatiguées d'en entendre parler, mais vous collez vos yeux et vos oreilles à toutes les serrures d'appartement où l'on en jase; mais vous passez vos journées à vous y préparer devant vos miroirs et vos coffrets à parfums, dans la secrète alchimie de vos boudoirs. — Spéculation! quintessence de la spéculation!... (Vaudin.)

—

Dans la femme, il y a plus de vices que de vertus; — beaucoup de ruses, d'astuce et de fausseté, et fort peu de franchise; — une source d'aigreur, et l'apparence seule de la douceur; — une montagne de paresse, et à peine un grain de courage; — beaucoup d'amour pour elle, et peu, très-peu pour les autres; — plus d'amour pour l'homme qu'elle rêve que pour celui qu'elle possède; — plus, en un mot, de mauvaises dispositions que de bonnes. (J. Schulze.)

—

De toutes les femelles, à toutes les époques de sa vie, la femme est la moins constante. A l'homme qu'elle aime le mieux, il y a quelqu'un qu'elle préfère en secret, — pour lequel elle se pare et veut être belle, pour lequel elle a des poses et des manières affectées, une bouche plus petite que les yeux, un regard mielleux et langoureux, une parole apprêtée, un maintien calculé; —

Digitized by Google

ce quelqu'un, c'est la gent masculine en général, parmi laquelle elle compte trouver des adorateurs et des amants pour un avenir plus ou moins prochain; car, pour la femme, le mari ou l'amant qu'elle possède n'est toujours, dans son imagination, qu'un amant provisoire. (J. B. Delahaye.)

—

La femme la plus amoureuse a toujours un second amour dans le chemin du cœur. (Arsène Houssaye.)

—

Si fidèle que soit une femme à son mari ou à son amant, elle appartient toujours à tous par un côté, par le désir de plaire. (A. Bougeart.)

—

Dans Balzac, on trouve ce court mais significatif dialogue :

« PAULINE. — Nous nous faisons, vous le savez, une guerre de sauvages ?

» GERTRUDE. — Dites de femmes, c'est plus terrible ! Les sauvages ne font souffrir que le corps, tandis que nous, c'est au cœur, à l'amour-propre, à l'orgueil, à l'âme, que nous adressons nos flèches; nous les enfonçons en plein bonheur. »

Digitized by Google

XXI

BOUTADES

Le grand roi Salomon, qui avait eu sept cents femmes légitimes et un beaucoup plus grand nombre de concubines, a laissé à son fils la recommandation suivante :

« Maintenant donc, ô mon fils! écoute-moi, et sois attentif aux paroles de ma bouche, afin que ton cœur ne se laisse point entraîner dans les voies de la femme, et ne s'égare point dans ses sentiers. Car elle a blessé et renversé le plus grand nombre, et les plus forts ont été sacrifiés par elle. De sa maison les chemins de l'enfer conduisent dans les profondeurs de la mort. »

Lord Chesterfield, dans ses conseils à son fils, a reproduit la pensée de Salomon : il n'y a de différence que dans la forme.

—

Qui voudra se donner beaucoup d'embarras et d'affaires n'aura qu'à se donner deux choses, un vaisseau et une femme. Car il n'y a pas de choses au monde qui occasionnent plus d'embarras quand on les veut équiper. Jamais on ne les équipe assez bien, et tous les équipements possibles ne leur suffisent jamais. (Plaute.)

—

Digitized by Google

Selon Gratien Dupont, il n'y a pas à choisir entre les femmes : toutes ont des défauts, toutes sont plus ou moins nuisibles au repos et à la tranquillité des hommes. La citation suivante donnera en même temps une idée du peu de respect que les poëtes de cette époque avaient pour les femmes :

DE PRENDRE FEMME GRASSE.

Pareillement, ne prenez femme grasse :
Quelque maintient qu'elle aye et bonne grace,
Grant puanteur au lict vous donnera;
Car à l'espaule, du mouton sentira
Au faguenatz, et puanteur susdictes
Dont ne prenez, telles femmes mauldictes.

DE PRENDRE FEMME MAIGRE.

Touchant des maigres, nen prenez aussi poinct;
Car il est dit, et notez bien ce poinct,
Que sont troys choses, maigres tresque mauvaises,
Fastigieuses, tant et plus que pugnaises
Cest assavoir, la femme (chieure) et loye
Est qu'est bien pis, je veulx que chascun loye,
Disent que cest, viande si mal duysable,
Que ne convient à manger que au dyable.

DE PRENDRE FEMME BLANCHE.

De femme blanche, aussi nayez ennuye ;
Molle et treslasche sera toute sa vie.
Bien tost ridée, tost deffaicte et rompue
Pour bien que soit entretenue et peue.

DE PRENDRE FEMME NOYRE.

Si tu prendz noyre, garde que ne te eschauldes;
Car elles sont trop ardentes et chauldes,
Et ne sont dictes, espèce de beaulté,
Et volontiers ne tiennent loyaulté.

DE FEMME SAIGE.

De femme saige, ne feray mention
Pour ce quest dit, par resolution
Et bien prouve, que touchant à ce point,
Vraye sagesse, certes, femme na point.

GRATIEN DUPONT.

—

Digitized by Google

Chargez-vous plutôt de conduire seul, au milieu de la tempête, un vaisseau de haut bord, que de conduire une femme. (Fletcher.)

Desportes, poëte français, voulant montrer qu'il y a partout du danger en l'accointance des femmes, dit à ce sujet :

Escoutez ma parole, ô mortels esgarez!
Qui dans la servitude aveuglément courez,
Et voyez quelle femme au moins vous devez prendre :

Si vous l'espousez riche, se faut préparer
De servir, de souffrir, de n'oser murmurer;
Aveugle en tous saints, et sourd pour ne l'entendre,
Dédaigneuse, et superbe elle croit tout sçavoir.
Son mary n'est qu'un sot et trop heureux de l'avoir;
En ce qu'il entreprend elle est toujours contraire;
Ses propos sont cuisants, hautains et rigoureux.
Le forçat misérable est beaucoup plus heureux
A la rame et aux fers d'un outrageux corsaire.

Si vous la prenez pauvre, avec la pauvreté
Vous espousez aussi mainte incommodité,
La charge des enfants, la peine et l'infortune.
Le mépris d'un chacun vous fait baisser les yeux,
Le soin rend vos esprits chagrins et soucieux;
Avec la pauvreté toute chose importune.

Si vous l'espousez belle, asseurez-vous aussi
De n'estre jamais franc de crainte et de soucy:
L'œil de votre voisin comme vous la regarde;
Un chacun la désire, et vouloir l'empescher,
C'est égaler Sisiphe et monter son rocher.
Une beauté parfaicte est de mauvaise garde.

Si vous la prenez laide, adieu toute amitié,
L'esprit dans le corps est plein de mauvaistié.
Vous avez la maison pour prison ténébreuse;
Le soleil désormais à vos yeux ne luira;
Bref, on peut bien penser si elle desplaira,
Puisqu'une femme belle en trois jours est fascheuse.

Digitized by Google

Ce poëte ne sçauroit mieux dire ; mais sondant plus avant cette matière, je vous diray avec un autre grand personnage, qu'il est fort mal aisé de rencontrer à espouser une bonne femme, et sortable aux apparences d'un bon mariage ; car si c'est une jeune fille, il y aura à redire, en ce qu'ayant le jugement de donner à son espoux les premiers traits de son impression, elle en peut avoir aussi pour user des priviléges de son inclination, et s'il arrive que l'humeur de son espoux soit contraire à ses inclinations, elle luy portera de l'amour aux yeux, des soupirs en l'âme, et estant unie de corps, divisée de cœur, elle lui sera aussi-tost un fléau.

Si c'est une femme surannée, il est à craindre qu'arrivant au fait, la faim ne luy fasse rompre son jeusne, ce que faisant, elle fera la sucrée, et ses artifices suppléeront à son inconstance, et possible elle ira chercher le fruit où elle a perdu sa fleur.

Si c'est une veufve, l'importunité des souvenirs du deffunct marchera en compagne.....

Si elle est riche, le pauvre espoux la trouvera somptueuse ; ses paroles luy seront des supplices, et ses appareils des funérailles ; car c'est un estrange martyre à un homme de demeurer en la maison qui appartient à sa femme.

Si elle est belle, la beauté est une chose vaine, et la grâce trompeuse..... ; la jalousie marche en guerre, le mal en teste donne des ombrages d'infidélité, et la crainte d'estre des cavaliers d'Actéon, et de porter ses armes.

Si elle est courtisane ou mondaine, elle aymera mieux la bourse que la bouche, et cependant qu'on aura moyen de jouer des poulces, elle trouvera mille moyens de jouer des yeux pour vuider les coffres aux escus.... Elle fera, par ses attraits et charmeuses caresses, que le pauvre mary ne l'osera pas refuser, car jamais l'amour n'est avare : faudra souvent ouvrir le thrésor pour avoir des

Digitized by Google

robbes, des cottes de soye, des enseignes de pierreries, des chaisnes, des perles, des carquants, des brasselets, des pendants d'oreilles, des diamants, des miroirs émaillez, et d'autres nippes de la propriété du siècle. Faudra encore, pour mieux se panader, des escharpes, des bouttons pour une robbe, la coiffe double de velours ou de taffetas, selon la saison; les rubans pour ornement de teste : des fraises, des rabats, des dentelles, des gants parfumez, des manchons, des mouchoirs de poinct-couppé pour couvrir sa gorge : enfin elle moissonnera si nettement en la maison du mary, qu'il n'y trouvera de quoi glaner pour survenir au besoin..... (Jacques Olivier.)

—

Carandella disait qu'une femme est un paon dans la rue, un perroquet à une fenêtre, au lit un singe, à la maison un diable. Aussi refusa-t-il fort discrètement l'offre du duc d'Urbin, qui le pria de choisir une femme, et pourvu qu'elle fût des terres de son obéissance, il la lui ferait infailliblement épouser pour revanche de ses services. « Monseigneur, dit Carandella, s'il se pouvait trouver une femme aussi verte que mes chausses, je la voudrais bien, car peut-être serait-elle bonne, puisqu'on n'en a jamais vu de pareille, et que les autres ont l'entier des défauts humains. — Et comment? répond le duc. — Parce que, dit Carandella, la femme de belle taille, haute et blanche, est lente, blafarde, molle, glorieuse, pense que tout le monde lui doive. Celle qui est petite et noire a les parties approchées, et par conséquent plus prompte aux fonctions : elle est changeante, soudaine, légère, perfide, traîtresse, orgueilleuse, dépite et acariâtre au possible. Si elle vieillit tant soit peu, elle devient réellement, et de fait, une vraie Tiziphone..... La laide, j'ai honte d'en parler. La belle a en bloc tout ce que les autres ont en détail, témoin Pandore, qui, accomplie des trente

Digitized by Google

beautés qu'une femme doit avoir, a ruiné l'heur des humains. S'il s'en trouvait une verte (puisque les autres ont toutes les méchancetés et les imperfections), nécessairement elle aurait quelque étincelle de bonté. (Ferville.)

—

Le poëte Régnier affirme qu'il n'y a point de femmes parfaites : les laides ont quelquefois de l'esprit, et les belles sont toujours sottes :

En cela (dit-il) l'on connoît que la nature est sage,
Que, voyant les défauts du féminin ouvrage,
Qu'il seroit sans respect des hommes méprisé,
L'anima d'un esprit et vif et déguisé;
D'une simple innocence elle adoucit sa face;
Elle lui mit au sein la ruse et la fallace;
En sa bouche, la foi qu'on donne à ses discours,
Dont ce sexe trahit les cieux et les amours!
Et selon, plus ou moins, qu'elle étoit belle ou laide,
Sage elle sut si bien user d'un bon remède,
Divisant de l'esprit la grâce et la beauté,
Qu'elle les sépara d'un et d'autre côté,
De peur qu'en les joignant quelqu'une eût l'avantage,
Avec un bel esprit d'avoir un beau visage.
La belle, du depuis, ne la recherche point;
Et l'esprit rarement à la beauté se joint.

—

Dans *Othello*, Iago, s'adressant à sa femme et à Desdémona, leur dit : « Allez, allez, vous êtes des tableaux muets hors de chez vous, des cloches dans vos parloirs, des panthères dans vos cuisines, des saintes papelardes quand il s'agit de nuire au prochain, des diablesses quand on vous offense; et vous employez utilement au lit le temps que vous perdez dans vos ménages.

» Desdémona. — Fi! le médisant!

» Iago. — Tout cela est vrai, je vous jure, sinon je suis un Turc. Vous vous levez pour ne rien faire, et vous vous couchez pour vous mettre à l'œuvre.....

Digitized by Google

» DESDÉMONA. — Que diriez-vous de moi si vous aviez à me louer?..... »

Après une dissertation sur la beauté et la laideur, l'esprit et la sottise, Iago ajoute : « La femme qui, quoique belle, n'en est pas plus fière; qui, sachant manier la parole, sait néanmoins se taire; qui, ne manquant jamais d'or, n'aime point le faste; qui, après avoir dit : « Maintenant, je le pourrais, réprime son désir; qui, étant irritée et pouvant se venger, oublie son injure et fait taire son ressentiment; celle dont la sagesse ne fut jamais assez fragile pour échanger la tête d'un merluche contre la queue d'un saumon; celle qui sait penser et garder le secret de sa pensée; qui, se voyant suivie par des adorateurs, ne tourne pas la tête; cette femme-là, si elle existe jamais, est faite pour....

» DESDÉMONA. — Pour quoi?

» IAGO. — Pour donner à teter à des crétins et boire de la petite bière. » (Shakspeare.)

—

Dans *le Dépit amoureux*, Gros René fait à son maître le raisonnement suivant :

GROS RENÉ.

Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
Et lui faire sentir que l'on a du courage.
Qui souffre ses mépris les veut bien recevoir!
Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auraient pas la parole si haute;
Oh! qu'elles nous sont bien fières par notre faute!
Je veux être pendu si nous ne les verrions
Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions,
Sans tous ces vils devoirs, dont la plupart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le siècle où nous sommes.

ÉRASTE.

Pour moi, sur toute chose, un mépris me surprend!
Et, pour punir le sien par un autre aussi grand,
Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flamme.

Digitized by Google

GROS RENÉ.

Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme;
A toutes je renonce, et crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon maître,
Un certain animal difficile à connaître,
Et de qui sa nature et fort encline au mal :
Et comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Durerait cent mille ans; aussi, sans repartie,
La femme est toujours femme, et jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera :
D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
Pour un sable mouvant? Car goûtez bien, de grâce,
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts :
Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête;
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras;
La brutale partie alors veut prendre empire
Dessus la sensitive, et l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hu'haut; l'un demande du mou,
L'autre du dur; enfin tout va sans savoir où,
Pour montrer qu'ici-bas, ainsi qu'on l'interprète,
La tête d'une femme est comme la girouette
Au haut de la maison, qui tourne au premier vent :
C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
La compare à la mer; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
Or, par comparaison (car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaison qu'une similitude);
Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît,
Vient à se courroucer, le vent souffle et ravage,
Les flots contre les flots font un remû-ménage
Horrible; et le vaisseau, malgré le nautonier,
Va tantôt à la cave, et tantôt au grenier :
Ainsi, quand une femme a sa tête fantasque,
On voit une tempête en forme de bourrasque,
Qui veut compétiter par de certains... propos,

Digitized by Google

Et lors un... certain vent, qui par... de certains flots,
De... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable...
Quand... Les femmes enfin ne valent pas le diable.

MOLIÈRE.

—

. . . . . .
Tout le monde connaît leur imperfection,
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion;
Leur esprit est méchant et leur âme fragile;
Il n'est rien de plus faible et de plus imbécile,
Rien de plus infidèle, et malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.

IDEM.

—

Les femmes sont des animaux d'une nature bizarre. Nous les gâtons par nos douceurs, et je crois tout de bon que nous les verrions nous courir sans tous ces respects et ces soumissions où tous les hommes les acoquinent. (Molière.)

—

Ma foi, vive Madrid ! Là tout se vend et tout s'achète, la truite et la merluche comme la grenouille et la perdrix. Là il y a de brillantes courtisanes pour les grands seigneurs, des souillons à bon marché pour les gens de rien, et des femmes entre deux pour les amateurs de moyenne condition. En cela Madrid ressemble aux auberges d'Italie, où celui qui paye le mieux mange toujours le meilleur morceau; et puis vient un Espagnol dont la bourse et le haut-de-chausses sont en mauvais état, et on lui sert pour son dîner un oiseau de nouvelle espèce, composé de diverses parties des autres oiseaux, — un oiseau merveilleux tel qu'on n'en a jamais vu ni dans la Manche ni aux Indes. Une moitié de la poitrine est de la grive, l'autre moitié est de la pie; il y a une patte de perdrix et une patte de pigeonneau; et tout cela

Digitized by Google

si subtilement recousu avec du fil de pite, que le pauvre dîneur ne voit là que des veines ou des nerfs, — d'autant que cet oiseau rare est adroitement couvert d'une bonne petite sauce piquante. Puis, quand notre soldat revient au pays, il faut l'entendre vanter l'Italie où l'on vous sert de magnifiques dîners pour trois réaux! — Au reste, comme je le disais, rien ne ressemble tant aux dames de mon bon Madrid, qui sont un composé de toutes sortes d'ingrédients, et dont les salons de toilette pourraient bien s'appeler des salles de déguisement... (Lope de Vega.)

—

Voulez-vous bien connaître une femme? Figurez-vous un joli petit monstre qui charme les yeux et qui choque la raison; qui plaît et qui rebute; qui est un ange au dehors et harpie au dedans... Mettez ensemble la tête d'une linotte, la langue d'un serpent, les yeux d'un basilic, l'humeur d'un chat, l'adresse d'un singe, les inclinations nocturnes d'un hibou, le brillant du soleil et l'inégalité de la lune; enveloppez tout cela d'une peau bien blanche, ajoutez-y des bras, des jambes *et cætera*... vous aurez une femme complète. (Ghérardi.)

—

Si nous avons plus de raison que les femmes, elles ont bien plus d'instinct que nous. La seule chose qu'on leur ait apprise, c'est à bien porter la feuille de figuier qu'elles ont reçue de leur première aïeule. Tout ce qu'on leur a dit et répété dix-huit à dix-neuf ans de suite se réduit à ceci : « Ma fille, prenez garde à votre feuille de figuier; votre feuille de figuier va bien, votre feuille de figuier va mal. » On a tant mis d'importance à la galanterie, qu'il ne reste aucune vertu à celle qui a franchi ce pas. C'est comme la fausse dévote et le prêtre, en qui

Digitized by Google

l'incrédulité est presque le sceau de la scélératesse; après avoir commis le grand crime, ils ne peuvent avoir horreur de rien. (Diderot.)

—

La femme porte au dedans d'elle un organe susceptible de spasmes terribles, disposant d'elle, et suscitant dans son imagination des fantômes de toute espèce. C'est dans le délire hystérique qu'elle revient sur le passé, qu'elle s'élance dans l'avenir, que tous les temps lui sont présents. C'est de l'organe propre à son sexe que partent toutes ses idées extraordinaires. La femme hystérique dans la jeunesse se fait dévote dans l'âge avancé ; la femme à qui il reste quelque énergie dans l'âge avancé, était hystérique dans sa jeunesse. Sa tête parle encore le langage de ses sens lorsqu'ils sont muets. Rien de plus contigu que l'extase, la vision, la prophétie, la révélation, la poésie fougueuse, et l'hystérisme... (Idem.)

—

Quand quelqu'un me vante une femme aimable et l'amour qu'il a pour elle, je crois voir un frénétique qui me fait l'éloge d'une vipère, qui me dit qu'elle est charmante, et qu'il a le bonheur d'en être mordu. La vipère n'ôte que la vie; les femmes nous ravissent notre liberté, notre raison, notre repos, nous ravissent à nous-mêmes, et nous laissent vivre. Ne voilà-t-il pas après des hommes en bel état? De pauvres fous, des hommes troublés, ivres de douleur ou de joie, toujours en convulsions, des esclaves ; et à qui appartiennent ces esclaves? à des femmes. Et qu'est-ce que c'est qu'une femme? Pour la définir, il faudrait la connaître. Notre siècle peut en commencer la définition, mais je soutiens qu'on n'en verra le bout qu'à la fin du monde. (Marivaux.)

—

Digitized by Google

Un poëte malabare s'est posé les trois questions suivantes :

« Pourquoi les femmes sont-elles en général plus médisantes que les hommes ?

» Pourquoi sont-elles plus intéressées ?

» Pourquoi s'estiment-elles moins les unes que les autres ? »

A ces questions, il répond :

« Les femmes sont plus médisantes et plus intéressées que les hommes parce qu'elles ont dans leurs propres connaissances et dans leur industrie moins de ressources contre l'ennui et la pauvreté. De là, sans doute, l'inconstance en amour plus commune et plus naturelle de la part des hommes que de celle des femmes. Elles s'estiment moins les unes que les autres parce qu'elles se connaissent mieux entre elles. »

—

Quelque mal qu'un homme puisse penser des femmes, il n'y a pas de femme qui n'en pense encore plus mal que lui. (Chamfort.)

—

Avez-vous jamais connu une femme qui, voyant un de ses amis assidu auprès d'une autre femme, ait supposé que cette femme lui fût cruelle ? On voit par là l'opinion qu'elles ont les unes des autres. Tirez vos conclusions. (Idem.)

—

Nous prenons les femmes pour ce qu'elles ne sont pas, mais nous les quittons pour ce qu'elles sont. (Dubucq.)

—

Il y a sept péchés capitaux pour les sept jours de la

Digitized by Google

semaine. La femme est le huitième péché capital. (Arsène Houssaye.)

—

Les femmes, pour la plupart, ne nous aiment pas; elles ne choisissent pas un homme parce qu'elles l'aiment, mais parce qu'il leur plaît d'être aimées par lui. Les femmes aiment assez l'amour de tout le monde, mais il y a bien peu de gens dont elles aiment la personne. (Alph. Karr.)

—

Une reine est une femme. Elle porte la jupe comme les autres. Toutes celles qui ont eu des faiblesses pour de simples sujets ne l'ont pas été dire au pape. Les femmes qui n'ont jamais aimé que leurs maris sont plus rares que les perles enfouies au sein de la mer; et l'amoureux qui se tait ne tarde pas à voir un autre s'emparer du bien qu'il a respecté. (Paul de Musset.)

—

Il n'est pas nécessaire de brûler la femme qu'on adore pour apprendre que de la plus belle idole il ne saurait rien rester qu'un peu de poussière. (Stahl.)

—

Si belle que soit la route qu'on fait avec une femme, il arrive toujours un moment où l'on est réduit, pour se distraire, à compter les bornes du chemin. (Idem.)

—

Il en est de certaines dames comme de la déesse de la Liberté, qu'on ne représente voilée que quand elle est violée. (A. Bougeart.)

—

Digitized by Google

Une femme se rend bien vite quand elle croit avoir à montrer mieux que son visage. (A. Bougeart.)

—

« Votre femme est une rose, » disait-on à un poëte aveugle. — « Je m'en doutais aux épines, » répondit-il.

—

Voici en quels termes, d'après M. Jules Janin dans sa charmante étude sur Ovide, les courtisanes romaines parleraient à nos dames au *camélia* (1), « si toutefois, dit l'auteur, elles daignaient adresser la parole à ces drôlesses :

« Fi ! diraient-elles à ces malheureuses ; fi de ce luxe étriqué ! fi de vos fortunes éphémères ! fi de vos hommes d'argent ! Honte à vous, mignonnes, si complétement dégénérées du luxe et des élégances de vos grand'mères ! Notre luxe, à nous, mettait à contribution toutes les fortunes ! Nous avions des chariots aux roues d'ivoire, au joug d'airain, au timon d'argent ! Les tapis de Perse ornaient nos riches litières, nos rênes étaient teintes en pourpre, et les mors de nos chevaux étaient d'or ! A ces brillants équipages, où s'étalait notre jeunesse heureuse, on attelait des mules luisantes d'embonpoint. La broderie et l'ornement brillaient sur les housses de pourpre ! En même temps quinze ou vingt coureurs numides suivaient, précédaient, accompagnaient ce char de triomphe : à midi, un coureur, léger vêtu, nous suffisait ; le matin,

(1) « Les courtisanes romaines, dit M. Janin, ne ressemblent guère aux *camélias* de nos jours, à ces esclaves de la crinoline et du fard, balayant la rue, et bravant la foule, idiotes et bourrées d'artifices, plus semblables à des guêpes qu'à des femmes, si bêtes que c'est une honte de leur parler, si mal vêtues, que c'est un déshonneur de leur donner le bras en public... »

Digitized by Google

il menait en laisse, à notre suite, une vingtaine de chiens bretons, ornés de colliers d'or! O les niaises! qui se contentent d'une brouette! Une affranchie, une Romaine, enfant de l'île de Chypre ou de Paphos, n'aurait pas osé promener, même sa nourrice ou sa propre mère en de pareils véhicules! Nous avions, entre autres chars, le char à quatre roues, emprunté à la Gaule; l'équipage léger, attelé de trois mules; la chaise où se plaçaient l'amant et la maîtresse; enfin le char couvert, le char que conduisaient les dames romaines, avant que Néron eût souillé ce noble métier! La dame était assise sur le siége orné de soie; et penchée sur le timon, ardente, l'œil en feu, la main ferme, elle poussait ses chevaux à tout rompre! On voyait souvent, dans ce char périlleux, calme et souriant dans le danger, quelque beau jeune homme emporté avec la dame de sa fantaisie! Eh! oui, c'était la belle mode, en ce temps-là, de conduire en grand triomphe et à grandes guides l'heureux infortuné que l'on ruinait!

» Il y avait mieux que les chars, au temps de Néère et de Néobule : il y avait les litières, à l'usage des nobles dames; et nous aussi, les affranchies, nous nous faisions porter en litière. La belle et noble invention, une litière ouverte! et comme on était admirée, applaudie, entourée! On allait couchée à demi, sur la pourpre odorante, le corps un peu relevé sur le bras gauche; en ces triomphes, nos plus jeunes esclaves, richement vêtues, nous suivaient, agitant l'air avec les plumes du paon attachées au bois de sandal; huit esclaves, en costumes militaires, portaient légèrement, sur leurs épaules souples, nos dix-huit ans, chantés par tous les poëtes d'alentour; pour coureurs, nous avions des Africains à demi nus; leur peau noire éclatait et reluisait sous un lambeau de toile d'Égypte qui leur servait de ceinture : en même temps, des deux côtés de la litière, où souriaient, autour de mille

Digitized by Google

guirlandes, les grâces peu vêtues, des esclaves de Grèce portaient un marche-pied d'écaille, incrusté d'or ! Voilà comme on était servie et fêtée en nos jours de triomphe, et voilà pourquoi nous vous couvrons de nos mépris, lâches servantes de Cupidon, qui vous contentez de si petits gages ! Aspasies manquées ! Lesbies de pacotille ! Phrynés au rabais ! Laïs malsaines ! Vénus de rencontre et de mauvais lieux !... Vous voilà bien fières, quand vous avez obtenu, pour quinze jours, de quelque enrichi de la veille, un cheval attelé à une brouette, un laquais qui vous tutoie, un petit chien noir aux yeux chassieux !

» Tels seraient pourtant les discours des amoureuses d'Ovide et de Tibulle, de Catulle et de Martial à nos dames du demi-monde, si Lesbie et Néère daignaient parler à ces drôlesses ! » (Jules Janin. Extrait des *Œuvres d'Ovide*, revues par M. Félix Lemaistre.)

Digitized by Google

Digitized by Google

PETITE MOSAÏQUE

ADORATEURS.

Beaucoup de femmes se sauvent en lassant leurs adorateurs : un peu plus de patience, elles tombaient. (Étienne de Neufville.)

Une femme eût-elle vingt adorateurs, si vous ne lui rendez pas foi et hommage, c'est sur vous qu'elle va dresser ses batteries. (Id.)

ADULTÈRE.

Une femme se dissimule facilement le tort de la coquetterie, le crime de l'adultère, et croit avoir réparé le malheur d'une faiblesse parce qu'elle en a dérobé la honte. (Émile de Girardin.)

Si la preuve de l'adultère était admise aussi aisément qu'on en soupçonne le fait, on verrait peut-être autant

Digitized by Google

de filles garder le célibat que l'on voit de garçons. (De Moissy.)

AFFAIRES.

Dans les affaires d'intérêt, les femmes ont, en général, moins de justice, mais plus de loyauté que les hommes ; elles réservent la mauvaise foi pour des affaires d'un autre genre. (Lévis.)

AFFECTIONS.

Les femmes, a dit un ancien docteur indien, ont six affections principales :

1° Une avidité insatiable de bijoux et de parures, de riches habits et de nourriture délicate ;

2° Une lubricité sans fin et sans bornes ;

3° Une colère aveugle ;

4° Une rancune implacable ;

5° Une basse jalousie qui leur rend le bonheur des autres insupportable ;

6° Un penchant insurmontable pour toutes les actions nuisibles.

AGACERIES.

Toutes les agaceries des femmes sont perfides, tout leur art est empoisonné ; et comme les araignées ne tendent leurs toiles que pour attraper les mouches, les femmes ne se rendent aimables que pour enjôler les hommes. (Le P. du Bosc.)

AGRÉMENTS.

Triste situation d'une femme en qui l'envie de plaire survit à la perte des agréments ; elle a lieu d'en être d'autant plus humiliée, qu'elle n'a plus de quoi humilier personne. (De la Bretonnerie.)

Digitized by Google

AMANTS.

Si les amants ne soupirent plus, c'est la faute des femmes, qui ne leur en laissent pas le temps. (Le chevalier de Propiac.)

La plupart des femmes ne pleurent tant la mort de leurs amants que pour paraître plus dignes d'être aimées. (La Rochefoucauld.)

AMBITION.

Quoi qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, et l'on n'en voit point de si fière qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux. (Molière.)

AMITIÉ.

Les femmes ne donnent à l'amitié que ce qu'elles empruntent à l'amour. (Chamfort.)

Il existe entre les femmes tant de sujets de rivalité, et, de plus, elles ont une telle mobilité de goûts, qu'il ne peut guère s'établir de véritables amitiés entre elles. (Lévis.)

L'amitié de deux femmes n'est jamais qu'un complot contre une troisième. (Alph. Karr.)

L'amitié n'existe pas plus entre deux femmes qu'entre deux épiciers domiciliés en face l'un de l'autre. (Id.)

Les femmes entre elles sont amies jusqu'à l'homme. (A. Bougeart.)

AMOUR.

L'amour ressemble à l'amitié; il en est, pour ainsi dire, la folie. (Sénèque.)

L'amour est un torrent. Si vos plaisirs sont vifs, leur

Digitized by Google

violence vous consume; si vous désirez sans ardeur, vous jouissez sans délices. (Le cardinal de Polignac.)

L'amour entraîne ordinairement à sa suite l'inquiétude, le chagrin, une recherche extrême dans la parure, l'avidité, l'injustice et la paresse. (Plaute.)

L'amour a vingt manières de rendre ridicule un honnête homme. (Meilhan.)

Toutes les passions nous font faire des fautes; mais l'amour nous en fait faire de plus ridicules. (La Rochefoucauld.)

Quand les femmes n'aiment pas, elles font les sucrées, les mijaurées... mais aussi quand elles aiment, il n'y en a pas une, — si arrogante, si précieuse et prétentieuse qu'elle soit d'abord, — il n'y en a pas une, dis-je, qui ne finisse par porter son bât sans regimber. (Lope de Vega.)

L'amour est un fil que la femme tient par les deux bouts et qu'elle nous donne à retordre. (Arsène Houssaye.)

En amour, les femmes cherchent midi à quatorze heures, et vont toujours par quatre chemins. (Id.)

Pour la femme, l'amour, c'est la curiosité; pour l'homme, c'est l'amour. (Id.)

Tant s'en faut que ces dames jugent de l'amour par le respect, qu'elles finiraient par mépriser un homme qui les respecterait trop longtemps. (A. Bougeart.)

AMOUR-PROPRE.

Si l'on veut se faire une idée de l'amour-propre des femmes dans leur jeunesse, qu'on en juge par celui qui leur reste après qu'elles ont passé l'âge de plaire. (Chamfort.)

Digitized by Google

AMUSEMENT.

Les femmes aiment par-dessus tout à être amusées. Elles vous tiennent peu de compte de ce que vous faites pour leur utilité; mais elles sont prodigieusement reconnaissantes des frais que vous faites pour leur plaire. (J. B. Say.)

ANGE.

Les femmes sont des anges quand on les recherche : sont-elles obtenues, tout finit là. (Shakspeare.)

Souvent une femme devient un ange dès que le diable l'emporte. (Arsène Houssaye.)

APOSTASIE.

Les femmes font apostasier les anges. (Salomon.)

APPARENCE.

L'apparence des femmes est aussi trompeuse que le reflet des objets sur la surface de l'eau. (Des Ormes.)

ARGENT.

Je veux peindre un tableau dans l'air, je veux construire un palais sur la pointe d'une aiguille, je veux élever une montagne avec les atomes qui se jouent aux rayons du soleil, puisque j'ai trouvé une femme qui n'aime pas l'argent. (Lope de Vega.)

ATTACHEMENT.

Les femmes ont des fantaisies, des engouements, quelquefois des goûts, elles peuvent même s'élever jusqu'aux passions : ce dont elles sont le moins susceptibles, c'est l'attachement. Elles sont faites pour commercer avec nos faiblesses, avec notre folie, mais non avec notre raison. Il existe entre elles et les hommes des sympathies d'épiderme, et très-peu de sympathies d'esprit, d'âme et de caractère.

Digitized by Google

C'est ce qui est prouvé par le peu de cas qu'elles font d'un homme de quarante ans; je dis, même celles qui sont à peu près de cet âge. Observez que, quand elles lui accordent une préférence, c'est toujours d'après quelques vues malhonnêtes, d'après un calcul d'intérêt ou de vanité; et alors l'exception prouve la règle, et même plus que la règle. Ajoutons que ce n'est pas ici le cas de l'axiome : Qui prouve trop ne prouve rien. (Chamfort.)

Il faut se méfier de trois choses en ce monde : des services d'un homme négligent, des conseils d'un envieux, et de l'attachement d'une femme. (Des Ormes.)

BARBE.

Dieu, dans sa divine prévoyance, n'a pas donné de barbe aux femmes parce qu'elles n'auraient pas su se taire pendant qu'on les eût rasées. (Alexandre Dumas Ier.)

BEAUTÉ.

Les femmes ont le mauvais esprit de placer la beauté au-dessus de tout.

Montaigne parle d'une femme qui, pour avoir le teint plus frais, s'est fait enlever l'épiderme.

Pierre Charron affirme que les femmes préfèrent leur beauté à leur vie.

Saint-Évremont a dit, après Charron : « Il n'y a rien de si naturel aux belles personnes que la complaisance qu'elles ont en leur beauté. Elles se plaisent autant qu'on leur puisse plaire. Elles sont les premières à se trouver aimables, et à s'aimer... Le premier amour se forme naturellement en elles, et n'a qu'elles pour objet. »

« Avec la beauté, il n'y a point d'infortune dont une femme puisse se consoler; sans beauté, il n'y a point de bonheur qui puisse satisfaire une femme. »

Digitized by Google

L'honneur ne se trouve jamais où est la beauté. (Shakspeare.)

Une femme belle et modeste est un phénix en ce monde. (Des Ormes.)

BONTÉ.

Les femmes se trouvent toujours assez bonnes, mais jamais assez belles.

Il y a peu de femmes bonnes, et l'homme qui tient à sa tranquillité doit bien se garder de les fréquenter.... Malheureux celui qui perd une bonne femme, car il court grand risque de n'en pas trouver une autre semblable; plus malheureux celui qui en possède une mauvaise; heureux celui qui ne connaît ni l'une ni l'autre. (Saint Paulin.)

Si l'on trouve une femme bonne, il restera à expliquer comment une chose radicalement mauvaise de sa nature, peut être devenue bonne. (Martial.)

Les femmes sont toujours meilleures l'année qui vient. (Proverbe.)

CARESSES.

Rien n'est plus dangereux qu'une femme lorsqu'elle emploie les caresses. (Stobée.)

Caresse de femme, caresse de chatte. (Proverbe.)

Les abus de confiance, les billets non soldés, les faillites frauduleuses, les pratiques qui ne payent pas, les débiteurs qui meurent, les tempêtes de la mer, toutes ces choses fatales sont moins à redouter pour un marchand que les caresses d'une femme. Une belle femme qui accueille un marchand entre ses bras le dépouille plus complétement que le plus avide pirate. (Lope de Vega.)

Digitized by Google

CHASTETÉ.

Mes Furies vieillissent, dit Pluton au messager des dieux; le service les a usées. N'en pourrais-je pas avoir de toutes fraîches? Va donc, Mercure, vole jusqu'au monde supérieur, et tu m'y chercheras trois femmes propres au ministère. Mercure obéit.

Peu de temps après, Junon dit à sa suivante : Il me faudrait, Iris, trois filles parfaitement sévères et chastes; crois-tu pouvoir les trouver chez les mortels?... Mais parfaitement chastes, m'entends-tu? Je veux faire honte à Cythérée, qui se vante d'avoir soumis, sans exception, tout le beau sexe. Va donc, et cherche où tu pourras les rencontrer. Iris part.

Quel est le coin de la terre qui ne fut pas visité par la bonne Iris? Peine perdue; elle revint seule. — Quoi! toute seule? s'écria Junon. Est-il possible? O chasteté! ô vertu! — Déesse, répondit Iris, j'aurais bien pu vous amener trois filles qui, toutes les trois, ont été parfaitement sévères et chastes, qui n'ont jamais souri à aucun homme, qui ont étouffé dans leur cœur jusqu'à la plus petite étincelle de l'amour; mais, hélas! je suis arrivée trop tard. — Trop tard! reprit Junon; comment cela? — Mercure venait, à l'instant, de les enlever pour Pluton. — Pour Pluton? trois filles qui sont la vertu même! Et qu'est-ce que Pluton veut en faire? — Des Furies! (Fable de Lessing, trad. de l'allemand.)

CHEVEUX.

Une femme a-t-elle de beaux cheveux? ils se dénouent vingt fois le jour. (Étienne de Neufville.)

CHUTE.

La femme ne se console de sa première chute que par une seconde, — et ainsi de chute en chute, — c'est-à-

Digitized by Google

dire qu'elle se console toujours — et qu'elle n'est jamais consolée. (Arsène Houssaye.)

CŒUR.

En un cœur féminin, la malice semée
Profite, multiplie et croît comme chiendent.
BOURSAULT.

Le cœur des femmes est un abîme. (Alfred de Musset.)

Je compare le cœur des femmes à ces boîtes à surprises qu'on achète aux marchands de joujoux, et desquelles s'échappent, aussitôt qu'on les ouvre, des diables de toutes les espèces et de toutes les formes. (Alexandre Dumas Ier.)

Le cœur d'une femme est une girouette que le caprice fait tourner. (L. Julien.)

A voir certaines femmes du monde si sérieusement, si uniquement occupées à polker, coqueter, médire, aller à l'Opéra, changer d'amant comme de feuille de figuier et de place sur leur causeuse, lorsqu'il y a tant de larmes à essuyer autour d'elles, on se demande si ces êtres inutiles sont bien des femmes, et, dans ce cas, si ce qui palpite sous leur mamelle gauche est fait de granit ou de chair. (A. Guyard.)

COLÈRE.

Une femme en courroux est comme une fontaine troublée, fangeuse, sans transparence, sans pureté, et perd toute sa beauté ; et, tant qu'elle est dans cet état de trouble, personne, dans l'accès même de la soif la plus brûlante, ne daignera boire de son onde, ni seulement en approcher ses lèvres. (Shakspeare.)

COMÉDIE.

Les femmes ont un naturel souple pour jouer facile-

Digitized by Google

ment toutes sortes de comédies ; les larmes ne leur coûtent rien ; leurs passions sont vives, et leurs connaissances bornées : de là vient qu'elles ne négligent rien pour réussir, et que les moyens qui ne conviendraient pas à des esprits plus réglés, leur paraissent bons : elles ne raisonnent guère pour examiner s'il faut désirer une chose, mais elles sont très-industrieuses pour y parvenir.

Ajoutez qu'elles sont timides et remplies de fausse honte, ce qui est encore une source de dissimulation. (Fénelon.)

CONDUITE.

Les femmes ayant plus de vanité que de conduite, doivent sacrifier l'une à l'autre. (Des Ormes.)

CONFIDENCE.

La seule confidence peut-être qu'on puisse sans danger faire à la femme la plus discrète, c'est qu'on la trouve jolie. (Ch. Lemesle.)

Il ne faut dire aux femmes que ce que l'on veut qui soit su. (D. Caron). — V. SECRET.

CONSOLATEUR.

Bien des femmes ne font les éplorées que pour trouver un consolateur. (Le chevalier de Propiac.)

CONSTANCE.

Sexe fragile, né volage et changeant, quel est le plus violent de ton amour ou de ta haine? Extrême en tout, tu n'es constant que dans ta légèreté. (Gallus.)

CONTRADICTION.

La contradiction entretient et nourrit les femmes ;

Digitized by Google

elles s'accommodent assez, pourvu qu'elles vous incommodent. (Montaigne.)

Extrême dans le bien, la femme l'est aussi dans le mal; elle est inconstante et mobile, elle veut et ne veut pas; elle flotte, elle hésite; elle prend bientôt en dégoût ce qu'elle recherchait avec le plus d'ardeur; elle passe de l'amour à la haine avec une étonnante facilité; elle est pleine de contradictions.

Capable des actions les plus héroïques, elle l'est aussi des crimes les plus atroces. La jalousie transforme souvent cet ange de paix en démon de la guerre; elle empoisonne sa rivale tout aussi bien qu'elle ferait elle-même le sacrifice de sa vie pour son amant. (Alex. Mayer.)

COQUETTES.

Les coquettes d'esprit se font haïr; les coquettes de cœur se font mépriser. (D'Argens.)

Une femme coquette est comme l'ombre de notre corps : si l'on court après elle, elle vous fuit; si l'on se retire, elle s'attache à vous. (Des Ormes.)

Problème. — Une coquette avait trois amants que nous nommerons A, B et C : elle baisa l'un, donna le reste de son verre à l'autre, et couronna le troisième.

On demande lequel des trois elle préférait.

A cette question, de jeunes savants ont fait la réponse suivante :

« La coquette a envie d'avoir A pour ami, B pour amant, C pour mari. Le premier a pour lui la confiance, le second la passion, le troisième la vanité : elle essayera de A, se dégoûtera de B, et gardera C. A règne sur le cœur, C sur la tête, et B sur ce mobile interne que les médecins appellent le *plexus nerveux*, que Diderot a

Digitized by Google

nommé la *bête féroce*, et que nous autres savants nous regardons comme remplaçant dans la mécanique de la femme la *machine à vapeurs*. »

Quant aux vieux savants, ils se sont bornés à présumer que la dame du problème oublierait bientôt A, B, C, et continuerait ses exercices sur les autres lettres de l'alphabet. (*Observateurs de la Femme.*)

La coquetterie, cet art de plaire, ce désir de plaire, cette envie de plaire à tous plus qu'une autre, ce silence du cœur, ce déréglement de l'esprit, ce mensonge continuel des sentiments, est, chez la femme, son caractère primitif : on a même comparé chez elle la coquetterie au feu sacré qui ne s'éteint jamais. (Aug. Imbert.)

La femme est un ange de bonté et de douceur, portant l'amour jusqu'à la fureur, la jalousie jusqu'à la frénésie, et la coquetterie, ah! la coquetterie! je ne puis trouver d'expression assez expressive pour peindre fidèlement jusqu'à quel point elle est portée.

CORRUPTION.

Jupiter voulant violer Danaé, répandit une grande quantité de pièces d'or sur son sein : ce fut le prix de son déshonneur. (Lactance.)

L'or et les présents triomphent des feux légitimes, une pluie d'or achète les faveurs de la jeune fille. (Cl. Rutilius.)

L'or et les dons brillants ont une éloquence muette qui remue le cœur d'une femme, bien plus que les plus beaux discours. (Shakspeare.)

Celle-là peut éteindre le feu qui brûle continuellement sur l'autel de Vesta, enlever les choses sacrées des temples d'Inachus, et donner à un homme de l'aconit mêlé à

Digitized by Google

des ciguës écrasées, qui refuse un baiser après avoir reçu un cadeau. (Ovide.)

Il n'y aurait pas tant de femmes d'une conduite équivoque s'il n'y avait pas autour d'elles d'autres femmes pour les perdre. (Lope de Vega.)

COURTISANES.

Les courtisanes souhaitent à leurs amants tous les biens, hors le bon sens et la sagesse. (Antistène.)

CRITIQUE.

L'esprit de critique est naturel aux femmes; il devient leur penchant habituel dès qu'elles ont eu le malheur de s'y livrer une seule fois : il les domine bientôt, et impose silence à d'autres passe-temps auxquels il serait préférable qu'elles s'adonnassent. (Nap. Landais.)

CURIOSITÉ.

Les déceptions de la curiosité ne donnent point d'expérience aux femmes. (D. Caron.)

Toutes les femmes sont curieuses, et la curiosité leur est toujours fatale. (Idem.)

Les femmes prennent souvent la curiosité pour de l'amour : mais le résultat en est presque toujours *curiosité punie.* (Le chevalier de Propiac.)

Depuis Ève jusqu'à lady Montagu, et depuis celle-ci jusqu'à la trop fameuse Lolla Montès, l'une des femmes les plus *curieuses* que la terre ait portée, toujours la curiosité satisfaite a été funeste à la pudeur des femmes.

Lady Montagu, qui avait accompagné son mari, ambassadeur à Constantinople, « témoigna vivement au chef des eunuques le désir de pénétrer dans le sérail, malgré la sévère défense des lois musulmanes à ce sujet. Le chef

Digitized by Google

des eunuques y consentit; mais, en serviteur fidèle, il fit part à son seigneur et maître des intentions de l'aimable Anglaise. Achmet III lui ordonna de se laisser gagner. Lady Montagu fut introduite dans le sérail sous un costume oriental. Le sultan parut tout à coup au milieu de ses femmes, fit semblant de la prendre pour une esclave achetée au bazar, et lui jeta le mouchoir significatif. Il y allait de la vie de lord Montagu, et lady Montagu se dévoua; mais on assure que lord Montagu ne lui en sut aucun gré, et qu'il se sépara d'elle à l'amiable lorsqu'il eut connaissance de cette fantaisie de sa femme, qui transpira dans l'ambassade, quoique lady Montagu n'ait jugé à propos d'en parler ni à ses amis ni à ses lecteurs. » (Cité par M. Hippolyte Lucas, d'après les chroniqueurs.)

La curiosité a beaucoup d'empire sur les femmes; elles cherchent sans cesse à deviner, et restent plus attachées à leurs propres découvertes qu'à ce qu'on leur apprend. A peine ont-elles compris combien de plaisir et de bonheur l'homme leur doit, que déjà elles ont compris qu'elles peuvent passer de la dépendance à l'empire; et c'est à cette époque que leur amour-propre commence à se montrer et leur coquetterie à se laisser entrevoir. (Beauchêne.)

DÉDAIN.

Une femme affecte souvent de dédaigner ce qui lui ferait le plus de plaisir. (Shakspeare.)

DÉFAUTS.

Les femmes ont cinq vilains défauts : le premier, c'est d'être sottes; car, ma foi, une sotte a beau avoir une douceur angélique, elle risque bien souvent de vous faire donner à tous les diables. — Le second, c'est d'être malpropres; et quand je songe par hasard à une femme de

Digitized by Google

ce genre-là, je lave aussitôt mon imagination, et je vais la savonner à la rivière.—Le troisième, c'est d'être intéressées; et il y en a beaucoup de cette espèce.—Le quatrième, c'est d'être... ce que je ne puis pas dire. — Et le cinquième, c'est d'être vieilles... ce qui vient toujours avec le temps. (Lope de Vega.)

DÉLICATESSE.

Les femmes surtout tirent gloire de leur délicatesse, et quelquefois de l'imbécillité de leurs membres et de leurs organes. (Jules Simon.)

Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine, et, sans trop vanter leur délicatesse, songer après tout qu'elles viennent d'un os surnuméraire, où il n'y avait de beauté que celle que Dieu voulut y mettre. (Bossuet.)

DÉMONS.

Les femmes sont des démons qui nous font entrer en enfer par la porte du paradis. (Saint Cyprien.)

DÉNIGREMENT.

Lorque les femmes dénigrent une de leurs semblables, on peut affirmer que cette dernière leur est de beaucoup supérieure. (A. Basta.)

DENTS.

Une femme a-t-elle de belles dents? elle rira toujours. (Étienne de Neufville.)

DÉPENDANCE.

Il est bon que la femme et la poule aient une jambe rompue, pour qu'elles ne puissent pas courir. (Maxime espagnole.)

Dans le mariage, il faut une dépendance entière et

Digitized by Google

une obéissance docile de la femme au mari. Cette supériorité est dans la nature. Et les théologiens, qui veulent tout prouver, tirent leurs raisons de la Bible, disant que l'homme a été fait immédiatement de Dieu, et la femme par occasion. (Pierre Charron.) — V. OBÉISSANCE.

DÉPRAVATION.

Mme de Tencin, sœur du cardinal de ce nom, qui lui dut sa fortune, cachait une âme artificieuse et dépravée à l'excès sous les dehors d'une simplicité et d'une bonhomie qui lui gagnaient tous les cœurs, au point que, malgré sa réputation des plus équivoques, plusieurs de ses contemporains se sont portés garants de ses vertus auprès de la postérité. Or, cette Agnès avait été la maîtresse de Dubois. Sous le système, elle s'était enrichie d'agiotage. Plus tard, elle avait exploité sur une grande échelle la constitution *Unigenitus*. Un fils qu'elle avait eu du chevalier Destouches fut par elle abandonné sur les marches d'une église. Cet enfant s'appela d'Alembert. Lorsqu'il eut illustré ce nom, elle désira le voir. L'entrevue fut froide. « Mais enfin, lui dit-elle, blessée de sa réserve, je suis votre mère. — Vous! ma mère! s'écria-t-il; non, la voici, je n'en connais pas d'autres! » Et il embrassa en pleurant Mme Rousseau la vitrière, sa mère adoptive.

Un roman sentimental et de petits soupers expiatoires, offerts en holocauste à la libre pensée, n'effacent point de tels crimes. Reniée par son fils, Mme de Tencin est aussi reniée par son siècle, qui ne lui doit rien. (P. Lanfrey.)

DEVOIR.

Une femme n'examine guère le principe de ses devoirs que par le désir de s'en affranchir, ou pour se justifier de les avoir violés. (Duclos.)

Digitized by Google

Le devoir des femmes est d'être vertueuses; leurs priviléges semblent les borner à le paraître. Plusieurs oublient leur devoir, mais toutes se souviennent de leurs priviléges. (De Bignicourt.)

Lorsque l'imagination d'une femme est excitée, les devoirs ne lui paraissent plus qu'un préjugé dont la raison doit s'affranchir. (Émile de Girardin.)

DÉVOTES.

Le bruit court que, de toutes les femmes, les dévotes ne sont pas celles dont on triomphe le moins aisément. Pourquoi? me dira-t-on. Pourquoi!

C'est qu'elles aiment avec ardeur, avec tendresse, avec délire, comme Mme de la Vallière savait aimer.

Pauvres femmes, et je les plains, leur existence n'est qu'une série de faiblesses et de remords; elles n'ont pas plutôt failli qu'elles se repentent, et elles ne se sont pas plutôt repenties qu'elles faiblissent.

Elles ont hâte de saisir une bouffée d'amour entre deux confessions, comme une belle promeneuse un rayon de soleil entre deux ondées. (Étienne de Neufville.)

DÉVOTION.

On remarque lorsqu'une femme a été à confesse et a fait son bon jour, c'est lorsqu'elle fait plus souvent qu'à l'ordinaire du bruit, quand elle est de retour à la maison, où elle fait le diable à quatre, et sa langue serpentine criera alarme contre la servante pour n'avoir pas balayé, fait le lit, écumé le pot, et autres choses semblables. (Jacques Olivier.)

Les femmes ne prennent la dévotion que comme un purgatoire des fautes de leur jeunesse. (Perrot d'Ablancourt.)

Une des bénédictions qu'attire incontestablement la

Digitized by Google

dévotion sur les femmes qui la pratiquent assidûment, est d'augmenter à un très-haut degré certaines facultés. Ainsi, je suis souvent frappé de l'accroissement de la mémoire chez certaines personnes qui vont régulièrement à l'église « les dimanches et fêtes. » En effet, n'est-il pas surhumain de voir une femme qui a passé une heure et demie dans une église, qui y a prié, qui y a suivi la messe sur son livre sans en passer une ligne, pouvoir cependant vous détailler, sans en oublier la moindre pièce, la toilette de chacune des deux cents ou trois cents femmes qui s'y trouvaient en même temps qu'elle? Elle n'oubliera ni la chaussure ni les gants, — et n'attribuera jamais à une des fidèles les dentelles ou les bijoux d'une autre. Non-seulement cela exige, comme je le disais, un grand perfectionnement de la mémoire, mais encore un singulier et phénoménal développement de la vue, car les ferventes personnes placées à droite, à gauche, derrière elle, ne seront pas plus oubliées que celles qui sont placées devant, — et elle les aura vues, elle aura retenu avec précision tous les détails, même les plus insignifiants en apparence, de leur parure, sans qu'on ait à lui reprocher des distractions notablement apparentes ni des mouvements de tête trop réitérés. (Alph. Karr.)

DEUIL.

Les femmes sont bien heureuses; Dieu leur a fait la douleur si légère! La plupart se consoleraient de la perte du mari le plus tendrement aimé, avec cette seule réflexion que le deuil leur va très-bien. (Beaumanoir.)

Un deuil est une bonne fortune pour une femme, et la raison pourquoi je ne me marierai jamais, c'est de peur que ma femme ne se défasse de moi pour porter mon deuil. Le noir va si bien aux femmes! (Th. Gautier.)

Digitized by Google

DISCOURS.

Le bon esprit consiste à retrancher tout discours inutile, et à dire beaucoup en peu de mots; au lieu que la plupart des femmes disent peu en beaucoup de paroles : elles prennent la facilité de parler et la vivacité d'imagination pour l'esprit; elles ne choisissent point entre leurs pensées; elles n'y mettent aucun ordre par rapport aux choses qu'elles ont à expliquer; elles sont passionnées sur presque tout ce qu'elles disent, et la passion fait parler beaucoup...

Une autre chose contribue beaucoup aux longs discours des femmes : c'est qu'elles sont artificieuses, et qu'elles usent de longs détours pour venir à leur but... (Fénelon.)

DOMINATION.

Tant que les femmes domineront en France, y donneront le ton, jugeront du mérite et du génie des hommes, les Français n'auront ni cette fermeté d'âme, ni cette sage économie, ni cette gravité, ni ce mâle caractère qui doivent convenir à des hommes libres. (Mercier.)

Décidément, femme qu'on ne domine pas domine; l'homme gagne à rester le maître, le ridicule en moins, la paix en plus. (A. Bougeart.)

DOUCEUR.

La douceur des femmes est comme celle du lait, sujette à s'aigrir. (Le chevalier de Propiac.)

ÉCRIRE.

Bien des femmes abandonnent les soins de leur ménage, leurs enfants et leur mari pour se livrer à la manie d'écrire; cette manie ridicule dans leur sexe, quand elle

Digitized by Google

est poussée à l'excès, détruit souvent en elles l'amour des devoirs, et transforme en pédante et en précieuse l'épouse dont le mari a fait choix pour élever ses enfants, gouverner sa maison et embellir son existence, et non pour composer de méchants vers, ou de mauvais et pernicieux romans. (Em. Dupaty.)

ENFER.

L'enfer est pavé de langues de femmes. (L'abbé Guyon.)

Les femmes se donnent plus de mal pour acheter l'enfer qu'elles n'en auraient pour acheter le ciel. (Arsène Houssaye.)

ENTENDEMENT.

Faute de réfléxions et de principes, rien ne pénètre jusqu'à une certaine profondeur de conviction dans l'entendement des femmes; les idées de justice, de vertu, de vice, de bonté, de méchanceté, nagent à la superficie de leur âme. Elles ont conservé l'amour-propre et l'intérêt personnel avec toute l'énergie de nature : plus civilisées que nous en dehors, elles sont restées de vraies sauvages en dedans.

Toutes, machiavélistes du plus au moins, où il y a un mur d'airain pour nous, il n'y a souvent qu'une toile d'araignée pour elles. (Diderot.)

ESPRIT.

L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison. (La Rochefoucauld.)

L'esprit ne sert aux femmes qu'à couvrir les faiblesses de leur cœur. (La Beaumelle.)

Une femme est bien malhabile de vouloir montrer de

Digitized by Google

l'esprit à tout propos. Elle devrait, au contraire, mettre tout son art à le cacher. En effet, que cherchons-nous, nous autres hommes ? de l'innocence, de l'ingénuité, une âme naïve, simple, franche, une intéressante timidité. Une femme qui fait briller son savoir semble donc vous dire : « Messieurs, attachez-vous à moi ; j'ai de l'esprit ; je serai plus perfide, plus fausse, plus artificieuse qu'une autre. » (Mercier.)

Quelques personnes, dont la galanterie égare le jugement, ne doutent pas que si les femmes recevaient la même éducation que les hommes, elles pourraient acquérir la force de tête et la profondeur d'esprit dont elles sont généralement dépourvues. Pour moi, je pense que leur organisation s'y oppose, et j'aimerais autant croire que des pommiers placés dans une orangerie produiraient des oranges ; mais il est certain que les défauts des femmes sont fort augmentés par la mauvaise éducation qu'elles reçoivent communément, et surtout par la dépravation des mœurs. (Lévis.)

ESTIME.

Les femmes aiment mieux inspirer de l'amour que de l'estime ; peut-être même ont-elles une secrète aversion pour ceux qui n'ont que de l'estime pour elles. (Beauchêne.)

FAIBLESSES.

Ce qui rend les faiblesses des femmes inexcusables, c'est le peu de mérite des hommes à bonnes fortunes. (Lévis.)

FAUSSETÉ.

Je me souviens d'avoir vu un homme quitter les filles

Digitized by Google

d'Opéra parce qu'il y avait vu, disait-il, autant de fausseté que dans les honnêtes femmes. (Chamfort.)

FAVEURS.

Il me semble, disait M. de..., à propos des faveurs des femmes, qu'à la vérité cela se dispute au concours, mais que cela ne se donne ni au sentiment, ni au mérite. (Chamfort.)

Aucunes faveurs ne lient les femmes... que la dernière. (Étienne de Neufville.)

FIDÉLITÉ.

Plus de penchant à la fidélité qu'à la constance, telles sont les femmes. Il est rare, en effet, qu'elles ne soient pas sensibles à de nouveaux hommages; elles ressemblent presque toutes à la maîtresse d'Asclépiade, qui disait: « Aimez-moi, mais ne vous affligez pas qu'un autre me possède. » (Beauchêne.)

FIERTÉ.

Le plus souvent — un air de douceur ou de fierté — ne signifie pas qu'une femme soit fière ou bienveillante: c'est une manière particulière d'être belle, et puis voilà tout. (A. Karr.)

FILLES.

Les filles, par pudeur, refusent de bouche ce qu'elles voudraient, au fond du cœur, qu'on les forçât de prendre. (Shakspeare.)

Quand les filles ont quelque vivacité (d'esprit), elles triguent, elles veulent parler de tout, elles décident

Digitized by Google

sur les ouvrages les moins proportionnés à leur capacité, elles affectent de s'ennuyer par délicatesse. (Fénelon.)

Les petites filles sont des femmes plus petites que les autres, — mais ce sont des femmes. A six ans, elles pensent à plaire et elles sont prêtes à tout. (Alph. Karr.)

FILLES (VIEILLES).

Une vieille fille qui est sujette aux vapeurs est un être des plus incommodes pour ses amis et ses voisins; j'en connais une de cette espèce, vraie Pythonisse de l'antiquité, qui vous prédit tout ce qui vous arrivera d'un bout de l'année à l'autre. Il n'y a pas de jour qu'elle n'ait des visions et qu'elle ne voie des revenants. Dernièrement encore, elle pensa perdre la tête de frayeur, pour avoir entendu hurler un grand chien lorsqu'elle souffrait du mal de dents. (Addison.)

Le cœur de la vieille fille envieuse est un système complet de l'art infâme de la calomnie; si elle a de l'esprit et de la fortune, tous les maux que l'ignorance des siècles barbares imputait à l'art magique sont à peine comparables à ceux que sa malice est capable de produire. Sa langue est un dard empoisonné dont elle se sert adroitement pour trancher tous les liens de l'amitié la plus solide, détruire les bandelettes sacrées de l'hymen au moment où le nœud est près de s'en former, et corrompre la source des plaisirs les plus purs. On peut la regarder comme une véritable sorcière, qui surpasse en puissance et en malignité les plus épouvantables de tous les enchanteurs fabuleux. (Sibille.)

La curiosité des vieilles est passée en proverbe.

... La vieille fille curieuse est un être sans repos, dont la soif insatiable des découvertes est pour elle et pour ses connaissances une peste toujours menaçante; son

Digitized by Google

âme semble continuellement rôder d'un organe à l'autre, sur ses yeux, ses oreilles et sa langue; elle paraît enflammée d'un désir frénétique de voir tout ce qui peut être vu, d'entendre tout ce qui peut être entendu, et fait, elle seule, plus de questions que mille autres personnes ensemble...

Une curiosité frivole, sans être proprement un vice, est peut-être le plus choquant de tous les faibles, et quand il est une fois enraciné dans l'esprit d'une vieille fille, le plus difficile à vaincre. Une telle curiosité est, pour me servir de l'expression d'un poëte, un monstre vorace qui s'attache à sa proie et la dévore sans cesse, comme si son appétit renaissait à mesure qu'il trouve de quoi se satisfaire. (Trad. de l'anglais par Sibille.)

Les jeunes filles ne sont pas moins curieuses que les vieilles; seulement, elles ont quelquefois un peu plus de retenue; mais leur curiosité n'est pas moins vive : pour la satisfaire, il leur arrive trop souvent de sacrifier ce qu'elles ont de plus cher. (Cani du Plessis-Chamant.)

FINESSE.

Femme... fine... qui dit l'un dit l'autre. (Le chevalier de Propiac.)

FOI.

Dans leur foi, les femmes ont toujours un peu de superstition. (P. Lanfrey.)

FOURBERIES.

Il y a moins d'étoiles dans le ciel que de fourberies dans le cœur de la femme. (Codrus.)

Digitized by Google

FRAUDE.

La fraude et l'imposture sont un art aisé où la femme ne manque jamais d'exceller. (Properce.)

FREIN.

Le législateur doit mettre un frein au sexe né pour en recevoir un, et qui pousse ses vices à toute extrémité quand il n'a plus de barrière. (Mercier.)

GALANTE.

La femme galante est un billet en circulation qui prend d'autant plus de valeur qu'on y lit plus de signatures. (Arsène Houssaye.)

GÉNIE.

La nature, en donnant tant de grâce et de finesse aux femmes, a voulu leur donner une indemnité pour le génie, qu'elle a exclusivement réservé à l'homme. (Lévis.)

GRANDEUR.

Il y a dans quelques femmes une grandeur artificielle, attachée au mouvement des yeux, à un air de tête, aux façons de marcher, et qui ne va pas plus loin; un esprit éblouissant qui impose, et que l'on n'estime que parce qu'il n'est pas approfondi. (La Bruyère.)

HAINE.

Tertullien dit que la haine du diable n'est pas tant à craindre que celle d'une femme; car si le diable fait du mal, il est tout seul; mais la femme est aidée de l'esprit malin pour exercer sa vengeance sur celui qui l'aurait tant soit peu choquée. (Jacques Olivier.)

Digitized by Google

HOMME.

On lit dans un vieux livre, réputé saint : « Un homme méchant vaut encore mieux qu'une femme bonne. »

Un homme ne se montre jamais complétement méchant s'il n'a été excité par une méchante femme. (Nap. Landais.)

Que ne dites-vous vrai, monsieur Landais !

Les hommes ne s'aiment point, et les femmes se détestent. (De la Bretonnerie.)

L'homme détesté d'une femme n'a pas de plus cruel ennemi et de plus perfide détracteur. (A. Basta.)

Ce que l'homme recherche le plus, c'est presque toujours ce qui l'embarrasse davantage quand il l'a obtenu : son indépendance ou sa femme en offrent la preuve. (Beauchêne.)

C'est une chose remarquable combien les femmes aiment peu les hommes généralement instruits, et détestent particulièrement les hommes utiles. Soit que leur tact plus délicat leur apprenne tout de suite qu'un esprit qui embrasse trop de choses n'a de supériorité dans aucune, soit que leur intelligence fine, mais étroite, se fatigue à suivre ces hommes dans tout ce qu'ils savent, elles préfèrent d'ordinaire ceux que distingue une spécialité très-tranchée, un talent transcendant, une qualité portée au plus haut degré, mais isolée ; comme si leur amour, manquant d'étendue, ne s'élevait à la hauteur de l'objet aimé qu'à la condition de ne s'adresser qu'à une seule chose. Quant à leur haine pour les hommes utiles, elle s'explique de soi : l'utilité emporte avec elle une foule d'occupations, de pensées, d'efforts où elles n'entrent pour rien. Elles ne viennent alors qu'en partage

Digitized by Google

dans la vie, et venir en partage, ce n'est pas être aimée, d'après les femmes. L'égoïsme de l'amour, je n'ose pas dire l'égoïsme de la femme, ne compte que comme ennemi tout ce qui ne l'intéresse pas, et je crois qu'elles préféreraient un homme qui donnerait une heure par jour à une rivale, à un homme qui donnerait cette heure à des affaires d'intérêt. On entre en lutte avec une rivale ; on lui fait du mal, on la perd, on la tue ; enfin on s'occupe : mais une balle d'indigo ou un report, c'est mortel, on n'y peut rien. Remarquez aussi comme elles font choix dans les vices. Rien ne leur répugne comme un avare ; elles pardonnent au joueur qui leur impose la misère, quand l'autre ne les condamnait qu'à la privation. Ce n'est pas, quoi qu'elles disent, parce qu'il y a un drame violent, une sorte de grandeur dans les luttes du jeu, c'est parce que ce vice a la chance de leur ramener leur amant par la ruine ; de le leur ramener bien esclave, bien repentant, tout à elles. (Frédéric Soulié.)

HONNÊTETÉ.

La plupart des honnêtes femmes sont des trésors cachés, qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne les cherche pas. (La Rochefoucauld.)

Les femmes qui ont la réputation d'être honnêtes, chastes et vertueuses, ne le méritent, pour la plupart, que parce qu'on ne leur a rien demandé, ou que l'on s'y est mal pris. (Crébillon fils.)

IMMODESTIE.

L'homme de bon goût se dissimule toujours, tout au rebours de la femme, qui tend toujours à se montrer, même quand elle est simple. (J. Janin.)

Digitized by Google

IMPUDENCE.

Il n'y a pas d'animal plus impudent que la femme. (Alexis.)

INCONSTANCE.

La femme est changeante comme les vents et les flots. (Lope de Vega.)

Celui qui se fie à une femme risque beaucoup. (Id.)

Bien fou est celui qui peut se fier aux femmes! (Id.)

Souvent femme varie;
Bien fol est qui s'y fie.
FRANÇOIS Ier.

Il n'est pas dans la nature de la femme d'être constante. (D. Caron.)

Depuis Ève, il s'est peut-être trouvé une femme fidèle; mais, à coup sûr, jamais il n'en fut une constante. (Désiré.)

INFIDÉLITÉ.

Il n'est pas de ressorts qu'une femme n'invente pour trahir un époux. Elle met quelquefois sa gloire à le tromper en sa présence; elle s'en fait un jeu. Tantôt c'est au spectacle qu'elle reçoit ou remet un billet; elle a le soin d'étendre son châle afin qu'une main furtive puisse y pénétrer. Tantôt c'est à la promenade, dont elle aime à se retirer tard; elle s'asseoit à la même place, se promène dans les mêmes allées, espérant que celui qu'elle aime viendra l'y voir. Lorsqu'elle l'aperçoit, ses yeux s'animent, et la joie éclate malgré elle sur son visage.

Digitized by Google

Quelquefois c'est de sa croisée qu'elle donne le signal à un voisin attentif : on remarque alors qu'elle s'y met à des heures fixes ; elle se pare devant lui pour enflammer ses désirs et le rendre plus audacieux. Lorsqu'elle va sortir, elle a soin de se montrer à sa fenêtre afin qu'on puisse la suivre. C'est son sac, une jalousie levée ou baissée qui instruisent aussi son amant.

L'église, qui devrait être l'asile de la vertu, est encore témoin des intrigues d'une femme inconstante. Que dis-je? aucun lieu n'est respecté par celle qui ne se respecte pas elle-même.

Le médecin lui a ordonné de prendre des bains, elle profite de sa liberté pour aller voir celui qu'elle aime. Elle se lève à l'aurore pour lui écrire, ou pendant que le sommeil ferme vos yeux. Elle correspond avec son amant sous des noms supposés, et fait parvenir ses lettres poste restante, afin que son secret ne soit point dévoilé.

L'époux qui est trahi trouve sa compagne tantôt d'une tristesse profonde, tantôt d'une gaieté folle, sans qu'il puisse en deviner la cause ; mais ses pleurs et sa joie dépendent ordinairement de son amant.

Une femme perfide conserve toujours sa mauvaise humeur pour son époux, afin d'être plus riante et plus aimable auprès de celui qui possède son cœur. (De Saint-Ange.)

INFLUENCE.

Lorsqu'on cherche à préciser le rôle et l'influence des femmes à une époque donnée et qu'on étudie ce qui reste d'elles, une chose frappe tout d'abord l'esprit : c'est leur radicale inaptitude à généraliser, à embrasser de vastes horizons, à dégager les causes de leurs effets. (P. Lanfrey.)

Digitized by Google

INGRATITUDE.

La femme est de la nature des milans; il ne faut jamais lui faire du bien, car c'est peine perdue. (Pétrone.)

INSOMNIE.

Comment aimer plusieurs femmes? Il n'en faut qu'une pour vous causer de cruelles insomnies, pour nous accabler de toutes les misères humaines. (Properce.)

INTRIGUE.

Une femme d'esprit est un diable en intrigue;
Et dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas.

MOLIÈRE.

JAMBE.

Les femmes qui ont la jambe bien faite, et celles qui ne l'ont pas, ne sautent pas les ruisseaux de la même façon. (Étienne de Neufville.)

LAIDEUR.

Il n'y a point de femmes laides. Un Américain s'est chargé de le prouver. « Je déclare en toute sincérité, dit-il, que je n'ai jamais rencontré une femme laide. Cela paraîtra un paradoxe, et c'est pourtant la pure vérité. Je n'ai pas encore trouvé de femmes absolument laides. Un jour, je soutenais cette thèse devant un auditoire exclusivement composé de dames. L'une d'elles, au nez camard et très-aplati, me dit : « Quant à moi, monsieur, » je vous défie de ne pas me trouver laide! — Vous, » madame, répondis-je, vous êtes un ange tombé du » ciel ; seulement vous êtes tombée sur le nez. »

Digitized by Google

LÉGÈRETÉ.

Une femme légère est un oiseau qu'on ne tient que par l'aile. Au premier instant il vous échappe, et ne vous laisse dans la main qu'une plume, ou rien. (Sénèque.)

LIBERTÉ.

Les femmes qui s'élèvent avec le plus de force contre le despotisme des hommes sont généralement celles qui ont le plus abusé de la liberté. (Mouchot.)

Les femmes n'aiment la liberté que pour en abuser. (Cani du Plessis-Chamant.)

Les femmes ne demandent la liberté qu'afin de pouvoir mal faire. (D. Caron.)

Défiez-vous des femmes qui se plaignent de ne pas être assez libres : une honnête femme ne s'en plaint jamais. (Id.)

Une honnête femme ne s'aperçoit jamais qu'elle manque de liberté. (Werner.)

Les femmes qui ont le plus abusé de la liberté de mal faire sont généralement celles qui réclament la liberté de tout faire. (Turner.)

Quand une femme réclame de son mari un peu plus de liberté, elle sous-entend : « La liberté de le tromper. » (Blondel.)

La femme libre, c'est un navire à la merci des flots.

Les femmes et les enfants ont toujours trop de liberté.

Digitized by Google

LIBERTINAGE.

Plus les femmes ont accordé, et plus elles sont prêtes à sacrifier encore. (Des Ormes.)

LITTÉRATURE.

L'étude approfondie des modes est la littérature de beaucoup de femmes. (Beauchêne.)

LOUANGE.

Il est fort difficile aux femmes, qui sont peu capables d'apprécier ce qu'on leur dit, de se refuser aux louanges. (Pierre Charron.)

Il est certain que la plupart des femmes doivent plus à nos adulations qu'à leur mérite, en toutes les louanges qui leur sont données. (Saint-Évremont.)

LUXE.

Une femme, quelques grands biens qu'elle porte dans une maison, la ruine bientôt si elle y introduit le luxe, avec lequel nul bien ne peut suffire. (Fénelon.)

MAINS.

Une belle femme a-t-elle de jolies mains? Sa coiffure sera sans cesse rajustée. (Étienne de Neufville.)

MAÎTRESSE.

Qu'est-ce que c'est qu'une maîtresse? Une femme près de laquelle on ne se souvient plus de ce qu'on sait par cœur, c'est-à-dire de tous les défauts de son sexe. (Chamfort.)

La maîtresse anglaise. — Démon cousu dans la peau

Digitized by Google

d'un ange, rose du Bengale enragée, aimant quelqu'un plus que son mari, c'est vous; aimant quelqu'un plus que vous, c'est elle (beaucoup de Françaises sont dans ce cas); aimant quelque chose plus qu'elle, c'est sa réputation; aimant quelque chose plus que sa réputation, c'est le thé vert coupé avec du thé russe. (Léon Gozlan.)

MALICE.

Toute malice est peu de chose auprès de la malice de la femme. (Saint Bonaventure.)

MARI.

Pour une femme, tromper son mari n'est pas un cas de conscience. (Spratt.)

Tel mari qui n'est pas aimé n'a souvent qu'un seul tort, c'est d'être le mari de sa femme. Sa femme l'adorerait s'il n'était que son adorateur. (Louis Desnoyers.)

De quelque façon qu'un mari s'arrange, s'il tient à sa femme, il ne pourra être longtemps heureux. (Turner.)

Un mari n'a que deux rôles à jouer : se soumettre à sa femme, qui en fera un souffre-douleur, ou la *respecter* assez pour que jamais il ne s'établisse entre eux la plus légère familiarité. (Id.)

Quand une femme n'aime pas son mari, elle l'exècre : c'est tout l'un ou tout l'autre. (Mouchot.)

Une femme n'a de considération pour un mari qu'en raison de son utilité. (Id.)

Une amie de madame Scarron lui disait un jour qu'elle ne pouvait concevoir comment elle avait pu se décider à

Digitized by Google

prendre un mari aussi laid que le sien. — Madame, lui répondit-elle, les amants doivent être toujours de beaux hommes, mais les maris, comme il plaît à Dieu.

La femme qui ne respecte pas son mari engage ses enfants à l'imiter. (Jousky.)

Le plus grand tort de la plupart des hommes envers leurs femmes, c'est de les avoir épousées. (Id.)

Pour toute femme, *mari* est synonyme d'*ennemi*, de *tyran*, *d'oppresseur*, et il est traité comme tel. (Turner.) — V. OBÉISSANCE.

De la bonté du mari naît l'exigence de la femme. — V. DOMINATION.

> Un mari, passe encor, tel qu'il est on le prend;
> On n'y va pas chercher tant de cérémonie;
> Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie.
>
> MOLIÈRE.

MARIAGE.

Le mariage est une prison qui n'a de beau que la porte par laquelle on y entre, et de consolant que celle par laquelle on voit la mort en faire sortir les autres. (Philémon.)

Chacun a son but en se mariant : il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parents, et se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront; il y en a d'autres qui font du mariage un commerce de pur intérêt; qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent

Digitized by Google

sans scrupule de mari en mari pour s'approprier leurs dépouilles. (Molière.)

> Homme qui femme prend se met en un état
> Que de tous, à bon droit, on peut nommer le pire.
> LA FONTAINE.

Il y a de bons mariages, mais il n'y en a pas de délicieux. (La Rochefoucauld.)

Les mariages les plus parfaits sont les moins imparfaits; les plus pacifiques sont les moins orageux. (La Roche.)

Les jeunes gens qui cherchent à se marier ressemblent aux poissons qui jouent devant la nasse du pêcheur. Tous se hâtent et se pressent pour y entrer, tandis que les malheureux qu'elle retient font de vains efforts pour en sortir. (Socrate.)

Si, en France, le mariage est tant goûté par les femmes, c'est qu'il est pour elles une cage dont la porte est ouverte. (D. Caron.)

Si les femmes préfèrent le mariage au célibat, c'est uniquement parce qu'il les décharge de la responsabilité des enfants. (Cani du Plessis-Chamant.)

Malheur! trois fois malheur à qui s'est marié le second!... A qui s'est marié le premier, je n'ai rien à dire; il ignorait ce à quoi il s'exposait. Mais le second avait pour savoir du premier quel abominable fléau c'est qu'une femme, et malgré cela, cependant, il s'est marié. Oh! pour celui-là, il est inexcusable, et je le maudis sans miséricorde. (Eubulus.)

Tant que les femmes auront l'habitude et le besoin de

Digitized by Google

briller dans le monde ; tant que la haute idée de leurs droits leur fera oublier leurs devoirs ; tant qu'elles feront consister leur mérite dans l'éclat de quelques talents futiles, qu'elles placeront leur bonheur dans les parures et les hochets de la toilette, on verra beaucoup de mauvais mariages, et encore plus d'hommes célibataires. (A. Dubay.)

Dans le mariage, il faut, pour bien vivre ensemble, que la volonté d'un mari s'accorde avec celle de sa femme. Mais cela est difficile, car, de ces deux volontés, il y en a toujours une qui va de travers, et c'est assez la manière d'aller des volontés d'une femme. (Marivaux.)

Voulez-vous savoir ce que c'est qu'une femme? épousez-la, et lâchez-lui la bride. (J. Schulze.)

Veut-on rendre le mariage impossible? il suffit pour cela d'accorder à la femme les mêmes droits qu'à l'homme. (Id.)

Un ancien rabbin termine ainsi un discours où il recommande aux femmes d'aimer leurs maris : « Aimez, s'écrie-t-il, respectez vos maris : votre repos, votre bonheur et le leur en dépendent. Toute femme qui n'aime point son mari ne saurait être heureuse... Je ne saurais donc trop vous le répéter : respectez, aimez vos maris ;... car, dans le mariage, quand la femme n'est pas le meilleur *ami* de l'homme, elle est son plus *dangereux ennemi...* »

L'Allemand Schmeltz, qui sans doute avait eu connaissance de cette péroraison rabbinique, a dit : « Dans le mariage, la femme est légalement dominée par l'homme, et l'on sait que toute femme exècre la domination légale... Aussi est-ce un hasard quand une femme est *l'amie* de

Digitized by Google

son mari... Généralement, au contraire, l'homme trouve dans sa femme son plus *dangereux* et son plus cruel *ennemi*. »

Montaigne affirme aussi que la femme est l'ennemie naturelle de l'homme. « Il est toujours proclive aux femmes, dit-il, de disconvenir à leurs maris; elles saisissent à deux mains toutes couvertures de leurs contrastes. — Le vieil Caton disait que « autant de valets, » autant d'ennemis. » Voyez si, selon la distance de son siècle au nostre, il ne nous a pas voulu advertir que femmes, fils et valets, autant d'*ennemis* à nous. »

Les hommes mariés ont dans la femme un ennemi fin, rusé, adroit, tenace, oh! tenace surtout! (Monpont.)

Tel est marié le matin qui s'en repent le soir. (Proverbe.)

Qui se marie se met en chemin pour faire pénitence. (Idem.)

Le mariage est une sottise faite à deux, puis une galère à trois et plus. (Shakspeare.)

Le mariage est un engagement sacré où la nécessité de s'aimer, je veux dire de vivre ensemble comme si l'on s'aimait, produit nécessairement le contraire. (Ph. de Varenne.)

Selon l'usage ou l'abus que les hommes font du mariage, il n'y a rien de pire ni de meilleur : c'est l'enfer ou le paradis de ce monde. (Le P. du Bosc.)

Le mariage est de soi le véritable chemin du paradis. Si une infinité de gens s'y perdent et s'en font le chemin de l'enfer, c'est parce qu'ils ne pratiquent pas ses pures

Digitized by Google

doctrines, et qu'ils s'éloignent des fins qu'il se propose. (Chaussée de la Ferrière.)

MÉCHANCETÉ.

Une femme méchante est un trésor de méchanceté. (Maxime latine.)

Qui a mauvaise femme a pour voisin le purgatoire. (Proverbe.)

Rien n'est pire qu'une mauvaise femme et un mauvais prêtre. (Grégoire, ancien évêque de Blois.)

Un ancien a dit : « Les femmes sont les parfaites ouvrières et artisanes de toutes les méchancetés qu'on saurait même inventer. »

L'influence d'une femme vertueuse aura toujours accès chez un homme méchant, tandis que les meilleures qualités d'un homme ne pourront rien sur une femme méchante. (De Chesnel.)

Il faut rendre justice aux femmes : généralement, elles ne sont méchantes que pour leurs maris. (J. Schulze.)

Le néant, le vent, la mort, les régions profondes, le coupant d'un rasoir, le poison, les serpents, ne sont pas, quand ils sont tous réunis, aussi dangereux qu'une femme méchante. (Manou.)

La femme méchante a la *méchanceté peinte sur la figure*, comme quelqu'un de bon a la bonté ; elle a ordinairement le visage long, maigre, osseux, ridé avant l'âge ; de petits yeux de serpent sans cesse animés par l'envie, la jalousie et la haine ; des lèvres minces, pincées, blêmes,

Digitized by Google

ne s'ouvrant que pour laisser passer le son d'une voix maigrelette, criarde, discordante, et sifflant la méchanceté sur tous les tons les plus aigus; enfin, lorsqu'elle atteint cinquante à soixante ans, sa tête finit par avoir beaucoup d'analogie avec celle de Némésis ou de Méduse. (Monpont.)

L'homme le plus endurci dans la méchanceté peut avoir encore parfois quelques bons mouvements pour son semblable; la femme méchante n'en a jamais; son cœur s'est, pour ainsi dire, pétrifié dans le fiel; il ne peut plus battre que pour et par le mal. (Idem.)

Mme du Deffant n'avait guère qu'un défaut, — celui d'être méchante comme une vipère. Sa méchanceté faisait presque tout son esprit, et elle avait infiniment d'esprit. (P. Lanfrey.)

Les femmes ne sont pas aussi méchantes que les hommes, parce que leur éducation et leur manière de vivre tendent à relâcher leurs nerfs. On en est quitte pour de la malice avec elles; mais qu'elles en ont! et de la rancune! Qui est-ce qui en connaît qui pardonnent? Elles sont plus susceptibles que les hommes. Leur amour-propre est toujours en sentinelle. Qu'on leur donne des armes, il y aura dans une ville cinquante affaires par jour. (Maréchal prince de Ligne.)

Au commencement du dix-septième siècle, Jacques Olivier, licencié aux lois et en droit canon, publia un livre intitulé : *Alphabet de l'imperfection et malice des femmes*, en tête duquel se trouve une *Épître dédicatoire à la plus mauvaise femme du monde*. Nous n'avons retranché de ce document que les passages un peu trop

Digitized by Google

crus pour notre époque. Voici comment s'exprime le licencié en droit canon :

« Femme, si ton esprit altier et volage pouvait connaître le sort de ta misère et la vanité de ta condition, tu fuirais la lumière du soleil, chercherais les ténèbres, entrerais dans les grottes et cavernes, maudirais ta fortune, regretterais ta naissance, et aurais horreur de toi-même : mais l'aveuglement extrême qui t'ôte cette connaissance fait que tu demeures dans le monde la plus imparfaite créature de l'univers, l'écume de la nature, le séminaire des malheurs, la source des querelles, le jouet des insensés, le fléau de la sagesse, le tison d'enfer, l'allumette du vice, la sentine d'ordure, un monstre en nature, un mal nécessaire, une chimère multiforme, un plaisir dommageable, l'hameçon du diable, l'ennemi des anges, et le momon de la Divinité contrefaisant et réformant la sapience du même Dieu qui t'a créée : car si la laideur te déplaît, les fards, les affiquets, les crêpes, et autres fadaises du péché, ne te manquent point pour forger une artificielle beauté; si tu es de trop petite taille, le bois de liége aux escarpins mignons, poupins découpés, bariolés et peinturelurés, en sortant en campagne, pour rehausser l'orgueilleux colosse de ta vanité; si la nature te donne en la tête des cheveux basanés, tresses empruntées, grises et blondes, et les empoudrées perruques sont à vil prix pour te décorer et orner. Toutes ces inventions, ces artifices et mondanités ne sont point ouvrages de Dieu, mais du diable, maudites et détestées de la divine majesté.

» Si c'est la coutume des braves guerriers et des généreux capitaines, après une ville gagnée, de poser sur la pointe d'un rocher, ou en quelque lieu hautement élevé, ses étendards et ses enseignes, pour montrer qu'elle lui appartient par droit de vainqueur, ce n'est pas de merveille si l'on te tient, ô femme, pour la forteresse

Digitized by Google

du diable, portant sur ta tête l'ambition et l'orgueil, oriflamme certainement de sa cruauté, et marque très-assurée de la victoire de tes légèretés.

» Tu ressembles proprement à l'immonde araignée, qui passe une demi-journée à tirer de son ventre une frêle tissure pour prendre des mouches envenimées ; car tu emploies toute une matinée à te tisser, farder, frisotter, crépeler et parer, pour prendre et surprendre des hommes lâches et efféminés.

» Je ne m'étonne donc pas si Dieu maudit toutes tes inventions, et si les anciens et l'Écriture sainte même te déchiffrent et dépeignent comme il appartient.

» Car, quant au premier, le docte Abulensis, écrivant sur la Chronique d'Eusèbe, dit que les anciens, voulant montrer en gros le comble de tes imperfections, te représentèrent en forme de Harpie, portant un visage de belle fille... des mains crochues, infectant toutes choses par leurs attouchements, déchirant les viandes des banquetants, des seins pendillants, pleins de lait mortifère, sucés par des chatons vêtus de plumes, pâles de faim, avec des pieds de poule.

» Il n'est pas possible, ô femme, de mieux faire voir au jour tes imperfections ; car ce beau visage humain et ce corps brutal montrent que tes attraits, tes alléchements et tes ruses féminines, ne tendent qu'à des actions lascives et brutales et à des emportements plus de brutes que de créatures raisonnables...

. . . . . .

» ... Ces mains crochues signifient que tu prends et dérobes à toutes mains pour l'entretien de tes plaisirs et de ta vanité.

» Ce visage pâle de faim découvre en toi deux appétits insatiables : l'un des richesses, et l'autre des voluptés.

» Les chatons suçant le lait mortifère de tes seins font entendre que les efféminés, chassant au parterre de tes

Digitized by Google

mondanités la proie de leurs voluptés, sucent en goûtant la douceur un lait empoisonné, si amer et si dégoûtant, que le repentir funeste s'en ensuit fort promptement.

» Je le tiens du Sage, au cinquième de ses proverbes, qui m'apprend que le miel ensucré sort de tes lèvres, et qu'en ayant goûté on le trouve aussi amer qu'absinthe. Car la volupté étant éteinte, le perçant aiguillon de repentance commence à poindre, et à faire son opération, à ce que dit Aristote, *omne animal post coitum tristatur*, exceptant seulement la femme et la jument. L'attouchement de ces ordes harpies, ternissant toutes choses, donne bien à connaître la turpitude en tes *lunes*, qui non-seulement ternissent les miroirs et font tourner les vins en la cave; mais aussi touchant les plantes, les blés, concombres, melons et herbes, elles empêchent par leur attouchement l'avancement et la perfection de leurs fruits.

» Les viandes qu'elles déchirent font voir les détractions et murmures, les médisances et calomnies de ta langue serpentine, qui va déchirant et déchiffrant la bonne renommée de ceux qu'elle hait à toute extrémité.

» Ces plumes d'oiseau donnent preuve des voluptés passagères, et comme les plaisirs reçus de ta compagnie connue, légèrement s'envolent.

» Les pieds de poule font paraître ton mauvais ménage dans les maisons et familles, ayant une fois en maniement les clefs de l'économie, car la poule est non-seulement capable d'éparpiller et de gâter un muid de blé avec les pieds, pour deux ou trois grains qu'elle y pense trouver au goût de son appétit, mais a cette naturelle propriété, selon la remarque de Pierius, de digérer l'or par la chaleur de son estomac, ce que nous ne lisons point d'aucun autre animal : chose qui montre clairement le dégât de biens, d'or et d'argent, les laissant une fois à ta discrétion, pour l'entretien de tes pompes et mondanités,

Digitized by Google

comme nous le verrons en expliquant cette belle sentence du sage, *qui nutrit scortum perdet substantiam suam*. Voilà quelle est ta peinture, ô femme, selon les anciens!

» Mais en voici encore une autre, que j'emprunte à saint Jean l'Évangéliste, le plus docte de tous les apôtres; ce mignon du Verbe incarné te va crayonnant sous le symbole d'une femme vêtue à la courtisane, portant la robe de pourpre, étoffée d'or et de pierres précieuses, assise sur une bête à sept têtes, tenant en main une coupe remplie d'immondices, qu'elle faisait boire à tous les plus grands pécheurs de l'univers, tout cela signifiant tes impuretés : car cette robe de pourpre porte la figure de ta concupiscence dépravée; ces pierres précieuses, tes richesses iniquement gagnées; la coupe d'immondices, tes charmes, tes attraits, et tes caresses ensorcelantes, tes idolâtres infortunés.

» La bête à sept têtes porte l'image du diable qui prête secours en l'exercice des sept péchés mortels et de toutes leurs circonstances dénaturées, sans jamais te quitter; car si tu dors, il fait la sentinelle; si tu te promènes pour prendre tes ébats, il te trouve deux parfumés et emplumés pour te relever en tes faux pas entretaillés; si tu parles en public, il te répond par derrière à point nommé; si tu prends ton repas, il tâche de te servir à ton gré; et si tu te veux reposer, il te prépare un siége ou une couette lascive pour te faire choir dans l'enfer des damnés.

» Voilà comme en toutes façons il te tient en sa sauvegarde, demeurant en tes iniquités; mais c'est encore outre tout cela un malheur qui te nuit, d'être orgueilleuse en ta beauté, ennuyeuse en ta laideur, volage en ta jeunesse, sale et malpropre en ta vieillesse, et fâcheuse en ton accointance.

» Ainsi le protesta Phocontius, roi de Grèce, en mourant : « Si je n'eusse point eu, dit-il, de femme en ma vie,

Digitized by Google

» ou que la mienne fût morte longtemps devant moi, c'était » assez pour me rendre bien heureux. » Ce généreux prince n'était point mal fondé, car il n'est pas possible qu'un homme ait du contentement avec une femme telle que nous la décrivons.

» Car saint Paul même, parlant de toutes les femmes indifféremment, dit qu'elles sont capables de dérober l'étude et le loisir du plus spirituel homme du monde, étant lié avec elles : *Qui cum uxore est, sollicitus est qua sunt mundi, quomodo placat uxori.* Mais pour retourner à mon sujet, et te montrer, ô femme ! le comble de tes imperfections, voici que je te présente un alphabet qui te fera pédagogue pour redresser ton ignorance, maître pour enseigner ta propre connaissance, miroir pour voir toutes tes impertinences, phare pour venir à bon port d'un saint amendement de vie, guide pour te conduire en la voie de salut sûrement, cadran pour régler les heures de tes passions, lumière pour éclairer ton entendement, héraut pour crier contre tes vices à tout moment, ambassadeur pour t'annoncer les brigantins de ton honneur et de ton contentement, mords et camords pour refréner tes folles affections, marteau pour briser et fracasser tous tes pernicieux desseins, et tonnerre enfin pour ébranler, effrayer et écraser la pierre de ton endurcissement.

» Va donc le lire attentivement, fais-en ton profit : tu t'y trouveras blâmée comme orgueilleuse, superbe, mondaine, sotte, curieuse, voluptueuse, cruelle, colère, babillarde, infidèle, envieuse, querelleuse, injurieuse, dangereuse et ennuyeuse, menteuse, jalouse, à tous ceux qui voyant la vanité de tes astuces, la malice de tes inventions et les bigarrures de tes artifices, te blâment et dénigrent en toutes compagnies; crois fermement que rien ne m'a fait écrire cet alphabet que la honte que j'avais et la peine que je souffrais à cacher et couvrir la turpitude de tes infamies, et la difformité de toutes tes mauvaises actions,

Digitized by Google

pour sauver l'honneur et le respect que je porte aux sages et vertueuses de ton sexe, que je prie Dieu de bénir, conserver et maintenir en sa grâce, en sa paix et en son amour, les comblant de tout ce qu'il connaît leur être utile et nécessaire à salut. Ainsi soit-il. »

Le mari d'une femme méchante mériterait d'aller en paradis tout droit; car il a souffert sur cette terre tout ce qu'il est permis d'y souffrir. Le premier homme qui a eu l'idée de l'enfer n'a pu être qu'un mari affligé d'une méchante femme..... La méchanceté de la femme est une chose tellement épouvantable, tellement horrible, qu'elle paraît incroyable à ceux qui n'ont pas eu à l'endurer... (D. Caron.)

MÉCHANCETÉ DES VIEILLES FILLES.

... Comme le meilleur de tous les vins, quand il est gâté, donne le plus fort vinaigre, de même la beauté surannée contracte une amertume insupportable. La méchanceté d'une vieille fille, à mesure qu'elle approche du déclin de sa vie, augmente en proportion de cette valeur imaginaire et de cette orgueilleuse opinion qu'elle s'était formée d'elle-même, lorsqu'elle était ornée des grâces du jeune âge. L'oubli dans lequel elle est tombée est une injure qui s'aggrave journellement dans son cœur, et dont elle brûle de se venger sur le monde entier. Elle a toute la rancune de l'implacable Junon, et mettrait volontiers l'univers en feu, parce qu'elle se croit frustrée de la pomme précieuse qu'elle regardait comme le juste prix de ses charmes.

Il n'y a point de lieu où un être de cette nature, qui ne connaît point de repos, ne puisse exercer avec un succès dangereux l'activité de son esprit malfaisant; mais une ville de province est le théâtre le plus propre

Digitized by Google

à ce rôle infernal. C'est là qu'une vieille fille se livre hardiment à son penchant à faire le mal avec une fureur presque égale à celle que Milton donne à Satan. (Sibille.) — V. Fille.

La femme méchante est d'ordinaire une vieille fille dont le célibat a aigri le caractère et assombri l'humeur. Jusqu'à l'âge de trente ans, elle a attendu un mari qui n'est point venu; comme madame Marlborough, elle a monté chaque jour en haut de sa tour pour voir si la silhouette de quelque prétendu ne se dessinait pas pour elle à l'horizon conjugal. Fatiguée d'attendre et courroucée de *ne voir rien venir*, elle est descendue pour jamais de son perchoir, le cœur gonflé de haine et de fiel, et elle a pris en exécration la société et le genre humain.

La femme méchante a été, si ce n'est jolie, du moins jeune et fraîche comme toutes les femmes; elle a pu avoir, comme on dit, la *beauté du diable;* mais cette beauté s'est bientôt flétrie sous l'influence pernicieuse d'un célibat trop prolongé, et, du diable, elle n'a plus gardé que la méchanceté et la malveillance. Le spectacle de gens heureux attire sa haine et fait bouillir le fiel dont son cœur déborde. (Monpont.)

MÉDIOCRITÉ.

Il y a certains esprits extrêmes de femmes, à qui la médiocrité est insupportable : elles aimeraient mieux une simplicité austère qui marquerait une réforme éclatante en renonçant à la magnificence la plus outrée, que de demeurer dans un juste milieu qu'elles méprisent comme un défaut de goût et comme un état insipide. (Fénelon).

Digitized by Google

MÉRITE.

Il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté. (La Rochefoucauld.)

MODE.

Une mode imaginée par une femme a toujours pour but de cacher un défaut chez elle ou de le montrer chez une autre. (A. Karr.)

Un évêque, invité à une soirée des Tuileries (en 1857), traversait un salon rempli de dames, et les crinolines occupaient tout l'espace. « Que voulez-vous! la mode est tyrannique, monseigneur, dit une des héroïnes de la fête. Nous en subissons les exigences. — Ah! répondit le prélat avec un fin sourire, vous ne me ferez jamais croire qu'une mode qui vous donne tant d'étoffe pour la jupe ne vous en laisse pas du tout pour le corsage. » (Le chevalier A. de Doncourt.)

MODESTIE.

La femme la plus modeste ne trouve pas de voix plus mélodieuse que celle qui chante ses louanges. (Adrien Dupuy.)

MONDE (FEMME DU).

La femme du monde est une jolie poupée qui fait le charme des salons et le désespoir du foyer domestique. Elle porte le sourire sur les lèvres et le dépit dans le cœur. Toujours émue du désir de plaire, elle pose en souveraine, et fait tour à tour de son mari un caissier ou un laquais. Fraîche et brillante au soleil des candélabres,

Digitized by Google

elle déposera sous l'alcôve les charmes empruntés de sa beauté postiche ; elle vous dédaignait dans le monde, et vous finissez par la mépriser dans votre intérieur. (Paul Benfeld.)

MONSTRE.

A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté et ses dédains, il n'y a personne qui ne doute que ce ne soit un héros qui doive un jour la charmer : son choix est fait, c'est un petit monstre qui manque d'esprit. (La Bruyère.)

NUDITÉS.

Depuis les temps les plus reculés, les femmes ont aimé à laisser voir aux hommes la plus grande partie possible de leur corps. Elles ont toujours eu, par exemple, un faible particulier pour montrer leur gorge. Le prophète Jérémie dit en parlant de quelques femmes dont la conduite n'était pas très-régulière : « Elles ont montré leur mamelle nue. » Et Isaïe : « Elles ont marché montrant un grand cou nu. » Ézéchiel gourmande aussi les femmes qui laissent voir leurs mamelles, qu'il compare à un lit, parce que les hommes mondains y reposent assez volontiers leurs regards lascifs. Le prophète Ozée, Salomon, saint Paul, l'Écriture sainte, des papes, des évêques, des prêtres, etc., ont recommandé de même aux femmes d'apporter plus de décence dans la manière de se vêtir. Tous ont prêché dans le désert... (Cani du Plessis-Chamant.)

De tout temps, dit un autre auteur, les femmes ont eu un penchant extraordinaire à laisser voir leur gorge et leurs bras. A la fin du dix-septième siècle, ce penchant

Digitized by Google

était poussé si loin, que les femmes ne couvraient en quelque sorte leur corps que d'un demi-vêtement. La mise des femmes était tellement indécente, que le pape lui-même en fut alarmé, et menaça d'excommunication toutes celles qui continueraient à montrer leurs nudités. Le 30 novembre 1683, il fit publier une ordonnance excessivement sévère où il commandait « à toutes filles » et femmes de se couvrir les épaules et le sein jusqu'au » cou, et les bras jusqu'au poing, avec quelque étoffe » épaisse et non transparente, à peine pour celles qui » n'obéiraient pas, dans six jours, d'être si bien excom- » muniées *ipso facto*, qu'excepté à l'article de la mort, il » n'y aurait que le pape qui les pût absoudre... »

Déjà, en 1635, le pape Urbain VIII avait écrit aux évêques pour les avertir de procéder contre les femmes mondaines « qui se découvraient le sein et les épaules, » et se parsemaient le visage de mouches. » Il recommandait même qu'on leur défendît l'entrée des églises, *si faire se pouvait.*

Vingt ouvrages vinrent appuyer les recommandations des papes et des évêques; mais papes, évêques, moralistes et critiques rencontrèrent chez les femmes une résistance indomptable...

En parlant des nudités de gorge, Jacques Boileau, auteur du dix-septième siècle, dit : « Ce mal est si grand et si contagieux, qu'il est devenu commun à presque toutes les femmes et filles de toutes les conditions, et qu'il a, pour ainsi dire, répandu son venin en toutes sortes de lieux : dans les bals, dans les ruelles, dans les promenades et jusque dans les églises. Les hommes se retirent dans les temples, comme dans des asiles où Satan n'ose presque les attaquer; mais ce qu'il ne peut faire par lui-même, il le fait par les femmes qu'il y conduit, et qui, par la nudité honteuse de leur gorge, etc., attaquent,

Digitized by Google

blessent et vainquent ceux qui croyaient être en sûreté, et font ainsi triompher le Démon dans les lieux mêmes destinés au triomphe de Jésus-Christ. »

« Je souhaiterais, ajoute le même auteur, que toutes les filles et toutes les femmes fussent bien persuadées de ce qu'a dit saint Chrysostome, et qui a été justifié par plusieurs histoires *authentiques*, qu'une image et une statue nue est *le siége du Diable;* elles concluraient de là que par leurs nudités, elles deviennent non-seulement le siége, mais *le trône de Satan;* que non-seulement il repose sur leur gorge et sur leurs épaules exposées aux yeux des hommes, mais qu'il y règne, qu'il y domine, qu'il y triomphe; elles connaîtraient que leur corps à demi nu n'attire pas moins sur elles les *démons* que *les yeux* des hommes. Et comme il y a d'ordinaire plusieurs hommes qui regardent leur sein, leurs épaules et leurs bras nus, qu'il y a aussi plusieurs démons sur chacune de ces parties dont ils prennent possession, et dont, pour ainsi parler, ils font leur retraite et leur fort.... (Quelle fourmilière de démons certaines femmes doivent avoir sur leur sein !...) Dieu même fit des vêtements de peau à Adam et à Ève, pour nous faire connaître que leur nudité lui déplaisait... Dieu condamne donc toute nudité de corps; mais le Démon l'approuve; Dieu bénit et récompense celles qui voilent leur gorge, et le Démon trompe celles à qui il persuade de la montrer; en un mot, Dieu a de l'aversion pour toute sorte de nudités du corps, et le Démon en fait son plaisir et sa joie. »

Un prêtre français, Pierre Juvernay, qui vivait vers le milieu du dix-septième siècle, dit que « la femme qui ne montre son sein qu'un peu découvert, absolument parlant, ne pèche que véniellement, » mais que celle qui le montre beaucoup découvert, en public, pèche mortellement, parce qu'elle invite l'homme à pécher. Il rapporte

Digitized by Google

ensuite qu'un grand nombre de femmes ont été damnées et tourmentées en enfer pour avoir autrefois pris plaisir à montrer leurs mamelles nues. Si toutes celles qui, depuis ce temps, ont montré leur gorge, sont allées en enfer, ce lieu doit être émaillé des plus belles femmes du monde; car les plus belles ont un penchant irrésistible à laisser voir ce qu'elles ont de beau. « Les femmes, dit Jacques Boileau, supportent constamment la rigueur de toutes les saisons pour avoir le plaisir d'être vues et l'espérance de plaire. Elles ne craignent ni les fluxions, ni les rhumes; elles affrontent tout, excepté seulement ce qui pourrait altérer la beauté de leur gorge. »

Il y a des femmes qui se présentent à la sainte confession et communion la gorge à demi nue, et il se trouve des prêtres qui, en cet état, leur donnent la sainte absolution et communion. Nous leur déclarons qu'en ce cas ils se montrent grandement niais, papelards et flatteurs, et qu'en agissant ainsi, ils participent à leur péché. (Pierre Juvernay.) — V. PARURE.

La mode de nos jours force tellement les femmes à se décolleter, que partout où elles doivent être en toilette, on est sûr qu'elles seront déshabillées. Notre bonne mère Ève, qui peut, à bon droit, se vanter d'avoir inventé le décolletage, serait scandalisée de l'abus qu'on en fait aujourd'hui.

Certaines femmes n'ont pas honte, dans les salons, au théâtre, en public, d'étaler à tous les yeux des trésors qu'elles devraient cacher; et lorsqu'elles se mettent au lit avec leurs maris ou leurs amants, elles ont bien soin d'enfermer tout cela très-pudiquement, sous une double barrière de camisole et de chemise. Cela vient de ce que souvent l'amour dont les femmes jouissent ne vaut pas les succès qu'elles recherchent et l'amour qu'elles veulent faire naître. (Xavier Eyma.) — V. MODE.

Digitized by Google

OBÉISSANCE.

La femme mariée doit à son mari l'obéissance la plus complète, la plus absolue. La religion lui en fait une loi ; la loi lui en fait un dévoir précis. Dans une pièce de Shakspeare, *la Méchante Femme mise à la raison*, Catherine (la méchante femme), lorsqu'elle est corrigée, dit à une autre femme :

« Votre mari est votre souverain, votre gardien, votre chef, votre roi, celui qui s'occupe du soin de votre bien-être et de votre subsistance ; qui livre son corps aux pénibles travaux sur mer et sur terre, qui passe la nuit dans les tempêtes, le jour exposé à l'injure des hivers, tandis que vous reposez chaudement en paix et tranquille dans le sein de vos foyers ; et, pour tous ces sacrifices, il n'exige d'autres tributs de vous que l'amour, de doux regards et une sincère obéissance, faible salaire pour une si grande dette ! Le respect et la soumission qu'un sujet doit à son prince, la femme le doit à son mari ; et quand elle est brusque, chagrine, morose et acariâtre, et qu'elle n'obéit pas à ses ordres honnêtes, qu'est-elle, qu'une rebelle factieuse et coupable, envers son tendre maître, d'une trahison impardonnable ? Je rougis de voir des femmes assez simples pour offrir la guerre quand elles devraient demander la paix à genoux, et vouloir s'arroger le sceptre, le commandement et l'empire, lorsqu'elles ont fait vœu de servir, d'aimer et d'obéir. »

Molière, dans *l'École des Femmes*, fait dire à un personnage ridicule :

... Ce que le soldat, dans son devoir instruit,
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son père,
A son supérieur le moindre petit frère,

Digitized by Google

N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéissance, et de l'humilité,
Et du profond respect où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître.

Les devoirs de la femme sont de rendre honneur, révérence et respect au mari; celles qui font autrement ne font tort qu'à elles...

L'obéissance, en tout ce qui est permis : les femmes doivent être comme les dimensions et accidents, qui n'ont aucune action ou mouvement propre, et ne se remuent qu'avec le corps...

Elles doivent lui préparer, pour soi et pour ses amis, les vivres, et lui laver les pieds.

La femme doit garder la maison; aussi est-elle comparée à la tortue.

Principalement quand le mari est absent, alors elle doit être comme invisible; et au rebours de la lune ne paraître point; et, près de son soleil, paraître...

Demeurer en silence, ou ne parler qu'avec son mari, et pour son mari... (Pierre Charron.) — V. DÉPENDANCE.

OCCUPATIONS.

Comme les hommes ont interdit aux femmes les occupations les plus importantes, il semble que pour se venger elles tâchent de les entretenir dans l'oisiveté. (Cœuilhé.)

OISIVETÉ.

Il est ridicule et injuste que l'oisiveté de nos femmes soit entretenue de notre sueur et travail. (Montaigne.)

OR.

L'or et les dons brillants ont une éloquence muette

Digitized by Google

qui remue le cœur d'une femme, bien plus que les plus beaux discours. (Shaskspeare.) — V. ARGENT et CORRUPTION.

PAQUET.

Au bas d'une gravure intitulée *le Paquet incommode*, et représentant un homme qui porte sa femme sur ses épaules, on lisait :

Une femme est un embarras;
C'est une vérité qui passe pour constante;
Cet homme si chargé n'en disconviendrait pas :
Plus elle est jeune, et plus elle est pesante.

FOCCI.

PARISIENNES.

Opinion de quelques maris sur leurs femmes parisiennes. — Compagnes sans cœur, n'aimant que la frivolité et le plaisir; ravaudeuses de chiffons; n'ayant pas l'ombre du sens moral; infidèles sans passions, mères sans prudence. (Léon Gozlan.)

PARURE.

La femme à la maison néglige son mari et se néglige elle-même ; mais si elle doit se montrer, voyez-la se couvrir d'or et de pierreries, cacher, sous du fard, les défauts de son impudent visage. Voulez-vous savoir pourquoi ces ornements lui plaisent? Elle ne tient pas à plaire à son mari, car alors pourquoi se négligerait-elle dans son intérieur? Veillez donc sur vos épouses, et considérez comme suspect le soin qu'elles mettent à se parer si irréprochablement... (Michel de L'Hospital.)

C'est le vice des femmes que le luxe dans la parure.

Digitized by Google

Les lois de Lacédémone ne permettaient de porter des robes de grand prix qu'aux femmes publiques. C'était leur part, comme aux autres la vertu et l'honneur. (Pierre Charron.)

La plupart des femmes ne sont agréables que par les agréments qu'elles se donnent : tout ce qu'elles mettent pour se parer cache des défauts. (Saint-Évremont.)

Presque toutes les femmes ne se parent ni pour un mari, ni même pour un amant : leur toilette est l'autel que les Grecs avaient élevé « *à un Dieu inconnu.* » (A. Karr.)

Les femmes ne se parent *jamais* pour plaire à leurs maris : chacun sait cela. Elles se parent *quelquefois* pour les amants qu'elles possèdent, et *toujours* pour ceux qu'elles espèrent conquérir. (Cani du Plessis-Chamant.)

Dans *les Provinciales*, Pascal raconte qu'ayant consulté un père jésuite sur leurs règlements pour les habits des femmes, il lui dit : « Nous ne parlerons pas de celles qui auraient l'intention impure ; mais, pour les autres, Escobar dit : « Si on se pare sans mauvaise intention, mais seule-
» ment pour satisfaire l'inclination naturelle qu'on a à la
» vanité, ou ce n'est qu'un péché véniel, ou ce n'est point
» péché du tout. » Et le père Bauny, en sa *Somme des Péchés*, dit que : « Bien que la femme eût connaissance
» du mauvais effet que sa diligence à se parer opérerait
» et au corps et en l'âme de ceux qui la contempleraient
» ornée de riches et précieux habits, qu'elle ne pêcherait
» néanmoins en s'en servant. » Et il cite entre autres notre père Sanchez pour être du même avis.

« Mais, mon père, que répondent donc vos auteurs aux passages de l'Écriture qui parlent avec tant de véhémence

Digitized by Google

contre les moindres choses de cette sorte? — Lessius, dit le père, y a doctement satisfait en disant : « Que ces pas-
» sages de l'Écriture n'étaient de précepte qu'à l'égard
» des femmes de ce temps-là, pour donner par leur mo-
» destie un exemple d'édification aux païens. » — Et d'où a-t-il pris cela, mon père? — Il n'importe peu d'où il l'ait pris ; il suffit que les sentiments de ces grands hommes-là sont toujours probables d'eux-mêmes. »

Mais le père Le Moine a apporté une modération à cette permission générale ; car il ne la veut point du tout souffrir aux vieilles : c'est dans sa *Dévotion aisée*, et, entre autres, pages 127, 157, 163. « La jeunesse, dit-il, peut
» être parée de droit naturel. Il peut être permis de se
» parer en un âge qui est la fleur et la verdure des ans ;
» mais il en faut demeurer là : le contre-temps serait
» étrange de chercher des roses sur la neige. Ce n'est
» qu'aux étoiles qu'il appartient d'être toujours au bal,
» parce qu'elles ont le don de jeunesse perpétuelle. Le
» meilleur donc en ce point serait de prendre conseil de
» la raison et d'un bon miroir ; de se rendre à la bien-
» séance et à la nécessité, et de se retirer quand la nuit
» approche. » Cela est tout à fait judicieux, lui dis-je. — Mais, continua-t-il, afin que vous voyiez combien nos pères ont eu soin de tout, je vous dirai que donnant permission aux femmes de jouer, et voyant que cette permission leur serait souvent inutile si on ne leur donnait aussi le moyen d'avoir de quoi jouer, ils ont établi une autre maxime en leur faveur, qui se voit dans Escobar, au chapitre du LARCIN. « Une femme, dit-il, peut jouer,
» et prendre pour cela de l'argent à son mari. »

PENSÉE.

La pensée d'une femme est un gouffre plus profond que la baie de Portugal, et il est bien difficile de dire ce

Digitized by Google

qu'il y a au fond de son cœur : la sonde serait attachée à une corde de cent mille toises de longueur, et on la déviderait jusqu'au bout, qu'elle filerait toujours sans rien rencontrer. (Théophile Gautier.)

Elles sont bien cachées les dernières pensées d'une femme. La plus franche vous en dérobe encore quelques-unes, et il s'en trouve toujours que la plus simple saura bien empêcher qu'on ne devine. (Suard.)

PENSER.

Femme qui pense, à coup sûr pense mal. (Publius Syrus.)

PERFECTION.

Il y a peu de femmes si parfaites qu'elles empêchent un mari de se repentir, du moins une fois le jour, d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point. (La Bruyère.)

Il y a des hommes qui ont passé leur vie à chercher la pierre philosophale ; je pense que s'ils n'ont pas cherché à découvrir où l'on pourrait trouver une femme parfaite, c'est qu'ils étaient convaincus que cette recherche serait trop longue et trop incertaine ; mais aussi combien la découverte d'une pareille femme serait un trésor plus précieux que le secret de faire de l'or ! (Paul Auguez.)

PERFIDIE.

Il n'y a rien au monde de si léger et si perfide que le sexe féminin. La perfidie de la femme paraît en ce que, pour venir à bout de son dessein, elle tromperait père et

Digitized by Google

mère et les plus grands de tous ses amis, ou bien même celui de qui elle tient le premier être de sa vie.

Je m'en rapporte à ce que dit la Genèse de la première femme, qui ne sut et ne voulut jamais garder à Dieu six heures la fidélité qui la pouvait, elle et sa postérité, rendre bien heureuse; que si celle-là, tant noble et accomplie, ne sut être fidèle à son Créateur, ce n'est pas de merveille si les autres, moins parfaites, ne le sont aux hommes les plus vertueux... (Jacques Olivier.)

PERROQUET.

Au bas d'une gravure ayant pour titre *l'Oiseau à bonne fortune* et représentant une femme qui s'amuse avec son perroquet, un poëte a placé ces quatre vers :

Toujours le beau plumage et le joli caquet
Ont fait fortune chez les belles;
Et souvent il ne faut, pour briller auprès d'elles,
Qu'un mérite de perroquet.

SARDELET.

PHILOSOPHIE.

La femme philosophe ne tient ni de l'homme ni de la femme; elle n'a ni la virilité du raisonnement qui caractérise l'homme, ni la tendresse affectueuse du cœur, qui est le plus bel apanage de la fille d'Ève : trop préoccupée des conquêtes à venir de son sexe, elle traitera l'homme en ennemi, en se promettant bien d'exercer sur lui un tyrannique empire. L'amour de l'humanité allumera dans elle la haine de la famille! Elle payera des affiches ou soudoiera un journal, et laissera mourir de faim ses enfants. (Paul Benfeld.)

Digitized by Google

PIEDS.

Une femme a-t-elle de jolis pieds? ils se croiseront et décroiseront sans cesse. (Étienne de Neufville.)

PIQURE.

L'abeille produit le miel, mais sa piqûre est cuisante ;
L'esprit d'une jolie femme est plus doux que le miel, mais la piqûre en est plus cuisante que celle de l'abeille. (Paul Auguez.)

PLAIRE.

L'épouse ne doit chercher à plaire qu'à son mari ; elle n'a que faire des adorations du public. Hélas! il en est presque toujours autrement. O femmes! on vous encense, on vous séduit; ensuite on chuchote sur votre compte, on vous critique, et bientôt l'amant vous délaisse comme l'enfant capricieux abandonne ses jouets. Faciles à vous laisser prendre au piége, vous ressemblez au papillon qui vient imprudemment se brûler les ailes au feu des bougies. Et puis quand vient le jour de la rupture, à qui la faute? Oh! c'est au mari; c'était un exigeant, un bourru, un jaloux, dit cette prude facile; je ne suis ni une esclave, ni une relique pour moisir claquemurée ; ce qui est pis encore, il me négligeait, m'oubliait pour courir après des maîtresses; enfin, il m'était devenu insupportable. Remarquez qu'une épouse n'arrive à ce degré de honteuse irritation que parce qu'elle a été contagionnée par les conseils d'une autre femme ; car cet axiome est vrai : La femme gâte la femme.

De ce moment tout est bouleversé dans la maison; on jase, on caquète avec les voisins; on va conter ses peines à d'indiscrètes amies, qui, au lieu de vous consoler, vous

Digitized by Google

enveniment de leurs dangereux conseils. Le mal va toujours en empirant; bientôt il n'est bruit dans toute la ville que de ces scènes déplorables. Tout le monde en rit; on méprise la femme; on tourne en ridicule le pauvre mari... (A. Debay.) — V. Mari.

POLITIQUE.

Les femmes n'y entendent pas plus que des oies. (Le chancelier Maupeou.)

M. le chancelier Maupeou veut sans doute parler des oies françaises; car on prétend que les oies romaines s'y entendaient quelque peu.

PORTRAIT.

Voulez-vous un portrait qui ne soit pas flatté ? priez une femme de faire celui de sa rivale. (Le chevalier de Propiac.)

Une femme qui se fait peindre veut que le peintre soit infidèle et que le portrait soit ressemblant. (Desmahis.)

PREUVES.

Accumulez en causant avec une femme les preuves les plus fortes, les plus irréfutables; — puis, quand vous en avez amassé et produit de quoi convaincre sans répliquer une assemblée de docteurs en théologie, cherchez encore, triplez, décuplez, centuplez vos preuves, après quoi la femme vous dira froidement : « Qu'est-ce que cela prouve ? » (Alph. Karr.)

Digitized by Google

PROFIL.

Cette femme a un joli profil, vous ne la verrez jamais de face. (Étienne de Neufville.)

PROMESSE.

Tout ce que les femmes peuvent raisonnablement promettre, c'est de ne pas chercher les occasions. (Lévis.)

PRUDERIE.

La pruderie qui survit, chez une femme, à la jeunesse et à la beauté, me semble un épouvantail pour les oiseaux, oublié dans les champs après la moisson. (Petit-Senn.)

PUDEUR.

S'il faut en croire le sceptique Montaigne, la pudeur c'est coquetterie :

« Pourquoy inventa Poppea de masquer les beautés de son visage, que pour les renchérir à ses amants? Pourquoy a-t-on voilé jusques au-dessous des talons ces beautés que chacune désire montrer, que chacun désire voir? Pourquoy couvrent-elles de tant d'empeschement, les uns sur les autres, les parties où logent principalement notre désir et le leur? Et à quoy servent ces gros bastions, de quoi les nostres viennent d'armer leurs flancs, qu'à leurrer notre appétit, et nous attirer à elles en nous esloignant? A quoy sert l'art de cette honte virginale, cette froideur rassise, cette contenance sévère, cette profession d'ignorance des choses qu'elles savent mieux que nous qui les en instruisons, qu'à nous accroistre le désir de vaincre, gourmander et fouler à notre appétit toute cette cérémonie et ces obstacles? car il y a non-seulement du plaisir,

Digitized by Google

mais de la gloire encore, d'affolir et desbaucher cette molle douceur et cette pudeur enfantine, et de ranger à la merci de notre ardeur une gravité froide et magistrale : c'est gloire de triompher de la modestie, de la chasteté et de la tempérance; et, qui déconseille aux dames ces parties-là, il les trahit et soi-même : il faut croire que le cœur leur frémit d'effroy, que le son de nos mots blesse la pureté de leurs oreilles, qu'elles nous haïssent, et s'accordent à nostre importunité d'une force forcée. La beauté, toute puissante qu'elle est, n'a pas de quoy se faire savourer sans cette entremise. »

Une femme surannée fait souvent par politique ce qu'elle faisait autrefois par pudeur. (Cœuilhé.)

On est pudique jusqu'au point du mollet qui laisse à deviner le reste. (A. Bougeart.)

QUERELLE.

Les femmes, dans leurs querelles, se reprochent toujours ce qu'elles savent les unes des autres. (Lope de Véga.)

RAISON.

Peu de femmes ont assez de raison pour sentir le besoin qu'elles ont d'être gouvernées ; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ce sont celles qui le sentent qui pourraient le plus s'en passer.

Les enfants ne trouvent pas qu'ils ont besoin de lisières, lors même qu'ils sont tombés. (Lévis.)

La raison s'associe rarement à la femme ; c'est ce qui fait qu'elle maîtrise toujours l'homme dans toutes les affaires du monde, parce que la raison, la vertu et la jus-

Digitized by Google

tice (trois sœurs qui n'en font qu'une) sont toujours baffouées et battues en ce monde. (Pierre Roux.)

Femme et raison sont deux mots qui hurlent de se trouver ensemble. (Physico.)

RÉFLEXION.

La réflexion ne manque jamais de venir aux femmes... après l'action. (Étienne de Neufville.)

La femme est moins capable que l'homme de réflexion. (Alex. Mayer.)

RÉGNER.

Quand une femme règne, le caprice règne. (Victor Hugo.)

RELIGION.

La religion des femmes consiste, pour l'ordinaire, à servir Dieu sans désobliger le diable. (Oxenstiern.)

Les femmes se cachent dans le sein de Dieu lorsqu'elles ont honte de montrer un vieux visage auquel les jeunes gens ne rient plus. (Rochebrune.)

REPENTIR.

Les femmes appellent repentir le doux souvenir de leurs fautes et l'amer regret de ne pouvoir recommencer. (Beaumanoir.)

Les Madeleines pécheresses ne se repentent que pour vivre saintement de leur passé criminel. Elles ne se sont

Digitized by Google

voilées du monde profane que pour y revenir par un voyage imaginaire. Elles livrent tous les jours à leur confesseur le roman de leur jeunesse. (Arsène Houssaye.)

RÉSISTANCE.

La résistance d'une femme n'est pas toujours une preuve de ses vertus; elle l'est plus souvent de son expérience. Quiconque, parmi nous, voudra parler avec sincérité, avouera que le premier mouvement est de se rendre; on ne résiste que par réflexion. (Ninon de Lenclos.)

La résistance d'une femme est presque toujours artificieuse. C'est la ressource de celles qui veulent exciter plus d'amour qu'elles n'en veulent prendre. (Idem.)

Il n'y a pas de résistance plus opiniâtre que celle d'une femme qui a le genou mal tourné. (Théophile Gautier.)

Ce qui cause souvent la résistance d'une femme honnête à son second amant, c'est le peu de plaisir que lui a donné son premier. (Jules Viard.)

RÉVOLUTION.

Le souffle des révolutions vient-il à ébranler les bases d'un État, les femmes se jettent avec furie dans la tourmente; les réactions des partis nous les montrent plus acharnées, plus sanguinaires que les hommes. (Alex. Mayer.)

ROUGE.

Une dame, moitié jeune, moitié vieille, moitié dévote, moitié mondaine, ayant un pied à l'église et l'autre au

Digitized by Google

bal, voulant gagner le paradis de l'autre monde tout en mordant au fruit défendu de celui-ci, consulta le spirituel évêque d'Amiens, M. de la Mothe, pour savoir si une femme pouvait, sans blesser trop grièvement sa conscience, mettre du rouge.

Le prélat prend l'air sérieux, réfléchit un instant, puis répond : « Madame, vous me proposez là un cas très-grave qui divise les plus profonds théologiens. Les uns, moins sévères, croient qu'à la rigueur une femme mariée peut en mettre quelquefois, *si son mari l'exige ;* d'autres, plus exacts, pensent que la seule rougeur qui convienne, même à une femme mariée, est celle de la pudeur. Moi, qui n'ai pas assez étudié la question pour la résoudre complétement, je vous permettrai d'en mettre d'un côté. (Le chevalier A. de Doncourt.)

Jamais peut-être les femmes ne se sont peintes avec tant de hardiesse qu'aujourd'hui. Il en est beaucoup qui sont à la fois *peintre, original* et *portrait...* Le visage ainsi peint est comme vêtu, et l'on pourrait dire à une femme : « Madame, déshabillez un peu votre figure, que l'on voie si vous êtes jolie. »

Mais si le visage est masqué et vêtu, on se rattrape au-dessous ; non-seulement on se décollette beaucoup (V. Nudités), mais même on attire l'attention par des mouches placées habilement fort au-dessous du visage. Cette mode est peu décente et de mauvais goût. C'est sans doute pour avoir l'air d'en être honteuse que les femmes ont soin de rougir... au pinceau. (Alph. Karr.) — V. Modes.

Nous avons connu une jeune fille dont les amies remarquaient le matin l'étonnante pâleur, tandis que le soir la foule vantait les roses de son teint.

Il devint bientôt de notoriété publique que la pâleur

Digitized by Google

était l'état normal, et que la fraîcheur provenait des secrets de l'art. Quelques personnes cependant continuaient à douter. Mlle de B... était si pieuse! et comment allier des devoirs de religion très-exactement remplis, l'approche fréquente des sacrements, avec des soins si mondains? Une jeune fille simple, candide et très-bonne défendait surtout avec la plus aimable insistance sa compagne calomniée, assurait-elle.

Celle-ci, dans une conversation intime, prit soin de détromper la charitable enfant. Elle lui avoua qu'elle employait *un peu de rouge*. « Mais, ajouta-t-elle, cet innocent artifice m'est permis, car il n'a pour motif qu'un excès de tendresse filiale. Je craindrais que ma pâleur n'inquiétât ma bonne mère. » C'est ainsi que le cœur humain est habile à se tromper lui-même. Cette jeune fille si tendre, si prévoyante, ne l'était qu'au moment où *tout le monde* devait l'admirer. Elle pensait alors aux craintes de sa mère; elle n'y songeait pas lorsque, seule avec elle, elle devait cependant attirer davantage et plus exclusivement ses regards et son attention. (Le chevalier A. de Doncourt.)

RUSE.

Les ruses des femmes se multiplient avec leurs années. (Goldoni.)

C'est quand il s'agit d'intrigues amoureuses bien et dûment consenties, que le génie des femmes déploie ses inépuisables ressources. Je n'en finirais pas si j'entreprenais d'énumérer un à un tous les ressorts qu'elles savent si bien mettre en jeu pour concilier la forme avec le fond, les exigences de la société avec les incoercibles irruptions du cœur.

Digitized by Google

Toute la puissance de la femme gît dans son instinct, et son instinct c'est l'amour.

Or, savez-vous ce que c'est qu'un instinct? c'est quelque chose d'inné, d'indestructible et d'indéclinable; c'est une loi comme celle qui régit les mondes, et qui fait tomber les fruits des arbres.

Il n'y a point de digues pour les fleuves;

Point de prison pour le salpêtre;

Point d'obstacles pour la plus faible semence.

Les fleuves débordent, le salpêtre détonne, la graine rompt la pierre, et la femme se joue, comme Gulliver, des entraves lilliputiennes, de tous les liens à l'aide desquels on essaye en vain de la tenir en laisse. (Étienne de Neufville.)

Non, je ne puis sortir de mon étonnement;
Cette ruse d'enfer confond mon jugement:
Et je ne pense pas que Satan en personne
Puisse être si méchant qu'une telle friponne.
J'aurais pour elle au feu mis la main que voilà.
Malheureux qui se fie à femme après cela!
La meilleure est toujours en malice féconde;
C'est un sexe engendré pour damner tout le monde.
Je renonce à jamais à ce sexe trompeur,
Et je le donne tout au diable de bon cœur.

MOLIÈRE.

SAINTE.

C'est une sainte, se dit d'une femme pudique et réservée qui a renoncé au monde, à ses pompes et à ses œuvres, et qui vit sans désir, sans doute parce qu'elle est sans passion. — Ce sont ordinairement les remords qui la font sainte; ou les illusions déçues. (J. Duflot.)

SAVANTES.

Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les

Digitized by Google

femmes ne sont pas savantes? Par quelles lois, par quels édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, et d'en rendre compte, ou dans leur conversation, ou par leurs ouvrages? Ne se sont-elles pas, au contraire, établies elles-mêmes dans cet usage de rien savoir, ou par la faiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent et le génie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire? Mais à quelque cause que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes, qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, aient sur eux cet avantage de moins.

On regarde une femme savante comme on fait une belle arme : elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable, et d'un travail fort recherché ; c'est une pièce de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre, ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manége, quoique le plus instruit du monde. (La Bruyère.)

SAVOIR.

En général, les femmes savantes ne savent rien au fond : elles brouillent et confondent tous les objets, toutes les idées. Leur conception vive a saisi quelques parties : elles s'imaginent tout entendre. Les difficultés les rebutent : leur impatience les franchit. Incapables de fixer assez longtemps leur attention sur une chose seule,

Digitized by Google

elles ne peuvent éprouver les vives et profondes jouissances d'une méditation forte ; elles en sont même incapables. Elles passent rapidement d'un sujet à l'autre ; et il ne leur en reste que quelques notions partielles, incomplètes, qui forment presque toujours dans leur tête les plus bizarres combinaisons. (Cabanis.)

SCIENCE.

La science rend les hommes rarement aimables, les femmes jamais. (Beauchêne.)

SECRET.

Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre : une femme, au contraire, garde mieux son secret que celui d'autrui. (La Bruyère.)

« Un secret, a-t-on dit, tourmente plus une femme qu'une colique ; » et comme il est très-agréable de raconter, elle n'est pas longtemps malade. (J. Duflot.)

Le seul secret qu'une femme garde volontiers, c'est le sien propre. (J. Dupaty.)

Les femmes confient des secrets à tout le monde, toujours à la condition que personne ne les sache. (Petit-Senn.)

Rien ne pèse tant qu'un secret ;
Le porter loin est difficile aux dames,
Et je sais même, sur ce point,
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

LA FONTAINE.

Digitized by Google

SERMENT.

Les serments des femmes ne les lient pas plus à ceux qui les ont reçus qu'elles ne tiennent elles-mêmes à leur vertu, qui n'est qu'un mensonge. (Shakspeare.)

Sèrments des belles, c'est sur l'haleine des vents, c'est sur la surface des ondes que vous êtes gravés! (Catulle.)

SERVANTE.

Une femme et sa servante du même parti embarrasseraient et tromperaient une douzaine de diables.

Quand une servante n'est pas la maîtresse de son maître, elle est la complice de sa maîtresse. (Turner.)

Quand la femme cesse d'être la servante de l'homme, elle sort du rang que la nature lui a assigné. (L. J. Baude.)

SÉVÉRITÉ.

La sévérité des femmes est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté. (La Rochefoucauld.)

SIRÈNE.

On rencontre dans le monde de ces femmes au dehors candide et aux mœurs hypocrites, qui se font un jeu cruel de s'entourer d'adorateurs, de se composer une cour qui satisfasse leur orgueil, pour le seul plaisir de dominer et de devenir l'objet d'ardentes convoitises. Ces sortes de femmes, que les poëtes ont symbolisées dans la création fantastique de la *Sirène*, constituent une véritable monstruosité, une déviation du sens moral, un fléau pour les hommes inexpérimentés qui les prennent au sérieux.

Digitized by Google

Comédiennes sataniques, vous ne savez donc pas que si la prostitution du corps est une souillure, celle du cœur est une profanation qui n'a pas même l'excuse de l'entraînement. (Alex. Mayer.)

SORT.

Le sort des femmes n'est, quoi qu'on en dise, ni triste, ni malheureux ; il est ce qu'elles veulent qu'il soit, ce qu'elles le font. (Napoléon Landais.)

SOUILLON.

Voyez-vous cette charmante petite femme si richement vêtue, qui trottine le nez au vent et n'ayant d'yeux que pour les étalages des modistes et des marchandes de nouveautés? Eh bien! si vous voulez garder votre illusion à son égard, ne vous approchez pas trop près d'elle; car alors vous découvririez facilement sur son mantelet en *chantilly* de nombreuses taches de graisse, et sur sa robe de soie chiffonnée, quoique toute neuve, des petites lentilles de crotte de l'avant-veille. C'est la femme sans soin, c'est la femme coquette sans être propre, c'est la femme souillon. (Monpont.)

SUPERSTITION.

La femme est plus disposée que nous à la superstition et aux croyances mythologiques qui personnifient les attributs de Dieu; elle adhère à ces croyances avec enthousiasme, et il est toujours difficile de lui faire des notions simples et sans images. (Alex. Mayer.)

TÊTE.

Quelle chose étrange est l'homme! et quelle chose plus

Digitized by Google

étrange encore est la femme! Quel tourbillon est sa tête, et quel gouffre plein d'écueils dangereux est tout le reste de sa personne! Mariée, veuve, fille ou mère, elle peut changer un esprit comme le vent : tout ce qu'elle a dit ou fait n'est rien auprès de ce qu'elle dira ou fera ; le plus ancien des êtres, elle est toujours nouvelle. (Byron.)

TIMIDITÉ.

Les femmes ne permettent la timidité chez les hommes que jusqu'à un certain âge : passé cela, elle finit par leur déplaire. (Le chevalier de Propiac.)

TOILETTE.

... L'esprit d'une femme qui s'occupe sans cesse de sa toilette est semblable à un oignon qui n'est quasi composé que de pelures inutiles, ou à une chambre pleine de toiles d'araignée qui ne servent à rien. En quoi elle est vraiment une apostat, une larronnesse et une sacrilége; car elle dérobe à Dieu la pensée par laquelle elle doit adorer sa sainte présence. (Le prêtre Pierre Juvernay.) — V. NUDITÉS.

On a remarqué que, *de tous les animaux*, les chats, les mouches et les femmes sont ceux qui perdaient le plus de temps à leur toilette. (Ch. Nodier.)

TRAVESTISSEMENT.

Chez les femmes, se parer et se farder n'est pas, je l'avoue, parler contre sa pensée; c'est plus aussi que le travestissement et la mascarade, où l'on ne se donne point pour ce que l'on paraît être, mais où l'on pense seulement à se cacher et à se faire ignorer : c'est cher-

Digitized by Google

cher à imposer aux yeux, et vouloir paraître, selon l'intérieur, contre la vérité; c'est une espèce de menterie. (La Bruyère.)

Le monde est un carnaval perpétuel où chacun est masqué. L'essentiel, c'est de lire sur les visages à travers les masques.

Voici les travestissements favoris des femmes :

L'intérêt se montre sous les dehors de l'amour ou de l'amitié.

L'hypocrisie revêt le masque de la franchise.

L'égoïsme emprunte le costume du désintéressement.

La fierté paraît sous les habits de l'humilité.

L'immoralité prend le masque de la vertu.

L'astuce revêt le costume de la bonhomie.

L'orgueil et l'amour-propre se montrent sous les traits de l'humanité et de la charité. (Saint-Omer.)

VANITÉ.

Ne craignez rien tant que la vanité dans les filles : elles naissent avec un désir violent de plaire. (Fénelon.)

Il me semble que la nature, en donnant aux hommes un goût pour les femmes entièrement indestructible, ait deviné que, sans cette précaution, le mépris qu'inspirent les vices de leur sexe, principalement leur vanité, serait un grand obstacle au maintien et à la propagation de l'espèce humaine. (Chamfort.)

La vanité fait succomber plus de femmes que le goût, le penchant et les sens. (De Meilhan.)

La sensibilité entraîne moins les femmes que la vanité n'en abuse. (Émile de Girardin.)

Digitized by Google

Il est peu de femmes dont la vanité ne soit plus blessée d'un amour ridicule que d'un amour insultant. (Laténa.)

La vanité et l'orgueil sont des défauts essentiellement féminins; ils semblent être inhérents à la nature de la femme; on les retrouve au fond de presque tous les autres defauts de celle-ci. C'est la vanité et l'orgueil qui ont perdu la première femme et qui perdront la dernière. (Monpont.)

En blâmant la vanité des femmes, les hommes se plaignent du feu qu'ils ont attisé. (Lingré.)

VENGEANCE.

La femme éprouve du plaisir à se venger. (Juvénal.)

Mon Dieu, que la vengeance est douce aux belles âmes!
C'est le plaisir des dieux et le bonheur des femmes.
CASIMIR DELAVIGNE.

Une femme a dit : « Il faut être femme pour savoir se venger. »

« La vengeance est le plaisir des dieux. » Qui est-ce qui a écrit ce sacrilége? Se venger, c'est être le second à faire mal. Le lion ne se venge pas, la femme se venge. (Arsène Houssaye.)

Les femmes qui nourrissent des idées de vengeance sont généralement sottes et bassement méchantes. (D. Caron.)

Un jour, deux femmes devisaient ensemble sur ce qu'il y aurait de mieux à faire pour se venger d'une rivale dont la beauté serait un obstacle à vaincre. — Moi, dit l'une, je la dévisagerais et je lui arracherais les yeux! — Je suis de votre avis quant à l'altération des traits de

Digitized by Google

la figure, répondit l'autre interlocutrice; mais je serais désolée de lui ôter la vue, parce qu'elle ne pourrait voir combien elle serait flétrie, ni souffrir de sa laideur! (J.-B. Delestre.) — V. HAINE.

VERTU.

« ... Ce n'est pas qu'il y ait des dames vertueuses, dit un Persan, de Montesquieu, et on peut dire qu'elles sont distinguées; mon conducteur me les faisait toujours remarquer. Mais elles étaient toutes si laides, qu'il faut être un saint pour ne pas haïr la vertu. »

La vertu, chez les femmes, n'est jamais plus cérémonieuse que quand on lui laisse le temps de l'être. (Crébillon fils.)

Les femmes les plus vertueuses ont en elles quelque chose qui n'est jamais chaste. (Diderot.)

Croyez tout et ne croyez rien sur la vertu des femmes : elles trompent jusqu'aux plus habiles. (Meilhan.)

Quelque vertueuse que soit une femme, c'est toujours sur sa vertu qu'un compliment lui fait le moins de plaisir. (Le maréchal prince de Ligne.)

L'acharnement de certaines femmes contre celles qui ont l'heureux malheur d'avoir une passion prouve combien la *chasteté* leur est à charge. Sans la peur du diable, l'une serait Laïs; l'autre doit sa vertu à la sécheresse de son cœur; celle-là à la manière sotte dont s'est comporté son premier amant; celle-là...

Cependant il existe des femmes vertueuses!

Oui, celles qui n'ont jamais été tentées et celles qui meurent à leurs premières couches, en supposant que leurs maris les aient épousées vierges.

Digitized by Google

Oui, celles qui sont laides comme la Kaïfakatadary des *Mille et une Nuits.*

Oui, celles que Mirabeau appelle les *Fées Concombres* et qui sont composées d'atomes exactement semblables à ceux des racines de fraisier et de nénuphar ; cependant, ne nous y fions pas!...

Puis avouons, à l'avantage du siècle, que, depuis la restauration de la morale et de la religion, et par le temps qui court, on rencontre éparses quelques femmes si morales, si religieuses, si attachées à leurs devoirs, si droites, si compassées, si roides, si vertueuses, si... que le diable n'ose seulement pas les regarder ; elles sont flanquées de rosaires, d'heures et de directeurs... chut !

Nous n'essayerons pas de compter les femmes vertueuses par bêtise ; il est reconnu qu'en amour toutes les femmes ont de l'esprit.

Enfin il ne serait cependant pas impossible qu'il y eût, dans quelque coin, des femmes jeunes, jolies et vertueuses, dont le monde ne se doute pas!

Mais ne donnez pas le nom de femme vertueuse à celle qui, combattant une passion involontaire, n'a rien accordé à un amant qu'elle est au désespoir d'idolâtrer. C'est la plus sanglante injure qui puisse être faite à un mari amoureux. Que lui reste-t-il de sa femme? Une chose sans nom : un cadavre animé. Au sein des plaisirs, sa femme demeure comme ce convive averti par Borgia, au milieu du festin, que certains mets sont empoisonnés : il n'a plus faim, mange du bout des dents, ou feint de manger. Il regrette le repas qu'il a délaissé pour celui du terrible cardinal, et soupire après le moment où la fête étant finie, il pourra se lever de table. (Balzac.)

La vertu est une robe faite après coup sur la nature pour cacher ses battements du cœur. Ce qui fait la force

Digitized by Google

de la femme, c'est que l'homme croit trouver la vertu sous sa robe. (Arsène Houssaye.)

La vertu chez les femmes, quand elles ont quarante ans, n'est, le plus souvent, que le regret de les avoir. (Auguste Luchet.)

Où est la femme qui ne s'imagine que le monde entier ne la convoite? Comment dès lors ne pas être fière de sa vertu en songeant au petit nombre des élus? (A. Bougeart.)

Le rêve de la femme la plus vertueuse serait de nous avoir tous repoussés, mais après nous avoir tous attirés. (Idem.)

La vertu et l'amour sont deux ogres : il faut que l'un mange l'autre. (Adolphe d'Houdetot.)

« La vertu des femmes, disait un paysan picard, c'est *comme qui dirait* la nuit du soleil. »

Les hommes qui rencontrent trop de vertu dans les femmes, sont généralement ceux qui crient bien haut qu'elles n'en ont pas.

VESTALE.

Quelques femmes ont voulu cacher leur conduite sous les dehors de la modestie; et tout ce que chacune a pu gagner par une continuelle affectation, et qui ne s'est jamais démentie, a été de faire dire de soi : *On l'aurait prise pour une vestale.* (La Bruyère.)

VEUVE.

La première pensée d'une femme mariée est de songer à se faire veuve. (Saint Cyprien.)

Digitized by Google

La perte d'un époux ne va point sans soupirs;
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole;
Le temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée,
La différence est grande; on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne;
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits:
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne;
C'est toujours même note et pareil entretien.
On dit qu'on est inconsolable:
On le dit; mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui criait : « Attends-moi, je te suis; et mon âme,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler. »
Le mari fait seul le voyage.
La belle avait un père, homme prudent et sage:
Il laisse le torrent couler.
A la fin, pour la consoler :
— « Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes:
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ce transport.
Mais après certain temps, souffrez qu'on vous propose
Un époux, beau, bien fait, jeune et tout autre chose
Que le défunt. — Ah! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut. »
Le père lui laisse digérer sa disgrace.
Un mois de la sorte se passe;
L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure;
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier; les jeux, les ris, la danse,

Digitized by Google

Ont aussi leur tour à la fin :
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri ;
Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :
« Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? » dit-elle.

LA FONTAINE.

VICE.

Que j'admire les femmes vertueuses, si elles sont aussi fermes dans la vertu, que les femmes vicieuses me paraissent intrépides dans le vice. (Desmahis.)

Le vice altère le visage des hommes et finit par le décomposer ; il détruit plus vite la beauté des femmes : la coquetterie pourrait donc leur donner des leçons de vertu. (Beauchêne.)

VIE.

Le plus long chapitre de la vie des femmes est celui de leurs inconséquences. (Marivaux.)

Si les femmes voulaient, de bonne heure, se créer des occupations, se soustraire aux fadeurs de la louange, s'entourer de bons et vrais amis, ne pas confondre le besoin de paraître et de briller avec le désir de plaire, toutes les saisons de la vie auraient pour elles de beaux jours. (Nap. Landais.)

On peut diviser la vie des femmes en trois époques : dans la première elles rêvent l'amour; dans la seconde elles le font; dans la troisième elles le regrettent. (Saint-Prosper.)

Digitized by Google

VIEILLES.

Les vieilles femmes devraient toujours respecter assez leur mort prochaine pour ne point se harnacher de plumes, de guirlandes de fleurs, de rubans de couleur tendre et de mille affiquets qui ne vont qu'à l'extrême jeunesse. Elles ont beau faire des avances à la vie, la vie n'en veut plus. (Théophile Gautier.)

VIEILLESSE.

Une femme sans jeunesse et sans beauté, c'est quelque chose qu'il faut chercher à estimer afin de lui offrir un dédommagement ; mais cette vieillesse parée, cette laideur arrogante, ces rides qui grimacent pour sourire voluptueusement, ces squelettes couverts de diamants qui semblent craquer comme s'ils allaient tomber en poussière, ces faux chevaux, ces fausses dents : tous ces faux appas et ces faux airs, c'est horrible à voir. (George Sand.)

VISAGE.

Les femmes se cachent dans le sein de Dieu, lorsqu'elles ont honte de montrer un vieux visage auquel les jeunes gens ne rient plus. (Rochebrune.)

VOCATION.

La vocation d'une femme est de mettre en démence l'homme le plus raisonnable. (Arsène Houssaye.)

VOLONTÉ.

Le plus grand mal que l'on puisse souhaiter aux femmes, c'est que toutes leurs volontés soient faites. (Shakspeare.)

Digitized by Google

Si vous voulez du mal à une femme, laissez-la faire ses volontés. (Young.)

Une femme, sachez-le bien, ne combat pas la volonté de son mari pour la détruire d'un seul coup et la briser sans retour sous ses pieds délicats. Oh ! non, ce n'est pas ainsi qu'elle procède. Comme cette goutte d'eau tombant lentement sur ce rocher, elle use cette volonté, elle la transperce à la longue par la puissance de sa ténacité, de son entêtement d'enfant à demander sans cesse une chose qu'on lui refuse. (Monpont.)

VOULOIR.

Ce que femme veut, Dieu le veut. (Proverbe.)

Ce que veut une femme est écrit dans le ciel.
LA CHAUSSÉE.

Quand une femme veut faire le mal, elle arrive toujours à ses fins. C'est dans ce cas seulement que le proverbe est vrai. (Paul Delannoy.)

Généralement les femmes ne savent pas ce qu'elles veulent, et quand par hasard elles le savent, elles n'osent pas le dire. (Turner.)

Digitized by Google

Digitized by Google

CONDITION DES FEMMES EN FRANCE

OPINIONS, JUGEMENTS ET CONTRADICTIONS.

I

Les anciens peuples, qui, malgré l'esprit de l'Évangile, eurent une si grande influence sur notre société, prétendaient que la femme était un être qui n'avait point acquis son entier développement. — Étrange erreur, ou plutôt, étrange abus de la force qui tend constamment à avilir, à asservir même le faible. Chez certains animaux, chez certains insectes, cette pente est instinctive, tantôt chez le mâle, tantôt chez la femelle. A l'égard de l'être fini, c'est la prétention de l'homme; comme l'animal, comme l'insecte, il mesure l'étendue de son droit sur sa force.

L'homme procéda ainsi. Avant de subjuguer les animaux sauvages, il commença par dominer la femme;

Digitized by Google

soit par l'attraction des sens, soit par la force, soit par l'intérêt matériel, il l'attira sous son toit et l'enferma dans sa maison, où elle fut chargée de surveiller, en son absence, tout ce que sa force et son adresse soumettaient à une domesticité secondaire. Par l'accaparement, ses richesses augmentèrent; il les perpétua dans la main des siens par la femme, sa conquête, dont il avait complété son être en doublant son droit. Non-seulement l'homme, contre la femme, employa les divers moyens d'action et d'absorption dont nous venons de parler, mais encore le secours de la religion, de la loi civile, de la fable, de la science et des arts. Pour avoir raison d'elle, en religion, le dogme raconte la fable du serpent; après cette histoire, l'homme, le croyant, serait bien imprudent de laisser parvenir la parole de l'étranger jusqu'à l'oreille de la femme, et de la consulter dans ses moindres affaires, voire celles si importantes de la famille; aussi, de ce conte absurde, l'usage, chez les juifs et les mahométans, de séquestrer la femme.

La science, dans l'antiquité, pour proclamer la supériorité de l'homme sur la femme, n'a pas hésité à passer pour ignorante aux yeux de la postérité; elle est intervenue par l'anatomie et la physique. Elle cherchait à prouver que cette nature aux formes souples, arrondies et moelleuses; cette nature éblouissante de blancheur comme le duvet du cygne, était, au point d'arrêt de son développement, l'un des passages de l'homme, qui, seul dans la nature, avait le droit de se considérer comme être fini. L'art, ensuite, afin de ne pas rompre avec la fable religieuse et la science, représentait, sur la toile ou par des statues, l'homme, « par une grande élévation au front des dieux, ce qui était la science même, l'étendue des facultés intellectuelles coïncidant toujours avec le développement de la partie antérieure du cerveau; mais en déprimant le front de leurs déesses, ils avaient, par cela

Digitized by Google

même, exagéré une imperfection (1). » En sorte que, selon la remarque de Gall, ils avaient fait de leur Vénus une idiote. (Aug. Barbet.)

II

CONDITION ACTUELLE DES FEMMES EN FRANCE.

Après avoir examiné la condition des femmes dans le passé, M. Ernest Legouvé ajoute : « Parlerons-nous du présent ? d'hier ? Que dis-je ? d'aujourd'hui (1) ? Filles, pas d'éducation publique pour elles, pas d'enseignement professionnel ; pas de vie possible sans mariage, pas de mariage sans dot. Épouses, elles ne possèdent pas légalement leurs biens, elles ne possèdent pas leurs personnes, elles ne peuvent pas donner, elles ne peuvent pas recevoir, elles sont sous le coup d'un interdit éternel. Mères, elles n'ont pas le droit légal de diriger l'éducation de leurs enfants, elles ne peuvent ni les marier, ni les empêcher de se marier, ni les éloigner de la maison paternelle, ni les y retenir. Membres de la cité, elles ne peuvent être ni tutrices d'un autre orphelin que leur fils ou leur petit-fils, ni faire partie d'un conseil de famille, ni témoigner dans un testament ; elles n'ont pas le droit d'attester à l'état civil la naissance d'un enfant ! Parmi les ouvriers, quelle classe est la plus misérable ? Les femmes. Qui est-ce qui gagne seize sous, dix-huit sous pour douze heures de travail ? Des femmes. Sur qui tombent toutes les charges

(1) G. Grimaud de Caux. *Physiologie de l'Espèce*, p. 106.

(2) « Je ne prétends pas nier les exceptions heureuses, les affranchissements individuels ; mais ici la règle, la loi doit seule nous occuper. » (E. Legouvé.)

Digitized by Google

des enfants naturels? Sur les femmes. Qui supporte toute la honte des fautes commises par passion? Les femmes. Dans les classes riches, les femmes sont-elles plus heureuses? Pas toujours. Incapables pour la plupart, à cause de leur insignifiante éducation, d'élever leurs enfants ou de s'associer aux travaux de leurs maris, c'est l'ennui qui les ronge, c'est l'oisiveté qui les tue, ce sont toutes les petites passions produites par cette oisiveté même qui rapetissent leurs âmes; et ainsi esclaves partout, esclaves de la misère, esclaves de la richesse, esclaves de l'ignorance, elles ne peuvent se maintenir grandes et pures qu'à force de noblesse native et de vertu presque surhumaine. Une telle domination peut-elle durer? Évidemment non. Elle tombe forcément devant les principes de l'équité naturelle, et le moment est venu de réclamer, pour les femmes, leur part de droits et surtout de devoirs; de faire sentir tout ce que l'assujettissement leur enlève et tout ce qu'une juste liberté leur rendra; de montrer enfin le bien qu'elles ne font pas et le bien qu'elles peuvent faire. »

III

LA JEUNE FILLE EN FRANCE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

« ...Il a pu y avoir des législations conformes au sens moral. — Il y en a certainement qui lui sont contraires!

» Or, voici un peuple qui peut, à bon droit, revendiquer l'auréole de toutes les gloires.

» Chez lui la jeune fille est placée, dès le berceau, sous la surveillance toujours malveillante de l'opinion. Heu-

Digitized by Google

reuse, si sa molle intelligence se développe sous les caresses d'une mère; la tendresse maternelle lui épargnera bien des premières douleurs.

» Mais le temps est inexorable! La jeune fille, toujours placée sous la surveillance de l'opinion, sera contrariée dans ses goûts, dans sa vocation, dans ses amusements.

» Confinée dans un couvent ou dans un pensionnat, elle en sortira souvent avec le cœur sec et l'esprit futile.

» C'est alors que l'opinion, toujours attentive et malveillante, fera peser sur elle son plus pur despotisme.

» Supposons que Dieu lui ait donné l'étendue de l'esprit et la force de l'intelligence! Sera-t-elle libre de secouer la règle commune de la vie des femmes vulgaires?

» Supposons que le ciel ait placé dans sa poitrine un cœur aimant! Sera-t-elle libre d'aimer et de se donner à l'objet de son amour?

» Mais non! Sa famille a disposé de sa main. Un riche accouplement, prémédité depuis de longues années, la rendra duchesse ou commerçante, et associera sa jeunesse brillante d'illusions aux infirmités d'un opulent vieillard.

» Mariée, quelle sera la destinée de la jeune fille devenue femme? Sa volonté pliera sous la volonté de son mari. Elle sera obligée de le suivre, lui qu'elle n'aime pas, partout où il jugera à propos d'habiter.

» Elle lui sera fidèle, sous peine d'*emprisonnement* et de scandale; mais lui, il pourra l'outrager par ses infidélités, pourvu que ces infidélités ne dépassent pas le taux de la loi.

» Le législateur la protégera, il est vrai, dans sa fortune, mais il restreindra ses droits dans ce qui touche le plus son cœur. La mère n'aura la puissance que lui donne la maternité qu'à défaut du père qui est seul maître, qui est *chef!*

» En un mot, la femme n'aura la faculté de disposer

Digitized by Google

de rien sans l'autorisation maritale, ou l'autorisation de justice.

» Elle sera privée de l'exercice des droits civils, et la loi soufflètera même son amour-propre, en disposant que la femme ne peut être témoin dans les actes publics.

» Ce que je viens de dire est bien dur. Eh bien ! c'est ce qui se passe de nos jours, en plein dix-neuvième siècle, au milieu de la France trois fois mûrie par le soleil de trois révolutions ! (Paul Benfeld.)

IV

ABANDON DE LA FEMME.

Notre négligence à l'égard des femmes ressemble à la dureté : de cruels effets en résultent, qui retombent même sur nous.

Vous vous croyez bon et homme de cœur ; vous n'êtes pas insensible au sort des femmes pauvres ; la vieille vous rappelle votre mère, et la jeune votre fille ; mais vous n'avez pas le temps de voir ni de savoir que la vieille et la jeune meurent littéralement de faim.

Deux machines travaillent incessamment pour leur extermination : le grand atelier, le couvent, qui fabrique pour peu ou pour rien, ne comptant pas sur son travail pour vivre ; puis le grand magasin en commandite qui achète au couvent, et détruit peu à peu les petites boutiques pour qui travallait l'ouvrière. A celle-ci, restent deux chances : la Seine, ou de trouver le soir un misérable sans cœur qui profite de la faim...

Les hommes reçoivent de la charité publique à peu près autant que les femmes. Cela est injuste. Ils ont infi-

Digitized by Google

niment plus de ressources. Ils sont plus forts, ils ont des travaux plus variés, plus d'initiative, d'entrain, de locomotion, si l'on peut dire, pour aller chercher du travail.

L'homme peut aller et venir. La femme reste là et meurt.

Elles meurent sans bruit, décemment, solitairement. On ne les verra jamais descendre de leur grenier dans la rue pour promener la devise : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant. »

Elles ne feront pas d'émeutes; on n'a rien à craindre d'elles... Et c'est pour cela justement que nous devons d'autant plus les secourir. N'aurons-nous donc d'entrailles que pour ceux qui nous font peur?

Hommes d'argent, s'il faut que je vous parle votre langage d'argent, je vous dirai que dès qu'il y aura un gouvernement économe, il ne craindra pas de dépenser pour les femmes, pour les aider à se soutenir et à travailler.

Non-seulement ces femmes maladives encombrent les hôpitaux, y vont et reviennent sans cesse, mais les enfants qui sortent de ces pauvres créatures épuisées, s'ils ne meurent aux Enfants-Trouvés, seront comme leurs mères; ils seront les hôtes habituels des hôpitaux. Une femme misérable, c'est toute une famille de malades en perspective.

Philosophes, physiologistes, économistes, hommes d'État, nous savons tous que l'excellence de la race, la force du peuple, tient surtout au sort de la femme. Celle qui porte l'enfant neuf mois, le fait bien plus que le père. Les mères fortes font les enfants forts.

Nous sommes tous et nous serons pour les femmes éternellement débiteurs. Ce sont des mères, c'est assez dire. Il faudrait être né misérablement et dans la damnation pour marchander sur le travail de celles qui sont toute la joie du présent et le destin de l'avenir. Ce

Digitized by Google

qu'elles font de leurs mains est très-secondaire, c'est à nous de travailler. Que font-elles? Elles nous font... c'est un travail supérieur. Être aimée, enfanter, puis enfanter moralement, élever l'homme (ce temps barbare ne l'entend pas bien encore), voilà l'affaire de la femme.

Fons omnium viventium! Qu'est-ce qu'on ajoutera à cette grande parole?... (Michelet.)

V

LA FEMME DANS LA SOCIÉTÉ MODERNE.

Combien voulez-vous me donner, et je vous le livrerai, disait en parlant de son maître l'infâme Judas, le type du juif maudit. On lui promit trente pièces d'argent, et il vendit à ce prix le baiser qui devait donner la mort à un Dieu.

Combien veux-tu me donner, dit la femme dans la société moderne, et je me livrerai à toi?

On lui promet un peu d'or, on lui fait sonner aux oreilles un peu d'argent, que dirai-je? on va jusqu'à lui jeter dans le ruisseau quelques pièces de cuivre crasseuses et vertes! La femme se baisse, les ramasse, vous sourit, et subit le baiser, plus déplorable encore, qui tue tous les jours en elle la pudeur, cette divinité de la femme, qui, tous les jours sacrifiée, souffre et pleure toujours.

Pour le même prix, si cela amuse mieux, on peut aussi lui cracher à la figure; elle n'en sera pas plus offensée.

Et cette femme qu'on traite ainsi, née de Pierre plutôt que de Paul, elle pouvait être notre sœur : née un peu

Digitized by Google

plus tôt, elle pouvait être notre mère, et jamais elle ne nous a offensés.

N'importe, c'est une misérable, et l'on peut tout lui faire ; il faut qu'elle mange, elle a faim. Ce mot-là seul explique tout.

Les maisons où se fait ce hideux trafic de chair humaine et de honte ont été récemment repeintes à neuf, et portent maintenant au milieu du front leur numéro pour enseigne.

Ces établissements payent un droit à la police, sont classés et numérotés, et ont des dossiers au Bureau des mœurs.

Ce sont, comme on voit, autant de succursales d'une maison-mère, qui, elle aussi, badigeonne son extérieur, se fait une moralité hypocrite de ses fenêtres à verre dépoli, et mérite de porter un chiffre sur le front, puisqu'elle n'a pas autre chose dans le cœur.

Cette grande maison infâme, c'est la société tout entière !

Pères de famille qu'on dit honnêtes, osez donc soutenir que vous ne vendez jamais vos filles !

Que ce soit sous un nom ou sous un autre, que ce soit avec honneur ou avec infamie, que ce soit pour plus ou moins d'argent, que ce soit à un seul misérable ou à plusieurs, qu'importe, si l'intérêt seul intervient dans l'alliance que vous leur imposez ?

Pères de famille qui agissez ainsi, fermez bien votre fenêtre, faites en dépolir les vitres pour que les scènes d'intérieur échappent à la pitié et à l'indignation publiques ; puis écrivez en gros chiffres le prix que vous voulez de votre enfant, et affichez le numéro à votre porte, afin que les infâmes qui ont de l'argent sachent qu'il y a là une âme et une chair à vendre.

Je m'adresse au père, car je ne veux pas admettre qu'une mère puisse consentir jamais à livrer ainsi sa fille.

Digitized by Google

Dans notre société malheureuse, la femme est paria de naissance, serve de condition, malheureuse par devoir, et presque toujours il faut qu'elle choisisse entre l'hypocrisie et la flétrissure.

On va sans doute se récrier qu'il est de dignes femmes, de saintes femmes, contentes de leur sort, parfaitement honorables et justement honorées.

Oui, je le sais, ce sont de sublimes martyres; elles sont contentes comme Silvio Pelico était content dans sa prison dure.

Elles ne paraissent pas souffrir parce que leur dignité est plus grande que leurs douleurs, ou parce que jamais elles n'ont songé à leurs droits méconnus, ou parce qu'elles préfèrent la tranquillité de la résignation aux angoisses de la lutte.

Mais demandez à ces anges de la terre si elles ont jamais aimé; elles vous répondront en regardant le ciel!

Demandez-leur si elles sont vraiment heureuses; elles vous répondront avec la Julie de Rousseau : « Mon ami, je suis trop heureuse; mon bonheur m'ennuie. »

Eh bien, non, vous dis-je, vous n'êtes pas heureuses, car vous n'êtes pas dans la vie pour laquelle Dieu vous a créées.

Vous êtes étiolées, étouffées, faussées, découragées et vous vous résignez; c'est bien; mais votre tâche reste à faire.

Le Christ a dit que le royaume des cieux souffre violence.

Il est facile de céder, il est facile de se taire, lorsqu'à ce prix on doit être tranquille et honorée.

Oh! si vous saviez ce qu'il en coûte pour protester; si votre faible cœur avait seulement rêvé cette lutte contre un monde ou personne ne vous encourage et où tout vous écrase!

Vous vous demanderiez ce qu'il faut de courage pour affronter un pareil martyre!

Digitized by Google

Eh bien, moi je vous dis que le martyre est plein de félicités amères, mais immenses; qu'il y a un triomphe dans la lutte, et que la paria ne changerait pas son sort contre celui de la plus enviée d'entre vous. (Flora Tristan.)

VI

LES FEMMES, LE PROGRÈS ET LA DÉMOCRATIE.

Certaines bourgeoises de nos jours, aussi ignorantes que prétentieuses, nient le progrès et les bienfaits de la démocratie. Elles vont même jusqu'à regretter *le bon vieux temps*, qui, pour elles, est le beau idéal, et ne parlent du présent que du bout des lèvres. M. Louis Jourdan fait à ce sujet les réflexions suivantes. « Nous avons progressé, dit-il, en ce sens que le cercle des femmes intelligentes et élégantes s'est agrandi. Ce qui était le privilége des classes aristocratiques appartient à un plus grand nombre. Nos révolutions démocratiques ont rendu à la cause des femmes un service dont celles-ci ne semblent pas se douter. C'est un mouvement d'ingratitude et de sot orgueil qui passera. Je connais de charmantes petites bourgeoises, plus ou moins enrichies, plus ou moins anoblies en vertu de je ne sais quoi, et qui feignent de parler avec dédain de la démocratie. Excellentes personnes ! sans cette démocratie qui leur donne des nausées, sans ces révolutions qu'elles détestent, elles seraient vêtues de bure et mangeraient du pain noir. »

Il y a à peine un siècle, par exemple, les bourgeoises

Digitized by Google

n'avaient pas le droit de se vêtir comme elles le voulaient. Les étoffes dites indiennes et les toiles peintes étaient spécialement réservées à la noblesse, et leur usage était rigoureusement défendu à la bourgeoisie. Une ordonnance de police, en date du 19 avril 1737, mentionne ce qui suit : « Vu les exploits d'assignations donnés le présent mois, aux ci-après dénommés, à comparoir devant nous, en notre hôtel, pour répondre au rapport qui nous serait fait de la contravention par eux commises aux ordonnances du Roi et aux arrêts du Conseil qui défendent le port et usage des étoffes des Indes et des toiles peintes, et pour se voir condamner à l'amende portée en iceux, savoir : la demoiselle de Lagny, demeurant rue de Condé, vue avec un jupon d'indienne à fond blanc et à fleurs violettes ; la femme du sieur Arnoult, écrivain, demeurant sur le passage du Riche-Laboureur, vue avec un jupon d'indienne à fond blanc et à fleurs rouges, doublé de même ; le sieur Brun, demeurant à l'hôtel du Languedoc, trouvé dans un portemanteau renfermant un casaquin d'indienne à fond blanc et à fleurs rouges, doublé de même ; les sieurs et dames, etc...., etc...., etc.... Après avoir avoir entendu les susnommés en leur défense, disons que lesdits arrêts et déclarations du Roi concernant la prohibition du commerce, port, usage et introductions des étoffes des Indes, seront exécutés selon leur forme et teneur ; et pour la contravention commise par les susnommés, condamnons chacun à l'amende de trois cents livres, au payement de laquelle somme ils seront contraints même par corps ; les condamnons en outre par les mêmes voies à rapporter, si fait n'a été, lesdits jupons pour être acquis et confisqués au profit de la compagnie des Indes . . . . .

« Fait en notre hôtel, le 16 avril 1737. »

Si nos petites bourgeoises d'aujourd'hui, qui nient le progrès et qui parlent avec tant de dédain des conquêtes

Digitized by Google

de la démocratie, savaient ce qu'il a fallu d'efforts, de persévérance, de labeurs, de sacrifices pour doter la bourgeoisie contemporaine des avantages dont elle jouit, peut-être alors seraient-elles plus indulgentes.

VII

FAUSSE SITUATION DES FEMMES.

Après avoir rendu la société responsable de tout le mal qui résulte des liaisons des hommes avec les femmes, M. Alexandre Dumas fils termine ainsi une dissertation relative à la fausse situation des femmes et aux conséquences anormales de leurs fautes : « Comment! dit-il, vous pardonnez à un enfant qui tue son père, et vous dites : Il ne savait pas ce qu'il faisait; et vous ne pardonnez pas au cœur, cet éternel enfant, qui ne sait jamais ce qu'il fait. Et l'on fait des révolutions pour substituer tel roi à tel autre, ce gouvernement-ci à ce gouvernement-là, et tandis que ce qu'on appelle la politique progresse, cette grande question ne fait pas un pas, et patauge toujours dans la fange, y traînant avec elle l'honneur des maris, le bonheur des femmes, le repos des familles, l'avenir des enfants. La nature, qui ne veut qu'une chose, la reproduction des êtres, s'arrange de toutes ces passions humaines qui l'aident à atteindre son but; mais le monde ne vit pas selon la nature, il vit selon ses caprices, ses intérêts et ses préjugés; il maudit l'enfant pour la faute de la mère, il déshonore le mari pour la faute de la femme, il rejette sur une famille entière l'erreur d'un seul de ses membres, et il lui en

Digitized by Google

demande compte, et il ne lui rouvre pas ses portes sans lui faire comprendre qu'il pourrait les lui fermer.

» Faut-il qu'il en soit toujours ainsi? La société se contentera-t-elle de dire : Voici le bien d'un côté, voici le mal de l'autre, choisissez : si vous faites le bien, nous ne vous en saurons pas beaucoup de gré; mais si vous faites le mal, nous vous conspuerons, à moins que vous ne vous cachiez, et ne respectiez les convenances; arrangez-vous une réputation, nous ne regarderons pas ce qu'il y a dessous. Oh! si les femmes savaient quel respect immense elles inspirent à certains hommes quand elles sont vertueuses, toutes les femmes auraient la vanité de l'être pour être estimées de cette minorité.

» Encore quelques mots pour une digression qui se présente naturellement ici, et qui prouve la dangereuse organisation de la société, qui fait le mal même en croyant faire le bien.

» Il y a deux ou trois institutions pour l'éducation des filles, telles que : la maison de Saint-Denis, les Loges de Saint-Germain, où le gouvernement fait élever à ses frais les filles des militaires morts à son service ou retraités. Ces jeunes filles reçoivent une éducation excellente, et sont élevées avec les enfants des meilleures familles de France. Une fois leur éducation terminée, la société croit avoir fait pour elles tout ce qu'elle devait faire. L'éducation n'est-elle pas la source de toute fortune? Paradoxe accepté, et à côté duquel des savants sont morts de faim.

» Qu'arrive-t-il quand ces jeunes filles, qui n'ont aucune fortune, sortent de ces maisons où elles sont restées jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans? Il arrive pour beaucoup qu'elles ont trop d'instruction, trop d'éducation, qu'elles ont trop côtoyé l'opulence et le bonheur des autres pour épouser un ouvrier honnête, mais dont l'éducation ne sera pas en rapport avec la leur, dont le travail ne pourra pas subvenir aux exigences de l'éducation reçue. D'un

Digitized by Google

autre côté, elles n'ont pas assez de fortune pour épouser un homme dont le rang et la position soient en rapport avec cette malheureuse éducation qu'on leur a donnée croyant leur assurer l'avenir. Il en résulte que ces deux impossibilités, jointes aux passions, à la paresse, à l'orgueil, aux sens, à tout ce qui domine la femme, jettent peu à peu et nécessairement ces malheureuses filles dans cette classe de courtisanes qui augmente tous les jours, et dans laquelle on est tout étonné de rencontrer des intelligences et des instincts qui, aidés un peu plus longtemps par la société, eussent contribué à son bien, et qui meurent sans avoir rien produit que le mal. »

VIII

INFLUENCE DES FEMMES.

La femme, en France, tient une place immense dans la société ; elle a une influence des plus directes, quoique occulte, sur les hommes, les mœurs, les lois, la famille et même le gouvernement. Elle tient dans ses mains fragiles notre grandeur ou notre décadence future. Armée de sa faiblesse, qui, comme on sait, fait sa force, elle nous maîtrise, elle nous commande, et elle peut ainsi arrêter à son gré le progrès de la civilisation, ou lui donner une impulsion salutaire. De sa vertu et de son éducation morale dépendent notre force et notre prospérité comme nation et comme peuple civilisé.

Il serait donc temps que nous prissions la femme au sérieux, et que nous lui donnassions une éducation en rapport avec le rôle important qu'elle est appelée à jouer

Digitized by Google

parmi nous. Nous semblons oublier trop que notre société est basée sur la famille, et que la femme est l'âme de la famille. C'est là surtout qu'elle est reine et maîtresse absolue ; c'est là qu'elle brille dans toute sa grandeur et sa majesté morales ; c'est là qu'elle est inviolable et sacrée ; c'est là, enfin, qu'elle tient notre destinée à tous, petits et grands, pauvres et riches !... (Monpont.)

—

La femme est le mal quand le mal existe autour d'elle ; elle est le mal quand la société doit s'abîmer dans le mal. (Pierre Leroux.)

IX

LES ÉMANCIPATEURS ET LES NON-ÉMANCIPATEURS DE LA FEMME.

Mme d'Héricourt termine ainsi une réponse à M. Proudhon au sujet de la question de l'émancipation des femmes :

« Vous désirez qu'il soit prouvé que les nouveaux émancipateurs de la femme soient les génies les plus hauts, les plus larges et les plus progressifs du siècle. Réjouissez-vous, monsieur, votre souhait est accompli, une simple comparaison entre eux et leurs adversaires vous le prouvera.

» Les émancipateurs, prenant la femme au berceau de l'humanité, la voient lentement marcher vers l'émancipation civile. Intelligents disciples du progrès, ils veulent, en lui tendant une main fraternelle, l'aider à remplir sa destinée.

» Les non-émancipateurs, niant la loi historique, mé-

Digitized by Google

connaissant le mouvement progressif et parallèle du prolétariat, de la femme et de l'industrie vers l'affranchissement, veulent repousser la femme bien au delà du moyen âge, jusqu'à Romulus et aux patriarches bibliques.

» Les émancipateurs, croyant à l'autonomie individuelle, la respectant, et reconnaissant que la femme en a une, veulent lui aider à la conquérir. Jugeant du besoin qu'un être libre a de la liberté, par le besoin qu'ils en ont eux-mêmes, ils sont conséquents.

» Les non-émancipateurs, aveuglés par l'orgueil, pervertis par un amour aussi effréné qu'inintelligent de domination, ne veulent la liberté que *pour eux*. Ces égoïstes, si ombrageux contre ce qui menace la leur, veulent que la moitié de l'espèce humaine soit dans leurs fers.

» Les émancipateurs ont assez de cœur et d'idéal pour désirer une compagne avec laquelle ils puissent faire échange de sentiments et de pensées; qui puisse les améliorer sous quelques rapports, et être améliorée par eux sous d'autres : ils aiment et respectent la femme.

» Les non-émancipateurs, sans idéal, sans amour, asservis à leurs sens, à leur orgueil, méprisent la femme; ne veulent avoir en elle qu'une *femelle*, une *servante*, *une machine à produire des petits*. Ce sont des *mâles*, *ce ne sont pas encore des hommes*.

» Les émancipateurs veulent le perfectionnement de l'espèce humaine sous le triple point de vue physique, intellectuel et moral; ils savent qu'on n'améliore pas les races sans choisir et rendre les mères plus parfaites.

» Les non-émancipateurs ont bien autre chose en tête, ma foi, que l'amélioration de l'espèce : que leurs enfants soient inintelligents, méchants, laids, difformes; ils songent bien moins à cela qu'à être *les maîtres*. Sont-ils assez physiologistes pour avoir seulement songé que les facultés *dépendent de l'organisation*, que l'organisation

Digitized by Google

est modifiable, que les modifications se transmettent, que la femme a une immense part dans cette transmission, une part peut-être plus grande que l'homme? Qu'il est donc *essentiel* de la mettre en état de remplir cette grande fonction de la manière la plus utile à l'humanité.

» Les émancipateurs veulent que l'humanité marche en avant, qu'elle n'oscille plus entre le passé et l'avenir; ils savent quelle est l'influence des femmes d'abord sur les enfants, puis sur les hommes; ils savent que la femme ne peut servir le progrès *que si elle y trouve son compte;* qu'elle ne l'y trouvera que par la liberté; qu'elle ne l'aimera que si son intelligence s'élève par l'étude, que si son cœur se purifie des petits égoïsmes de famille par l'amour prédominant de la grande famille humaine. Comme ils veulent sincèrement le but, ils veulent sincèrement les moyens : tant que la moitié du genre humain travaillera comme elle le fait à détruire l'édifice construit par *quelques membres* de l'autre moitié; tant qu'une moitié du genre humain, *celle qui gouverne occultement l'autre*, aura la face tournée vers le passé, les jalons qui indiquent l'avenir seront menacés d'être arrachés. Faites-vous un crime aux émancipateurs de le comprendre, de vouloir conjurer le péril, et faites-vous une vertu aux non-émancipateurs du sot orgueil qui leur met une cataracte sur les yeux?

. . . . . .

» Je dois maintenant à mes lecteurs et à vous, monsieur, l'exposé de la thèse que j'entreprends de soutenir : car le mot *émancipation des femmes* a été et est encore bien diversement interprété.

» *Devant le droit*, l'homme et la femme *sont égaux*, soit qu'on admette l'égalité de facultés, soit qu'on la repousse.

» Mais pour qu'une vérité soit utile, il faut qu'elle convienne au milieu dans lequel on veut l'introduire.

Digitized by Google

» Le *droit absolu* étant reconnu, reste la pratique. Dans la pratique, je vois deux sortes de droits : la femme est mûre pour l'exercice de l'un d'eux ; mais je reconnais que la pratique du second serait dangereuse actuellement par suite de l'éducation que la plupart d'entre elles ont reçue... »

X

ÉCHELLE SOCIALE.

Dans les temps de barbarie, les femmes sont esclaves ou servantes.

Aux premières lueurs de la civilisation, elles deviennent nos ménagères, puis nos compagnes.

Plus tard, elles sortent de leur maison et s'associent au monde par les talents d'agrément, et à leur mari par le développement de l'intelligence.

Enfin, lorsque la société, parvenue à une civilisation plus parfaite, sans perdre ses formes aimables, reconnaît les droits de l'homme, la femme prend place dans l'État : elle est à la fois ménagère, compagne et citoyenne ; elle est complète.

Ainsi la place que les femmes occupent dans la société nous donne l'histoire de la civilisation du monde ! . . . (Aimé Martin.)

CONCLUSION

Pour améliorer la condition morale et physique des femmes, il faut augmenter leur instruction et leur bien-être.

Il faut que les femmes qui préfèrent le célibat au mariage, ou qui ne trouvent pas de maris, puissent vivre du fruit de leur travail.

Digitized by Google

Il faut que les femmes soient protégées contre la séduction et les fausses promesses des hommes.

Il faut que, même dans le mariage, la femme soit assurée contre les chances de la maternité, car l'homme est mortel.

Il faut qu'il soit possible à tout travailleur de pouvoir subvenir à tous les besoins de sa famille (1), afin que la femme puisse être mère humaine dans toute l'acception de ce mot.

Il faut supprimer la distinction que les hommes ont établie entre l'honneur de la femme et celui de l'homme.

Il faut que la morale des deux sexes soit identique.

Par l'instruction, la femme s'élève à la fois à ses propres yeux et aux yeux des hommes.

Par l'instruction aussi, son rôle comme mère *atteindra* son apogée.

Par l'instruction encore, elle se mettra au niveau de l'homme, et dès lors naîtront l'harmonie et la concorde.

De l'amélioration du sort de la femme découle naturellement et forcément l'amélioration du sort de l'homme : car la femme est douée de l'heureux et unique privilége de ne pouvoir s'élever sans faire partager à l'homme les fruits de son élévation.

C'est en améliorant la terre que l'on améliore les fruits qu'elle produit, et la femme, être unique en son genre, est à la fois terre et fruit; tandis que l'homme n'est que fruit.

La femme est à l'homme ce que le soleil est à la lune.

A bon entendeur, salut!

(1) Dans le mariage, il faut que l'homme suffise à tous les besoins physiques, et la femme à toutes les satisfactions morales.

Digitized by Google

ÉPILOGUE

Les hommes ont dit des femmes tout le bien et tout le mal qu'ils ont pu en dire. S'ils n'en ont pas dit davantage, c'est que les expressions ont fait défaut à leur admiration ou à leur mépris.

Pour la femme, l'homme a deux faces : amant, il se fait volontairement l'esclave de celle qui a su le captiver; il se traîne, il rampe à ses pieds et abdique toute volonté, toute dignité même.

Non-amant, c'est tout le contraire : il l'écrase à la fois de son mépris, de son dédain, ou de son autorité brutale.

En un mot, l'homme, pour la femme, ne connaît pas de milieu : quand il n'en est pas l'esclave, il s'en fait le tyran.

Digitized by Google

C'est une chose étrange qu'on ne puisse parler des femmes avec une juste modération; on en dit toujours trop ou trop peu; on ne parle pas assez des femmes vertueuses, et l'on parle trop de celles qui ne le sont pas. (Dufresny.)

—

L'homme, abusant scandaleusement de sa dignité et de sa force, s'est toujours, et partout, fait un affreux devoir, on dirait même un infernal plaisir, d'avilir la femme, et de la traiter comme le plus méchant, le plus dépravé et le plus méprisable de tous les êtres. (Le rév. P. Ventura.)

—

Il n'y a pas de pays où l'on pense plus de bien des femmes et où l'on en dise plus de mal qu'en France. Il est vrai qu'il n'y a pas de pays où l'on puisse trouver plus d'exemples pour justifier les éloges des uns et les satires des autres. (E. Jouy.)

—

Dans toutes les diatribes des hommes contre les femmes, il est facile de remarquer qu'au fond c'est presque toujours l'esprit qui cherche à venger les dépits du cœur.

—

Quoi qu'on veuille dire contre les femmes, il y a souvent plus d'imprudence que de malice dans leur conduite. (Bussy-Rabutin.)

—

Digitized by Google

Au fond des reproches adressés aux femmes, il y a plus de malice que de raison. (Ed. Laboulaye.)

—

De quel droit osons-nous reprocher aux femmes les fautes dont nous sommes les auteurs et les complices? La plupart ne sont tombées dans le déréglement, que pour avoir eu dans les hommes une confiance dont ils ne sont pas dignes. (Duclos.)

—

Agathe trompe son époux pour se livrer à moi : ange adorable! Mais elle me quitte pour aller vers un autre : infâme créature! (Alfred Bougeart.)

—

Nous médirons des femmes tant que nous croirons n'en pas être aimés autant que nous le méritons. Cela menace de durer longtemps; mais elles le savent et s'en rient. (Id.)

—

Tout homme de bonne foi qui se voudra rappeler les diverses opinions qu'il a eues sur les femmes depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse, y trouvera un étrange chaos et verra qu'il n'est pas beaucoup plus avancé que le premier jour, et que s'il pouvait recoudre une autre existence au bout de celle qu'il lui a été donné de dépenser, il aurait encore à apprendre pendant tout le temps de cette seconde vie, et ne saurait rien quand elle prendrait fin à son tour. (Alph. Karr.)

—

Digitized by Google

La femme n'a pas tant de moyens pour se deffendre des faulses calumnies comme a l'homme. (Baltazar de Castillon.)

—

Les anciens ont généralement calomnié les femmes, parce que généralement ils admettaient en principe que la femme avait été la cause de toutes les calamités qui pèsent sur cette terre. (Thomassy.)

—

En tout temps (et partout), on les accuse de mille défauts, de mille vices, de magie, de superstition, etc.; comme s'il ne suffisait pas de les tenir dans le plus dur esclavage. Partout et toujours, victimes de nos préjugés et de nos lois, les femmes ne se sont vengées de notre ingratitude que par une patience et un courage héroïques... (Id.)

—

Ceux qui disent du bien des femmes ne les connaissent pas assez; ceux qui en disent toujours du mal ne les connaissent pas du tout. (Pigault-Lebrun.)

—

La femme, dans ce monde, est traitée en mineure pour ses biens, en majeure pour ses fautes. (Beaumarchais.)

—

Tout le mal que les femmes nous ont fait vient de nous,

Digitized by Google

et tout le bien qu'elles nous font vient d'elles. (Aimé Martin.)

—

Quelque mal qu'un homme pense des femmes, il n'y a pas de femme qui n'en pense encore plus mal que lui. (Chamfort.)

—

Les hommes disent souvent plus de mal des femmes qu'ils n'en pensent : les femmes font à leur égard tout le contraire. (Sanial Dubay.)

—

La satire des femmes, dictée souvent par le dépit, rend hommage à leur vertu, plus qu'elle ne prouve leur faiblesse. (Abel Dufresne.)

—

Ceux qui se déchaînent si fort contre les femmes, n'ont-ils pas l'air de vouloir ainsi prendre quelque revanche. (Labouïsse.)

—

Bien que tout le mal que l'on dit des femmes soit toujours fondé par quelque point, il est néanmoins difficile aux hommes de garder le sang-froid nécessaire pour les bien railler, et il y a souvent bien de l'amour dans leurs invectives. J'ai remarqué que ce sont les plus tendres et ceux qui avaient le plus le sentiment de la femme, qui les traitaient plus mal que tous les autres, et qui revenaient

Digitized by Google

à ce sujet avec un acharnement tout particulier, comme s'ils leur eussent gardé une mortelle rancune de n'être point telles qu'ils les souhaitaient, en faisant mentir la bonne opinion qu'ils en avaient conçue d'abord. (Théophile Gautier.)

—

Virgile a dit en parlant des femmes : *Varium et mutabile semper femina* (la femme est un être variable et changeant) ; et je ne prétends pas dire que Virgile ait eu raison ; car je n'ai point oublié le mot charmant de Montaigne : *Il est plus facile d'accuser un sexe que d'excuser l'autre.*

François Ier, se faisant à sa mode le traducteur de Virgile, a dit, dans un style plus léger, en dérogeant un peu, cette fois, à sa galanterie habituelle :

« Souvent femme varie ;
Bien fol est qui s'y fie ! »

On conçoit à merveille que, n'approuvant pas Virgile à ce sujet, je n'aie garde d'approuver François Ier, tout roi qu'il était. (Félix Lemaistre.)

—

La femme est le sujet à propos duquel il est le plus permis aux écrivains de changer plusieurs fois d'opinion dans le cours de leur vie littéraire, et Dieu sait qu'ils ne se font point faute d'user et d'abuser de la permission... (Julien Lemer.)

—

Digitized by Google

...Un de nos amis, enivré du parfum des premières fleurs de la jeunesse, avait écrit, dans son enthousiasme de débutant, cette pensée dont le moindre défaut est de manquer de nouveauté :

« On ne dira jamais des femmes autant de bien qu'elles en méritent ! »

C'est bien là la pensée d'un homme très-heureux !

Quelques années après, le même penseur original eut ou crut avoir à se plaindre des femmes ; furieux, il effaça trois mots de sa phrase et les remplaça par trois autres de la façon suivante :

« On ne dira jamais des femmes autant de mal qu'elles en méritent ! »

C'était la pensée d'un homme malheureux !

Plus tard, son cœur et son esprit ayant subi toutes les vicissitudes par lesquelles passent la plupart des hommes, l'ami en question reprit sa phrase pour en effacer encore trois mots et les remplacer par sept vocables qui donnèrent à sa pensée la physionomie que voici :

« On ne dira jamais des femmes autant de bien ni autant de mal qu'elles en méritent ! »

Pour cette fois, c'était bien là le sentiment, exprimé en langage assez vulgaire, d'un homme qui a vu et observé.

Telle est à peu près l'histoire des opinions humaines sur les femmes. (Julien Lemer.)

—

Toute l'histoire de la femme, pendant trois mille ans, se résume dans ces deux mots : DÉGRADATION et OPPRESSION. (Le rév. P. Ventura.)

—

Digitized by Google

Hélas ! hélas ! quand depuis longtemps auront disparu, pour l'homme, la misère, l'ignorance, la maladie, les dernières fatalités, — il en restera pour la femme une terrible : l'homme. Comme un monarque prudent qui prévoit les révolutions et les déchéances, le Destin a eu soin de faire de l'homme le Vice-Destin de la femme. (Paul Meurice.)

—

Celui qui n'est pas l'ami des femmes ne nous donne pas une meilleure idée de son esprit que de son cœur. (Sanial Dubay.)

—

Celui qui à tout propos fait indistinctement la satire des femmes, se trompe et manque de bon sens. On peut, en effet, dans une classe si nombreuse, en trouver de mauvaises ; en revanche, on en trouve d'autres d'un généreux naturel. (Euripide.)

—

On a remarqué avec raison que la plupart des livres où l'on dit du mal des femmes, ont eu un succès prodigieux. La cause de ce succès ne serait-elle pas, d'une part, dans l'espèce d'antipathie que les femmes ont les unes pour les autres ; et, du côté des hommes, dans le plaisir de se venger des rigueurs et de l'inconstance des femmes ? (Eugène de Pradel.)

—

Digitized by Google

DISPUTE DE JACQUES LE FATALISTE AVEC SON MAÎTRE.

Et les voilà embarqués dans une querelle interminable sur les femmes, l'un prétendant qu'elles étaient bonnes, l'autre méchantes : et ils avaient tous deux raison ; — l'un sottes, l'autre pleines d'esprit : et ils avaient tous deux raison ; — l'un fausses, l'autre vraies : et ils avaient tous deux raison ; — l'un avares, l'autre libérales : et ils avaient tous deux raison ; — l'un belles, l'autre laides : et ils avaient tous deux raison ; — l'un bavardes, l'autre discrètes : et ils avaient tous deux raison ; — l'un franche, l'autre dissimulées ; — l'un ignorantes, l'autre éclairées ; — l'un sages, l'autre libertines ; — l'un folles, l'autre sensées ; — l'un grandes, l'autre petites : et ils avaient tous deux raison. (Diderot.)

—

Nous avons beau dire, les femmes pourraient en quelque sorte se passer de nous, mais nous ne pouvons jamais nous passer d'elles. Là où elles ne sont pas, il n'y a plus de plaisir... Et ceux-là mêmes qui sont assez impertinents pour blâmer leurs défauts en public, sont très-souvent assez faibles pour adorer leurs charmes en particulier. De sorte que si la femme est un mal, comme quelques-uns ne craignent pas de le dire, c'est du moins, il faut le reconnaître, c'est du moins un mal dont on ne peut pas se passer. (Ch. de la Ferrière.)

—

Le monde nous traite, nous autres pauvres femmes, avec une sévérité bien impitoyable. Les hommes ont mille moyens d'employer leur vie. La renommée, le pou-

Digitized by Google

voir, la fortune, la gloire leur ouvrent autant de routes où ils peuvent marcher sans blâme et sans remords; mais nous, dont l'existence n'a qu'un seul but, nous n'avons pas même le droit de l'atteindre. Entre le bonheur et nous, un mariage contracté sans l'aveu de notre cœur vient dresser sa barrière tyrannique; et si notre âme meurtrie se révolte un seul jour contre la chaîne qu'elle n'a pas acceptée; si le besoin de respirer la liberté, de vivifier nos rêves, d'être heureuses, d'être aimées enfin, nous entraîne malgré nous vers la voie interdite; si l'irrésistible instinct qui dit à la rose de fleurir, à l'hirondelle de voler, nous apprend que la femme a des parfums comme la fleur et des ailes comme l'oiseau, nous sommes criminelles alors, et le monde entier nous condamne! Est-ce juste, ô mon Dieu? (Charles de Bernard.)

Digitized by Google

PETITS CONSEILS

Digitized by Google

Digitized by Google

PETITS CONSEILS

CONSEILS AUX FEMMES MARIÉES.

Soyez économes ; employez utilement tous vos instants.

Soyez toujours propres ; mais gardez-vous surtout d'être coquettes de mise ou de caractère.

Soyez affables pour tout le monde, mais aimables seulement pour votre mari.

Soyez conciliantes ; évitez la contradiction : c'est le défaut des petits esprits et des ignorants.

Soyez douces ; car la douceur est la seule arme qui vous convienne. « La première et la plus importante qualité d'une femme, a dit J. J. Rousseau, est la dou-

Digitized by Google

ceur. Faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice : ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce. » — Avant ce profond penseur, le sage et le bon La Fontaine avait dit avec non moins de raison :

« Plus fait douceur que violence. »

Et de nos jours, un poëte populaire, Pierre Dupont, a exprimé la même pensée par ce beau vers, l'un des plus sublimes qui soit sorti du cœur de l'homme :

« L'amour est plus fort que la guerre. »

Soyez justes envers tout le monde, et surtout envers votre mari et vos enfants : la justice est la source de tout bien.

Rendez votre intérieur agréable à votre mari.

Ne lisez que dans le but de vous instruire : apprenez à être mères dans toute l'acception de ce mot : Économie domestique, hygiène, médecine, herboristerie, histoire, géographie, voyages, livres élémentaires, telles sont les études indispensables à toute femme mariée.

Étudiez, étudiez toujours, à tout âge et en tout temps : l'étude est la grande consolatrice des hommes, et particulièrement celle des femmes (1).

(1) L'homme peut être ignorant sans qu'il en résulte de graves conséquences; mais la femme doit savoir; car elle est appelée à donner la première instruction à ses enfants.

Digitized by Google

Parlez peu et sachez écouter : on apprend plus en écoutant qu'en parlant.

Si, malgré votre conduite exemplaire, et pour une cause quelconque, votre mari vous devient odieux, songez à vos enfants et aux graves conséquences d'une séparation : ne la provoquez qu'à la dernière extrémité.

Si, *car il faut tout prévoir*, si, dis-je, vous cessiez d'aimer votre mari, et que le malheur voulût que vous prissiez de l'amour pour un autre homme, réfléchissez MILLE ET MILLE fois avant de trahir votre serment (1). — Songez à vos enfants, dont vous compromettriez l'avenir; à leur amour, à leur estime surtout que vous perdriez sans retour; à vos parents, sur lesquels votre propre déshonneur rejaillirait; à vous-mêmes, que tôt ou tard le remords atteindrait et qui ne jouiriez plus d'aucune tranquillité, d'aucune satisfaction. Souvenez-vous de cette sentence du poëte Boileau :

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Cette sentence ne s'applique pas avec moins de justesse à l'infidélité de la femme dans le mariage, qu'à l'improbité de l'homme dans les relations sociales.

(1) « Une femme qui trompe son mari pour se venger des infidélités qu'elle lui reproche, se punit beaucoup plus qu'elle ne se venge. Elle ne fait point cesser le mal dont elle se plaint, et très-souvent elle ajoute, à l'autorité du maître qu'elle a déjà, la domination d'un autre maître qui la méprise et la trompe à son tour. » (Cité par Adolphe Ricard.)

Digitized by Google

Si, malgré toutes ces considérations, le malheur voulait que vous commissiez cette faute irréparable, ayez le courage de votre action, — supportez-en toutes les conséquences, — *ne l'avouez pas ;* mais quittez votre mari, et que jamais, après l'avoir trahi, vous ne puissiez lui devoir quelque chose. — Quittez-le avec tous les ménagements imaginables ; car quand on fait le mal, il faut en faire le moins possible.

CONSEILS AUX MARIS.

Travaillez le plus que vous pourrez ; car vous êtes responsables du bien-être de votre femme et de celui de vos enfants.

Que TOUT ce que vous gagnerez soit dépensé dans votre ménage ; car l'homme ne doit pas plus détourner la source du bien-être physique de son ménage, que la femme n'en doit altérer la source du bien-être moral.

Soyez fidèles : le mari doit à sa femme l'exemple de la fidélité.

Si, vous étant bien conduit, votre femme se conduit mal, quittez-la, mais ne la faites souffrir en aucune façon ; ne la maltraitez pas ; car les mauvais traitements ne remédient à rien ; ils empirent, au contraire, le mal que l'on a voulu guérir.

Si, après vous être mal conduit, votre femme, imitant

Digitized by Google

votre funeste exemple, se conduit mal à son tour, il ne vous reste alors qu'une chose à faire : c'est d'être JUSTE dans toute l'acception de ce mot, et la saine justice veut que vous subissiez les conséquences d'une faute que vous avez provoquée, soit en conservant votre femme (ce que je n'ose vous conseiller), soit en lui faisant une pension alimentaire qui lui permette de vivre sans le secours d'un autre homme.

Soyez patients, indulgents, généreux même pour certaines petites inégalités de caractère qui sont inhérentes à la nature de la femme. Mais surtout ne cédez jamais à ses caprices : vous ne parviendriez point, d'ailleurs, à la satisfaire ; car, de ce côté, elle est de sa nature insatisfaisable, et, en outre, vous finiriez certainement par vous en faire mépriser : ruine et mépris seraient les conséquences de vos faiblesses, de vos molles complaisances.

Dans toutes les circonstances, souvenez-vous toujours que vous êtes responsables non-seulement des fautes que vous pourriez commettre, mais encore de celles de votre femme et de vos enfants.

Soyez bons, tendres, généreux envers vos jeunes enfants : souvenez-vous que vous avez été jeunes, que l'on a été indulgent pour vous, et qu'à votre tour vous devez l'être pour les autres. — Punissez-les en les privant de vos caresses, mais ne les frappez jamais. — Que dans aucun cas ils ne manquent de rien : privez-les moralement, mais jamais physiquement.

Digitized by Google

Soyez JUSTES, mais SÉVÈRES, aussitôt qu'ils seront parvenus à l'âge où l'on peut s'adresser à leur raison. — Aimez-les; mais GUIDEZ-les.

Quelque riche que vous soyez, donnez-leur un état.

Consacrez tous vos loisirs à votre famille; procurez-lui toutes les satisfactions compatibles avec votre état de fortune; — que de temps à autre il y ait quelque petite *fête* dans votre intérieur, et que toujours vous les présidiez. En un mot, arrangez-vous de façon à trouver chez vous, et à y faire trouver à votre femme et à vos enfants, toutes les distractions nécessaires à la vie morale d'êtres intelligents et sains d'esprit.

Rayez de vos prétendus plaisirs : bals, concerts, spectacles, flâneries de cercles ou de cafés; car, pour être heureux dans le mariage, il faut pouvoir y trouver tous les plaisirs réunis au sein de la famille.

Un auteur dramatique célèbre, M. Scribe, je crois, a dit avec raison :

Oui, le bonheur est sédentaire;
Pour le trouver, il faut rester chez soi!

Digitized by Google

CONSEILS AUX JEUNES FILLES

Soyez sages.

Étudiez, instruisez-vous : l'étude empêche de penser à mal, et mieux vaut mille et mille fois orner son esprit que son corps.

Soyez franches, expansives avec votre mère ; c'est le seul moyen d'éviter bien des fautes et de profiter avantageusement de son expérience.

La question la plus importante pour vous est celle du mariage. — Dans tous les cas, et avant toutes choses, n'acceptez pour mari qu'un homme sain d'esprit et de corps, c'est-à-dire d'une haute probité, d'une grande délicatesse et d'une bonne santé. — Les hommes vous veulent immaculées ; imitez-les, et en vous rendant service, vous aurez bientôt transformé la société. — De cette simple et juste détermination ne votre part découleront des conséquences incalculables en faveur du bonheur des générations futures.

Sachez que le principal rôle, la principale mission de la femme est la maternité. Mettez-vous donc en mesure d'en remplir toutes les charges, tous les devoirs.

Défiez-vous des promesses des hommes, et surtout défiez-vous de vous-mêmes.

Digitized by Google

Quelle que soit votre fortune, apprenez, habituez-vous à vous servir vous-mêmes, à confectionner tous vos vêtements, à préparer vos aliments. — Travaillez toujours, et, pour vous délasser, étudiez, prenez de l'exercice : l'étude et la promenade sont les deux seuls plaisirs qui ne laissent pas de regrets.

Soyez sages.

Avant de vous marier, songez sérieusement que la femme promet à l'homme qu'elle épouse de lui être soumise et obéissante, et que cette promesse doit être scrupuleusement tenue ; car il n'y a point de mariage heureux possible sans l'obéissance de la femme.

CONSEILS AUX JEUNES GARÇONS

Soyez honnêtes.

Étudiez, travaillez, économisez : l'étude, le travail et l'économie empêchent de penser au mal, et conduisent toujours au bien.

Soignez votre corps.

Évitez les plaisirs qui laissent des regrets.

Dans vos rapports avec les jeunes filles, agissez avec la plus grande délicatesse ; ne les trompez pas ; ne leur faites aucune promesse sans être fermement décidés à les

Digitized by Google

accomplir. Le plus grand voleur de tous les voleurs est moins coupable (1) que l'homme qui trompe sciemment une jeune fille.

Avant de vous marier, songez aux charges que le mariage traîne à sa suite, et demandez-vous si elles ne seront pas trop lourdes pour vos forces et votre courage.

Votre détermination prise, si les charges du mariage ne vous effrayent pas trop, choisissez une femme saine d'esprit et de corps, jouissant d'une bonne réputation et appartenant à une famille honnête.

Une fois mariés, suivez les conseils donnés aux hommes de cette classe, et, s'il vous arrive quelque chose de fâcheux, vous n'aurez du moins rien à vous reprocher,

(1) Un voleur est quelquefois un scélérat courageux ; tandis que l'homme qui trompe une jeune fille est toujours un lâche.

Digitized by Google

A TOUS

Aimez-vous les uns les autres.

Faites du bien le plus que vous pourrez : c'est le seul moyen d'être heureux dans cette vie et dans les autres à venir (1).

Fais ce que doi, advienne que pourra.

(1) « Je crois à l'immortalité ; — je crois à une continuité de vie progressive, inaliénable, éternelle ; — je crois à l'infinie solidarité de tous les êtres, qui des profondeurs les plus reculées de la nature inorganique, croissent et montent l'échelle immense ; — je crois en un Dieu..., que j'appellerais peut-être, s'il me fallait absolument formuler ma pensée, une Force-Intelligence-Amour qui vivifie toutes choses, et dont tout l'univers est pour ainsi dire imprégné. » (Ed. Grimard.)

FIN

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google